

# FRÈRE ALOYSIUS ET LE PETIT PRINCE

Roman

Philippe Monot

Du meme auteur aux editions Nestivequen : (Voir le résumé des romans en fin d'ouvrage)

- Sardequins Livre I, 2002
- Guerre et fées Sardequins Livre II, 2004

Version revue par l'auteur Collection Fractales/Fantasy dirigée par Chrystelle Camus

> NESTIVEQNEN Éditions 67, cours Mirabeau 13100 AIX-EN-PROVENCE

http://www.nestiveqnen.com

© Philippe Monot, 2000

Tous droits réservés pour tous pays

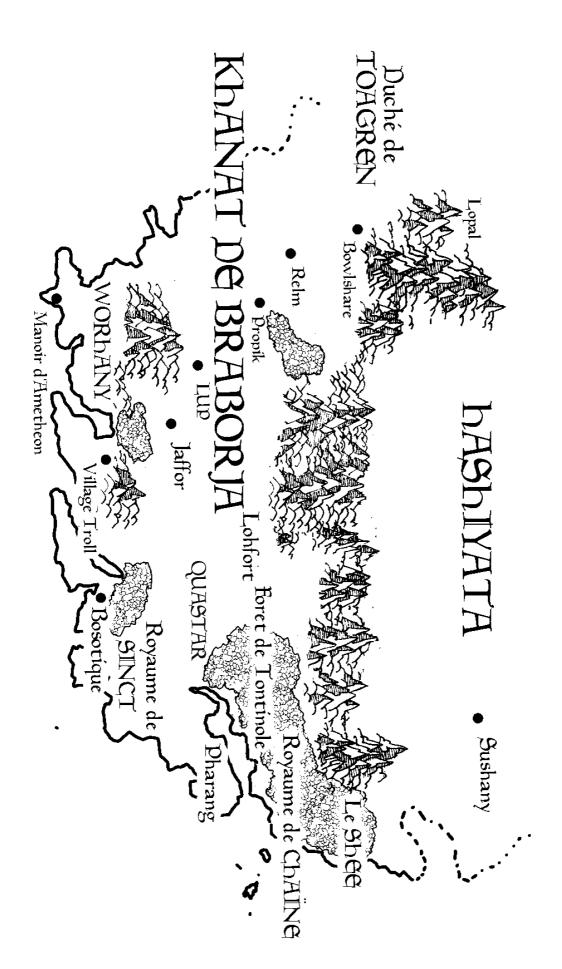
Le visage lisse s'étira d'un sourire triste au-delà du firmament. Un œil couleur d'infini cerné de longs cils soyeux laissa couler une larme. Qui fit une rivière sur la joue. Et tomba.

« Extases », Stonhos le Jeune.

Je m'adresse à tous ceux qui, comme moi, s'efforcent de suivre le sentier difficile qui chemine entre les déserts de la négation et les abîmes de la certitude. Ce n'est pas là de la modération, mais une autre foi.

« Histoire Générale de Dieu », Gérald Messadié.

Au baron Bodissey...



# - Prologue -

## Métaphorique?

Au milieu d'un océan calme et serein se dressait une petite île rocheuse, aride, morne et sans vie. Il n'y avait que des cailloux et quelques pics s'élançant vers un ciel désespérément bleu. Les seuls bruits que l'on entendait provenaient des flots s'engouffrant dans les grèves, ajoutés aux craquements incessants de l'épave d'un brick, échoué là depuis un temps indéfini. De ses deux mâts, il ne restait que des moignons informes. Sa proue brandissait avec un souvenir de fierté une gargouille tenant d'une main un cimeterre et de l'autre, un parchemin. Drisses et haubans fouettaient ses flancs vermoulus et dans l'ensemble, il avait une odeur d'oubli. Le temps et la flore marine n'avaient pas encore dévoré cet endroit de la coque où l'on pouvait lire « Lumjakaver ».

Une table robuste, sur laquelle se trouvait un grand parchemin déroulé, trônait dans la cabine inondée du gaillard d'avant. Et sur ce parchemin était dessinée la carte d'un monde.

Par l'unique lucarne, le soleil donnait à ce monde un jour qui ne durait que huit heures. Le reste du temps, une triste brume filtrait la lumière, rendant toute chose pâle et sans éclat. Lorsque venait la nuit, on distinguait un rond gigantesque dans lequel brillaient des étoiles.

Des trous brûlés jonchaient les bords du vieux papier jauni et sa surface était parsemée de petites zones rongées de pourriture. Mais ce n'était pas le plus grave. Le dessin du monde, fait à la mine sans aucune addition d'encre, disparaissait lentement, irrémédiablement. Les contours d'un unique continent étaient encore visibles et révélaient une vague forme pentaédrique. Plus on montait vers le nord, moins l'on trouvait de trace de vie. Passée la grande chaîne montagneuse centrale qui s'étirait d'est en ouest en un sourire démentiel, il n'y avait plus rien d'autre que le vaste désert parcheminé.

À bien y regarder, il y avait cependant au septentrion un unique point, comme une tache involontaire sur la surface vierge : Sushany, la Cité Païenne, tenait encore, grâce aux pouvoirs peu communs d'une catégorie de ses habitants. D'aucuns disaient que ce n'était qu'un maigre répit.

# - Chapitre premier -

Où frère Aloysius se heurte à un mur d'incompréhension et apprend de fait l'art du jardinage

Assis à son bureau, une maigre chandelle pour tout éclairage, le frère Aloysius Whace corrigeait les dernières copies de l'examen d'admission au Collège des Éthers du monastère Saint-Bruscien de Sushany. Il était grand et mince, approchait de la quarantaine. Une généreuse calvitie faisait briller des rangées de rides qui remontaient presque jusqu'au sommet de son crâne. Son visage glabre, long et anguleux, au nez cassé et aux lèvres minces, semblait austère mais était doté d'une étrange plastique. Par un haussement de sourcil, un plissement des paupières ou une légère remontée d'un coin de sa bouche, il pouvait exprimer des sentiments très variés, passer d'une extrême sévérité à la jovialité la plus contagieuse. Peu de gens parvenaient à saisir les véritables émotions de frère Aloysius. Ses élèves en étaient généralement les premiers troublés.

Sushany s'était progressivement vidée de ses habitants. Sur les vingt mille âmes qu'elle comptait initialement, il ne restait plus à l'heure actuelle, outre les moines de Saint-Brusce, qu'une petite centaine d'irréductibles, dont une forte majorité de vieillards têtus et fatalistes que même le phénomène de l'Effacement n'avait pu contraindre à plier bagage. C'est pourquoi, cette année-là, la promotion du premier cycle, dont frère Aloysius avait la charge, s'était résumée à onze inscriptions contre les cinquante habituelles. Tous ces troubles avaient manifestement détourné les jeunes générations de probables vocations.

— Et en plus, maugréa Whace, ils disent n'importe quoi... Voyons : « Lire les pensées d'un chat ; recette pour y parvenir. Il s'agit de capter un taux d'Ambiances équivalent à l'intensité plasmique du regard du félin et de le maintenir en stagnation au moyen d'un iris primaire ou Prisme. Puis de générer un champ d'Humeurs n'excédant pas trois millispals au niveau un. Ainsi les moustaches du félin se coupent de leur environnement et... » Bêtises, bêtises, bêtises.

C'était une question piège.

#### Il écrivit:

« Il n'existe aucun moyen, physique ou éthérique, de connaître les pensées d'un chat. Vous devriez relire Magie et techniques – cas limites de Titus l'Ophonte, chapitre quatre. »

Il sursauta et fit une tache sur la copie lorsque quelqu'un entra en trombe, sans frapper.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il d'un ton sec, prêt à sermonner l'importun.

Mais il se ravisa quand il vit au pas de sa porte un jeune initié en proie au plus grand désarroi.

- F... frère Aloysius... C'est l'abbé. Il...

Quelques instants plus tard, Whace marchait d'un pas nerveux dans les couloirs du

monastère. Il arriva aux appartements de l'abbé Bédian Battister et entra, sous les regards appuyés d'une dizaine d'autres moines qui attendaient à l'extérieur. Une ambiance pesante régnait à l'intérieur de la chambre, dont le pâle éclairage se résumait à deux chandelles posées sur la table centrale. Quatre personnes se tenaient au chevet de l'abbé. Parmi celles-ci se trouvait Chamdo Jughiel, le frère apothicaire, qui s'approcha de Whace.

- Nous pensons que c'est la fin, dit-il doucement. Il a encore fait une rechute ce matin.
- Ce matin? Et c'est maintenant que vous me prévenez?
- Le mois dernier, il s'en est remis assez rapidement, tenta frère Chamdo. Nous n'avons pas cru nécessaire de vous alarmer...

Frère Chamdo considéra le regard foudroyant de Whace et estima qu'il était inutile de continuer sur cette voie. Il lâcha dans un murmure soupirant :

— On m'a contraint de n'en rien vous dire.

Whace répondit d'un ton sec:

— Qui? Pourquoi?

Le frère apothicaire resta silencieux, les yeux baissés.

— Nous en reparlerons, dit Whace.

Mais il savait que c'était inutile. Le Conseil, dont ne faisait pas partie le maître apothicaire, avait donné cet ordre. Quant à la raison, Whace ne souhaitait même pas la connaître tant elle devait être mesquine.

— Mes frères, dit-il d'une voix claire en s'adressant aux moines présents, père Bédian m'a fait mander. J'ai cru comprendre qu'il souhaitait s'entretenir avec moi, seul. Je vous demanderai donc de bien vouloir sortir.

Avec une mauvaise volonté délibérément affichée, les moines sortirent les uns après les autres et refermèrent la porte derrière eux. Whace s'approcha du lit et prit la main du vieil abbé.

- Mon père, je suis là.
- *Mon père, mon père...* dit le vieillard d'une voix faible. Tu me donneras donc du *mon père* jusqu'à mon dernier soupir ? Fais-moi donc plaisir, pour une fois : appelle-moi donc... Votre Altesse.

Battister eut quelques soubresauts d'hilarité qui se muèrent en une dangereuse toux.

- Il serait préférable que vous vous absteniez de proférer vos idioties habituelles. Regardez dans quel état vous êtes.
  - Merci de me le rappeler. Est-ce ainsi que l'on traite un mourant ?
  - Oh, Bédian...
  - Voilà, souffla l'abbé. Bédian. C'est mieux, Bédian. C'est plus... intime.
  - Comment vous sentez-vous, Bédian?

Le vieux moine parut réfléchir, puis déclara :

— Pardonne-moi, mon fils, mais ta question est un peu saugrenue. Va jusqu'à mon secrétaire, là-bas. Vois dans le troisième tiroir en partant du bas. Voilà... Le tube bleu, c'est cela. Apporte-le-moi.

Sitôt Whace revenu devant le lit de Battister, celui-ci se leva légèrement et empoigna la main du moine. Il murmura :

- Ouvre-le, mon ami.

Whace s'exécuta et sortit une feuille, sur laquelle étaient écrites quelques lignes. Il les parcourut rapidement.

- Intéressant.
- Bien plus que simplement intéressant, Aloysius : c'est passionnant. Je n'ai jamais parlé de cela à personne, car je savais que le Conseil attendait la moindre occasion pour me déclarer hors service et me muter à l'entretien du potager. Mais toi, ce n'est pas pareil, tu comprends.
  - Que dois-je donc comprendre ?
  - Tout d'abord, passe-moi ma fiole d'eau de vie d'abricot. Cachée sous mon bureau.
  - Vous plaisantez ? Cela vous est interdit.

Le vieux moine s'agita:

— Ma fiole, te dis-je! Ou je meurs sans te dire la suite.

Whace se leva en soupirant et ramena la fiole. Le vieillard la déboucha et en but lentement deux gorgées.

- Tous les remèdes du monde ne vaudront jamais celui-ci.
- Que dois-je comprendre, Bédian ? demanda Whace en reprenant la fiole.

Battister reposa sa tête dans les coussins et dit :

- Souviens-toi de l'abbé Tanole de Sushany. Toi et moi sommes les seuls dans ce monastère à braver un tabou imbécile qui scelle sa parole. Depuis cinq siècles, tous bafouent les préceptes fondateurs de l'art de la magie. Le monde nous appelle, nous supplie de lui venir en aide ; pas plus tard que la semaine dernière, le roi Haldesine de Sinct a envoyé un message au Conseil, mais il reste ignoré. Pourquoi ? Parce que le Conseil est incapable de trouver une quelconque solution à l'Effacement qui ravage le monde. Et pourquoi en est-il incapable ? Parce que les saint-brusciens ont oublié Tanole et restent sourds aux théories de l'Humaine Conscience.
  - Le fait est que le moment n'est pas au débat d'idées...
- Balivernes ! Je n'arrive pas à croire que c'est toi qui dis cela. Tu es avec eux, maintenant ? Rends-moi ça !

Battister fit mine d'arracher le rouleau des mains de Whace, mais celui-ci fut plus prompt et le vieillard, essoufflé, tomba de nouveau dans ses coussins.

— Calmez-vous, Bédian. Vous savez très bien que je suis avec vous.

Battister reprit contenance.

— Le moment, dit-il doucement, est justement au débat d'idées. Cela fait bientôt vingt ans que la cité ne tient qu'à quelques sortilèges. Leurs effets ne seront pas éternels. Nous aussi, nous serons balayés par l'Effacement. Devant la futilité de nos solutions actuelles, il serait plus que temps d'accepter ce que nous avons toujours, par orgueil, relégué au fond de notre mémoire.

Il marqua une pause. Ses yeux plissés semblaient devenir vitreux. Il chercha à tâtons la main de Whace et la serra.

— Je vais bientôt mourir, Aloysius. Je vais mourir et tu seras le nouvel abbé. Tu auras également ma charge de primagicien du Collège. C'est l'une de mes volontés, que j'ai inscrite dans mes Heures.

- Ils n'en tiendront aucun compte. Il y aura la retraite puis un vote final parmi les candidats...
  - Tu en fais partie, non?
  - Oui, mais...

Battister balaya la réplique de Whace d'un geste de la main.

— Tu auras le plein pouvoir. Étudie ce document ; étudie-le tel que l'aurait fait Tanole en de telles circonstances.

Il fut pris d'une quinte de toux puis continua d'une voix inégale, entrecoupée de souffles rauques :

— Lorsque j'étais enfant, mon grand-père me racontait des histoires au sujet d'un monde empli de couleurs. Pas ces tons pastel et fades que nous autres avons toujours connus, mais de vraies couleurs, fortes, belles, immensément profondes, présentes, parfois même si pleines de vie qu'elles dégageaient mille parfums pour l'âme. Tous pensaient alors qu'il n'y aurait pas de fin, que cela serait toujours ainsi. Mais le temps a fait son œuvre. Et l'Effacement n'aura de cesse que lorsqu'il ne restera plus rien. La magie peut bien être pour une part dans la Solution. Peut-être en sera-t-elle la forme, mais le fond, Aloysius, le fond, réside dans l'Humaine Conscience.

Whace déroula une nouvelle fois le document et dit :

- Que sont donc cette Plume et cette Chandelle ? Je ne...
- En ta qualité d'abbé et de primagicien, l'interrompit Battister, tu devras faire éclater la vérité. Cherche, mon ami, cherche... Là où personne n'ose chercher. Et tu trouveras. Tu dois trouver. Fais ton possible pour convaincre nos frères, prie pour qu'il reste en eux une once de lucidité.
  - Ce ne sera pas une mince affaire.
  - Je sais.

Battister soupira.

- Je vais mieux, maintenant. Laisse-moi dormir, mon fils. Nous nous reverrons demain à matines.
  - Oui, Bédian.

Whace se leva, rajusta les couvertures sur le vieillard qui fermait déjà les yeux. Il avait le cœur lourd. Les larmes menacèrent d'embrumer son regard mais il les contint et sortit le plus dignement possible. Frère Chamdo vint vers lui :

- Comment est-il?
- Il s'est endormi. Je m'en remets à vous pour veiller sur son sommeil, du moins cette nuit. Nous verrons son état demain matin.
  - Que vous a-t-il dit ?

Whace ne répondit pas. Il ignora une nouvelle fois les regards insistants des moines et regagna ses appartements.

Les premières étoiles s'éteignirent dans le rond céleste. À matines, de faibles lueurs aubépines envahirent le monde de leurs tons pastel, et Battister mourut.

La période qui suivit fut éprouvante pour Whace. Il y eut, tout d'abord, le déchirement de

l'inhumation de l'abbé Battister Bédian. Puis, ainsi que le voulait la tradition, on observa un temps de jeûne et de silence, durant lequel chaque moine devait prier en solitaire toute la journée. La durée de ce jeûne était laissée à l'appréciation du défunt abbé via son livre d'Heures. Une clémence tacite était généralement observée et cela ne durait jamais plus d'un jour. La nouvelle des trois semaines exigées par Battister fut donc accueillie dans une sérénité quelque peu feinte. On ne souffla mot, on n'en pensa pas moins mais on se plia à ces exigences.

Puis vint le moment de désigner un successeur à la fonction d'abbé, qui se combinait avec le poste très convoité de primagicien du Collège des Éthers. Le Conseil prit connaissance de la décision du père Bédian quant à la nomination sans condition de Whace. Comme celui-ci l'avait prévu, il n'en fut tenu aucun compte. Pis encore, Whace eut le sentiment que l'exigence de Battister allait lui porter tort, tout comme l'amitié qui les avait unis depuis trente années.

Les candidats, au nombre de douze, eurent un mois pour se préparer à passer devant le Conseil, où ils devaient exposer un programme et des ambitions particulières.

Whace mit ce temps à profit pour étudier plus en profondeur certains documents et livres que Battister avait laissé traîner sur son bureau.

Il y trouva de nombreux recueils de contes et de légendes, ainsi que des manuels de calculs d'Ambiances. Il y avait aussi une biographie de Tanole de Sushany. C'était un livre assez mince, défraîchi, dont la couverture tachée de moisissures témoignait d'un séjour prolongé au plus profond des caves de la bibliothèque.

\*\*\*

La plupart des moines n'attribuaient rien de plus à Tanole de Sushany que l'idée imprécise d'un lointain inspirateur de l'ordre des Brusciens. Cette tradition était inique, mais néanmoins implicitement respectée par l'administration monacale ; et le Collège des Éthers pratiquait un enseignement conforme aux règles de l'ordre. Battister s'était battu pour que ce personnage confus soit au moins présent dans les manuels de première année. Cela ne lui avait rapporté qu'une petite victoire. On n'apprenait guère plus que sa date de naissance, quelques-unes de ses théories qui lui avaient valu les inimitiés de ses pairs et surtout, les circonstances de sa mort.

Et pourtant le père Tanole de Sushany, prêcheur orthodoxe, avait été un homme d'église pour le moins singulier. Fondateur de l'éphémère Mouvement pour une Foi Libérale, il avait remis en question le monopole divin des pouvoirs occultes. Il avait déclaré dans ses écrits que la Vérité résidait dans la dissociation du miracle et du divin. Les Textes Sacrés abondaient d'événements extravagants destinés à terroriser les petites gens et ainsi s'assurer, par la crainte, la fidélité de leur cœur.

Le père Sushany réalisa les tout premiers sortilèges tels que la lévitation, la polymorphie, l'ubiquité et la multiplication des denrées consommables, pour prouver sa théorie. Il affirma que le secret de ces pouvoirs résidait dans l'environnement naturel de l'homme et qu'ils lui étaient donc tout à fait accessibles. Selon lui, le fait d'assurer au divin l'exclusivité de ces pouvoirs compromettait la base même d'une croyance sage et éclairée, donc plus qualitative. Enfin, il accusa les institutions religieuses de favoriser le mythe du divin au détriment de la réalité de l'humanité. Il fut excommunié et banni au plus profond des terres nordiques de la sauvage Hashiyata, mais cela ne le calma pas pour autant. Bien au contraire, quelques années

plus tard, il réitéra en affirmant que Dieu était le produit de ce qu'il nomma l'Humaine Conscience, une force universelle que chaque être vivant portait en lui et dont il était le générateur et le dépositaire. Cela revenait à dire que toute forme de croyance n'était que le fruit d'un imaginaire incontrôlable et que Dieu, censément créateur de toutes choses, n'était lui-même qu'une idée volatile. Pour ces paroles, Tanole de Sushany fut condamné à boire le Sirop d'Orgeat<sup>1</sup>.

Tanole de Sushany n'en avait pas moins jeté les bases d'une nouvelle école de pensée païenne, la science de la magie, qui allait épurer les rangs de la foi et donner au monde un goût plus sain de mystère.

Ses anciens disciples bâtirent un monastère sur les lieux de son exil, au cœur des steppes d'Hashiyata. Puis ils édifièrent une ville autour de leur monastère, à laquelle ils donnèrent le nom de leur maître. Ils œuvrèrent à l'élaboration d'une tradition des arts magiques. Quelques décennies plus tard, l'église orthodoxe gratifia Sushany du sobriquet de Cité Païenne et excommunia tous ses habitants.

Cette sentence n'eut cependant guère l'effet escompté sur les populations qui, même si elles n'adhéraient pas toujours à la nouvelle philosophie sushanienne, avaient cependant trouvé en celle-ci le prétexte tant attendu pour s'affranchir de conventions religieuses si peu en rapport avec leurs soucis quotidiens. Autrement dit, l'église orthodoxe ne tenait plus qu'à une poignée de prélats ventripotents qui n'eurent, lorsqu'ils firent tomber leur jugement, pour meilleur auditeur que le vent, lequel charria leurs paroles vers les océans, confiant aux ondes le soin de les envoyer par le fond.

Un certain Brusce prit alors la direction du monastère de Sushany. Il fonda l'ordre Sushanien et réforma les bases de la tradition. Mais plus tard, il rejeta les théories de l'Humaine Conscience, parce qu'il ne parvenait plus à envisager qu'un quelconque manant puisse disposer des mêmes pouvoirs que lui ou ses pairs. À sa mort, il fut canonisé et l'ordre Sushanien fut rebaptisé l'ordre de Saint-Brusce. Le souvenir de Tanole de Sushany, guide et initiateur, fut enfoui au plus profond des mémoires.

Si le Conseil ignorait les appels désespérés du monde lui demandant de le guérir de l'Effacement, ce n'était pas par orgueil : les saint-brusciens avaient déjà tenté d'enrayer le processus, en vain. Force était de constater que, malheureusement, la magie s'avérait n'être qu'un atout temporaire contre le mystérieux phénomène de l'Effacement.

Si toutes les connaissances actuelles ne suffisaient pas à résoudre le problème, restait alors à formuler l'aveu que certaines théories proscrites, telles l'Humaine Conscience, dans l'infinité de laquelle tout semblait envisageable, recelaient probablement quelque élément de travail digne d'intérêt. L'exercice, néanmoins, restait assez ardu, car il exigeait d'envoyer au panier des siècles de convictions.

En toute modestie, Whace se savait l'un des magiciens les plus accomplis qu'avait compté l'ordre de Saint-Brusce. L'obtention de son dix-septième niveau n'avait pas fait grand bruit, principalement à cause des inimitiés que ses idées avaient créées à son égard, mais aussi parce qu'une telle réussite suscitait de nombreuses et aigres jalousies. Indiscutablement, peu de magiciens possédaient les dons nécessaires pour atteindre un tel niveau. Cela pouvait donc être un atout lors des délibérations. Mais malgré cela, Whace était en proie au doute : devait-il rester fidèle à ses convictions, user de toute la persuasion dont il était capable pour y faire adhérer les esprits les plus réticents? Ou devait-il tenter d'obtenir le poste d'abbé en proposant des réformes timides et sages ?

\_

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Dont il est notoire que le goût atroce en fait un poison violent.

Ces questions l'occupèrent entièrement et il les avait encore à l'esprit lorsque le grand jour arriva. Il prit alors sa décision : il emmena le document que lui avait remis son défunt mentor, bien décidé à le présenter au Conseil. Il espérait ainsi pouvoir mieux appuyer ses opinions. Dès l'ouverture de la séance, qui avait lieu dans la salle capitulaire du monastère, il fonça bille en tête :

- Mes chers frères, je désire vous soumettre un certain docu...
- Plus tard.
- Bon.

Il y eut l'habituelle série de questions déroutantes destinées à vérifier si le candidat saisissait bien le caractère sacré du poste qu'il briguait. Puis on entra dans une phase de considérations personnelles durant laquelle Whace fit appel à toute sa verve :

- Nos esprits réunis forment un tout unique, omniscient et éternel. Chacun y apporte ses visions, ses opinions, ses doutes, ses certitudes, ses expériences et en fait un monde de savoir extraordinaire. Mais la difficulté que nous éprouvons à y chercher des réponses est proportionnelle à l'aisance avec laquelle la moindre de nos expériences y est intégrée.
- Laissez-moi comprendre : si je jette dans l'Humaine Conscience ma liste de sortilèges télékinésiques, vous voudriez me faire croire que l'aubergiste du coin serait capable, simplement parce qu'il l'imagine ou le désire, de faire sa vaisselle à distance ?
- Ce n'est pas aussi simple, mais en substance, c'est juste. Et il est inutile d'avoir la volonté de *jeter* vos connaissances dans l'Humaine Conscience, dans la mesure où Elle capte et s'approprie en temps et en heure tout ce que nous sommes, devenons et apprenons. En retour, Elle use de l'intuition et de l'imagination pour nous proposer ce qu'Elle recèle, mais peu d'entre les humains se donneront la peine d'être attentifs à ces messages. Comme vous le dites, il faut l'imaginer, or bien des esprits n'y sont point formés. Si votre aubergiste acceptait comme une réelle possibilité ce désir d'accomplir sa tâche au moyen d'un moindre effort, il lui faudrait envisager son imagination et son intuition en tant que forces probables. Mais la moindre incertitude le ramènerait à ce qu'il appelle la raison, contrepoids improductif qui lui soufflerait que seule l'huile de coude peut accomplir le miracle.
- Et le poète questionnant les étoiles recevrait en retour les réponses aux énigmes de l'univers ?
- Son imagination est plus débridée, mais il ne reste pas moins enfermé dans sa béatitude extatique. L'esthétique du monde l'interpelle plus que sa nature même. Il la décrit avec des mots pleins de charme qui sont une transcription d'émotions générées par ses sens. Il devine plus qu'il ne sait que ces émotions comportent la Vérité, mais son esprit reste incapable de les traduire dans toute leur pureté. Ce sens qui lui échappe le rend mélancolique.
  - Que faudrait-il alors pour comprendre?
- Je ne dis pas qu'il est possible de comprendre. Au stade où nous en sommes, notre but serait plutôt d'accepter l'idée de l'infini, dont l'imagination est une représentation à l'échelle humaine. C'est en cela, je pense, que réside la vraie foi.

Les moines s'agitèrent, froncèrent les sourcils, mais n'intervinrent pas.

- Un... un simple conte, poursuivit Whace, recèle des secrets extraordinaires, car il n'y faut point voir que le talent de l'auteur, mais aussi la force qui a participé de la naissance de son œuvre. Certains sont plus chargés que d'autres de ces messages de l'Humaine Conscience et nous proposent des solutions. Liberté nous est accordée de les voir, ou de passer à côté.
  - Permettez-moi de revenir sur le cas de notre aubergiste, qui selon vous pourrait utiliser

mes sortilèges de télékinésie pour faire sa vaisselle. Je dis : fort bien, nous avons un dispensateur de connaissances et un utilisateur. Maintenant frère Aloysius, votre Humaine Conscience contient-elle, selon vous, les réponses aux grandes questions de l'Humanité? Notez que je vous demande cela car vous faites prévaloir son caractère universel et omniscient.

- Euh, très certainement, répondit Whace, pas très sûr de lui.
- Si c'est le cas, attendu que personne parmi l'Humanité ne semble disposer de ces réponses, je vous le demande légitimement : où donc les puise-t-elle ?

Whace resta coi. Personne ne fit le moindre bruit pendant quelques secondes interminables.

— Frère Aloysius (et la tension se relâcha), je vous vois triturer ce malheureux parchemin. Il serait préférable que vous nous en donniez lecture céans, car si vous persistez à lui infliger pareil traitement, vous serez bientôt le seul à en avoir connu le contenu.

Whace participa d'un sourire pincé aux ricanements narquois du Conseil. Il déroula son parchemin.

- C'est une ballade intitulée *Pierrot et la Chandelle*, traduite du bhiall ancien. Son origine est inconnue mais il est probable que le texte n'a jamais subi de changement. Ce n'est pas le cas de la partition qui accompagne sa version chantée, car...
  - Oui, frère Aloysius. Donc?

Whace s'éclaircit la gorge et lut le premier couplet. Il s'ensuivit un silence durant lequel les moines du Conseil échangèrent des regards déconcertés.

— C'est une gentille petite chanson, frère Aloysius. Pouvons-nous savoir ce qui vous a poussé à nous la lire ?

Le sarcasme. Voilà bien une manifestation de la suffisance que Whace, malgré tous ses efforts, n'était jamais parvenu à accepter. Surtout lorsque les circonstances n'étaient pas favorables à une cinglante répartie de sa part. Il se rembrunit, sentit un désagréable picotement le long de ses nerfs. Il répondit plus sèchement qu'il ne l'aurait souhaité :

- Elle contient les clés du remède à cet Effacement qui ravage notre monde et le condamne à disparaître. C'est du moins ce que soutenait le père Bédian Battister.
  - Diantre. En avez-vous des preuves ? Et portez-vous un crédit à ces affirmations ?
- Pas la moindre preuve. Et oui, je reste persuadé que père Bédian était dans le vrai, bien que n'ayant pour moi que mon intuition.
  - Ce sera tout, frère Aloysius. Nous vous remercions.

\*\*\*

Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, Whace s'avisa que son nouveau poste lui laissait beaucoup de temps libre. Chaque jour, il achevait son travail de jardinage vers la fin de la matinée. La quarantaine qu'il subissait le garantissait des importuns, aussi se rendait-il directement à la bibliothèque et n'en sortait que lorsque la nuit était très avancée. Parfois la soif de savoir levait son voile et montrait la face triste de la solitude. Il consacra ces moments-là à l'étude de la musique, une passion inavouée, pénétrant ainsi plus avant dans le monde si mystérieux des poètes.

Mais presque deux ans passèrent. Whace atteignit l'âge de quarante ans. Trente ans déjà qu'il avait prononcé ses vœux et maintenant, ceux qui s'étaient prétendus ses frères ne lui accordaient pas plus d'intérêt qu'une brise légère. Ces considérations entrebâillèrent la porte de son cœur, dans lequel eut donc le loisir de s'immiscer cette petite peur, discrète mais persistante, de n'être bientôt plus rien. Il savait que ces appréhensions étaient communes à tous les hommes atteignant cet âge et qu'elles étaient discutables. Le problème était qu'il ne pouvait en discuter avec personne. Lui qui croyait avoir surmonté la solitude, fut frappé de plein fouet par ses effets. Il perdit l'appétit, le goût du savoir et de l'étude, de l'entretien minutieux des asperges et autres carottes. Les notes cristallines de sa lyre devinrent ternes, sans aucun intérêt, incapables de magnifier le peu de raison de vivre qu'il lui restait.

Alors une nuit, comme tant d'autres sans sommeil, il pensa que son salut moral résidait dans la décision qu'il lui fallait prendre de partir. Il en allait de même pour le salut du monde. Si quelque solution à l'Effacement se trouvait dans *Pierrot et la Chandelle*, elle ne serait certainement pas découverte en restant à Sushany. Il prépara son baluchon, puis passa par les cuisines où il se rassasia et ramassa quelques provisions.

Il sortit du monastère par la fosse aux ordures. Il se dirigeait, à travers les rues sombres et désertes, vers les grandes portes des remparts, lorsqu'une idée traversa son esprit. Elle semblait mesquine, indigne d'un moine pieux et charitable, mais il s'arrêta néanmoins.

Après quelques secondes de réflexion, il fit demi-tour, regagna le monastère et se rendit au potager. Il se concentra puis psalmodia en rythmant ses mots d'une série d'énergiques mouvements des mains vers le sol. Enfin il repartit et quitta sans se retourner le monde qu'il avait toujours connu.

# - Chapitre II -

Où frère Aloysius embrasse le monde des hommes d'un regard innocent et devient ménestrel pour la bonne cause

Depuis des années qu'il entendait parler de l'Effacement, Whace n'avait jamais eu l'occasion d'en constater les effets de visu. Il n'était sorti que très rarement du monastère pour se rendre en ville et n'avait franchi les portes de celle-ci qu'une seule fois. Il avait alors seize ans, sa mère se mourait et l'avait réclamé à son chevet.

À cette époque, le paysage, bien que terne, ressemblait encore à quelque chose. Même si la vie s'en échappait irrémédiablement, le caractère le plus optimiste en aurait certainement extrait quelque lueur d'espoir.

Mais maintenant, il n'en était plus question.

Whace n'avait pas cherché, dans la nuit profonde, à savoir pourquoi son pied ne rencontrait aucun obstacle propre à le faire trébucher.

Et c'est d'un regard exsangue qu'il balaya, dès le jour naissant, le vide terrifiant, plat et uniforme qui partait vers tous les horizons. Un esprit raisonnable, formé dans le pragmatisme le plus froid, aurait été incapable de définir la nature exacte de ce sol d'un brun lisse et taché qui, contrevenant à toutes les règles établies par la logique, semblait être du papier de médiocre facture.

Durant de longs jours, Whace avança vers le sud, luttant contre le vent, souffrant de la soif. Maintes fois il faillit faire demi-tour, mais il tint bon, pensant à Battister, s'imaginant porté en triomphe après avoir sauvé le monde.

Il atteignit bientôt des zones où l'Effacement n'avait pas encore achevé son œuvre destructrice. Les campagnes perdaient leurs maigres couleurs ; collines et montagnes semblaient se dégonfler comme des ballons percés, les forêts n'étaient plus que des bouquets de brindilles informes et ternes qui s'étiolaient dans le vent. Les rares villes que comptaient les régions hashiyates avaient été depuis longtemps abandonnées. Elles offraient, avec leurs empilements de formes géométriques, leurs idées de maisons qui, les unes après les autres, s'écroulaient sous leur propre poids, un spectacle de désolation surréaliste.

Lorsqu'enfin il atteignit les régions encore épargnées par l'Effacement, ce fut pour lui un enchantement sans borne. Il était cependant bien loin de se douter que ces landes sereines et accueillantes subissaient depuis quelques années les affres de la guerre.

\*\*\*

Le fait est que les gens, contrairement au monde, ne disparaissaient pas. Les Hashiyats, pour la plupart issus de civilisations rudes et fort proches de Mère Nature, avaient entamé un exode massif vers les terres méridionales.

Le sud était vaste, mais on n'avait accueilli qu'avec beaucoup de réserve ces hordes crasseuses et dépenaillées dont le langage se limitait parfois à des bruits de gorge. Les susdites hordes, n'étant pas naturellement prédisposées à la diplomatie, s'étaient rapidement mises à jouer du gourdin clouté.

Les royaumes méridionaux vivaient alors dans une paix relative. Les tensions, pourtant nombreuses, étaient l'apanage des nobles et se réglaient selon l'Étiquette. Lorsqu'un problème se posait, on en parlait durant de très longs mois, on se faisait des courbettes, on forgeait des alliances... Enfin, lorsque les compromis se révélaient incapables de résoudre le problème, on faisait appel aux Champions. Ces chevaliers au sang noble et aux manières indiscutables se battaient pour l'honneur de leur royaume, selon un code au regard duquel le Bushido ferait office de note de service. L'affrontement n'était jamais direct. Il succédait à une série de rituels qui pouvait durer plusieurs jours, au cours desquels les Champions se témoignaient mutuellement la plus haute estime :

- Sachez, Monsieur, qu'il ne sera de ma vie aucun moment plus glorifiant que celui où votre tête volera au fil de ma lame. Je jure par mon honneur que votre famille sera à jamais, par mes soins, à l'abri du besoin.
- Et pour vous, Monsieur, soyez assuré que ce me sera un insigne honneur que d'arracher votre blason et vous le faire avaler. Vos enfants seront comme les miens et je les chérirai et les élèverai dans le souvenir de votre grandeur d'âme.
- Jamais plus, Monsieur, mon existence ne brillera d'un éclat plus vif que celui de votre armure sous les feux du crépuscule, à l'instant où votre corps sans vie tombera, envoyant au ciel une étoile de plus. Je ferai chanter votre bravoure par-delà les temps.
- Et pour ma part, Monsieur, je ferai ensevelir votre corps démembré aux quatre coins de vos terres, qui seront miennes. Et chaque printemps verra éclore les plus belles moissons.

Alors, ils entraient dans le vif du sujet.

Les hostilités s'arrêtaient là. La nation perdante cédait aux exigences du vainqueur et la vie reprenait. Il était arrivé de voir des conflits se généraliser, mais en des périodes révolues de l'histoire, où les hommes n'avaient point encore acquis la sagesse.

Les Hashiyats quant à eux, n'avaient jamais entendu parler de code ou d'étiquette. Le concept leur échappait, mais ils acceptèrent de recevoir une délégation de parlementaires. Le Grand Livre voulut que l'interprète, piètre cavalier, fît une chute sévère en chemin et se rompît la nuque. Il en résulta pour les diplomates une série de déboires linguistiques qui ne firent qu'accentuer la difficulté de leur travail et qui changea bientôt un simple point de phonétique en point de non-retour. En effet, on ne s'aperçut que trop tard que « ché noo létik'ettdef inny too notrekot idyien », correspondait approximativement, en hashiyat commun, à « sinistre bouffon, ta mère est une chamelle édentée ».

Respectant l'Étiquette envers et contre tout, l'alliance des royaumes du Sud décida, dès le retour de la délégation diplomatique par petits morceaux bouillis, d'affecter le Champion de chaque État membre à la constitution d'un corps d'élite. L'alliance ne comprenant que onze royaumes et duchés, le corps d'élite en question, malgré le courage de ses représentants, ne fut pour les Hashiyats guère plus qu'un hors-d'œuvre, du genre de ceux qui sont rapidement consommés et ouvrent notablement l'appétit. Une confrontation massive s'avéra dès lors inévitable.

Il se trouva, parmi les Hashiyats, un individu dont la personnalité fut telle qu'il entra de son vivant dans la légende. Son nom traditionnel, Ulishta Umja-Shiba Rulaub-Goroligol², se réduisait depuis toujours à Ugo. Il était issu d'un clan de nomades hashiyats nommés les Braborjans. Ils n'avaient jamais été nombreux, mais leurs exactions avaient de tout temps semé la terreur, même chez les peuples les plus barbares. Cela était dû à une caste particulière de guerriers, la Maisnie, dont la cruauté dépassait l'imagination la plus folle. Ugo les appelait ses « Gentils Scorpions » car lorsqu'on les apercevait, il était toujours trop tard. Mais la comparaison s'arrêtait là parce que les Gentils Scorpions ne tuaient jamais un ennemi avant de lui avoir soutiré tout son potentiel de souffrance.

Ugo était dans la trentaine, de taille moyenne, frêle et malingre. Il cachait la moitié de son visage sous un masque dont les motifs étaient repris au maquillage sur l'autre moitié. Il s'habillait de robes ou de costumes faits de mille morceaux d'étoffes de toutes les couleurs et cachait son âme noire et cruelle sous des façons trompeuses de jouvencelle effarouchée. Son aspect et sa jeunesse n'avaient en rien entravé sa progression au sein de la communauté braborjane. Il avait affronté un à un tous les autres prétendants au titre de Grand Khan selon la tradition, à savoir en combat singulier, nu et sans arme. Il avait tué le dernier, son propre frère, en lui ouvrant le ventre à coups de dents. Il avait alors quatorze ans.

Ugo aimait la guerre. Il raffolait des hurlements d'agonie mêlés aux craquements, déchirures, suppliques et autres sons émanant des champs de bataille. Mais il ne s'y entendait pas du tout en stratégie. Les meilleurs éléments parmi la Maisnie formaient son état-major, qui se chargeait de reconsidérer les techniques guerrières braborjanes en fonction de ces nouveaux ennemis qu'étaient les royaumes méridionaux. Une des grandes victoires de ses conseillers avait été de dissuader Ugo de prendre part aux affrontements, ce qui aurait été une aubaine pour le camp adverse. Néanmoins, Ugo tenait à être présent lors des campagnes les plus importantes. Il faisait dresser sa yourte sur une colline surplombant le champ de bataille et se mêlait souvent de prendre le commandement pour tromper son ennui. Il démontrait alors une logique guerrière déconcertante et grande consommatrice de matériel humain, mais cependant, aucun de ses généraux n'osait jamais le contredire.

- Qui sont donc ces beaux guerriers vêtus de brun, général ?
- Ce ne sont pas des guerriers, mais les hommes des balistes, Grand Khan.
- Envoyez donc ces hommes en première ligne.
- Excellence, ils constituent notre dernière force d'appui. Notre cavalerie lourde serait plus à même de...
- Réfléchissez donc un instant, mon ami. Voyez : les cavaliers sont en bleu et blanc et les fantassins de nos ennemis sont vêtus d'un rouge orangé ; cela ne va pas du tout ensemble. Non, le brun siéra beaucoup mieux.
  - B... bien, Excellence. Excellence... Et pour notre force d'appui?
  - Dites aux cavaliers de s'occuper des balistes.
  - B... bien, Excellence.

Fort heureusement, Ugo finissait toujours par se lasser du spectacle.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Ulishta, fils et « Shiba » du chef de guerre Goroligol. Une traduction négligée du terme « Shiba » donnerait « Cadet ». Plus approfondi, cela donnerait : « Celui qui aspire à tuer puis remplacer son aîné afin de s'assurer l'exclusivité de la fierté paternelle ». Il regroupe donc diverses notions, comme le respect filial, l'humilité dont le cadet doit faire preuve devant l'aîné, en même temps que le désir dévorant de meurtre qu'il se fait un devoir d'alimenter perpétuellement à l'égard de ce dernier.

Les Braborjans, qui étaient parvenus à fédérer la plupart des tribus hashiyates dès les premiers temps de l'invasion, ne manquèrent jamais d'effectif et parvinrent bientôt à mettre les royaumes méridionaux à genoux.

\*\*\*

Whace considérait la ville qu'il venait d'atteindre avec les yeux d'un enfant fasciné : c'était le premier terme de son long voyage. Cette belle journée d'automne, toutefois fraîche et venteuse, touchait à sa fin. Il était éreinté, mais une joie trépignante et motivante l'animait à l'idée de se retrouver enfin parmi les hommes. Les habitations présentaient une esthétique particulière, quelque peu sauvage et austère. Elles étaient pour la plupart à un ou deux étages. Les toits bombés étaient un mélange hésitant de morceaux d'ardoise et de chaume, les murs en tourbe débordaient des charpentes apparentes comme des ventres trop serrés. Aucune régularité n'apparaissait, aucune arête nette. Tout n'était qu'un fatras de formes brutes. Les rues étaient un dédale asymétrique d'escaliers, de passages étroits, d'artères à demi pavées épousant les reliefs capricieux du sol, passaient sous des arches et des ponts brinquebalants. Les dépôts sauvages d'ordures ménagères envahissaient le moindre recoin sombre. L'assainissement des voies ne tenait en fait qu'aux pluies fréquentes dont les eaux, grâce à une légère déclivité du terrain, coulaient vers le fleuve situé en aval en charriant les immondices. Des fenêtres mal dessinées pendaient des encensoirs qui exhalaient une odeur pestilentielle destinée, bien naïvement, à chasser les nuées d'insectes.

Mais de tout cela, Whace ne fit aucun cas.

Il se sentait heureux.

Et c'est avec un sourire béat étirant son visage qu'il entra, faisant fi des codes les plus élémentaires de la règle de saint Brusce, dans la première taverne qu'il trouva sur son chemin.

Pour tout voyageur hormis un moine déserteur et extatique, le lieu serait immédiatement apparu tel qu'il était, à savoir un coupe-gorge insalubre. La taverne était bondée, il y régnait une chaleur fétide. À droite, on se battait ; à gauche, on se saoulait en se roulant dans une mare brunâtre qui, jadis, avait dû être une couche de sciure. Près de l'âtre, un ménestrel tentait d'exercer son art tout en évitant, d'une façon très agile, des chopes et autres ustensiles contondants qui volaient vers lui.

Whace traversa ce chaos informe avec un sourire sincère et persistant. Il faisait une civile courbette de-ci de-là lorsqu'un regard assassin se portait sur lui, suscitant sur son passage de nombreux gestes grossiers. Il se fit une petite place au comptoir à force de « pardon » et de « veuillez m'excuser », à côté d'un gros homme velu à la face burinée qui exhalait une odeur de mauvais vin.

Le tavernier approcha, qui semblait issu du croisement entre un bouledogue et un vieux chiffon malodorant. Il fronça les sourcils et aboya :

- Ce s'ra quoi ?
- Oh! Bien le bonsoir, Monsieur! Je suis le frère Aloysius Whace, de l'ordre des Brusc... euh, moine errant. Mais vous pouvez m'appeler Aloysius.
  - Kess' qui veut, Aloyau le moine errant?
- Aloysius. Je... eh bien, peut-être pourriez-vous me conseiller une boisson typique de votre belle contrée ?

Le tavernier le toisa un instant, puis se retourna et attrapa une bouteille contenant un

liquide verdâtre. Il la posa sur le comptoir sans mot dire. Whace ôta le bouchon et huma.

- Ma foi, cela fleure bon et la couleur est de bon augure. Qu'est-ce donc au juste?
- Liqueur de punaises aux quetsches, répondit le tavernier.

Whace reposa la bouteille.

— N'auriez-vous pas plutôt un petit vin de pays ?

Le gros homme velu rota.

— Ou même une infusion? repartit Whace.

Le tavernier arrondit ses yeux jaunes :

- Une infuquoi?
- Sion. Infusion. Oui vous savez, de l'eau chaude avec des herbes dedans qui, par l'action de la chaleur, laissent échapper leur parfum...

Après un moment de perplexité, le tavernier, sans quitter Whace du regard, jeta un pouce par-dessus son épaule et répondit :

- Y'a des herbes dans le bac à foin de l'écurie. J'vais en chercher.
- Laissons cela. Disons que je vais prendre de la... un...
- Une bière, grogna le gros homme velu.
- Voilà, triompha Whace. Une bière.

Le tavernier le servit. Près de l'âtre, le ménestrel se sentait le vecteur bien involontaire d'un énervement croissant. Non parce qu'il chantait mal, du moins le supposait-il, mais parce que les quatre molosses qui lui servaient de public avaient requis des chansons paillardes. Il avait bien essayé de refuser mais, après mûre analyse des réactions qui avaient suivi, s'était plié aux exigences. Maintenant, la gaieté de ses auditeurs venait de passer un stade critique et le pauvre ménestrel commençait à se faire bousculer.

Whace s'approcha doucement. Il lui sembla que les choses pouvaient mal tourner. Aussi, lorsque le ménestrel commença à encaisser une ou deux claques sans broncher, il décida d'intervenir. Il posa sa chope sur un bord de table et fit discrètement jouer ses doigts en un schéma leste et compliqué. Puis d'une voix étrange, il s'adressa aux hommes qui entouraient le ménestrel :

— Il est tard, vous êtes fatigués. Vous devriez rentrer chez vous sans plus attendre.

Les rires des quatre molosses cessèrent progressivement, faisant place à des bâillements. Ils se levèrent et sortirent péniblement de la taverne.

Le ménestrel se laissa tomber sur un tabouret, posa sa vielle et s'essuya le front d'un revers de main.

- Mon père, dit-il dans un soupir à l'adresse de Whace, je vous dois une fière chandelle.
- Non pas père : frère Aloysius Whace, moine errant. Mais appelez-moi Aloysius.

Ils se serrèrent la main. Le ménestrel hocha la tête, admiratif :

- Par ma foi, vous disposez d'un don extraordinaire pour la persuasion. Je n'aurais jamais pensé qu'un discours aussi simple eût suffi à les faire changer d'humeur. C'est sans conteste un miracle.
- Il n'y a rien de miraculeux à faire appel à la raison que chacun porte en soi, en si faible quantité qu'elle se trouve. Peut-être la miséricorde que votre situation m'a inspirée, a donné à

mes mots le timbre nécessaire pour atteindre la compassion de ces hommes.

- Qui peut savoir ? Mais... suis-je inconvenant ! Je ne me suis point présenté. Gondul Pouchon, poète. Je suis un pauvre vagabond. Je vis chichement des quelques piécettes acquises ici et là en poussant la chansonnette.
  - Avez-vous rempli votre bourse, ce soir ?
  - Nullement.
  - Vous devriez tenter votre chance dans un établissement plus digne de votre art.
- J'y ai pensé. Malheureusement, la plupart des autres tavernes affichaient une pancarte qui disait : « Ici on n'accepte pas les chiens, les farfadets et les ménestrels. » Je ne suis pas homme à m'imposer. En tant que ménestrel, bien sûr.

Ils rirent en chœur.

Entre le gros homme velu et un autre, moins velu mais tout aussi gros, se déclencha bientôt une bagarre qui menaçait de se généraliser rapidement.

- Il serait peut-être temps que nous allions poursuivre notre conversation ailleurs, fit remarquer Whace. Qu'en dites-vous ?
  - C'est une bonne idée.

Ils sortirent prestement.

\*\*\*

— Au fait, demanda Whace après quelques minutes de marche dans les rues encore baignées de couleurs blafardes, quel est le nom de cette ville ?

Gondul Pouchon le regarda, étonné.

- Je viens de très loin, expliqua le moine. Pour certaines raisons, j'ai dû parcourir une grande distance dans le désert et cela m'a ôté toute notion d'orientation.
  - Nous sommes à Bowlshare.
  - Bowlshare, réfléchit Whace. N'est-ce pas la capitale du duché de Toagren?
- « N'était-ce pas » conviendrait mieux. Je ne sais pas depuis combien de temps vous êtes parti, Aloysius, mais vous avez visiblement quelques lacunes. Bowlshare est maintenant la capitale du Khanat de Braborja. Le Grand Khan Ugo a fait construire son palais troglodyte dans ce que les autochtones nomment le Caillou, cet immense promontoire rocheux dont vous apercevez le sommet, là-bas. Il est au centre de la ville.
- Impressionnant. Je vois que les habitations se concentrent toutes aux flancs des remparts. Connaissez-vous la raison d'un tel choix ?
  - La méfiance. Venez, je vais vous montrer.

Ils débouchèrent bientôt sur un vaste terrain couvert de ruines fumantes.

- Seigneur, murmura-t-il, éberlué. Un tremblement de terre ?
- Non. C'est ce qui reste de l'ancienne Bowlshare depuis l'invasion des Hashiyats. Au centre, là-bas, vous apercevez le Caillou. Il a été sondé de mille galeries, couloirs et salles, percé d'autant de fenêtres et de baies, agrémenté d'autant de balcons et de terrasses. Voyez sa base et les deux premiers niveaux : ce n'est qu'une succession d'arches et de voûtes reposant

sur des piliers qui nous paraissent d'ici de simples allumettes.

— En effet.

Le crépuscule jetait ses derniers rayons sur le monde et il semblait que tous, dans leur course, se heurtaient au Caillou. Whace considéra le promontoire ainsi éclairé avec fascination. Il était véritablement gigantesque, ressemblant à un objet oblong déposé là et oublié depuis un temps immémorial par quelque géant aux proportions incalculables. Du sommet, une vigie devait bien voir venir quiconque dans un rayon de plusieurs dizaines de lieues.

- Comment cela peut-il tenir ? demanda Whace. Tout a l'air si fragile.
- Cette question, parce qu'elle restait sans réponse, a justement inspiré aux habitants une soudaine envie de bâtir un nouveau logement loin du Caillou. Vous comprenez maintenant mieux la disposition des maisons.

Whace resta silencieux. Il se pencha et ramassa une garde d'épée cassée, qu'il considéra d'un air songeur. Il commençait à mesurer l'isolement de Sushany et son détachement des affaires du monde. Cela le mettait mal à l'aise. Gondul lui fit un exposé détaillé de la situation du monde. Le territoire contrôlé par Ugo et sa Maisnie s'étendait maintenant depuis les chaînes montagneuses de l'ancienne Hashiyata jusqu'aux mers du sud. Et il menaçait de s'accroître. Quelques opposants lui résistaient, parmi lesquels les royaumes de Chaïne et de Sinct. Ce dernier était un gros morceau et jusqu'à présent, l'état-major d'Ugo avait opté pour une action dite en douceur. Les Gentils Scorpions, agissant dans l'ombre, massacraient les nobles un à un afin de faire vaciller le pouvoir royal et instaurer un climat de terreur. Dans le même temps, ils menaient des campagnes contre les vassaux de Sinct qui ne manquaient pas de solliciter l'aide de leur suzerain. Haldesine de Sinct voyait son royaume faiblir de jour en jour. Il avait formé une alliance avec trois des plus puissants royaumes encore libres, le Qastar, le Worhany et Chaïne. Les deux premiers pays, situés en amont des terres de l'Est, avaient accepté la signature car leur situation géographique laissait envisager que tant que Sinct tenait bon, ils n'avaient rien à craindre. Ils offraient à Haldesine un soutien moral sincère et sans cesse renouvelé, ainsi que matériel, tout aussi sincère mais moins souvent renouvelé. Quant à Chaïne, pays enfoncé au cœur d'une épaisse forêt, il se trouvait depuis peu encerclé par les forces braborjanes. Il ne pouvait plus offrir aucune aide ni en recevoir.

- C'est un bien sinistre tableau que vous me brossez là, maître Pouchon. Avec tout cela, l'Effacement poursuit ses ravages sans que personne ne cherche une solution pour le contrer.
  - Ah oui, ceci est un véritable désastre. Le Parchemin s'étend de jour en jour.
  - Le Parchemin?
- C'est ainsi que l'on nomme le désert qui remplace les terres du Nord. Mais franchement, que peuvent faire les gens simples comme vous et moi contre les caprices de la nature ? Il faut bien admettre que la réponse est : rien. À ce qu'on dit, même ces satanés magiciens de Saint-Brusce restent enfermés dans leur Cité Païenne comme des rats, sans bouger le petit doigt. Ils sont bien trop avares de leur Souffle Vert pour daigner nous en faire profiter.

#### Whace toussa:

— Il est bien des choses sur lesquelles on ne pourrait que spéculer.

Ils restèrent silencieux quelques instants.

— Je n'ai plus un sou, déclara bientôt Whace. Je ne pensais pas que la bière fut aussi chère. Croyez-vous que quelque citadin bienveillant accepterait de me loger par charité ?

- Ce n'est pas exactement le genre par ici. Et d'ailleurs, il serait préférable pour nous de ne pas trop traîner dans les rues. Le fait que vous soyez sans le sou est un paramètre que des agresseurs éventuels prendraient en compte *après* vous avoir coupé la gorge. Mais il me vient une idée : avez-vous quelques connaissances en musique ?
  - Fort peu à vrai dire. Mais c'est un domaine qui m'agrée.
  - En ce cas venez avec moi, nous trouverons de quoi loger au palais.
  - Au palais ? s'étonna Whace.
- Voyez-vous, mon séjour en cette sinistre ville n'est pas sans objet précis. J'ai appris que le Grand Khan Ugo recherche un ménestrel pour le distraire. Je compte aller lui proposer mes services. Pourquoi ne vous feriez-vous pas passer pour un homme de l'art ? Vous auriez ainsi une nuit gratuite!
  - C'est une bonne idée.
  - Alors allons-y. N'auriez-vous pas un pourpoint au lieu de votre soutane?
  - Non. C'est mon seul vêtement. À peu de choses près.
  - Ah, je vois : vœu de pauvreté. Tenez, prenez ma vielle, vous ferez plus crédible.

Ils se mirent en marche vers le Caillou.

- Il est étonnant, dit Whace, qu'un homme tel que cet Ugo, dont le principal souci semble être de guerroyer, se préoccupe de ballades et de chansons de geste.
- D'après ce qu'on dit, le personnage est tout à fait original. Il s'est pris de passion pour une certaine chanson qu'il tient pour une prophétie dont il serait l'élément primordial. Cette pensée anime toutes ses décisions et occupe le premier plan de son esprit d'une façon quasi obsessionnelle.

Whace s'arrêta net. Il sentit une vague de chaleur le traverser.

— Laissez-moi deviner : cette chanson, ne serait-ce pas *Pierrot et la Chandelle* ?

Gondul Pouchon se retourna et fixa des yeux ronds sur le moine.

- C'est extraordinaire ; comment le savez-vous ?
- Une intuition. Rien de plus. Je ne sais ce qu'il en est pour vous, mais je suis exténué et j'ai hâte de trouver le gîte. Ne traînons pas.

Il se remit en marche d'un pas rapide, dépassant le ménestrel qui le regardait bouche bée.

- Dites-moi, dit Whace, selon vous, qu'est-ce qui donne à croire à cet Ugo le Braborjan qu'un conte immémorial parlerait de lui ?
- Oh, je n'en sais rien. Ce conte est véritablement à la mode, vous savez. Alors peut-être est-ce un caprice, un excès d'orgueil ou le fruit de son imagination débordante. Il s'est apparemment convaincu qu'il était ce Pierrot de la chanson et n'en veut démordre. La perspective de pouvoir redessiner le monde à son idée le séduit plus que de raison. Il envoie ses agents partout afin de quérir des informations sur de prétendues reliques de pouvoir ayant pour nom Chandelle ou Plume.

Le ménestrel était presque obligé de courir pour rester à portée de voix du moine.

— Notez que la dimension poétique... attendez-moi ! La dimension poétique, dis-je, a été par ailleurs allègrement dépassée par le populaire, qui commence à considérer *Pierrot et la Chandelle* comme une succession de prédictions de caractère indiscutable.

Deux paillasses leur furent offertes dans l'écurie de la garde du palais. Alors que Gondul Pouchon dormait, Whace s'enferma dans la méditation pendant quelques heures. Entre deux prières, il demanda pardon pour l'acte dont il allait se rendre coupable, arguant au Très-Haut que c'était pour une bonne cause. Le Grand Livre avait manifestement souhaité que les pas de Whace le mènent en ces lieux où se trouvait un être qui considérait, tout comme lui, le contenu de *Pierrot et la Chandelle* comme un message de l'Humaine Conscience. Son intuition avait fait le reste, mais il fallait maintenant corriger quelque peu le Texte du Destin pour qu'Il se conforme à la quête qu'il s'était imposée.

C'est pourquoi, lorsqu'il termina ses dévotions, Whace s'approcha du ménestrel endormi, psalmodia et agita ses mains au-dessus de lui.

Le lendemain, Gondul Pouchon n'était pas sorti de ses couvertures que son visage s'éclairait d'un rayon de grâce. Il sortit en courant au grand air, fixa un intense regard dans les premières lueurs du jour et déclara que le doigt de Dieu s'était tendu vers lui.

— L'Amour du Tout-Puissant est infini! Ne sentez-vous pas cet océan de bonté et de compassion vous envahir? Il imprègne maintenant mon âme tout entière. Oh, Seigneur, que la vie est belle!

À la requête de Pouchon, Whace lui indiqua une région lointaine où il trouverait un monastère apte à l'accueillir et où il pourrait, ainsi qu'il le souhaitait, passer le reste de sa vie à communier avec Dieu. Gondul Pouchon était tellement heureux que des larmes coulaient sur ses joues. Il troqua son pourpoint contre la soutane de Whace et fit don à ce dernier de sa vielle, ainsi que d'une lyre et d'un jeu d'archets de rechange.

Puis il partit, le cœur gonflé de joie.

# - Chapitre III -

Où l'on apprend que frère Aloysius n'est point omniscient et qu'une de ses vieilles connaissances prend du galon

Quelques jours furent nécessaires à Whace pour envisager la possibilité qu'il se fût trompé. Le Grand Khan Ugo lui apparaissait comme un être infect et sadique qui buvait, mangeait et forniquait à longueur de journée. Il alimentait son extraordinaire narcissisme au moyen d'une cour de damoiseaux pomponnés de qui il se faisait appeler *Pierrot* et qui auraient sacrifié leur vie pour une de ses caresses.

Quelque chose, pourtant, contraignait Whace à demeurer au palais du Braborjan. Il se battait intérieurement pour que ses doutes, ou ses peurs, n'occultent pas la parole fluette de son intuition.

Ce n'était pas sans risque. Ugo noyait ses sujets sous les coups de fouet au moindre prétexte et en envoyait quelques-uns à la torture pour des actes dont il était seul à mesurer la gravité. Whace avait improvisé un petit sortilège pour parer à ces manifestations d'autorité, mais il n'était pas très sûr de son efficacité à long terme. C'est donc avec une certaine crainte qu'il exerçait son devoir.

Ugo le faisait appeler dès que ses autres préoccupations le lassaient. Alors il n'avait de cesse d'entendre, encore et encore, *Pierrot et la Chandelle*. Puis il la commentait, trouvait çà et là quelques preuves irréfutables que le texte parlait bien de lui. Il prenait des cours intensifs de dessin et de peinture, disait qu'aucune erreur n'était possible car il travaillait de toute façon à devenir le maître absolu du monde.

Un membre de la Maisnie, la trentaine, grand et bien charpenté, se présenta un jour au palais et fut immédiatement introduit auprès d'Ugo. Une balafre traversait son visage depuis le front pour se perdre dans une barbe hirsute. Ses cheveux longs s'emmêlaient dans son dos et deux nattes mal faites pendaient depuis ses tempes. Il était sale, avait manifestement passé les derniers jours dans la nature à camper et à galoper. Son manteau de cuir dégageait une odeur de terre humide.

Whace et le guerrier se dévisagèrent un bref instant, cillèrent, pareillement traversés de frissons désagréables. Puis ils détournèrent leur regard et s'ignorèrent.

Le guerrier rapportait l'existence d'un jeune garçon nommé Silvan, prince de Sinct, qui portait notoirement une marque à l'épaule depuis sa naissance, une tache qui avait la forme d'une plume. Ugo en fut atterré. Assurément une telle chose, à une telle époque, ne manquerait certainement pas de passer aux yeux de tous comme un signe manifeste du Grand Livre. Lui-même disposait d'une marque similaire, mais c'était un tatouage qu'il s'était fait faire pour mieux correspondre au signe que les gens s'attendaient à constater chez celui qui serait l'Élu.

#### Il demanda:

- Et cet enfant sait-il dessiner?
- Il ne semble pas, Excellence, répondit le guerrier. En fait...
- Oui ?
- Eh bien il semble, Excellence, que le prince Silvan soit de naissance frappé de cécité.

Ugo considéra le guerrier d'un air neutre, immobile.

- Aveugle, murmura-t-il.
- Oui, Grand Khan. Aveugle.
- Mais il a une marque.
- Eh oui…

Ugo se tourna vers Whace avec un regard de braises.

— Que ne me l'as-tu dit, au lieu de me bercer de doux espoirs ?

Whace ouvrit la bouche, puis la referma. Il s'accorda deux secondes pour trouver une échappatoire. Puis il dit :

— Si votre Excellence pense maintenant que le prince Silvan est ce Pierrot dont parle la chanson, alors que votre Excellence me pardonne de n'être point assez versé dans l'omniscience et de fait, honteusement, de n'avoir pu fournir à votre Grandeur cette information de toute première importance.

Il y eut un silence pesant, durant lequel Ugo tenta de désintégrer Whace au moyen de son regard. Ce talent lui manquait, aussi prit-il sa voix de fausset, celle qu'il réservait d'habitude aux serviteurs dont le futur lointain se résumait à quelques minutes et dit :

- Ménestrel, je ne comprends pas un traître mot de ce que tu dis.
- Que votre Grandeur ait la bonté de m'excuser.
- Faquin.
- Oui, Excellence.
- Tais-toi.
- **...**

L'un des mignons traînant devant le trône pouffa, ce qui lui valut, l'instant d'après, une gifle magistrale. Ugo se leva et fit les cent pas en faisant voler ses voiles multicolores. Des effluves de parfums rares traînèrent derrière lui.

— C'est un usurpateur ! hurla-t-il, au comble de la frustration. Comment ce vermisseau ose-t-il me faire un tel affront ? C'est moi Pierrot, c'est moi ! *Moi, moi, moi !* 

Il demeura sans bouger pendant une minute, les yeux dans le vide. Personne n'osa prononcer le moindre mot. Une mouche qui passait par là préféra se laisser tomber et attendre. Soudain Ugo se précipita vers le trône, empoigna un martinet aux lamelles cloutées et frappa dans le tas des damoiseaux qui se levèrent et prirent la fuite en couinant.

— Hors de ma vue, chienlit! Limaces! Immondes déchets putrides! Déguerpissez sur l'heure ou je vous arrache les boyaux à coups de crochet!

Puis il se retourna vivement.

— Toi! aboya-t-il en pointant son martinet vers le guerrier. Qui es-tu?

- Je suis Égilée Béthorne, de la Maisnie. Je participe aux campagnes de dissuasion dans les royaumes de l'est.
  - Si tu es un Gentil Scorpion, pourquoi ne portes-tu pas ton uniforme réglementaire ?
  - Ma nouvelle tâche me contraint à la dissimulation.
- Ce n'est pas une raison pour te présenter devant moi vêtu comme le plus puant des gueux, siffla Ugo. Si tu te fais tuer et que l'on apprend qui tu es, mes adversaires riraient bien en se disant que j'habille mes corps d'élite avec des sacs de betterave.

Béthorne ne répondit rien et baissa la tête.

- Adoncques. Je te pardonne, eu égard à l'importance des informations que tu m'as fournies. On me rapporte qu'un excellent travail a été fait dans l'Est. C'est fort bien. Te voilà maintenant chargé de superviser l'invasion de la cité de Bosotique.
  - Excellence, sursauta Béthorne, je ne suis qu'un exécutant et je...
- Suffit! cria le Grand Khan. À présent tu es *général* Béthorne et je te confie la charge d'une des plus importantes campagnes de l'empire braborjan. Tu vas retourner à Bosotique et attendre. D'ici quelques jours, je t'enverrai assez de troupes pour réduire cette ville à néant. Puis je veux que l'on capture cet avorton de prince Silvan et qu'on me le ramène. C'est compris ?
  - Oui, Excellence.

Whace sortit de la salle du trône juste après Béthorne et attrapa son bras. Le guerrier se tourna et lui fit face.

- Général Béthorne, hein? murmura Whace.

Béthorne se contenta de ricaner.

- J'ai entendu raconter tout un tas d'histoires sordides à propos des Gentils Scorpions depuis que je suis ici, poursuivit Whace. Il paraît que vous avez été les premiers à entrer dans Baybiggle, il y a quelques mois. En pleine nuit. Au matin, les troupes sont arrivées et ont trouvé les rues jonchées des cadavres étripés des nobles. On dit aussi que leur peau battait au vent afin de répandre leur odeur de mort jusque dans les moindres recoins de la ville. L'effet produit a été une reddition totale de la population. Personne ne vous a vus, ni entendus. Mais d'aucuns parlent d'ombres furtives courant dans le plus effrayant des silences.
- Oh, vous savez, les racontars, dit Béthorne. Et quand bien même, si vous souhaitiez continuer à penser que le monde n'est que bonté et abnégation, il ne fallait pas quitter Sushany.

Puis il se dégagea violemment et rajouta :

— Mais je parle, je parle et le temps passe. Nous poursuivrons cette intéressante conversation à mon retour, si vous le voulez. En attendant, restez à votre place de petit chansonnier et ne vous souciez pas du reste.

Et il s'éloigna.

— Ça vous fait plaisir, cette promotion? cria Whace dans son dos.

Mais Béthorne ne se retourna pas.

\*\*\*

La ville royale de Bosotique se trouvait à la limite ouest des terres de Sinct, jouxtant de quelques lieues les terres du duché de Cavaël et celles, maintenant passées à l'ennemi, du comté de Baybiggle. Elle s'étalait sur le flanc d'une belle colline herbeuse ; des couleurs pastel baignaient ses rues à chaque jour déclinant. De l'autre côté, à quelque distance, le lac de Coode léchait ses rivages de son léger ressac ; il prêtait parfois au pays un peu de sa brume qui planait alors au gré du vent, pénétrant les forêts de pins de son mystère ou dissimulant les chemins.

Le château se trouvait presque au faîte de la colline. Les remparts irréguliers de la ville dominaient une plaine parsemée de champs et de vergers séparés par des murs d'arbres touffus. Au-delà se trouvait le bois aux Sorcières qui, bien que ne méritant plus son nom depuis longtemps, continuait de susciter un certain malaise parmi la population. On avait tendance à croire que tous les malheurs en sortaient ; les troubles de ces dernières années n'avaient pas été pour démentir cette rumeur. Bosotique avait essuyé une douzaine d'attaques depuis trois ans et les ennemis débouchaient tous dans la plaine par le bois aux Sorcières. Le fait que le chemin qui le traversait soit quasiment le seul menant vers le reste du monde n'avait aucunement entamé les superstitions du peuple.

Le sergent de quart entra sans préambule dans la vaste bibliothèque du château. Il y trouva sire Égbert, le chambellan, qui étudiait un gros manuscrit posé sur une table massive. Il s'approcha de lui d'un pas raide. Le vieil homme au visage émacié leva un regard étonné audessus de ses binocles et considéra le teint blême du soldat qui lui dit d'une voix chevrotante :

— Un message pour vous, Monsieur.

Le sergent ôta son casque traversé de part en part d'un carreau auquel était accroché un parchemin, le posa sur la table, puis s'évanouit.

Une demi-heure plus tard, le roi Haldesine, ainsi que tous ceux susceptibles de former un honnête conseil de guerre, se trouvaient réunis dans le mess des chevaliers royaux. Autour de la grande table rectangulaire, laquelle avait été prestement garnie de chopes et de bouteilles, les visages portaient encore les stigmates d'un sommeil brutalement interrompu.

Parmi eux siégeait le comte Alldry de Baybiggle, capitaine des chevaliers royaux et maintenant noble sans terre. Il était en chemise de nuit. Sa femme, Dame Elsine, y avait brodé « Mon Poupinou d'Amour » en fil de soie bleu sur le torse. La barbe du comte était un chaos brun parsemé de blanc. Il portait une large ceinture de cuir de laquelle pendait un fourreau ; vide, car dans l'urgence, on ne pense jamais à tout.

Il y avait aussi le soldat Ju Umja-Shiba Gultagantenborough, dit « Jumbo », un colossal tas de muscles originaire d'Hashiyata. Exilé pour raison familiale³, Jumbo avait quitté les steppes avec dans le cœur un vide affectif qui menaçait de le briser. Haldesine l'avait pris sous son aile quelques années plus tôt et auprès de celui-ci, le barbare avait décrété avoir trouvé ce statut d'aîné dont le destin l'avait si cruellement privé. En entendant Jumbo appeler le roi « mon père », certains éléments proches de la Couronne s'étaient inquiétés pour la sécurité du jeune prince Silvan, unique successeur au trône de Sinct. Mais ces doutes n'étaient pas fondés : Jumbo appelait Silvan « mon fils » et ce tortueux amalgame pseudo-familial, que lui seul

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Comme son nom traditionnel l'indique, Jumbo était, tout comme Ugo, un « Shiba ». Cela signifie qu'il aurait dû, dès son passage à l'adolescence, se trouver en mesure d'occire son frère aîné. Malheureusement, celui-ci mourut à la chasse, privant Jumbo de son droit légitime et le contraignant de fait à l'exil.

semblait trouver logique, se révélait un indestructible ciment de dilection.

La conception qu'avait Jumbo de la guerre, autrement moins complexe que son vrai nom, avait notablement freiné la progression de sa carrière et anéanti ses aspirations quant à devenir chevalier. Mais Haldesine ne cessait de répéter que sa présence lors des multiples sièges qu'avait subis Bosotique avait été un atout majeur. À chaque fois, il avait suffi de lui mettre un marteau de guerre dans chaque poing et de le lâcher hors de la cité pour que l'ennemi songe au repli.

Ses seuls beuglements faisaient se refermer les fleurs. Lorsqu'il sortait par la porte principale de la ville, on allumait de grands feux derrière lui de sorte qu'il apparût en contrejour. Cette idée étonnante, signée Haldesine, participait de certaines superstitions concernant des démons aux proportions monstrueuses surgissant des Abysses infernaux. Le résultat était garanti.

Une poignée d'officiers réguliers siégeait ainsi que trois jeunes chevaliers. Parmi ces derniers se trouvait Duquerre au visage couvert de taches de rousseur, le plus jeune chevalier de la Couronne de Sinct, qui avait troqué, quelques années plus tôt, la soutane contre le plastron. Sire Égbert était également présent. Le vieil homme, qui s'occupait les mains avec les pages d'un énorme manuscrit, avait le visage creusé ; personne n'aurait su dire si cela était dû à la fatigue ou à l'inquiétude. Néanmoins, son regard clair et concentré n'exprimait rien de tout cela.

Le moral de la Cour avait été sérieusement entamé depuis le massacre du comté de Baybiggle par les Braborjans, contre lequel Haldesine n'avait rien pu faire. Il y avait aussi les assauts ponctuels contre des domaines éloignés dépendant du pouvoir royal de Bosotique. Dépassé par les événements, Haldesine avait toujours un peu de retard sur l'ennemi. Le temps d'envoyer du renfort à tel seigneur dans l'embarras, on apprenait que le château de tel autre n'était plus qu'un tas de gravats fumants. La vague de meurtres qui écrémait la noblesse de Sinct n'avait pas été pour arranger les choses. La plupart de ceux qui étaient encore vivants en avaient profité pour aller voir ailleurs si le climat leur était plus propice ; quant aux autres, ils passaient leur temps à reprocher à Haldesine son incapacité à se trouver partout à la fois.

Dès le premier coup d'œil jeté sur le message que lui avait apporté sire Égbert, Haldesine s'était rendu compte que la situation du royaume, d'alarmante, était subitement passée à désespérée. Son tempérament débonnaire et son charisme ne suffiraient peut-être plus, désormais, à maintenir une lueur d'espoir dans le cœur de ses sujets les plus inquiets. Il se devait maintenant de troquer ses armes préférées, la jovialité et l'optimisme, contre un masque de convenable fatalité et si possible, empreint de la dignité austère qui sied aux rois vaincus.

Oui, il se devait de paraître ainsi devant ses sujets.

Mais il n'en avait pas envie.

Au crépuscule de son existence, car il sentait sa fin proche, il considérait que rien, dans sa vie, n'était advenu qui eût pu justifier de partir avec le regard d'un perdant. Ce monde malade, qu'une force mystérieuse s'attelait à faire lentement disparaître, lui avait néanmoins donné bien du bonheur, un trône, une épouse aimante – quoique prématurément disparue –, un fils. La bonne humeur était, sans doute, le moindre des hommages à lui rendre.

C'est pourquoi, en guise de préambule, Haldesine ouvrit les bras et sourit, avant de scander

— Mes chers amis ! Je vous vois bien en peine depuis quelque temps. Connaissant votre tempérament, j'ai pensé que la faute en revenait à l'inaction. Or çà, réjouissez-vous, car pour

l'action vous allez être servis! Eh bien, que dites-vous de cela?

— Majesté, dit le comte Alldry, nous en pensons merveille. Quelques menues précisions seraient cependant les bienvenues.

Haldesine brandit le parchemin que lui avait remis sire Égbert.

— Il y a quelques minutes, nous avons reçu ceci :

#### Au Roi Haldesine 1er de Sinct

- C'est moi.

Soyez informé par la présente que le Grand Khan Ugo le Braborjan a l'intention d'envahir votre royaume et de lancer un assaut définitif contre votre cité de Bosotique. La raison principale semble en être votre fils le prince Silvan, qui devra être capturé et ramené au palais impérial de Bowlshare. Nous ne disposons pas actuellement de renseignements concernant le nombre exact d'opposants auxquels vous allez être confrontés, mais une attaque massive est à craindre dans les jours qui viennent. Vous serez plus qu'avisé de mettre votre personne à l'abri au plus vite, ainsi que celle de votre fils le prince Silvan. Nous connaissons votre situation, qui ne vous permet en aucune façon d'opposer quelque résistance que ce soit. Acceptez de perdre cette bataille. Fuyez toutes affaires cessantes ; le Grand Livre donne toujours aux Grands de ce monde, s'ils sont animés d'un désir de paix et de justice, l'opportunité de gagner la guerre.

UN AMI.

Haldesine laissa tomber le parchemin sur la table, où il s'enroula sur lui-même. Tous tournèrent vers lui des regards éberlués.

- Une invasion, murmura un officier.
- Cela n'a pas de sens, dit un autre. Le Braborjan est un lâche, qui ne mord que lorsqu'il est sûr de pouvoir donner le coup de grâce. C'est la raison pour laquelle il n'a jamais osé engager contre nous une offensive directe.
- Justement, répondit Haldesine en souriant. Vous êtes bien placés pour savoir que notre armée ne se résume plus qu'à quelques centaines de soldats, tous en poste dans diverses régions frontalières. Vous-mêmes, Messieurs, êtes les derniers défenseurs de Bosotique, si l'on ne tient compte de la quarantaine d'hommes du corps de garde. Quant aux caisses royales, eh bien si nous économisons sur le pain et la chandelle, nous aurons peut-être de quoi nous acheter une chaussette. Ou une paire, si nous tombons sur un camelot miséricordieux.

Tous regardèrent le roi, incapables de savoir de quelle façon réagir.

- Ce que je veux dire, poursuivit Haldesine, c'est que si j'étais Ugo, j'attaquerais maintenant. Je ne connais pas l'identité de cet *ami* qui a la bonté de nous faire entrevoir le destin du royaume, mais je n'ai aucune peine à le croire.
  - Il faut rappeler tous les contingents sur-le-champ!
- Nous l'avons déjà fait, dit sire Égbert. Ou du moins, des messagers viennent à l'instant de partir vers les postes frontaliers, porteurs d'un ordre de repli immédiat.
  - Arriveront-ils à temps ?
  - Mon Dieu, c'est horrible.

Un brouhaha s'ensuivit. Haldesine se versa une rasade de vin en soupirant. Lorsqu'il leva le coude pour boire, il accrocha le regard du comte Alldry. Un regard rude et quelque peu absent, perdu dans une intense réflexion.

- Et les contingents du duc de Cavaël ? demanda un chevalier avec une voix pleine d'espoir.
- Le duc de Cavaël veille sur sa propre survie pour l'instant, rétorqua Alldry. Il ne pourra en aucun cas nous prêter assistance. Messieurs, un peu de silence, s'il vous plaît.

Le calme revint peu à peu.

- Majesté, poursuivit Alldry, ce message me paraît douteux. Non pas en ce qui concerne son contenu mais dans sa nature même. Nous n'avons aucun allié qui, détenant ces informations, nous les ferait partager de cette façon.
  - Il a raison, dit un chevalier.
  - C'est un piège! aboya Jumbo.

Tous eurent un mouvement de recul, qui s'avéra inutile car fortuitement, le géant n'abattit pas son poing sur la table pour appuyer ses paroles.

- Si c'est bel et bien un piège, quelle en serait sa nature ? demanda le roi.
- Je ne sais, Majesté, répondit Alldry. Peut-être que quelqu'un souhaite vous voir fuir, de façon à vous éliminer en dehors de Bosotique. Cela semble envisageable.
  - C'est exact, Comte. C'est pourquoi je ne partirai pas.

Une exclamation quasi unanime s'éleva.

— Je suis loin de prétendre que telle est la solution, Majesté. Permettez-moi...

Sa voix se perdit dans le tumulte.

— Messieurs, je vous en prie, reprit Haldesine qui agita ses mains pour ramener le calme. Tâchons de réfléchir un instant. Vous savez tous qu'à la personne de mon fils le prince Silvan s'attache une rumeur aussi discutable que persistante. La marque de naissance qu'il porte sur l'épaule gauche le prédestine, du moins pour certains, à devenir un Sauveur, celui qui guérira notre monde de l'Effacement, ou quelque libérateur d'un nouvel âge. La plupart d'entre vous diront que ce ne sont que racontars et potins de vieilles femmes, mais il n'en reste pas moins que ces potins semblent avoir atteint une dimension telle que l'avenir du royaume est compromis. Et cela, Messieurs, nous ne pouvons plus le nier après lecture de ce document.

## Sire Égbert prit la parole :

- D'après les informations dont nous disposons, nous savons que le Grand Khan Ugo se présente comme étant lui-même le Sauveur. Une certaine littérature dont le populaire semble friand fait travailler son imagination, à tel point qu'il laisse maintenant toute liberté à son état-major pour la poursuite des campagnes guerrières et qu'il ne consacre son énergie qu'à la recherche d'artefacts.
  - Des artefacts?
- Oui, Ugo semble penser que certains objets de pouvoir seront les outils par lesquels il parviendra à guérir, puis conquérir le monde. Ou le contraire, je ne sais plus trop...
- En ce cas, pourquoi ne partirions-nous pas à la recherche de ces objets de pouvoir, Majesté ? demanda un chevalier, avec dans la voix l'ardeur que l'on attend d'un chevalier.
  - Parce que ce sont des chimères, répondit le chambellan.
  - Qu'est-ce qui vous fait dire cela ?
- Eh bien tout simplement le fait qu'aucune culture, aucun texte existant en ce monde n'a jamais fait état de tels objets. Pas même la chansonnette qui nous pose problème. Tenez, j'en

ai un extrait ici, si cela vous tente.

Il ouvrit son lourd manuscrit à l'endroit retenu d'un marque-page en étain et le fit circuler. Puis il poursuivit :

- Aveuglé par son orgueil, Ugo ne peut s'apercevoir qu'il poursuit le vide.
- Et pour ce vide-là, il n'hésitera pas à nous éliminer, dit un officier d'une voix neutre.
- Cela semble exact.
- Pourquoi en veut-il au prince Silvan? demanda Duquerre.

## Sire Égbert soupira:

— Manifestement, il doit le considérer comme un inacceptable rival.

### Le roi reprit la parole :

- Et quand bien même il ne s'agirait pas de mon fils, le simple fait qu'il le veuille me suffit à le lui refuser. Je n'ai jamais prêté foi aux rumeurs, Messieurs, mais s'il est une chose dont je suis sûr, c'est que le prince Silvan, d'une façon ou d'une autre, *est* l'avenir. Lui, ainsi que les générations qui lui jureront fidélité et le reconnaîtront comme monarque. Pour cet avenir, je suis prêt à donner ma vie.
  - Peut-être pourrions-nous envoyer un message au roi forestier? proposa un officier.
- Le royaume de Chaïne est à deux semaines de cheval par la route commerciale, répondit sire Égbert. C'est bien trop long. De plus, elle est impraticable depuis qu'elle se trouve sous le contrôle des Braborjans. Il faudrait prendre la route du nord et donc ajouter le double de temps au moins. Vous pensez bien que si nous avions jugé possible qu'il y réponde favorablement, nous aurions déjà requis l'assistance du roi Édoïs depuis longtemps.
  - Que proposez-vous, alors ? demanda nerveusement Alldry. Avez-vous un plan ?
- Oui-da ! répondit le roi. Puisque nous en sommes à parler de mon cher beau-frère Édoïs, sire Égbert et moi-même sommes persuadés qu'un groupe restreint pourrait atteindre la colline sans éveiller l'attention. Vous-même, Comte, et Duquerre, ainsi que vous tous il désigna d'un geste les autres personnes présentes –, partirez cette nuit même y mettre le prince Silvan à l'abri. S'il est un endroit où ce sinistre Ugo n'osera pas aller le chercher, c'est bien parmi les Forestiers.
  - Du moins pour l'instant, maugréa Alldry.
  - Quant à moi, termina le roi, je vais rester ici pour accueillir les Braborjans.

Suffoqués, les chevaliers se levèrent tous d'un bond. Le comte cria :

- Majesté, vous voulez dire que vous souhaitez affronter seul le Khanat de Braborja ? Il n'en sera rien : vos chevaliers resteront également et mourront à vos côtés.
  - Oui! clamèrent-ils tous en chœur.
- Mes amis, je vous reconnais là. Mais je ne serai pas seul : Jumbo restera avec moi. Êtesvous rassurés ?

Jumbo grogna et grimaça un sourire aux dents gâtées. Alldry regarda le molosse et rétorqua:

- Non, Majesté, je ne suis pas rassuré. C'est de la folie! Vous pensez peut-être pouvoir faire front à des milliers d'hommes avec un barbare pour seule armée? Votre sang royal n'est pas du sang de dragon, que je sache!
  - Modérez vos propos lorsque vous vous adressez à votre roi, Chevalier! gronda sire

## Égbert.

- Ouais, rugit Jumbo.
- Là, là, dit le roi. Il est vrai qu'il me faut une armée, capable d'être sur le pied de guerre en une poignée de jours. Sire Égbert va donc se charger d'organiser des levées parmi la population.
  - Et s'ils refusent?
  - Il n'en sera rien. Les sujets de Sinct sont tous de fidèles serviteurs de la Couronne.
- Mais vous n'aurez jamais le temps de recruter assez de soldats, sanglota Alldry, à court d'arguments. Vous allez mourir, Majesté.
  - La belle affaire ! cria Haldesine en frappant la table du plat de la main.

Il se redressa, une lueur de défi dans le regard.

— Tout homme meurt un jour, mais il n'est pas donné à chacun de choisir de quelle façon. Je n'abandonnerai pas mon royaume à ce Braborjan sous prétexte que ma vie en dépend. Ce que je vous demande de faire, Messieurs, n'est pas un ordre : pour cette dernière fois, considérez qu'un ami implore votre assistance. Ce que j'attends de vous est bien plus que votre courage au combat. De cela, je suis déjà assuré et il n'est nul besoin pour vous de le prouver. J'en appelle à votre réelle capacité au sacrifice ; ce monde est fini pour moi, mais mon sang coule dans les veines de mon fils. Prenez soin de lui. Protégez-le. Assurez-vous de sa santé. Gardez à l'esprit qu'il représente un autre avenir que celui qui verrait l'étendard braborjan flotter aux donjons de Sinct. Qu'est la vie d'un roi au regard de l'avenir de son peuple et de son royaume ?

Il y eut un silence de quelques secondes. Haldesine reprit, d'une voix vibrante :

- Mes braves, accomplirez-vous votre mission?
- Par ma foi, siffla le comte, je le jure, pour l'amour de Sinct.
- Nous le jurons, reprirent-ils tous en chœur.
- Et comment donc, foutredieu! rugit Jumbo.

Et son poing s'abattit sur la table.

\*\*\*

Dès le lendemain, sire Égbert fit visiter les bourgs, villages et hameaux dans un rayon de dix lieues autour de Bosotique. Les Sinctais répondirent massivement à l'appel de leur roi. Malheureusement, les troupes braborjanes étaient bien plus près de Bosotique que ce que le roi l'aurait supposé, puisqu'elles se trouvaient à Baybiggle bien avant l'arrivée du message anonyme. On les vit surgir du bois aux Sorcières trois jours après la réunion, fortes de mille hommes.

Haldesine, suivi de Jumbo et des quarante soldats du corps de garde, sortirent courageusement pour faire face à l'ennemi. Ce fut tout d'abord un massacre du côté des Braborjans dans la mesure où Haldesine laissa le soin à Jumbo d'entamer les hostilités. À vue de nez, le géant dut tuer une trentaine de guerriers avant d'être submergé par la masse. Haldesine poussa un hurlement d'encouragement à ses maigres troupes, se retourna et vit qu'il ne restait que le sergent de quart qui s'était encore évanoui ainsi que, non loin de là, un jeune chien qui le dévisageait avec mélancolie. La dernière chose qu'entendit Haldesine fut le

cri de guerre des Braborjans, un « Gradi ! » terrifiant, hurlé par des centaines de gorges. Quelques instants plus tard, des morceaux de sa personne jaillirent du chaos qui déferla sur lui.

Après cette éclatante victoire des forces braborjanes sur celles de Sinct, les Gentils Scorpions pénétrèrent dans le château de Bosotique et cherchèrent le prince Silvan, qui demeura introuvable. Le château fut mis à sac, puis la ville elle-même, maison après maison. On questionna, on tortura, en vain. Une semaine plus tard, alors que ses hommes s'adonnaient encore au pillage, Béthorne retourna à Bowlshare afin de faire son rapport à Ugo. Manifestement le prince Silvan devait être loin à présent et Haldesine ayant rendu son âme aux Abysses, il devenait difficile de lui demander où il l'avait caché.

# - Chapitre IV -

Où Haldesine, même mort, garde jalousement le secret d'une mayonnaise réussie

- Difficile, mais pas impossible, affirma Béthorne.
- Que veux-tu dire ? répliqua sèchement Ugo. Parle donc !
- Il est un homme de qui les arts de la nécromancie sont connus et qui saurait rappeler les défunts.
  - Voilà une nouvelle extraordinaire! Saurait-il convaincre le roi Haldesine de parler?
  - Cela, je ne peux vous l'affirmer.

Béthorne pointa son doigt vers le plafond et prit une voix sentencieuse :

- Mais je le sais capable d'invoquer les esprits par-delà les Abysses.
- Mais si Haldesine refuse de parler, que pourrais-je faire ?
- Nous pourrons l'y forcer d'une façon précise : que diriez-vous de...

Béthorne chuchota à l'oreille d'Ugo, dont les yeux brillèrent tout d'un coup.

- Saurais-tu faire cela ? Aurais-tu quelque don caché ?
- Oui, Excellence. Que je mets à votre service.
- Merveilleux, murmura le Khan, ton intervention constituera la phase deux de notre interrogatoire. Il en sera ainsi. Mais pour l'instant, où est donc ce nécromancien ?
  - Majesté, il n'est pas loin.

C'est ainsi que, le soir même, Whace fut mandé auprès du Grand Khan.

— Frère Aloysius Whace, dit Ugo d'une voix onctueuse, j'apprends que sous vos apparences de ménestrel, vous cachez un tout autre talent que la chansonnette.

Whace, devenant blême, darda un regard assassin sur Béthorne.

- C'est lui qui vous a dit ça ?
- Cela n'a que peu d'importance ; le tout est de le savoir. Il m'est venu à l'esprit que vous pourriez, s'il vous plaît, m'être d'un certain secours eu égard à vos compétences.

En quelques mots, Ugo décrivit la situation et pria Whace d'invoquer l'esprit du roi Haldesine. Une vive discussion s'engagea et dans un premier temps, Whace refusa. Il inventa pour la circonstance un code déontologique qui stipulait que les rois, princes, empereurs, sultans et autres personnes de sang noble ne devaient en aucun cas être dérangés dans leur repos éternel. Ugo parut intéressé. Il se montra étrangement conciliant, enjoignant Whace de réfléchir. Puis il changea de sujet.

Le lendemain eut lieu l'exécution d'un serviteur, manifestation publique à laquelle Whace et Béthorne furent conviés par Ugo. L'homme fut d'abord jeté dans une fosse où l'attendaient fébrilement trois énormes Trolls sauvages. Il fut ensuite écartelé, roué de coups de gourdins cloutés, eut les doigts des mains et des pieds arrachés un par un et termina empalé depuis le fondement jusqu'à la glotte. À la question de savoir quel avait été le crime de ce pauvre bougre, Whace se vit répondre qu'il avait renversé du thé sur le plus beau pourpoint d'Ugo.

Le rituel d'invocation eut lieu dans la salle du Trône. Whace avait besoin, pour la préparation, de quelque chose ayant appartenu au défunt. Il ne risqua aucun commentaire lorsque Ugo lui fit apporter une oreille. Il la saisit avec précaution entre le pouce et l'index, la plaça sur un plat en argent et versa de la cire chaude dessus. Il psalmodia pendant quelques minutes dans une langue inconnue en agitant les bras dans tous les sens.

Rien ne se passa.

Ugo considéra Whace, qui toussota:

— Je dois vous dire... Il se peut que cela ne fonctionne pas. La nécromancie est une science aléatoire et...

Ugo lui lança un regard neutre et se craqua les doigts. Whace sentit comme une coulée de glace le long de son dos.

- Enfin si... si ça marche, sachez que les morts nous perçoivent tels que nous sommes. Je veux dire... intérieurement. Ils ne voient de nous qu'une image de notre identité morale.
  - Ils parlent ? rugit le Grand Khan.
  - Oui, certes. Bien qu'ils soient parfois difficiles à compren...
  - C'est l'essentiel.

Il y eut un cri de douleur dans l'Absolu, suivi d'un juron affreux. La salle du trône s'emplit soudainement d'ombres dansantes et la température baissa. Des murmures indistincts et des voix étouffées suintèrent des murs rendus pâles par le retrait timide et presque respectueux des rayons diurnes. Puis les ombres semblèrent à leur tour se retirer, une lumière blanche apparut, apaisante et scintillante comme le reflet de diamants au fond d'un ruisseau clair. Et au milieu de cette lumière se distingua bientôt une silhouette, blanche et cireuse. Qui se tenait l'oreille.

Ugo s'avança.

— Haldesine, dites-moi où vous avez caché votre fils.

Le défunt roi de Sinct se pencha.

- Pardon ?
- Où est votre fils ? répéta Ugo un ton plus haut.
- Pardonnez-moi, je vous entends très mal, fit Haldesine en grimaçant.

Puis son visage se durcit:

- Oui êtes-vous?
- Je suis Ugo, Grand Khan de Braborja, dit l'intéressé en levant le menton.
- Ooh! La bonne surprise. Ugo le Braborjan en personne. Heureux de vous rencontrer enfin.
  - Charmé également.

Haldesine ricana.

— Pauvre bougre, si tu voyais à quoi tu ressembles de là où je suis. Les plasmas visqueux dans ton genre ont une fonction bien précise dans les Enfers : ils pataugent au fond des latrines et ont charge de torcher les démons.

Whace chercha un endroit à fixer et opta pour la voûte du plafond. Ugo ignora l'insulte et dit :

— Haldesine, vous allez me dire où se trouve votre fils.

Haldesine pencha la tête en avant.

- Hein?

!

Ugo devint tout cramoisi et hurla:

Votre fils, votre bâtard de rejeton aux yeux crevés! Je veux savoir où vous l'avez caché

Le fantôme du roi de Sinct jeta la tête en arrière et partit d'un rire franc.

— Alors c'est pour cela que tu m'as appelé ? Ça te ferait plaisir de connaître le fin mot de l'histoire, hein ? Là où je me trouve, passé, présent et futur ne font qu'un, toute question a sa réponse. Mais ces réponses sont écrites dans une langue qui ne se traduit que par les contes et les légendes. Comment pourrait-il en être autrement ? Que resterait-il de mystérieux aux mondes éthérés si leur nature devenait aussi limpide que l'eau ?

À ces mots, Ugo devint fébrile :

— Oui, je le sais. Bien sûr, vous avez raison : les contes. Dites-moi, dites s'il s'agit bien de moi, celui dont on parle dans *Pierrot et la Chandelle* ! C'est cela, n'est-ce pas ? C'est à moi que revient la charge de dessiner le monde !

Haldesine sourit.

— Penses-tu vraiment qu'Ils commettraient de telles erreurs ? Qu'Ils prêteraient Leur Plume à un bouffon, un Arlequin tel que toi ?

Tout accaparé par la fascination, Ugo n'était plus en état de percevoir la moindre raillerie.

- Et la Plume ? continua-t-il. Et la Chandelle ? Dites-moi où elles se trouvent!
- Tu ne les trouveras pas. Et quand bien même, il te faudrait certains atouts que tu ne possèdes pas. La volonté et la foi ne sont que de modestes pas vers la Vérité et non la Vérité Elle-même.
  - Que voulez-vous dire ? Je ne comprends pas.
- Peu importe. D'autres comprendront. Tu ne gagneras pas, Ugo le Braborjan. Tu as réellement pensé que je te livrerais mon fils ?

Le fantôme d'Haldesine repartit d'un rire tonitruant. Ugo redevint maître de ses émotions et inspira. Son air d'enfant émerveillé disparut tout à coup, faisant de nouveau place au masque de haine et de mépris. Il rétorqua :

— Non, je ne pensais pas que vous le feriez de vous-même. C'est pourquoi nous avons pensé à un moyen de pression.

Haldesine cessa de rire.

— Rien ne saurait me forcer à te livrer mon fils, ou le moindre petit secret. (Il rajouta en criant :) Pas même le secret pour réussir une mayonnaise!

Puis il s'adressa à Whace.

— Mage. Coupe le Lien maintenant ou par ma foi, tu te repentiras d'avoir pénétré le monde des morts.

Whace allait s'exécuter mais Ugo le somma de n'en rien faire. Il frappa deux fois dans ses mains. Un des gardes ouvrit un battant de la lourde porte et Béthorne entra. Il avait passé une robe noire et portait un sac. Il posa celui-ci à terre, l'ouvrit et en sortit le cadavre encore frais d'un hibou qu'il plaça devant le spectre du roi.

- Que comptes-tu faire, chien ? cracha Haldesine.
- Si je ne m'abuse, répondit Ugo en s'approchant, le grand-duc était l'animal emblématique de votre défunt royaume. Un grand-duc. Quelle arrogance. Pour répondre à votre question, je comptais le faire empailler et l'exposer dans ma salle des Victoires. Simple petit souvenir d'une campagne sans intérêt menée au Bosotique. C'est toujours mon intention, mais j'ai pensé que vous seriez heureux d'investir cette dépouille plutôt que de vous languir pour l'éternité dans les Abysses. Cet homme est là pour vous en offrir l'opportunité. Qu'en dites-vous ?

Le spectre sembla s'auréoler d'un bleu vif.

- Tu n'es qu'un misérable tas d'excréments...
- Répondez à mes questions, je vous le demande une dernière fois : où est votre fils ? Où sont la Plume et la Chandelle ? Répondez, ou je vous enferme dans ce cadavre pour l'éternité.
- Éternité ? Comment saurais-tu ce que cela signifie ? Enferme tant que tu veux et sois maudit.

Ugo fit un signe de tête à Béthorne, qui leva les mains et entama une incantation. Haldesine brandit le poing vers Ugo.

- Ugo le Braborjan, c'est écrit! Mon fils, la Plume et la Chandelle! Il reviendra et se souviendra du monde! Son règne sera le premier d'une ère de paix. Inutile de chercher, tu es absent des lignes du Grand Livre! Il se souviendra et repeindra la grande toile du monde! Entends-tu? Mon fils se souviendra! Il se souviendra!
  - C'est ça, c'est ça..., maugréa Ugo, les mains croisées dans le dos.

Il y eut une lumière verte d'abord lointaine et faible, puis de plus en plus forte ; en même temps monta en crescendo comme un chœur de mille voix produisant un son monocorde. La lumière fut bientôt insupportable et le chœur assourdissant. Les hurlements d'Haldesine parvenaient à peine à percer le fracas. Tous fermèrent les yeux. Lorsqu'ils les ouvrirent à nouveau, le silence était revenu. Et le spectre du roi de Sinct n'était plus là.

\*\*\*

Il avait plu toute la journée sur Bowlshare. L'épaisse couche de nuages perdait son éclat grisâtre. Elle se dissiperait bientôt, laissant apparaître le Rond d'étoiles. Une fraîcheur humide coulait dans la ville. Les rues n'étaient que gadoue et flaques éparses où se reflétaient les torchères des échoppes. Emmitouflé dans une grande cape de cuir noir, Whace marchait d'un pas régulier, les yeux dans le vide. Les dernières paroles proférées par le roi défunt lui avaient fait l'effet d'une douche glacée. Par la suite, il avait eu le plus grand mal à ne pas laisser transparaître ses émotions. Ainsi le Grand Livre l'avait mis sur la bonne voie. Il y avait quelque part une Plume et une Chandelle qui étaient les instruments salvateurs du monde.

Se souvenir de quoi ? Qu'étaient donc cette plume et cette chandelle ? Des images

s'imposaient à lui, trop simples pour le satisfaire ; une plume, une chandelle. N'importe lesquelles ? Ou devait-il les considérer comme des artefacts, ainsi que le faisait Ugo ? Non, il en aurait entendu parler, ses recherches l'auraient amené à retrouver quelques bribes de leur existence. Et que venait faire ce jeune prince dans tout cela ? Il devait se souvenir de quoi ? Et repeindre quoi ? Et comment aurait-il pu repeindre quoi que ce fût, étant aveugle ? Le cerveau de Whace bouillonnait. Il se disait que les réponses viendraient puisqu'il les sollicitait avec tant de force, mais il ressentait néanmoins une grande frustration. Non, il lui fallait avoir confiance, faire un tri des éléments perçus par son intuition.

Il se rasséréna.

Concentra son attention sur ses pas réguliers.

Peut-être que le prince était aveugle car une vue des plus éclairées l'attendait, une vue plus affûtée que celle d'un simple mortel ? Peindre le monde. Plume. Chandelle. Le monde était-il réellement destiné à n'être que de papier ? En ce cas, un nouveau *surlignage* ne lui assurerait qu'un sursis. Cette option semblait stupide. Il se représenta une carte, avec ses terres dont les traits se diluaient dans le néant, avec ses bords rongés de moisissures et de brûlures. Il n'avait jamais entendu dire que le monde avait une fin dans l'espace.

Et il n'avait jamais entendu parler du contraire.

La pensée de Whace regagna prestement son corps lorsque celui-ci arriva devant une taverne nommée « Au Patron Différent », sa destination, une bâtisse ronde de tous côtés, percée de quelques fenêtres asymétriques et au toit mal garni de chaume. L'espace d'un instant, il se demanda si les Braborjans faisaient exprès de construire certaines de leurs maisons pour qu'elles ressemblent à des bouses de yack.

Mais il est vrai qu'il était en colère. Il sentait, depuis son départ, ses convictions de moine s'étioler devant l'inhumanité, la petitesse et le manque alarmant de compassion de ses semblables. Cela le faisait frémir : allait-il, à leur contact, devenir comme eux ? Considérer la guerre comme une nécessité politique, la souffrance comme une conséquence vaguement regrettable, la misère comme un mode de vie peu enviable ?

Il descendit une volée de marches imparfaites et poussa une lourde porte circulaire. Aussitôt, il fut assailli par la chaleur, les cris et mille odeurs dont la plupart étaient douteuses. Un nuage de fumée s'échappa lorsqu'il entra. La salle était noire de monde ; une garnison d'arbalétriers braborjans au grand complet braillait et buvait, parfois en même temps, de telle sorte que les voisins directs participaient malgré eux à l'allégresse. Pour l'heure, l'un d'eux était parvenu à capturer un homoncule. Les militaires étaient occupés à déterminer combien de temps la petite créature humanoïde pouvait survivre la tête au fond d'une chope de bière.

Whace se fraya un chemin jusqu'au bout du comptoir où, assis à une petite table, se trouvait Béthorne.

Pour l'instant, il était courbé au-dessus d'un verre d'alcool. Il observait intensément à l'intérieur, comme s'il s'attendait à y voir se produire quelque événement digne d'intérêt. Il releva la tête. À la vue de Whace, ses yeux s'arrondirent.

- Qu'est-ce que vous fichez là ? Comment vous m'avez trouvé ?
- Quand on cherche les rats, on descend dans la cave, répondit Whace avec un sourire fielleux. J'ai simplement demandé à la garde du palais si on vous avait vu sortir.

Le guerrier ricana.

— Eh bien, puisque vous êtes ici, joignez-vous à moi. Le Grand Livre a donc souhaité que nos chemins se croisent à nouveau, dirait-on. Combien de temps cela fait-il, voyons...

- Trop peu si l'on ne compte en siècles, frère Égilée, rétorqua Whace en s'installant.
- Allons donc. Qu'avez-vous encore à me reprocher ?
- Après avoir souillé votre condition de moine et d'apprenti mage, je vous retrouve aux côtés de ceux qui souillent le monde par la guerre et la luxure. Je ne vous reproche rien, tout cela me semble logique. J'ai simplement envie de vomir.

Béthorne balaya la salle d'un geste large.

- Ne vous en privez pas. Le lieu s'y prête.
- Messeigneurs? fit une voix nasillarde par-dessus le comptoir.
- Hydromel, répondit Whace en fixant le tenancier, une créature mauve et tentaculaire. Puis il se retourna vers Béthorne.
  - Cela fait-il longtemps que vous vous prostituez au palais du Grand Khan?

Béthorne croisa les bras et fronça les sourcils, feignant l'outrage.

- Dites, vous avez un sacré culot. Et vous alors ? Je vous ai quitté rempli jusqu'à la gueule de principes idiots et de sermons étiolés sur le respect des coutumes, de la nature humaine et que sais-je encore ! Et maintenant, je vous retrouve en troubadour, agrippé aux soieries d'Ugo comme un de ses damoiseaux. Vous auriez le front de me faire la leçon ?
- Mes raisons sont hors de portée de votre entendement, rétorqua sèchement Whace. Je ne m'attends cependant pas à vous voir ignorer les apparences et c'est très bien ainsi.
- Comme c'est curieux. Je me demande avant tout ce qui aurait pu pousser un rat de bibliothèque comme vous, couard et dénué du plus petit penchant pour l'aventure, à quitter le cocon soyeux de Sushany.

Whace fixa Béthorne, mais ne répondit pas. Le guerrier retint sa respiration. Les yeux brillants, il se pencha et murmura :

— Non, ne me dites pas...

Un tentacule glissa vers la table et déposa devant Whace une bouteille et un verre en grès. Un appendice ressemblant à une main se développa.

— Cela monte à trois sous, s'il plaît à messeigneurs ! cria le tenancier depuis l'autre bout du comptoir.

Whace paya.

— Vous avez été... évincé ? reprit Béthorne d'une petite voix.

En guise de réponse, Whace se servit un verre et le porta doucement à ses lèvres.

— Mais oui, c'est bien sûr, exulta le guerrier. Il ne peut en être qu'ainsi! (Sa voix monta en crescendo.) Ils vous ont viré, vous aussi! Ha! La bonne blague!

Et Béthorne partit d'un rire franc.

- Croyez ce que vous voulez bien croire, rétorqua Whace. Mais vous êtes bien stupide de penser que je pourrais m'acoquiner avec les mêmes personnes que vous.
- Laissez-moi deviner : les théories sur l'Humaine Conscience de l'abbé Tanole et ses supposées traces dans les contes populaires ont fini par lasser notre brave abbé et il vous a fichu dehors quand il s'est aperçu que vous vous y accrochiez encore.
  - Non, murmura Whace. Battister est mort.
  - Oh, fit Béthorne.

Et il se calma d'un coup.

Whace le regarda et s'étonna de voir dans ses yeux une lueur de peine.

- C'était un homme d'une grande sagesse, dit le guerrier. Et infiniment plus docte qu'il ne laissait paraître.
- Nous partagions les mêmes opinions et il souffrait de ne pouvoir les cautionner en public. Il était mon seul soutien.
- Je vous soutenais aussi, moi, rétorqua Béthorne, quelque peu offensé. Avez-vous oublié ma thèse sur l'hallucination et ses répercussions sur le réel ?

Whace haussa les épaules et fit une grimace.

- Ne réagissez pas comme eux, bon sang, continua le guerrier. Vous savez ce qu'est le sentiment d'être rejeté pour ses idées. Nous sommes pareils, maintenant.
- Nullement, mon cher. Vous n'avez rien d'un idéaliste. Vous êtes un fou dangereux et qui plus est un meurtrier. Vous avez mérité votre éviction.
  - Vous y allez un peu fort, il n'y a eu aucune victime.
  - Et cette vieille femme terrassée par une crise cardiaque?
  - C'était un accident, siffla Béthorne.
- Moi j'appelle cela de la démence, rétorqua Whace d'un ton égal. Livrer tout un pâté de maisons aux flammes pour voir si une illusion de pluie parviendra à éteindre l'incendie, c'est pour moi l'œuvre d'un dément.
  - Au moins maintenant, je sais que ça ne marche pas.
- Et ça, c'est l'excuse d'un fou furieux. En dehors de l'école, c'était la corde qui vous attendait. Et j'aurais aimé que nos lois fussent tout aussi sévères. Vous étiez un bon élève, mais sans plus. Vous n'aviez aucune logique et vous n'auriez pu progresser.
- *J'ai* progressé, démentit Béthorne. Cette institution de faux-culs qu'est Sushany se gargarise de sa tradition pluriséculaire et se croit seule dépositaire des Arcanes. J'ai plus appris en six ans d'exil qu'en quinze ans passés sous leur égide. Vous voyez cet homme làbas ?

Béthorne désigna un homme replet au visage rougeaud. Il souriait béatement comme on lui servait un énorme plat de haricots, parmi lesquels nageait un collier de saucisses. Béthorne effectua une petite série d'ondulations du bout des doigts tout en psalmodiant.

L'homme écarquilla les yeux, recula et poussa un cri. Il se mit à donner de furieux coups de fourchette dans son assiette. Puis il se leva et se dirigea d'un pas décidé vers le comptoir. Béthorne se mit à rire :

— Il croit que son plat est rempli de cancrelats. Amusant, non ?

L'homme revint avec le tenancier, qui pointa ses antennes oculaires vers l'assiette, puis vers l'homme. Il y eut une brève discussion. Le tenancier agita l'assiette du bout d'un tentacule et fit un geste de dénégation avec ce qui lui servait de crâne. Désappointé, l'homme se rassit.

— L'illusion est à la portée de n'importe quel néophyte, dit Whace. L'action directe sur les Ambiances est le premier stade vers un contrôle mûr et qualitatif des Humeurs Éthérées. Voyez plutôt.

Il maugréa et mima deux petits coups rapides du bout des doigts. L'homme se retourna aussitôt vers... personne. Il se remit droit sur sa chaise, passa sa main sur son épaule et

sembla plonger dans le doute.

— Ridicule, lâcha Béthorne. Je ne suis pas le débutant méprisable que vous croyez.

Il fit un bruit de gorge étrange, resserra ses doigts comme s'il tenait un objet volumineux. Puis il leva la main et la rabaissa prestement vers la table. Avec une parfaite synchronisation, l'homme plongea son visage dans le plat de haricots, produisant un bruit hideux de flatulence. Whace soupira et tourna son regard vers Béthorne qui souriait.

- Égilée.
- Oui, Aloysius?
- Vous avez usé sur l'esprit d'Haldesine d'un sortilège connu sous le nom de NécroBannissement de Roguent. Il est irréversible. Je veux savoir qui vous l'a enseigné.
  - Je l'ai appris seul, mentit Béthorne.
- Non. Si studieux que vous soyez, vous n'avez certainement pas encore atteint le niveau requis. Donc, quelqu'un d'autre vous a enseigné ce sortilège. Dites-moi son nom.
  - Pourquoi voulez-vous le savoir ?
  - Répondez simplement à la question, cracha Whace.
- D'accord : allez vous faire cuire un œuf et emportez votre complexe de supériorité avec vous. Je n'ai aucun compte à vous rendre.

Le tenancier vint porter à l'homme une chope de bière. Il le trouva droit sur sa chaise, immobile et dégoulinant de sauce brunâtre. Il posa la chope, resta deux secondes sans bouger puis repartit en tournant une ou deux fois ses globes oculaires derrière lui.

- Celui qui vous l'a enseigné ne se doute peut-être pas de l'usage sacrilège que vous faites de ces connaissances, continua Whace. Quand bien même, la liste de Roguent est hermétique. Votre tuteur doit donc être puni.
- Aloysius, vous êtes lamentable. Vous n'êtes plus à Sushany, qu'est-ce qui vous donne le droit de vous faire juge ?
  - Qui vous a enseigné ce sortilège, Béthorne ?
- Vous commencez sérieusement à m'énerver. N'insistez pas, je vous prie. Vous oubliez à qui vous avez affaire. Je ne suis plus un petit étudiant minable à qui on inflige des coups de règle sur les doigts quand il fait une faute. Si vous me cherchez, je pourrais bien vous défoncer le crâne à coups de bottes.
  - Je suppose que vous avez déjà fait bien pire.
  - Cela ne vous regarde pas, mais c'est possible.

Whace remplit à nouveau son verre et ricana.

— Vous n'êtes rien, Béthorne. Toute cette violence qui maintenant semble s'exprimer pleinement chez vous ne contribue aucunement à vous donner une consistance. De plus, vous avez la faiblesse de me porter dans votre cœur. Je l'ai toujours su. Alors vous n'aurez jamais la force de me faire le moindre mal. Je suis même prêt à parier que s'il me prenait l'envie, pour me défouler, de me rabaisser au jeu des insultes sournoises, de spéculer, par exemple, sur la condition de catin immonde de votre mère, ainsi que sur l'anonymat de vos centaines de pères probables, vous cilleriez tout au plus.

Béthorne devint blême :

- Attention, Whace.

En guise de réponse, le moine vida violemment son verre d'hydromel à la figure du guerrier.

Béthorne devint cramoisi, son regard se creusa. Il jura, se leva furieusement et décrocha un fléau de sa ceinture.

Presque aussitôt le silence s'installa dans la taverne. Quelques arbalétriers s'étaient levés, attendant manifestement que se déclenche la moindre offensive pour foncer dans le tas.

— Qu'est-ce que vous attendez, Béthorne ? dit Whace, qui était bien moins rassuré qu'il ne laissait paraître. Allons, laissez donc parler la bête qui est en vous.

Faisant un effort visible pour se calmer, Béthorne raccrocha son arme et s'essuya le visage du revers de sa manche. Le brouhaha reprit lentement.

- Je vais prendre congé, dit-il, avant que les choses ne se gâtent.
- Mon pauvre ami. Vous pensiez être à votre place parmi les saint-brusciens, mais il n'en était rien. Vous vous cherchez dans la violence, mais vous épargnez un pauvre moine dénué de tout muscle et qui vous insulte. Tenez, vous me faites pitié.
- Je vais reprendre vos propres paroles, Monsieur le fat : les raisons de ma présence ici sont hors de portée de votre entendement.

Et il partit.

Après quelques minutes, le cœur de Whace cessa de battre la chamade. Que lui arrivait-il ? Jamais, auparavant, des paroles aussi triviales et gratuitement offensantes n'auraient pu franchir le seuil de ses lèvres. Il s'était laissé guider par ses émotions, comme un vulgaire animal. Bien sûr, les actes de Béthorne étaient blâmables ; et bon sang, ce qu'il pouvait être énervant! Ses façons hautaines, son masque irritant de certitude étaient un supplice pour l'homme le mieux intentionné.

Mais après ? Quelles raisons pouvaient bien se révéler suffisantes pour traiter son prochain de la sorte ? Étant capable de proférer de telles abominations, Whace valait-il mieux que l'ancien moine ?

Les arbalétriers poussèrent soudain en chœur un grognement de victoire, mettant un terme au silencieux *mea culpa* du moine, puis se mirent à échanger des pièces de monnaie. Le cadavre de l'homoncule vola et atterrit sur la table de Whace.

- Excusez, monseigneur! dit l'un des soldats, manifestement en proie à l'ivresse.
- Ouais! Il visait votre verre! brailla un autre, ce qui provoqua l'hilarité générale.

Whace leur adressa un rictus en guise de sourire et se retourna pour considérer le cadavre. Il arrivait parfois que des Gsungs développent des facultés proches de l'intelligence humaine et qu'ils parviennent à former des idées de structures sociales. Cet homoncule avait manifestement appartenu à un clan. Il portait un pourpoint fait de nervures de feuilles, une chemise déchirée et une cape. Une brindille accrochée à sa ceinture faisait office d'épée. Il avait également une sorte de besace passée à l'épaule.

Avec d'infinies précautions, Whace ouvrit le sac et ce qui en tomba lui serra le cœur bien plus que la mort du petit homme. Il s'agissait d'une minuscule couronne tressée avec de fines bandes de pétale de roses. La signification de cet objet échappait à Whace, mais sa présence dans les maigres possessions d'un être qui avait tout d'un aventurier, laissait un goût étrange et amer, comme celui de l'échec d'une mission importante. Whace soupira. Il ne voyait plus à présent la dépouille d'une petite créature, mais celle d'un être dont l'absence allait

certainement créer un grand vide et de la peine.

Il regarda autour de lui. Personne ne lui prêtait plus la moindre attention. Il serra le poing, ferma les yeux et se mit à prier.

Une demi-heure plus tard, il sembla s'éveiller. Ses traits étaient tirés, il était pâle, mais ses yeux brillaient d'une lueur sereine. Il ouvrit sa main dont la paume brillait maintenant d'une huile claire et sans odeur. Lentement, précautionneusement, il massa le corps de l'homoncule. Les plaies se refermèrent et le Gsung ouvrit les yeux comme après une nuit de mauvais sommeil.

Dans une violente convulsion, ses poumons se vidèrent de la bière qu'ils contenaient. Il se mit à genoux, toussa et cracha. Puis il releva la tête et vit le visage souriant de Whace. De vagues souvenirs de l'épreuve qui lui avait coûté la vie lui revinrent probablement en mémoire car il fut tout d'abord terrorisé. Il se releva d'un bond et fila se cacher derrière la bouteille d'hydromel. Il risqua un coup d'œil vers Whace et s'avisa que celui-ci ne bougeait pas. Puis son regard se baissa vers sa besace qui était restée sur place. La couronne de fleurs traînait à côté. Ses yeux s'agrandirent et son visage se crispa. Whace attrapa la couronne entre le pouce et l'index et la tendit vers le Gsung. Celui-ci fit un effort visible pour trouver le courage d'affronter cette nouvelle épreuve : il se jeta sur la couronne, l'arracha aux doigts humains et disparut en un clin d'œil.

Whace eut un sourire en coin. Puis ses yeux se plissèrent et brillèrent d'une soudaine idée. Il se leva prestement, sortit de l'auberge et regagna le palais. Il se mit en quête de la Salle des Victoires, où la nouvelle et sinistre demeure du défunt Haldesine avait été ramenée.

\*\*\*

Une heure plus tard, Whace regagna ses appartements avec dans les yeux l'excitation d'un gamin venant de faire un bon tour. La nuit était tombée, emplissant le vaste palais d'ombres et de silence. Il terminait d'empaqueter ses affaires lorsque Béthorne entra.

— Vous nous quittez ? demanda ce dernier.

Whace lui jeta un regard à la dérobée. Sa première volonté fut de s'excuser promptement de la grossièreté dont il avait fait preuve à l'égard de Béthorne. Mais cette résolution disparut lorsqu'il aperçut ce voile d'arrogance qui semblait coller au visage du guerrier comme du papier tue-mouches ; il l'avait oublié durant son repentir. De fait, ses émotions reprirent le pas.

- Cette ville est très laide, à dire le vrai, répondit-il. Je m'y sens mal à l'aise. Et la compagnie que j'y trouve risque de faire resurgir mon urticaire.
  - Vous pensez qu'Ugo va accepter votre démission sans sourciller?
  - Je me fiche de l'avis d'Ugo. Je suis un homme libre.
- Peut-être pas pour longtemps. Je pourrais très bien prévenir la garde et vous faire arrêter ; ce serait amusant de vous voir courir en rond dans la fosse aux Trolls.
- Si vous pensez que tel est votre devoir, eh bien faites-le. J'ai plus d'un tour dans mon sac et tout ce que vous gagnerez, c'est tout au plus de me retarder.

Béthorne referma la porte et s'avança.

— Quelques questions m'ont traversé l'esprit, que les conditions de notre entretien avaient occultées. Je voudrais vous les poser. Vous n'avez pas été évincé, n'est-ce pas ?

- Non.
- Alors qu'est-ce que vous faites ici, Whace?
- En quoi cette information peut-elle vous être utile?
- Je connais bien les sushaniens. Peu d'entre eux parcourent le monde. Ils ont plutôt tendance à rester cachés dans leur lointaine cité ; donc votre présence doit être due à quelque raison précise et cette conclusion est renforcée par vos cachotteries. Disons qu'en ma qualité d'officier du Grand Khan, il m'intéresse de découvrir le fin mot de tout cela.
- Vous avez raison, dit Whace. Je suis parti de mon plein gré. La vie monastique et studieuse, le code de Saint-Brusce, tout cela a fini par me peser. J'ai décidé de ne pas perdre plus de temps et me consacrer pleinement à ce qui, au fond de moi, a toujours été ma passion. (Il brandit sa vielle en souriant.) La musique.
  - À d'autres! Vous n'avez rien de ce côté aventureux nécessaire au métier de ménestrel.

Whace ne répondit pas et Béthorne revint à la charge :

— Où comptez-vous aller?

Whace n'avait jamais aimé la moutarde. Il trouvait son goût détestable et sa consommation lui apparaissait comme la recherche délibérée d'une certaine forme de souffrance. En ce moment, il avait la sensation que ce condiment lui envahissait les narines. Sa passivité s'en trouvait sérieusement entamée. Il jeta son paquetage sur le dos, empoigna ses instruments et siffla entre ses dents :

— Écartez-vous, Béthorne.

Le guerrier eut un sourire menaçant.

- Qu'allez-vous me faire ? Me transformer en cul de chèvre ?
- Non, mais votre proposition me fait envisager une apparence qui vous conviendrait mieux. Une dernière fois, laissez-moi passer.

La voix de Whace était devenue aussi dure que la pierre. Béthorne ne put s'empêcher, l'espace d'un instant, de ressentir une légère crainte.

- Écoutez, dit-il après une seconde de réflexion. Vous vous méprenez sur mon compte.
   Ma présence en ces lieux résulte des mêmes motivations que vous.
  - Qu'est-ce qui vous fait dire cela ? Que savez-vous de mes motivations ?
- Allons, Whace. Vous êtes venu à Bowlshare pour chanter une ballade dont tout le monde prétend qu'elle est prophétique. Là-dessus nous entrons en contact avec un esprit qui parle de choses si manifestement éloquentes pour vous que votre visage en perd ses couleurs. Vous ne savez pas ce que vous cherchez. Vous le subodorez tout au plus mais chaque pas que vous faites est guidé par la foi. Vous suivez le chemin de votre intuition. Je me trompe ?
  - Intéressante analyse. Continuez, je vous en prie.

Béthorne se tourna vers la porte, comme s'il craignait qu'on l'entende.

- Votre intuition a des limites, Whace. Oubliez le jeune prince Silvan, c'est une fausse piste. J'ai en ma possession un document, une carte, qui nous permettrait de retrouver les artefacts dont parle *Pierrot et la Chandelle*.
- Vraiment ? fit Whace d'un ton méprisant. Mais alors, pourquoi ne courez-vous pas en avertir votre Grand Khan ?
  - Ugo n'a rien à voir là-dedans. Haldesine avait raison, il est hors de question qu'un tel

pouvoir tombe entre ses mains. Ni vous ni moi ne sommes là par hasard. C'est à nous que revient l'honneur de sauver le monde.

- À nous ?
- Oui, à nous.

Whace crut un moment que Béthorne était devenu fou. Il le considéra en train de sourire en coin, les yeux grands ouverts. Il pointa son doigt vers le guerrier, puis vers lui :

- Vous... Et moi ? Voyageant ensemble pour sauver le monde ?
- Réfléchissez : vous avez l'expérience de la magie, moi celle des armes ; vous avez la foi et moi la carte. Qui d'autre verriez-vous pour cette quête ?

Whace ne répondit pas. Il était ailleurs. Béthorne considéra ce silence comme une réflexion de laquelle allait nécessairement résulter un acquiescement. Il dit :

- Attendez-moi ici. Nous partons ensemble.
- D'accord.

Béthorne sortit à grandes enjambées. Whace laissa passer quelques secondes et s'en alla.

La nuit était très fraîche, mais le Rond d'étoiles dans le sombre firmament baignait le monde d'une belle clarté. Le centre de la ville était déjà loin. Des chaumières et des fermes, de plus en plus éloignées les unes des autres, ponctuaient le chemin. Whace marchait d'un bon pas, sa cape enroulée autour de lui, capuche rabattue. Chacun de ses souffles formait un petit nuage. Il longeait les barrières d'un vaste enclos à chevaux lorsqu'il entendit derrière lui des pas précipités. Il ne se retourna pas et continua de marcher.

- Je vous avais dit de m'attendre, crénom! dit Béthorne d'une voix contrariée.
- J'avais entendu.
- Nous étions d'accord pour partir ensemble.
- Vous étiez d'accord.

Béthorne empoigna nerveusement le bras de Whace. Les deux stoppèrent et se firent face.

- Écoutez, siffla Béthorne. Je vous conseille de cesser de jouer au plus malin. J'ai dit que nous partirions ensemble et c'est exactement ce que nous allons faire. Cessez de croire que vous vous suffirez à vous-même dans cette affaire, cette présomption est indigne d'un homme pieux.
- Dites-moi simplement une chose, rétorqua Whace. Pourquoi pensez-vous que le fait de me suivre vous sera d'une quelconque utilité ?
- Je suis un homme avisé. S'il s'avère que votre intuition vous conduit au plus près de la vérité, je veux être là. De plus, le lieu qu'indique ma carte ne semble accessible que par quelque magie d'un niveau qui n'est pas le mien. Vous serez certainement capable de surmonter cet écueil.
  - Lâchez mon bras.

Béthorne resserra sa poigne.

- Votre carte ne m'intéresse pas, ajouta Whace. Débrouillez-vous tout seul. Je ne vous aiderai pas.
  - Pourquoi?

- Par principe. Vous êtes un meurtrier sanguinaire au service de la lie de l'humanité. De plus vous confondez fantasme et intuition, ainsi que vous l'avez toujours fait. Votre orgueil dessine devant vos yeux une solution si simpliste qu'un enfant de cinq ans la rejetterait mais vous, vous tombez dans le panneau.
  - Que voulez-vous dire ?
- Il n'y a pas d'artefact, mon pauvre ami. Cette idée n'est que poudre aux yeux. C'est bon pour Ugo, ou pour vous. Mais pas pour moi. Lâchez mon bras.
- Oh, Môssieur a donc le don de l'Omniscience absolue! railla Béthorne. Vous parlez d'orgueil, mais si le vôtre était de l'eau, vous couleriez à pic dans l'océan qu'il formerait. Qu'est-ce qui vous fait croire qu'il n'existe pas d'artefacts?
- Parce que la Solution à l'Effacement est dans l'Humaine Conscience et que l'Humaine Conscience est le fruit de l'humanité. Nous parlons d'esprit et non de matière : le dessin d'un arbre n'est pas un arbre. Voilà pourquoi. Lâchez mon bras, vous me faites mal.
  - Où comptez-vous aller?

Whace marmotta. La main de Béthorne sembla d'un coup douée d'une vie propre. Elle desserra son étreinte et, avec une force surprenante, entraîna le guerrier vers la barrière de l'enclos où elle s'accrocha aussi sûrement qu'un étau. Béthorne, éberlué, tenta de lâcher la barrière. Les premiers essais se firent dans un calme relatif, mais très vite il commença à s'agiter et à gesticuler furieusement, comme un chat sauvage attaché à un poteau.

— Je vais au château de Bosotique, lui lança Whace. Seul. Bien le bonsoir.

Et il reprit sa marche.

— Attendez, haleta Béthorne, oscillant entre fureur et étonnement. Arrêtez ça. Ne partez pas ! Hep !

Whace disparut dans la pénombre. Il entendit loin derrière lui se déverser un torrent d'injures abominables.

# - Chapitre V -

## Silvan, prince de Sinct

Duquerre, Alldry et le prince Silvan partirent de Bosotique moins d'une heure après la réunion. Ils sortirent de la cité et se dirigèrent vers le bord de mer. Moins d'une demidouzaine de soldats et quelques chevaliers leur servaient d'escorte ; le comte prétendit que c'était mieux ainsi car leur départ serait plus discret. La forêt de Tontinole se trouvait vers le nord, à quelques jours de cheval de la frange côtière des montagnes d'Hashiyata. Le chemin le plus court passait par une vaste région de prairies où les reliefs se limitaient à des collines douces.

Silvan avait neuf ans. C'était un petit garçon frêle aux longs cheveux noirs et au visage fin. Ses yeux, qui ne s'étaient jamais allumés, étaient malgré tout immenses et d'un bleu pâle qui semblait parfois briller, comme battant d'une vie endormie. Sur un petit destrier, il s'emplissait des senteurs nocturnes. Il suivait le chemin cahoteux de ses souvenirs, se rassurait de reconnaître ici ou là quelque bruit de ressac familier, une odeur, une montée ou une descente. Une heure après leur départ, ils dépassèrent la bifurcation qui menait aux plages. Silvan ne s'était jamais aventuré au-delà et ne reconnut plus rien. Descendant, il entendait les vagues se déchirer sur les rochers ou lécher quelque petite plage et les embruns déposaient du sel sur ses lèvres. Remontant, le bruissement des branches ternissait celui de la mer.

Personne ne parlait. Parfois une toux, un reniflement et une tension omniprésente étaient les seuls éléments qui lui indiquaient qu'il n'était pas seul.

Son réveil avait été désagréable. Non pas brutal, mais accompagné de ce malaise que personne n'avait pu lui cacher. Son père l'avait fait vêtir au plus vite, puis lui avait expliqué la situation avec une franchise peu commune. Pour la première fois, Silvan n'avait perçu ni jovialité ni entrain dans la voix de son père, simplement de la tendresse et du sérieux. Il lui avait parlé comme à quelqu'un que l'on n'espère plus revoir. Il avait passé sa grosse main dans ses cheveux, avait embrassé son front et ne s'était pas attardé.

Le petit prince baissa la tête. Un instant après une main bienveillante vint lui serrer l'épaule gauche. Il reconnut l'odeur du gant de cuir d'Alldry. Il esquissa un sourire, sans savoir si la nuit était assez claire pour qu'il fût aperçu. À ses côtés se tenaient Duquerre et Alldry. Cela le rassura quelque peu et favorisa le retour de la fatigue. Il se pencha, enfouit son visage dans ses bras croisés sur la crinière de son cheval.

Les sons du matin l'éveillèrent. Il n'était plus à cheval, mais couché sur ce que sa main identifia comme une couverture sur un tas de mousse fraîche. Il sentit une odeur de sève et d'écorce tout près de lui, toucha un tronc. Il entendit des voix distantes de quelques mètres, des flammes crépiter et sentit une odeur de pain et de viande. Il trouva sa canne. Un mal de tête jetait de petits éclairs mesquins dans son esprit.

— Ah, entendit-il.

Les autres voix se turent un instant et des pas écrasant des brindilles s'approchèrent de lui.

- Bonjour, mon prince.
- Bonjour, sire Duquerre, répondit Silvan en bâillant. Où sommes-nous ?
- Cette nuit nous a épargné les rigueurs habituelles de la saison et nous avons fort bien progressé. Nous sommes à présent dans la forêt de Thule.

Le chevalier accompagna Silvan vers le feu. Des voix lui souhaitèrent le bonjour, parmi lesquelles il reconnut tout de suite celle d'Alldry; elle était sûre et un peu rauque, tout à fait en rapport avec l'idée que le petit prince se faisait d'un grand guerrier.

Silvan s'assit en tailleur et l'on plaça dans ses mains une tranche de pain grillé avec du fromage et un gobelet de thé. Il attacha ses cheveux à l'aide d'une broche. Puis il but le thé à petites gorgées, laissant le pain et le fromage de côté tandis que la troupe revenait à son débat.

- Nous avons franchi assez de distance à couvert, dit Alldry. Maintenant que nous nous sommes éloignés de Bosotique, nous pouvons nous risquer dans la plaine. Nous ne pouvons nous permettre de traîner.
- C'est dangereux, Messire, répondit un soldat. Si les hommes du Braborjan se mettent à notre recherche...
- S'ils le font, ce qui ne manquera pas, ils nous rattraperont plus sûrement parmi ces bois qui ralentissent notre marche, plutôt qu'en pleine campagne où nous pourrions pousser quelques galops.

Duquerre intervint. Silvan entendit quelques hommes bouger, comme malaisés, indisposés d'avoir à écouter l'avis d'un garçon si jeune simplement parce qu'il appartenait à la Chevalerie.

— Le comte Alldry a raison, Messieurs. Nous ne pouvons indéfiniment compter sur la clémence du temps, qui a su nous donner l'avance dont nous bénéficions.

Il bougea, déblaya de ses mains un peu d'espace parmi le tapis de brindilles et de feuilles. Silvan entendit le bris d'un morceau de bois et le tracé de celui-ci dans la terre. Duquerre toussota:

— Nous sommes ici. Voici le rivage. En amont se trouve la petite baie de la Sylphe. On ne peut envisager ce passage car le chemin s'y arrête juste avant une série de creux rocailleux occultés par une végétation dense. Il nous faudrait desseller et quand bien même nous parviendrions à passer par ici, nous arriverions (autre traçage dans la terre) à la petite falaise du sud qui donne sur la baie.

Des murmures de désapprobation se firent entendre.

- Nous pouvons à tout le moins continuer jusque-là et aviser ensuite, dit un soldat dont la voix évoquait une lassitude et un désarroi presque palpables.
  - C'est une solution, dit Duquerre.

Et il observa un silence, que rompit un soupir d'Alldry.

- Je préférerais définir dès à présent notre route pour « ensuite », dit ce dernier.
- Je connais un chemin, répondit Duquerre, sinuant entre les champs frontaliers de Qastar. Il se trouve sans cesse caché par les collines et passe à plus de vingt lieues de tout village. Les gens de la région l'appellent le chemin clapotant, car une rivière souterraine le suit tout du long et sort à ses côtés de temps en temps. Les sabots des chevaux mêlent alors

leur bruit à celui des eaux. Nous gagnerions bien cinq jours à choisir cette voie.

Il en fut ainsi. Lorsque la brume matinale perdit ses dernières couleurs aubépines puis s'estompa, laissant place à la grisaille pastel du jour, la troupe leva le camp et se remit en marche. Ils mirent deux jours pour atteindre la baie de la Sylphe. Le lendemain, ils sortirent des bois pour rallier le chemin clapotant, situé à quelque dix lieues à l'intérieur des terres. La tension qui s'était légèrement relâchée vint à nouveau alourdir l'atmosphère. Vers la fin de la journée, ils firent une halte à l'ombre d'une petite colline et envoyèrent un homme en éclaireur. Lorsque celui-ci revint, sa voix était empreinte d'inquiétude :

- J'ai vu une compagnie qui venait du nord-est. Ils se sont scindés en deux groupes ; l'un, composé d'une vingtaine de cavaliers, s'est engagé sur le chemin clapotant en direction du sud. Quant à l'autre, il a observé une halte d'une heure puis est reparti vers l'ouest en sillonnant entre les collines.
  - De quoi avaient-ils l'air ? demanda Alldry.
- Tenues pour le moins disparates : capes, manteaux et plastrons de cuir, quelques cottes de mailles, des chapeaux à larges bords. Pas de blason. À dire mon sentiment, ils m'auraient plutôt fait penser à une troupe de gueux de retour de la foire s'ils n'étaient armés jusqu'aux dents.
  - Des éclaireurs ? demanda un soldat.
- J'en doute. Connaissant le Braborjan, il aura préféré porter sur le Bosotique un coup fatal au moyen de toutes ses forces. Et nous sommes à présent loin d'un chemin direct entre Bowlshare et Sinct.

Le cœur de Silvan se serra. Il sentit des regards planer sur lui pendant un instant. Il ne s'étonna pourtant pas qu'aucun des hommes n'ait un seul geste de réconfort à son égard. Le moment n'était pas à sécher des larmes.

- Peut-être des mercenaires, alors, proposa un autre soldat.
- Peut-être, oui, dit Alldry. Mais il se peut aussi qu'il s'agisse d'un danger plus sérieux encore.
  - À quoi pensez-vous ? demanda Duquerre.

Alldry fut un instant pensif. Puis il dit :

— Je pense plus sûrement à une unité camouflée. La description ajoute foi à mon intuition, dans la mesure où des Braborjans camouflés sont plus repérables qu'un épi de maïs poussant dans une oreille. Une unité camouflée, ou alors, une unité spéciale.

Un courant d'effroi souffla son haleine glacée sur la troupe. Silvan se crispa, ne comprenant pas ce qui suscitait cet émoi. Un soldat murmura :

- Vous voulez dire... la Maisnie?
- Oui.
- Seigneur ! fit une voix sourde. Des Gentils Scorpions. Ces types sont des bêtes sauvages, ils vont nous traquer comme des proies et nous tomber dessus au moment où on s'y attendra le moins...
  - Ce sont de véritables bouchers! Ils ne tuent jamais d'un seul coup, ils...
- Je vous suggère un peu plus de sang froid, Messieurs, dit sèchement Duquerre. Quels qu'en soient les dangers nous avons une mission à accomplir. Nous l'accomplirons ou nous mourrons, pour la gloire du royaume de Sinct.

— Quel royaume de Sinct ? railla quelqu'un, entre le mépris et la panique.

Il y eut une soudaine agitation. L'homme qui avait parlé ainsi étouffa un cri et sembla tomber de sa monture.

— Viens ici, maraud, viens donc... allons, debout!

Cette voix, dure comme le roc, était celle d'Alldry. Elle s'approchait de Silvan, accompagnée d'un frottement comme celui d'un poids qu'on traîne. Le cheval du petit prince s'agita un instant.

- Regarde bien. Lève la tête. Lève la tête!

Alldry était maintenant tout près de Silvan, qui entendait aussi, juste à côté, la respiration rauque et entrecoupée du soldat.

- Voici le royaume de Sinct. Le vois-tu ? Réponds, larve !
- Je... Je le vois...

Il y eut un mouvement brusque suivi d'une chute.

— Regardez-le tous, continua Alldry d'un ton terrible qui, dans l'esprit de Silvan, le faisait d'un coup paraître un géant. Voilà pourquoi nous nous battons et voilà pourquoi nous allons accomplir notre mission jusqu'au bout. Si l'un d'entre vous n'est pas d'accord, qu'il vienne céans m'en informer et il aura bientôt hâte de se retrouver en face des bêtes sauvages et des Gentils Scorpions.

Silvan avait vécu la scène avec effroi, immobile sur sa selle. Il sentait son cœur s'emballer et oscillait entre le sentiment d'être inutile et la gênante certitude d'être la cause des malheurs de tous. Il voulut dire quelque chose, chercha quoi, puis ne trouvant rien baissa la tête et se mit à pleurer en silence. Duquerre s'approcha, lui prit la main et la serra.

- Mon prince, n'ayez aucune crainte. Nous serons bientôt à l'abri, sains et saufs. Il ne nous arrivera rien.
- Tous en selle ! beugla Alldry qui était reparti vers sa monture. Main sur la garde, formez un rang par deux. Vous et vous : passez en tête et ouvrez l'œil. Duquerre et moi nous nous occuperons du prince de Sinct. Puis il ajouta en appuyant ses mots : Votre Souverain.

\*\*\*

Ils arrivèrent bientôt au lieu où l'éclaireur avait aperçu la troupe.

- Si les cavaliers sont partis vers le sud, dit Alldry, ils espèrent peut-être nous guetter, croyant que nous avons pris le chemin plus tôt. Nous aurons bien avancé au moment où ils reviendront.
  - Le chemin est devenu peu sûr, Messire, risqua un soldat.
- C'est malheureusement le plus sûr qu'il nous reste, répondit Duquerre. Alors nous ferons avec. Nous en avons pour cinq jours, ou quatre si nous forçons l'allure.

Ils chevauchèrent toute la nuit. Au matin, ils firent une halte, organisèrent des tours de garde de façon à s'accorder trois heures de sommeil. Puis ils repartirent, avancèrent à nouveau dans les ombres nocturnes. Dans l'ensemble, Silvan était calme. L'absence de la vue conférant à ses quatre autres sens une finesse exceptionnelle, il se disait qu'il serait peut-être le premier à sentir un éventuel danger. Il restait donc attentif au moindre bruit qui ne pouvait être attribué ni aux soldats, ni à leur monture. Mais l'exercice était difficile lorsque la rivière

souterraine jaillissait au bord du chemin, car son flot chantant sur les cailloux engloutissait les autres sons, ou les rendait difficiles à identifier.

C'est à l'un de ces points du chemin que la troupe s'accorda une nouvelle halte, avant l'aube du troisième jour de marche. Les bruits de la nuit n'avaient pas encore cessé et l'air était chargé d'humidité.

Silvan sentit Alldry près de lui.

- Messire Alldry... à quoi ressemble le chemin, ici?
- Nous sommes en aval d'une longue pente, répondit le comte, qui s'est élargie depuis le sommet jusqu'à atteindre la forme d'une petite clairière. Quelques arbres presque nus longent les bords.
- J'entends l'eau à ma gauche. Ne pourrions-nous pas nous en éloigner un peu ? Car ainsi, je pourrais mieux guetter.

Un sourire se sentit dans la voix chaleureuse du chevalier.

— Vous n'avez pas besoin de guetter, mon Prince. Nous sommes là pour cela.

Silvan parla d'une voix exaspérée :

— J'ai dormi tout mon saoul depuis trois jours et je sais que vous tous comptez à peine une dizaine d'heures de sommeil. Je veux faire ma part de travail, je vous assure que je saurai m'en acquitter. Si je ne suis pas près de la rivière.

Un moment passa.

- C'est entendu, dit Alldry. Vous prendrez le premier quart. Accepterez-vous ma compagnie ?
  - D'accord, répondit Silvan en souriant.

La troupe traversa la clairière. Le bruit de l'eau diminua jusqu'à ne devenir qu'un lointain écho.

### Alldry dit:

— Nous y sommes. Cela vous convient-il? Qu'avez-vous...?

Le visage de Silvan s'était crispé.

— Il y a quelque chose. Par la droite, dit-il d'une voix glacée par une terreur soudaine.

Il entendit plusieurs lames tirées nerveusement de leur fourreau. Puis durant une longue minute, plus personne ne bougea.

Duquerre rompit le silence :

— Je vais voir.

Son cheval martela le sol. Le bruit des sabots s'estompa. Deux minutes interminables s'écoulèrent avant qu'il ne revienne.

- Il n'y a rien sur le chemin.
- Mon prince, qu'avez-vous entendu ? dit un soldat, dont la voix trahissait un doute et l'agacement d'une frayeur inutile.
- Pas entendu, dit Silvan d'une petite voix. Je ne sais pas... mais c'est tout près. Comme une brise qui va souffler.

Il y eut un son aigu, insupportable, qui emplit le monde pendant quelques secondes de panique. Puis Silvan entendit, là où se trouvait Alldry, un craquement comme celui précédant

un coup de tonnerre particulièrement puissant. Cela fut suivi d'un autre son, celui-ci comme une flaque de poix prenant subitement feu. Le chevalier hurla de douleur. Une vague de chaleur déferla sur Silvan, dont le cheval se cabra en hennissant puis commença à tourner sur lui-même.

Des instants qui suivirent, Silvan ne devait retenir qu'un immense chaos de chaleur meurtrière, de hennissements, de hurlements atroces qui jaillissaient de toutes parts. Il allait se souvenir jusqu'en son âge le plus avancé de cette odeur de chair calcinée qui rendait l'air graisseux. Il fut désarçonné, tomba sur le dos, en eut le souffle coupé. Il se recroquevilla sur lui-même, s'accrocha à sa canne, incapable de proférer le moindre son. Son cheval avait fait plusieurs tours sur lui-même, lui ôtant toute notion d'espace.

Puis il n'entendit bientôt plus que le crépitement hideux de quelques corps finissant leur combustion. Comme au cœur d'un cauchemar, Silvan ne bougeait toujours pas. Il entendit des pas s'approcher de lui, des bruits de sabots tout autour. Puis des voix étrangères.

- Beurk!
- C'est un vrai carnage.
- Je dois l'avouer, je n'avais pas prévu une telle efficacité.

Cette dernière voix, un peu rauque et contrariée, marqua une pause, lâcha un grognement.

- Ce qui est fait est fait, reprit-elle. Prenez le garçon et allons-nous-en sans tarder. J'ai un emploi du temps des plus serrés à tenir. Mon absence ne saurait passer très longtemps inaperçue. Vous : voici votre dû. Partagez-le comme bon vous semble. Quant à vous deux, voici le vôtre, ainsi que ce supplément pour amener le... paquet, à bon port. Notre homme vous remettra un document que je vous demande de me rapporter au plus vite à Bowlshare. Ne traînez pas en route.
  - Oui, Général, répondit une autre voix.

\*\*\*

Silvan ne sut combien de temps dura le voyage. Chacune de ses nuits fut peuplée d'horreurs et d'angoisses. À aucun moment il ne trouva la force de parler et personne ne lui adressa la parole. Il tomba dans une profonde apathie qui, la plupart du temps, annihilait ses réflexes et son entendement. L'homme devant lequel il montait le remettait parfois d'aplomb lorsqu'il menaçait de s'effondrer. Il l'insultait abondamment, voire lui donnait des claques sur la nuque pour le réveiller. Puis ce fut au tour de l'autre homme de le prendre en charge. Au bout d'un temps indéterminé, ils parvinrent dans un lieu empli de senteurs de grand large, d'étals de poissons et de bruits de mâts grinçants. Silvan et les deux hommes embarquèrent sur un navire et prirent le large.

Ils touchèrent terre à nouveau quelques jours plus tard. Le lieu où ils laissèrent Silvan était un vaste et sordide manoir, agrémenté d'une haute tour qui dominait les flots bouillonnants de l'océan. C'était la seule habitation sur une lande venteuse et grise où ne poussaient que buissons sauvages et cailloux. La première ville digne de ce nom était à des heures de marche à l'intérieur des terres. Jouxtant le manoir, un petit bois touffu donnait l'impression d'être de trop dans ce paysage désolé.

Un homme arriva. Il y eut entre lui et les deux hommes d'escorte une brève conversation, puis des adieux et Silvan fut emmené dans le manoir.

Silvan détesta le nouvel inconnu dès les premiers instants. Il était manifestement vieux, claudiquait, toussait abondamment et parlait d'une voix sèche et sifflante. Il dégageait une odeur fétide, un mélange écœurant de beurre rance, de transpiration et d'une quantité indéterminée d'autres substances que Silvan ne reconnaissait pas.

Le petit prince, qui n'avait pas dit un mot de tout le voyage, trouva enfin la force d'ouvrir la bouche pour demander d'une toute petite voix :

— Qui êtes-vous?

Le vieil homme adopta un ton qu'il pensait être conciliant.

- Qui suis-je, demandes-tu? Eh bien, je suis un grand sorcier. Mais ne crains rien, je ne te veux pas de mal. Je m'appelle Améthéon.
  - Que... qu'est-ce que vous allez faire de moi ?
- Je te connais bien, tu sais. Oh, tu ne te souviens pas de moi, tu étais trop petit à cette époque. J'ai aussi bien connu ton père.

Silvan se tut. Il ne comprenait rien et commençait à sentir son cœur se gonfler.

Après quelques instants de silence, Améthéon déclara :

— Ah! Voici mon fidèle et unique domestique qui arrive. Goom, voici Silvan, voici Goom.

Silvan fut saisi par une indicible terreur avant même d'entendre le « Groomph... » hideux qui signifiait peut-être « bonjour » dans la langue de Goom. Il avait senti s'approcher quelque chose d'énorme et d'éminemment puant. Son esprit construisit à la va-vite l'image terrible et abstraite d'un tas d'immondices gastéropodes aux yeux visqueux, qui évoluait sur un tapis de bave verte. Il hurla d'effroi et par la même occasion, exorcisa l'ensemble de sa mésaventure par une crise de nerfs aiguë. La réaction de Goom ne fut pas plus gaillarde : au hurlement de Silvan, il répondit par un braillement informe et fila se cacher. Améthéon usa d'un sortilège dont il n'estima pas bien la puissance et Silvan s'endormit comme une masse.

Goom était recroquevillé dans un coin de sa tanière, derrière les cuisines.

C'était un Troll.

Debout, il devait mesurer près de deux mètres cinquante. Bien que l'idée que Silvan s'en était faite fût exagérée, il était tout de même assez laid, même pour quelqu'un de sa race. Il avait un pelage brun noir imparfait qui laissait apparaître furoncles, croûtes et meurtrissures en maints endroits de son corps. Il avait une petite tête ronde qui semblait n'être faite que d'une bouche aux lèvres rouges et charnues, cachant une dentition gâtée. Au-dessus d'un museau minuscule, ses yeux exprimaient la douleur, ainsi qu'une évidente bonté d'âme.

Améthéon entra bientôt dans la tanière. Il administra à Goom une série de coups en le traitant de pleutre et de lâche, puis lui ordonna de s'occuper de Silvan.

Goom retourna dans le grand hall d'entrée et ramassa Silvan avec d'infinies précautions. Ne sachant pas quoi en faire de prime abord, il se dirigea vers un salon dont les murs disparaissaient sous les tentures et le déposa sur une table. Puis il tourna autour de celle-ci en couinant et en se curant les naseaux de ses gros doigts. Parfois il s'approchait de Silvan, osait le toucher puis reculait vivement avant d'entreprendre un autre tour de table. Il était visiblement en proie à toute une série de questions qui n'ont généralement pas droit de cité dans l'esprit d'un Troll. Il était comme fasciné. Peut-être était-ce l'impression que ce petit d'homme était plus éperdu que tous ceux qu'il avait déjà vus et qu'il méritait qu'on veille sur

sa personne. Quelque chose s'était déclenché en lui, une foule de sentiments qu'il ne parvenait pas à définir le submergea. Son cerveau menaçait de disjoncter si un exutoire n'était pas trouvé rapidement.

Alors, son désarroi se mua en une observation des plus strictes de l'ordre d'Améthéon et il eut bientôt envers Silvan toutes les attentions d'une mère. Il lui choisit la chambre la plus éclairée du manoir, l'une de celles qui donnaient sur le levant. Il la nettoya de fond en comble, la meubla avec tout ce qu'il put trouver de coquet et fit même brûler de l'encens. Il fit la toilette de Silvan, lui constitua une garde-robe avec tous les vêtements d'enfant qu'il y avait dans le manoir, l'habilla, le coucha, puis le borda. Tous les jours, il prépara un brouet chaud au cas où le petit garçon s'éveillerait. Il le veilla nuit et jour, commença même à négliger l'entretien du manoir, ce qui lui valut de nombreuses et violentes corrections.

Goom se surprit une nuit à entonner un chant venu d'un endroit inconnu de sa mémoire. Il n'y avait pas de parole, simplement une succession chaotique de sons rauques destinés à rendre plus agréable le sommeil de Silvan. Cette nuit-là était la cinquième depuis l'arrivée du petit prince au manoir et il n'était toujours pas éveillé. Goom considéra le teint pâle de Silvan et prit peur. Il tourna en rond un temps dans la chambre en gémissant d'inquiétude, puis sembla prendre une décision.

Il sortit, alla dans les appartements d'Améthéon. Le sorcier dormait en position fœtale et ronflait à faire trembler les murs. Il portait un bonnet de nuit blanc crème et tétait son pouce. Un filet de salive coulait sur sa joue creuse et inondait l'oreiller. Goom sembla hésiter une dernière fois. Puis il bomba le torse et s'approcha du lit. Améthéon ouvrit un œil, qui se fixa sur la figure de Goom : il poussa un cri de terreur et se redressa d'un bond.

— Qu'est-ce que tu veux ? brailla le vieux sorcier en s'essuyant la joue.

Goom recula. Il rentra la tête dans ses robustes épaules, baissa les yeux et se courba.

- Le petit Silvan est malade, pleura-t-il. Il très malade. Il peut-être mourir!
- Allons! aboya Améthéon.

Mais il fit taire sa certitude. Après trois secondes de réflexion, il se leva et passa une robe de chambre assortie à son bonnet.

À la vue de Silvan, Améthéon fronça les quelques poils qui lui servaient de sourcils et pinça les lèvres. Il tâta le poignet du garçonnet, posa sa main parcheminée sur le jeune front puis croisa les bras, paraissant réfléchir. Derrière le sorcier, Goom était fébrile. Il se tordait les doigts et poussait de minuscules couinements qui finirent par énerver Améthéon.

— Au lieu de rester planté là, aboya-t-il, va préparer un bain avec quatre feuilles de balbevine et du sel mauve.

Ils plongèrent Silvan dans la baignoire fumante. Améthéon retroussa les manches de sa robe et avec la mine crispée de quelqu'un qui se force à faire les choses, frotta le petit prince avec les feuilles de balbevine. Silvan sembla reprendre quelques couleurs et sa respiration redevint régulière. Mais il resta obstinément enfermé dans le sommeil.

- Il mourir ? gémit Goom.
- J'espère bien que non, rétorqua Améthéon comme pour lui-même.

Puis après un temps de silence :

- Allons, sors-le de là et recouche-le. Il faut le faire boire régulièrement, tu entends ?
- Mais si dormir, objecta Goom.
- Débrouille-toi, idiot ! cracha Améthéon. Et de lui administrer une volée de coups de

poings.

— Tiens, tiens! Prends ça! Et encore ça! Ca t'apprendra à me réveiller en sursaut.

Puis Améthéon se calma. Il arrangea sa robe de chambre, réajusta son bonnet et dit :

— Débrouille-toi comme tu veux, mais il faut qu'il boive. Veille sur lui. Ce garçon a une importance que tu n'es pas à même de comprendre, alors contente-toi d'obéir. S'il meurt, je te garantis que tu vas souffrir.

L'ordre était inutile. Le problème, cependant, résidait dans le fait que Goom ne savait pas comment abreuver une si petite chose sans son aide pleine et entière. Les Trolls ne boivent qu'une fois tous les trois mois et constituent des réserves d'eau en diverses parties de leur corps. Quand Goom sentait venir le moment de la Soif, il plongeait la tête dans une mare, un ruisseau ou un tonneau et il ne voyait vraiment pas comment procéder autrement.

Il pensa bien à plonger la tête de Silvan dans un tonneau, mais son instinct lui fit abandonner cette option.

Il réfléchit longuement en tournant en rond et en fourrant ses doigts dans ses narines.

Soudain il s'immobilisa.

Puis il fila, revint trois minutes plus tard dans la chambre de Silvan avec un tonnelet de quarante litres remplit d'eau fraîche. Il se frotta le menton, posa le tonnelet et ouvrit la bouche de Silvan.

Puis il reprit le tonnelet ; mais la bouche de Silvan s'était refermée.

Il reposa le tonnelet, rouvrit la bouche de Silvan, reprit le tonnelet...

... et poussa un gémissement plaintif.

Visiblement, quelque chose n'allait pas, mais il fallait absolument remplir cette bouche. Une petite idée brilla dans ses yeux et il sourit.

D'une main, il tint le menton de Silvan tandis que de l'autre, il saisit le tonnelet. Mais tenir quarante litres à bout de doigts n'était pas chose si facile, même pour un Troll. Il parvint à le soulever mais le lâcha au dernier moment. Tout le contenu du tonnelet se déversa dans la chambre.

Goom resta pétrifié, la bouche béante, tentant d'analyser ce qui avait mal tourné. À défaut de trouver, il repartit remplir son tonnelet. Mais en passant par les cuisines, il aperçut un ustensile qui semblait mieux convenir à la situation. C'était un pichet qui certes ne pouvait contenir que dix litres, mais qui avait une anse!

Tout à fait fier de sa trouvaille, il revint dans la chambre de Silvan. Il s'accroupit devant le lit, tint d'un doigt le menton du garçonnet et de l'autre, vida le pichet.

Bien loin du manoir, un renard qui traquait une proie fut effrayé par un long beuglement de dépit. Il est de notoriété publique que les Trolls affectionnent la chair du renard, quand bien même eux seuls semblent lui trouver quelque saveur. Ne sachant à quoi s'en tenir, il jugea opportun d'abandonner la chasse et partit sagement se réfugier dans un trou.

Goom considéra le lit imbibé d'eau et se maudit de ne pas réussir dans son entreprise. Il lui fallut bien une heure pour sécher et changer Silvan, changer la literie et nettoyer toute la chambre. Il se recroquevilla dans un coin de la pièce, face au lit, pour ruminer ses émotions.

Bien des choses, depuis quelques jours, prenaient une importance insoupçonnée. La vie d'un petit homme, par exemple, et tous les soucis qui en découlaient. Il ne s'était jamais posé la question de savoir si les humains faisaient comme les Trolls pour ce qui est de l'eau. Cela lui aurait paru inutile mais maintenant qu'il avait besoin d'une réponse, il ne l'avait pas.

Goom en ressentait une certaine frustration. Par extension, il commença à réaliser que les choses qu'il ignorait pouvaient être fort nombreuses. Et cela, étonnamment, le frustra bien plus encore.

Il partit alors d'un postulat plutôt simple : lui qui était grand, s'abreuvait dans de grands récipients. De fait, un petit être buvait dans de petits récipients. Il alla à la cuisine et en revint avec le pichet plein et une louche. Il s'accroupit devant le lit et tint le menton de Silvan. Puis, avec d'infinies précautions, il remplit la louche dans le pichet, la porta au-dessus de la bouche et versa le plus doucement du monde.

Et le miracle se produisit : bien que Silvan recrachât une bonne quantité d'eau, sa gorge fit un bond. Et pour la première fois depuis très, très longtemps, le cœur de Goom s'enflamma de joie.

\*\*\*

Deux jours plus tard, Silvan s'éveilla enfin. Il tâta les draps qui le recouvraient, cherchant dans sa mémoire un souvenir de l'endroit où il se trouvait. Puis il flaira l'odeur nauséabonde de Goom qui se trouvait à côté de lui. Avec un hoquet de frayeur, il se couvrit la tête. Goom grogna de satisfaction et s'approcha du lit.

— Pas peur, pas peur, dit-il.

Et il retira les draps. Silvan sentit une main énorme lui tapoter la tête et entendit une sorte de gloussement. Dans son esprit, l'image du gastéropode vacilla et prit une forme plus humaine, quoique difficilement définissable. Toujours méfiant, il osa porter sa main sur celle de la créature et la trouva rêche, couverte d'une peau dure. Il ne compta que quatre doigts.

- Qui est là ? murmura-t-il.
- Goom: c'est mon nom.
- Tu n'es pas normal, n'est-ce pas ? Je veux dire, pas un homme...
- Je suis un Troll. Je donne à boire, je fais à manger. Tu veux manger?

Goom se leva. Silvan entendit le son creux d'une grosse cuillère qu'on vide dans une auge en bois. Il n'avait jamais rencontré de Troll. Les seuls indices dont il disposait concernant leur existence provenaient d'histoires que les dames de Bosotique lui racontaient parfois.

Goom revint et plaça l'auge sur le lit, devant Silvan. Mais celui-ci ne bougea pas.

- Pas faim? demanda-t-il.
- Si, j'ai faim.
- Mange ça, alors. Bon ragoût.

Silvan tendit les mains.

— Je ne vois pas. Donne-moi...

Surpris, Goom regarda de plus près les yeux de Silvan, qui recula lorsqu'il sentit cette présence toute proche. Un instant, il parut en proie au doute, mais attrapa l'auge et la plaça dans les mains du petit prince.

— Donne-moi une cuillère, s'il te plaît. Merci.

Quelques minutes passèrent, durant lesquelles Silvan mangea en silence. La préparation était froide mais ne manquait pas de saveur. Quand il fut rassasié, il tendit l'auge et Goom la

lui reprit. Silvan hésita, puis demanda:

- Tu... tu dois être plutôt laid, n'est-ce pas ?
- Ouii! dit Goom avec un rire bête.
- Est-ce que tu as des cornes sur la tête?
- Euh...

Goom esquissa un geste hésitant vers le sommet de son petit crâne, puis se ravisa.

- Non. Pas de cornes.
- Pendant le jour, tu te transformes en rocher ?
- Rocher ? Euh...
- Et tes dents, continua Silvan. Elles traînent par terre?
- Non, noon, répondit Goom, de plus en plus troublé.
- Approche-toi.

Silvan commença à promener ses mains sur Goom qui, pour la bonne cause, s'était agenouillé devant le lit. Tout d'abord le petit prince ne put réprimer une grimace de répugnance, mais sa curiosité l'emporta. Il tâta les bras velus, la poitrine rêche, se mit debout sur le lit et tendit les mains pour pétrir un visage qu'il jugea difforme, des oreilles en choufleur, un museau bizarre et des lèvres en forme d'andouillettes. Dans le même temps, il assaillit Goom de questions déconcertantes destinées à mettre à jour ses connaissances. Goom en fut si décontenancé qu'il finit par douter sérieusement de son identité. Mais il tint bon et nia le plus farouchement possible la possession d'une queue de trois mètres terminée par un dard, d'une crête d'écailles courant le long de son dos, de trois paires de bras, de sabots de bouc et d'yeux rouges qui jetaient des flammes.

— Tu es sûr que tu es un Troll ? demanda finalement Silvan.

En guise de réponse, Goom balbutia un son hésitant. Silvan soupira, recula et s'assit en tailleur sur le lit.

— J'ai l'impression que certaines histoires méritent d'être révisées. Normalement, elles devraient dire la vérité, non ?

Goom ne répondit rien et Silvan soupira de nouveau.

- Je suppose que je suis prisonnier. Je ne sais même pas où je suis.
- Manoir de maître Améthéon, dit Goom, fier de pouvoir fournir une information sensée.

Silvan se figea. Les impressions de cet Améthéon lui revinrent en mémoire. Sa voix se brisa quelque peu :

— Je me souviens, c'est Améthéon qui m'a fait enlever. Il a fait tuer tous les soldats de mon père et aussi le comte Alldry... et Duquerre.

Il eut un sanglot. Goom, surpris, voulut prendre le bras de Silvan, mais celui-ci se dégagea.

- Tu es avec le sorcier! aboya-t-il. Je suis aussi ton prisonnier, n'est-ce pas?
- Noon! gémit Goom.

Améthéon choisit précisément ce moment pour entrer dans la chambre. Goom s'éloigna du lit.

- Notre petit prince est éveillé. Parfait. Comment se sent-on ce matin?
- Vous m'avez enlevé. Vous avez tué les hommes de mon père. Quand il vous retrouvera,

il vous fera pendre. C'est le roi de Sinct.

Améthéon émit un petit ricanement.

- Cher prince Silvan de Sinct. Même si ton père Haldesine était encore vivant, il n'aurait aucun moyen de te retrouver ici. Nous sommes à des jours et des jours de voyage de ton château... Ou de ce qu'il doit en rester.
- Pourquoi m'avez-vous enlevé ? sanglota Silvan. Qu'est-ce que vous voulez faire de moi ?
- J'ai certains projets bien définis en ce qui te concerne, des projets que je prépare depuis longtemps. L'heure n'est cependant pas venue de les mettre à exécution.
  - Quels projets, puis-je le savoir ?
- Non, pas pour l'instant. Mon but, quoi que tu en penses, est de te remettre sur le trône. Pas simplement celui de ton royaume, mais celui du monde entier ! Qu'est-ce que tu en penses ? Cela te plairait-il d'être le roi du monde ?
  - Je ne comprends rien de ce que vous dites. Tout ce que je veux, c'est rentrer chez moi.
- Non, impossible. Mais en revanche tu peux aller partout dans le manoir et même à l'extérieur si tu veux.

### Silvan ricana:

- Si vous pensez que ma cécité m'empêchera de m'évader, vous êtes bien stupide.
- Je te conseille d'être plus poli. J'ai dit que je ne te ferai pas de mal, cela n'exclut pas une bonne fessée bien appuyée sur ton derrière princier.

Il s'avança, attrapa le bras de Silvan et y accrocha un bracelet en fer qui se referma avec un claquement sec.

Silvan recula brusquement et tenta de se défaire de l'objet, en vain.

- Avec cela, dit Améthéon, il t'est impossible de t'éloigner de plus d'un quart de lieue du manoir, car passée cette distance tu seras automatiquement transporté dans cette chambre. Allons, cesse un peu de pleurnicher! Cela ne sied pas à un futur roi du monde.
- Quand je serai roi, je vous ferai jeter au cachot jusqu'à la mort avec tous ceux qui ont tué mon père! hurla Silvan.

Améthéon haussa les épaules.

— J'ai du travail. Je reviendrai plus tard. Goom, tu restes avec lui et tu le surveilles.

Et il partit, laissant le petit prince déchiré de douleur et de rage.

\*\*\*

Les jours passèrent, devinrent des semaines. Les premiers temps, Silvan se referma sur luimême. Il pleurait souvent et n'acceptait de Goom que les repas qu'il lui apportait sans jamais lui adresser la parole. Puis, avec le temps, ses angoisses se dissipèrent quelque peu. La présence timide de Goom, les soins quotidiens qu'il apportait à Silvan contribuèrent à atténuer son malheur. Toutes les histoires qu'il avait entendues sur les monstres et plus particulièrement les Trolls, investirent un temps son esprit. Il tenta maintes fois de les rapprocher de cet être réel, mais les éléments de comparaison étaient bien peu nombreux : indéniablement, il sentait mauvais et son corps rappelait la texture des grandes portes en chêne de la salle du trône, au château de Bosotique. Quant à son vocabulaire, il était sommaire mais toutefois compréhensible. En revanche, sa voix rauque n'était aucunement un grognement de fauve et il n'avait aucun des attributs monstrueux dont parlaient les légendes. Également, Goom démontrait un indéniable talent pour la cuisine. Il semblait que le peu de place qu'offrait son cerveau était dans sa majeure partie investie par des recettes variées et succulentes.

Au bout d'un temps, il parvint à la conclusion que les Trolls étaient des monstres essentiellement parce que telle était l'idée que s'en faisaient les gens. Il s'expliqua ainsi l'absence totale d'effroi à l'égard de cet être qui s'occupait de lui. Peut-être pourrait-il s'en faire un ami ? Et dans la position qui était la sienne, un ami pouvait toujours servir. Goom fut ravi de voir Silvan revenir à de meilleures dispositions en ce qui le concernait. Pour manifester son allégresse, il prépara un gâteau de riz aux boyaux de renard et au chocolat. Malheureusement, le temps de la préparation, il picora tous les morceaux de boyau. Ce fut donc d'une voix honteuse qu'il annonça à Silvan que le plat était incomplet. Cependant, en apprenant quel était l'ingrédient manquant, le petit prince certifia que la faute était négligeable et pour le prouver mangea de très bon appétit.

Goom fit faire maintes fois au petit prince le tour du manoir afin qu'il puisse s'y repérer. Au début, il voulut le porter pour qu'il ne se fasse pas mal ; il mit un certain temps à accepter, plus encore à comprendre, qu'une reconnaissance par procuration ne servirait à rien. Le rez-de-chaussée comprenait deux vastes salons, un cellier, le grand hall d'entrée et la cuisine où tout était en pierre. Derrière la cuisine, une porte épaisse dissimulait la tanière de Goom. Il y régnait une chaleur lourde et une odeur douteuse. Dans un coin se trouvait un âtre où crépitait un petit feu. Goom insista pour amener Silvan auprès de lui. Il lui vanta les mérites de sa chaleur et semblait empreint d'une grande admiration pour le ballet gracieux de ses flammes, qu'il tenta de décrire avec le plus de vocabulaire qu'il put trouver. Le sol était couvert de paille, mais en tâtant celle-ci, Silvan y avait senti des sortes d'ossements.

- Qu'est-ce que c'est ? avait-il demandé, inquiet.
- Renards, belettes... C'est bon. Je chasse la nuit.

Une autre porte partait de la cuisine et descendait vers une grande cave humide encombrée de tonneaux, de paquets poussiéreux et d'armoires à bouteilles.

Au premier étage se trouvaient les chambres. Il y en avait au moins une dizaine et toutes, hormis celle de Silvan, sentaient le renfermé. Le moindre son que l'on y faisait semblait être avalé par un silence séculaire. Il y avait aussi une bibliothèque qui sentait le tabac et le vieux papier, ainsi que deux petits salons dont l'un se trouvait juste en face du grand escalier partant du hall d'entrée. Chacun d'eux était agrémenté d'un balcon. Il semblait que personne n'y avait mis les pieds depuis longtemps, car Goom avait dû forcer un peu pour ouvrir les portes et les poignées lui étaient restées dans les mains.

Au second étage se trouvaient les appartements d'Améthéon. Goom avait manifestement hésité à faire visiter à Silvan cette partie du manoir. Il avait demandé la permission à Améthéon qui la lui avait donnée, moyennant quelques restrictions.

L'escalier qui y menait, plus petit, tournait deux fois avant d'atteindre le palier. Il y avait une chambre avec un bureau et un petit couloir sombre. Lorsque Silvan avait fait mine de s'engager dans ce dernier en toquant les murs de sa canne, Goom l'avait retenu, en murmurant d'une voix empreinte d'émotion :

— Pas ici. C'est le laboratoire du maître. Interdit!

- Qu'est-ce qui se passe de si secret dans ce laboratoire ?
- Le maître travaille là, des fois. Interdit, toujours interdit!

Silvan s'était donc promis de revenir.

À l'extérieur, on ne trouvait rien sinon des cailloux et des bosquets hérissés d'épines et chargées de curieuses feuilles coniques qui jouaient dans le vent de tristes complaintes. Le petit bois près du manoir était un agrément insolite. Goom affirmait qu'un autre, plus vaste, se trouvait à quelques heures de marche de la ville, malheureusement trop loin pour aller s'y promener.

La plupart du temps, Améthéon restait invisible, terré dans ses appartements ou dans son mystérieux laboratoire. Il partait parfois du manoir pour un jour ou deux, signifiant son absence mais restant toujours muet quant à sa destination. La seule attraction était sur le versant maritime du manoir. Silvan et Goom s'asseyaient sur un rocher plat et le petit prince laissait l'air chargé d'embruns lui fouetter le visage tout en écoutant le bruit des vagues.

- Où vivent les Trolls?
- Montagne. Dans les montagnes on a des villages.
- Pourquoi tu n'es pas dans un village ? Tu es libre, tu n'as pas de bracelet. Tu pourrais repartir chez toi.

Goom poussa un soupir mélancolique.

- Longue histoire. J'ai dû partir seul. Mais quand le Troll est seul, les hommes veulent le tuer. Je me suis caché un jour dans le manoir parce que les hommes ont peur du manoir. Dans le manoir, je protège le feu. Feu bien à l'abri. Et Améthéon est bon pour moi.
- Il te traite comme un esclave alors que tu pourrais le broyer avec une main. Améthéon n'est pas bon. C'est un affreux sorcier. Il a tué mes amis et il me tuera moi aussi un jour.
  - Noon! Il a dit qu'il veut te mettre sur le trône.
- Tu verras. Quand il aura fini ce qu'il prépare, il prendra mon corps pour se mettre dedans et il me tuera. Et toi tu seras de nouveau tout seul.

Goom tenta, un court instant, d'intégrer le concept du vol d'un corps. Il abandonna très vite, mais les derniers mots de Silvan firent mouche. Depuis l'arrivée du petit prince, le Troll avait oublié avec une facilité surprenante les années qu'il avait passées en solitaire, même en présence d'Améthéon. Il ne proféra pas un son lorsque son cœur se serra.

# - Chapitre VI -

Où l'on apprend qu'il est très vilain, quoique parfois instructif, d'écouter aux portes

Le lendemain, Silvan trouva un jeu.

Il se promenait à l'extérieur du manoir lorsque subitement il sentit un souffle puissant et se retrouva dans sa chambre. Il fut déstabilisé quelques instants. Il tâta son poignet qui le picotait et sentit le bracelet que lui avait mis Améthéon. Il se souvint alors de quelle façon le sorcier le maintenait prisonnier. La sensation de déplacement avait été enivrante, presque plaisante à dire vrai, si bien qu'il eut envie de réitérer l'expérience. Il sortit du manoir, marcha tout droit et fut prestement ramené dans sa chambre une deuxième fois.

Après trois autres expériences tout aussi plaisantes, il remarqua que le lieu d'arrivée dans la chambre était toujours le même : au pied du lit.

Il lui vint une idée qui le fit sourire.

Il se rendit à nouveau à l'extérieur, compta cette fois les pas jusqu'à ce qu'il soit transporté dans la chambre.

Il ressortit. Une fois au seuil de la grande porte du manoir, il se mit à courir. Au dernier pas il sauta...

... et atterrit sans ménagement sur son lit où il rebondit plusieurs fois.

Une bonne partie de l'après-midi, les éclats de rire du petit prince résonnèrent simultanément à l'extérieur du manoir et dans sa chambre. Attiré par ces manifestations de joie, Goom tenta d'en connaître la cause. Il monta dans la chambre de Silvan, ne l'y trouva pas. Se penchant à la fenêtre, il le vit en train de courir. Il descendit, sortit et chercha le prince en vain...

... avant de l'entendre rire au premier étage.

Il alla sous sa fenêtre et appela. Pendant ce temps Silvan sortit, compta à rebours et partit à toutes jambes, tenant sa canne comme une lance de tournoi.

Goom remonta pour demander au petit prince ce qui le faisait tant rire, entra dans la chambre et vit Silvan courir à l'extérieur.

Une partie de son cerveau refusa toute spéculation quant à ce phénomène. Troublé, le Troll descendit à nouveau, sortit du manoir...

... et entendit Silvan hurler de rire dans sa chambre.

Les yeux dans le vague, Goom se réfugia quelques minutes dans sa tanière pour parler à son feu, à qui il donna de nouvelles bûches par la même occasion. Puis il repartit à son ménage.

Le soir arriva, Silvan était exténué. Il était sur le point de s'endormir lorsqu'il entendit taper à sa fenêtre. Il se tint immobile, effrayé, guettant le moindre autre bruit suspect.

Qui ne tarda pas à venir : il s'agissait d'un battement d'ailes, qui fut suivi d'un hululement.

Le petit prince hurla. Quelques secondes plus tard, Goom entra en trombe dans la chambre et trouva Silvan sous son lit, éploré. Il le rassura, jeta un œil par la fenêtre et aperçut une forme qui s'échappait.

- C'est un hibou, dit-il. Pas dangereux.
- Un... un hibou?
- Oui. Délicieux hiboux, mais pas dangereux. Tu peux dormir tranquille.

Silvan se calma, se recoucha et demanda à Goom de fermer les volets pour plus de sûreté. Il répondit « oui, d'accord » lorsque le Troll, soucieux de le rassurer, lui promit de lui préparer un jour un rôti de hibou.

Le soir suivant, Silvan se prépara au retour probable du hibou, malgré le fait que ses volets fussent clos. Il ne parvint donc pas à dormir. En revanche, il entendit bientôt des bruits étranges à l'extérieur. Cela ressemblait à des cris étouffés. Il se leva, trouva la fenêtre, ouvrit les volets et se pencha pour mieux entendre. Il fut certain de reconnaître la démarche pesante de Goom. Il resta ainsi penché dans le froid nocturne pendant quelques minutes, à se demander à quoi cela rimait.

### — Houlou Houu!

Il claqua le volet, ferma la fenêtre et se réfugia sous les couvertures.

Le sommeil vint bientôt, mais fut peuplé de cauchemars indéfinissables. Le matin, Silvan reconnut qu'il n'oserait jamais aborder, ni avec Améthéon, ni avec Goom, le sujet de ces événements nocturnes. Il en conçut une frustration qui se manifesta par une humeur de dogue, laquelle fut accentuée par le mauvais sommeil. Aussi, lorsque Goom entra bon pied bon œil dans sa chambre pour lui apporter son petit-déjeuner, Silvan saisit le premier prétexte venu pour exploser et le reçut sans ménagement :

— Tu sens trop mauvais! Tu n'as jamais entendu parler de toilette ou de bain?

Goom fut interloqué par cet élan subit de violence et stoppa net.

- Euh.
- Et le savon, espèce de cochon? Tu sais ce que c'est? Je ne veux plus que tu t'approches de moi tant que tu n'auras pas pris un bain, c'est clair?

D'une petite voix, Goom répondit par l'affirmative et fit demi-tour sans même penser à laisser son déjeuner à Silvan.

Quelques heures plus tard, Améthéon sortit du manoir. Sur le seuil il s'étira, puis se figea, à l'écoute de borborygmes rythmés à la façon d'un chant. Cela provenait du flanc sud. Il prit cette direction et atteignit l'ancien lavoir depuis longtemps laissé à l'abandon. Il était apparemment rempli d'eau et couvert d'une très épaisse mousse, dans laquelle il reconnut Goom se frottant gaiement sous les bras avec les ongles. En apercevant le sorcier, Goom cessa de chanter et s'immobilisa, une lueur de culpabilité dans le regard. Améthéon ne souffla mot. Il se contenta de rebrousser chemin et de rentrer au manoir.

Il trouva Silvan en train de tâtonner le sol de sa canne vers l'extérieur et s'arrêta devant lui.

- Je m'avise que tu dois manquer de distractions, ici, dit le sorcier.
- Un peu, avoua Silvan d'une voix sèche.
- Si tu le désires, je puis te montrer de quoi passer agréablement le temps.

Le sorcier raccompagna Silvan. Ils montèrent à l'étage et entrèrent dans la bibliothèque. Ils s'arrêtèrent devant un meuble en bois et le petit prince avança ses mains pour le toucher.

— C'est un pupitre, annonça Améthéon. Seulement, il est magique! Si tu poses un livre dessus, il se lit tout seul. Pour faire cesser la lecture, tu n'as qu'à refermer l'ouvrage.

Améthéon prit la main de Silvan et la passa sur un objet froid comme du verre, demi sphérique, scellé dans le flanc du meuble.

— Tu sens cela ? C'est un Prisme. Quand tu poses un livre sur le plateau, tu touches ensuite le Prisme et tu demandes la voix et le ton que tu désires pour la lecture. Maintenant viens par ici.

Il reprit la main de Silvan et le traîna vers les étagères.

- Ici, nous sommes à droite de la fenêtre...
- Je sais.
- Hmm... Bon. C'est là que tu trouveras les livres. Il y a des recueils de contes, des livres d'histoire, de chansons et bien d'autres choses. Tu peux prendre tous ceux que tu veux, mais prends garde de ne pas les abîmer. D'accord ?
  - Oui.
  - Très bien. Bonne lecture!

Sitôt le sorcier parti, Silvan commença à tâtonner les ouvrages. Il empoigna un volume et, tout excité, le mena au pupitre. Lorsqu'il l'ouvrit, une voix monocorde fusa aussitôt et envahit la pièce de façon saisissante. Il semblait qu'elle provenait de partout à la fois mais elle ne dégageait aucune émotion :

« Parésdeleurgrandecapedeveloursvermeilles Seigneurs Mages détenteurs du secret des Dieuxche vau chaient des Griffons aucriper çant et auxailes géantes qui... »

Silvan referma le livre en le claquant et poussa un « ouf » de soulagement.

Il toucha le Prisme et dit:

— Ton sérieux et voix claire, s'il vous plaît.

Puis il rouvrit le livre. La voix retentit de nouveau, certes plus vivante mais quelque peu austère.

- « Parés de leur grande cape de velours vermeil, les Seigneurs-Mages, détenteurs du secret des Dieux, chevauchaient des Griffons au cri perçant et aux ailes géantes qui...»
  - Plus fort, dit Silvan en effleurant le cristal.
  - « ... EN BATTANT FAISAIENT SE COUCHER LES ROSEAUX. DE LEURS MAINS...»
  - Moins fort, moins fort!
- « ... jaillissaient les onguents pour apaiser tous les maux, ceux de la terre comme ceux des hommes. »
  - Votre voix pourrait-elle être plus chantante?
- « Obéissant à leur volonté, les moissons pouvaient être généreuses et les orages apaisaient leur colère. Le ciel était ouvert, infini, chargé d'un bleu immense et profond, empli de mondes

inconnus depuis le crépuscule jusqu'à l'aube. Et les couleurs du monde étaient vivantes comme un cœur qui bat, depuis la moindre parcelle de terre jusqu'aux horizons les plus profonds.

Au soleil de leur bienveillance naissaient des nations entières dans la quiétude et la paix. Du haut de leurs châteaux de pierre brune, comme des rois lointains et légendaires, ils veillaient sur le monde en lui donnant son Souffle, en lui offrant son avenir. Et les landes revivaient, les forêts recouvraient leur mystère sous leur manteau de verte fraîcheur, fleuves et rivières sillonnaient avec l'éclat scintillant de l'espoir et de la vie.»

Silvan referma le livre. Il retourna aux étagères, chercha l'endroit où le remettre en place et en prit aussitôt un autre. De retour au pupitre, il ouvrit le nouveau volume, écouta quelques mots monocordes pour se faire une idée du contenu, puis dit :

— Je voudrais que ce livre me soit raconté avec une voix plaisante et douce comme celle de Dame Guilberde et que le ton en soit épique. S'il est des moments forts, peut-être me serat-il agréable d'entendre une musique nerveuse ou proportionnellement rythmée.

Il ouvrit à nouveau le livre et resta figé d'émerveillement. Cela commença par un chœur de violons timides, hésitants, comme provenant de très loin. Puis des cuivres sonnant comme une marche pionnière vers un nouveau monde. Lentement, cela monta en crescendo. Enfin, une voix féminine, suave et passionnante, se déroula sur le chœur qui s'engagea dans une partition simple mais captivante.

« ... Un dernier éclair déchira le ciel chargé de nuages incandescents. Un ultime roulement de tonnerre fit trembler l'île qui s'effondra sur elle-même. La montagne vomit son sang brûlant, cracha ses entrailles à des lieues à la ronde.

Le Messager avait gagné.

Son adversaire, pauvre pantin désarticulé, retomba des hauteurs célestes et s'écrasa sur le sol couvert de cendres chaudes. Le Messager s'approcha de lui, sa grande robe immaculée claquant dans les souffles infernaux. Il baissa son regard immortel et considéra le corps dont la vie s'échappait à flots réguliers.

Sa voix résonna d'une sinistre limpidité.

— Tu as perdu, Seigneur-Mage.

Les lèvres de l'homme étendu à terre remuèrent, filtrant quelques sons, à peine des mots.

- Toi et tes maîtres avez perdu.
- Regarde-toi, pauvre et insignifiante petite chose, poussière parmi la poussière de l'existence. Qu'espérais-tu? Qu'Ils te laisseraient faire? Que tu pourrais agir en dépit de Leur Volonté?
  - Le fait que tu sois venu me combattre prouve que j'ai trouvé...
  - Tu as perdu.
  - ... Et prouve qu'il n'est pas un secret qui ne nous soit accessible.
- Tu as voulu user d'un pouvoir dont ton esprit n'est pas en mesure de comprendre le moindre sens. Tu n'as rien compris. L'Humanité est une prison d'ignorance.

L'homme à terre ferma les yeux et sourit. Puis un rire s'échappa de sa gorge et il murmura :

— Ce que tu viens de dire est la pure vérité.

Il bougea, tenta de se redresser. Mais l'autre le repoussa du pied et tira de son fourreau

une épée qui lâcha mille feux en pointant vers le ciel.

— Frappe, haleta l'homme à terre. Ceci est le dernier chemin. Frappe et tu m'offriras la victoire dont tu penses me priver. Frappe te dis-je, et pour cet acte, sois béni.

Les yeux du Messager s'embrumèrent.

- Pourquoi m'obliges-tu? demanda-t-il, un sanglot dans la voix.
- Le Grand Livre donne aux hommes et aux Dieux un unique chemin. Tu le sais. Pas un seul d'entre nous, homme ou Dieu, ne peut s'y soustraire.
  - Tu déraisonnes, Pierre. Nous sommes le Grand Livre.
- Vous n'êtes rien. Que je balaie votre nom au seuil de l'esprit humain et vous n'aurez jamais existé.

Le Messager hurla vers les étoiles. Son épée répondit au hurlement d'une vibration sourde, avant de plonger.

L'homme s'affaissa. Un dernier soupir porta ces mots à ses lèvres :

- Je... me... souviendrai.»

\*\*\*

Les jours suivants, Silvan passa le plus clair de son temps à écouter les histoires du pupitre. Lorsque Goom s'était acquitté des tâches ménagères, il se joignait à lui pour suivre les récits. Goom expliqua qu'il connaissait déjà le pupitre. Améthéon l'avait utilisé pour que le Troll apprenne à faire la cuisine, mais il ne s'en était jamais servi lui-même.

Silvan devint vite maître dans l'art de suggérer les modes narratifs. La moindre petite histoire devenait passionnante si l'on savait trouver le ton juste. Il lui arrivait parfois de demander que la lecture soit faite à grande vitesse, d'une voix nasillarde ou à l'envers, ou que fut ajouté à chaque début de phrase un mot qui n'avait rien à voir avec le sujet, ce qui provoquait de francs éclats de rire. Il innova bientôt en suggérant au cristal de placer après chaque phrase une rime qui devait commencer par « poil au... ». Le résultat lui plut tellement qu'il se roula par terre, l'estomac contracté de sursauts d'hilarité.

Une nuit, des bruits de pas à l'extérieur du manoir tirèrent à nouveau Silvan du sommeil. Il se pencha à la fenêtre, tendit l'oreille et suivit leur progression jusqu'à l'entrée d'un des salons du rez-de-chaussée. Il gagna ensuite la porte de la chambre en tâtonnant, sortit dans le couloir et alla se tenir tout à côté de l'escalier menant au grand hall. Les bruits se dirigèrent tout d'abord vers la cuisine. Puis la porte de la cave s'ouvrit et se referma sur le silence. Une peur glacée envahit Silvan. Il tenta de se rassurer en se disant que, tout simplement, Goom partait à la chasse et en revenait chargé de gibiers divers. Le petit prince passa outre le dégoût que lui inspirait l'idée d'un renard dévoré vivant, mais pourquoi Goom s'enfermait-il dans la cave, au lieu d'aller consommer ses proies dans sa tanière? Et pourquoi Silvan avait-il l'impression qu'il s'agissait de bien autre chose que de petits animaux? La terreur grandit en lui, surpassant même son envie de descendre à la recherche de réponses. Il retourna prestement dans son lit et s'engouffra sous les couvertures. Il passa la nuit à redouter les hurlements de la fois précédente. Quand bien même ils ne retentirent pas, il ne parvint pas à retrouver le sommeil.

La journée du lendemain fut longue et solitaire et Silvan tenta de tuer le temps de son

mieux. Il alla dans la bibliothèque, mais les facéties habituelles du pupitre magique ne l'amusèrent pas. Il déambula dans le manoir, partit grignoter dans la cuisine. En sortant, il passa devant la porte de la cave et s'y arrêta. Un désir indescriptible, un besoin d'aventure, lui fit attraper le loquet. Il resta tendu, immobile pendant une seconde tandis que son ouïe sondait rapidement les environs en quête d'Améthéon. Puis, le cœur battant, il entreprit la descente des marches. L'odeur de renfermé l'assaillit ainsi que, quelques secondes plus tard, un étrange et très léger effluve qui le fit frémir. Ce pouvait être de l'ammoniac, de la bile peut-être, ou encore un souvenir de transpiration. Il ne parvint pas à identifier de façon certaine ce qu'il avait senti, mais il ressentait clairement les traces d'une présence : quelqu'un avait séjourné ici.

Le trouble fit place à la peur et il ressortit de la cave le plus rapidement possible.

Le soir arriva. Silvan trouva de quoi dîner dans la cuisine et monta dans sa chambre. Il s'allongea, conscient qu'il ne trouverait pas le sommeil avant un long moment. L'hiver approchait, le froid devenait plus dense. Ce soir-là, le vent balayait la plaine et tentait d'ouvrir la fenêtre. Il arrivait parfois à s'infiltrer entre les gonds en sifflant. Au bout d'une heure, Silvan entendit à l'extérieur un cri strident et très court, rapidement étouffé et suivi d'un grognement qu'il attribua immédiatement à Goom. Il se leva d'un bond, saisit sa canne et sortit sur le palier. Au même moment, il entendit des pas dans les escaliers. Il retourna prestement au seuil de sa chambre et attendit. Il entendit deux voix : l'une était celle d'Améthéon. Quant à l'autre, elle surgissait d'un passé désagréable : c'était la voix rauque de l'homme qui l'avait enlevé.

- Comment va votre ami le Grand Khan?
- Le malheureux est désespéré. Il a même voulu se crever les yeux pour faire la nique à votre jeune invité.

Améthéon ricana:

— Cette idée n'est pas dépourvue de logique!

Ils s'enfermèrent dans la bibliothèque. Silvan s'avança doucement et tendit l'oreille.

\*\*\*

Béthorne se dépara de sa cape et s'affala dans un fauteuil en soupirant. Améthéon, les mains croisées dans le dos, se retourna vers lui.

- Continue-t-il son avancée dans la conquête du monde ?
- Pas personnellement, il est bien trop accaparé par son obsession. Ses généraux font cependant un excellent travail et le Khanat grandit de jour en jour. Il me plairait de partager plus encore cette passionnante aventure, maintenant que j'ai les galons nécessaires pour cela. Malheureusement, je ne peux être partout à la fois.
  - L'aventure, hein? Est-ce l'aventure qui vous a poussé aux risques que vous avez pris?
  - Quels risques?
  - Vous avez révélé à Ugo l'existence du prince.
- J'avais besoin de l'intervention des Braborjans pour m'emparer de lui. C'est une question de stratégie. Vous vous y entendez en magie et moi en stratégie. Cela vous va-t-il comme explication ?
  - Et pourquoi cette invocation? Les esprits sont imprévisibles, Haldesine aurait très bien

pu parler. Vous vous seriez trouvé dans de beaux draps. Et moi aussi.

- On appelle cela « noyer le poisson », mon cher !
- Ah oui. Et ça aussi, c'est stratégique?

En guise de réponse, Béthorne décocha au vieux sorcier un sourire arrogant.

- Quoi qu'il en soit, dit-il finalement, j'ai bien reçu la carte que je vous avais demandée. Je vous en remercie.
- Il n'y a pas de quoi. Vous avez fait votre travail en me livrant le prince et je vous ai payé.
- Vos listes de sortilèges m'ont également bien servi. Peut-être auriez-vous l'amabilité de m'en procurer d'autres ?
  - Je vous les ai données. Suis-je obligé de vous rappeler le danger d'un tel procédé ?

Béthorne haussa les épaules.

- Lorsque vous apprenez une liste, poursuivit Améthéon, votre esprit l'assimile et la gère. Il est illusoire de croire qu'il en est de même pour une connaissance que vous n'avez pas acquise par vous-même. L'esprit forme un contenant. En tant que tel il peut déborder si l'on y met n'importe quoi n'importe comment.
  - Théories que tout cela.
- Vous en voulez trop. Vous persistez à croire à de prétendus liens entre le fantasme et le réel. Vous souhaiteriez voir les faits qui vous dérangent devenir des théories, mais un souhait ne suffit pas pour changer la nature des choses.

Béthorne fit une grimace d'indécision mais ne répondit pas. Il remarqua une petite table sur laquelle trônaient une bouteille de vin et des verres. Il se leva et se servit. Améthéon se plia difficilement et s'assit derrière le bureau.

- C'est comme les vertus que vous prêtez à cette carte. Vous oubliez qu'il y a quelques siècles, les moines orthodoxes s'exerçaient à l'imaginaire en traçant des contours improbables et en peuplant leurs œuvres picturales de légendes et de tout un tas d'inventions extravagantes. Cette persistance à croire que ce document pourrait vous conduire au remède contre l'Effacement vous ressemble bien.
- Personne, même pas vous, ne peut prétendre détenir la vraie solution, Améthéon. Vous êtes dans la même position que moi : vous cherchez à tâtons. Je rêve d'un pays qui peut-être n'existe pas et vous, vous mutilez des enfants innocents. Admettez que ma méthode est moins cruelle.
  - De quoi parlez-vous ? grimaça le sorcier.
- Vous avez la mémoire courte. Je veux parler de votre dernier « cobaye », il y a six ans. Ce n'était qu'un gamin. Et aussi, de cette pauvre gosse que ce cher Goom portait sous son bras lorsque je suis arrivé.
- Ah, oui. Eh bien, c'est que je dois faire au moins un dernier essai avant d'effectuer le travail sur le prince. Si cette enfant résiste au Prisme...
  - Et si elle n'y résiste pas ?

Améthéon marqua une pause.

— C'est bien ce que je disais, enchaîna Béthorne. Si votre petit essai se solde par un échec, préparez-vous une fois de plus à lessiver les murs de votre officine.

- Béthorne, vous êtes écœurant. Et en plus, vous vous trompez. Il n'y a aucun danger physique pour le sujet. Il s'agit simplement de trouver, dans son esprit, l'accès vers l'Humaine Conscience, puis de le forcer.
- Si je me souviens bien, vous aviez armé votre précédent Prisme avec une formule de NitroBlast, dont vous pensiez avoir annulé les effets sur la matière.

Améthéon fronça les sourcils. Il chassa le souvenir de son dernier essai d'un geste de la main.

— Tout le monde peut se tromper. Le Prisme que je suis en passe de terminer, après six ans de travail et de recherches, agit exclusivement sur l'esprit. J'ai même rebaptisé la formule d'ouverture : l'Entrebâillement ! C'est vous dire si les effets ont été allégés.

Le visage d'Améthéon se déforma, peut-être dans l'espoir de mimer un sourire. Il n'eut pour toute réponse que le silence. Béthorne, tout en sirotant son verre, le dévisageait. Le vieux sorcier s'enfonça dans son fauteuil et soupira.

- Vous avez entendu parler de « Pierrot et la Chandelle » ? demanda finalement Béthorne.
- Non. Qu'est-ce donc?

Béthorne posa son verre et s'étendit. Il attrapa une mèche de cheveux qui reposait sur son épaule et, tout en parlant, entreprit de l'examiner.

— Une chanson populaire en vogue dans le sud. Je ne l'ai jamais entendue ni lue personnellement, mais certains la tiennent pour une prophétie. Une prophétie dont Silvan serait l'un des éléments essentiels. Qu'en pensez-vous ?

Améthéon haussa les épaules.

- On ne peut pas empêcher les gens de croire à des idioties, même si elles contiennent une part de vérité.
  - Quelle vérité ?
- Le prince Silvan. C'est lui, la vérité. Il est, depuis sa naissance, le détenteur d'un secret extraordinaire. Cela dépasse même la seule Solution contre l'Effacement.
  - Je ne vous comprends pas.

Améthéon se pencha en avant. Sa voix devint un murmure :

— Il est *revenu*. Ce n'est pas un garçon comme les autres, ni même un simple héritier royal. Il est une porte, Béthorne, un accès vers des connaissances qui pourraient non seulement guérir le monde, mais aussi permettre de détenir sur lui un pouvoir total. Et c'est ce pouvoir que je veux.

Une fois de plus, Béthorne le toisa. Puis il hocha la tête et déclara :

- Vous nagez en plein fantasme, si vous voulez mon avis.
- Oh non, mon ami. Non, pas du tout. Mais je comprends votre réaction. Il y a neuf ans, le roi Haldesine a eu la même, qui l'a conduit à me bannir de Sinct. Mais les Lignes du Grand Livre ne peuvent être récrites par les humains, voyez-vous. J'ai mis ce temps à profit pour travailler et aujourd'hui, je suis presque prêt. Bientôt le prince me livrera ses secrets, je le soumettrai à ma volonté et serai le maître. Le maître absolu. Je ne vous en veux pas, dit-il à Béthorne alors que celui-ci s'esclaffait. À tel point que, eu égard à nos années passées ensemble, je vous réserve une place de choix dans ma future cour.

Béthorne se leva pour se resservir du vin.

— Et des terres ? dit-il d'un ton si ironique qu'une blatte en aurait dressé ses antennes,

mais qu'Améthéon, ivre d'arrogance, ne remarqua pas.

- Oui, mon ami. Des terres, si vous le voulez.
- Et des titres de noblesse?
- Également, si cela vous agrée.
- Et des châteaux de jade, des fontaines de vin doux et des troupeaux de belles esclaves échaudées ?

C'en fut trop pour l'arrogance d'Améthéon : elle vola en morceaux alors que Béthorne s'esclaffait de nouveau.

— Vous êtes infantile, gronda le sorcier.

Béthorne alla se rasseoir et se calma.

— Maintenant que j'y pense, dit-il, connaissez-vous un certain Aloysius Whace?

Améthéon se fit songeur.

- Whace... Cela me dit quelque chose. Un sushanien, peut-être ?
- Oui, un sushanien. Un saint-bruscien pour être exact. Cette époque est plus lointaine encore pour vous que pour moi. Outre son poste de directeur du premier cycle au Collège, Whace était Maître *ès* Ambiances. C'est un excellent praticien. Je ne l'avais pas vu depuis six ans, mais je pense qu'il a dû atteindre le seizième ou le dix-septième niveau. Il n'a que quarante ans.
- C'est exceptionnel, en effet, maugréa Améthéon, qui à soixante-dix-sept ans n'était qu'au quatorzième niveau. En quoi cela nous intéresse-t-il ?
  - Il a quitté Sushany et recherche lui aussi la Solution.

Améthéon cilla imperceptiblement.

- Comment procède-t-il?
- Ses méthodes sont plus discutables encore que les vôtres, car il n'en appelle qu'à son intuition. Battister et lui défendaient la théorie de l'Humaine Conscience de l'Abbé Tanole. Whace semble sûr de ce qu'il fait. Je suis loin de partager ses opinions, mais je lui reconnais une certaine volonté, qui pourrait vous faire écueil. Manifestement, il recherche le prince Silvan.

Améthéon branla du chef.

- Je ne vois pas en quoi cela pourrait me nuire. Vous et moi sommes les seuls à connaître l'endroit où se trouve le prince.
  - Mais s'il venait à le découvrir ?
- Il faudrait pour cela que nous l'en informions. Je suis d'un caractère méfiant, aussi ai-je déjà jeté un ProtoVoile de vingt décispals sur le manoir. Aucun moyen magique ne pourra repérer le prince.

Béthorne acquiesça.

— Cela dit, reprit Améthéon, deux précautions valent mieux qu'une. Vous avez amplement les moyens de compromettre ses recherches et vous m'obligeriez si vous en usiez quelque peu. Un petit service dont je me souviendrai en temps utile.

Béthorne sourit.

— Ce sera avec joie.

# - Chapitre VII -

## La gourmandise est un dangereux défaut

Whace se trouvait à l'orée du bois aux Sorcières, à moins d'une lieue de la ville de Bosotique, située légèrement en contrebas. Il s'arrêta quelques minutes pour observer les allées et venues aux portes de la ville. Apparemment, il y avait des contrôles.

Depuis son entrevue avec Béthorne, il ne savait plus trop si l'ancien moine agissait pour son propre intérêt, ou si son étrange discours ne s'inscrivait que dans les termes d'une mission que lui aurait confiée la Maisnie. Un mandat d'arrêt avait donc pu être lancé à son encontre et si tel était le cas, se présenter candidement aux factionnaires de Bosotique représentait un risque évident.

Après un moment de réflexion, Whace posa son baluchon et ses instruments, se concentra et incanta une petite formule d'AlterVision destinée à effacer, pour un temps limité, l'image de sa personne sur les prunelles de ceux qui le croiseraient.

De chaque côté de la rue principale, qui traversait toute la ville puis remontait jusqu'au château, les grands ormes effeuillés agitaient leurs branches dans un vent froid et sec. L'hiver s'annonçait rude, rajoutant ainsi au malheur et à la désolation. Les gens allaient en haillons. Les maisons n'étaient plus que des amas de pierres et de bois entre lesquels circulaient les milices braborjanes. Le seul édifice qui semblait encore intact était le château qui, pour l'heure, était investi par les troupes régulières d'un gouverneur Braborjan, membre de la Maisnie d'après les bribes de conversations que Whace parvenait à glaner çà et là.

Il remonta l'avenue jusqu'au château et s'engagea sur le pont-levis, au nez et à la barbe de cinq hallebardiers au regard assassin.

Tout l'après-midi, Whace arpenta le château étage par étage, pièce par pièce, en prenant bien soin d'éviter toutes les personnes qui, ne le voyant pas, n'auraient pas manqué de le percuter de plein fouet. Il arriva bientôt devant une grande porte à double battants, derrière laquelle il entendit des voix. Son premier réflexe fut de se saisir de la lourde poignée de cuivre qu'il s'apprêta à actionner, mais il se ravisa et attendit.

Un valet arriva bientôt, poussant devant lui un petit chariot chargé de bouteilles et de pichets de bière; Whace passa à l'action. L'homme sentit un léger déplacement d'air lorsqu'il ouvrit la porte et en franchit le seuil, mais il n'en tint aucun compte.

C'était une vaste pièce, haute de plafond et ornée de tentures, que Whace identifia comme l'ancienne salle du conseil royal. Une dizaine de personnes siégeaient autour d'une table, au bout de laquelle se trouvait un homme gras et richement vêtu, que les autres appelaient « gouverneur Tajiq ». Avec précaution, Whace alla s'asseoir près de l'âtre, bercé par l'espoir que les termes de cette réunion lui apporteraient quelque indice quant à sa recherche. Mais il ne fut question que d'attributions de tâches administratives, de la segmentation de la région en préfectures et autres informations inutiles.

Après une heure, de dépit, Whace se leva et sortit en claquant la porte.

Toujours inexistant aux yeux des autres, il quitta le château en début de soirée et déambula en ville, le moral au plus bas. Ne sachant où aller, il s'engagea dans une petite ruelle et s'assit entre des barils éventrés et une volée de marches menant à un taudis.

Avant même d'entamer la moindre réflexion, il sentit un souffle d'une nature qu'il connaissait bien : une légère brise charriant un parfum amer et cette impression gênante qu'une partie de soi allait s'envoler alors que l'autre s'enfonçait en terre. Un instant plus tard, il était assis en tailleur au sommet d'une haute colline qui dominait une plaine à moitié rongée par l'Effacement. Le ciel crépusculaire s'épaississait de nuages. Quelques buissons aux couleurs fades s'agitaient autour de lui parmi des roches grises et des carrés de terre dure.

Il se leva.

Face à lui se trouvaient les douze membres du Conseil de Saint-Brusce, assis en carré sur trois niveaux, exactement comme dans la salle capitulaire du monastère où se déroulaient les réunions importantes.

Whace s'étonna. Non de se retrouver en ce lieu, car il savait qu'il ne s'y trouvait pas vraiment, pas plus que les membres du Conseil. Ce qui l'étonnait était qu'ils venaient d'utiliser un sort de septième niveau nommé l'Entrevue d'Ailleurs, issu d'une des plus vieilles listes de sorts de l'histoire des Saint-Brusciens.

Et que son auteur était l'abbé Tanole de Sushany.

Le nouvel abbé se trémoussa comme pour chasser un insecte hors de sa soutane. Whace l'avait connu en tant que frère Goran, bibliothécaire du Collège et spécialiste des Humeurs Élémentaires. C'était un homme intelligent et d'une grande culture, qui somme toute avait mérité son nouveau titre. Il ouvrit ses bras et sourit :

- Frère Aloysius, la Paix sur vous. Enfin vous voilà! Nous sommes heureux de vous avoir localisé. Nous sommes à votre recherche depuis des semaines et craignions qu'il vous soit arrivé quelque chose de fâcheux.
- La Paix sur vous, mes frères, maugréa Whace. Je vais très bien. Je vous remercie de votre sollicitude.
  - Avant toute chose, frère Aloysius...
- Pardonnez-moi, coupa Whace en levant la main. Ne seriez-vous pas en train de m'adresser la parole ?
  - Euh, oui, c'est exact, répondit le père Goran.
  - Mais vous n'avez pas le droit. Je suis en quarantaine.

Le père Goran chercha du regard un soutien parmi les autres membres du Conseil, mais tous vérifiaient si leurs lacets, dont leurs sandales réglementaires étaient dépourvues, étaient bien attachés.

- Nous... nous avons réalisé l'iniquité du traitement que vous avez subi après le décès de notre bien-aimé père Bédian et sommes revenus à de plus saines dispositions à votre égard.
  - Pourquoi ce revirement ?

L'abbé Goran s'agita de nouveau. Whace s'aperçut alors que d'autres membres gesticulaient de même et que tous avaient un teint pâle. Il demanda :

- Que vous arrive-t-il donc ? Vous êtes malades ?
- Comment dire ? répondit le père Goran. Nous avons traversé une période de... troubles,

oh rien de bien sérieux, rassurez-vous, mais... eh bien, la convalescence dure un peu plus que nous l'avions estimé initialement.

- Quel genre de troubles ?
- Eh bien des troubles... euh... nous pensons que la consommation de certains légumes nécessitait un travail gastrique que notre constitution n'était pas à même de fournir et... (Il toussota.) Je vous passe les détails.
  - Peut-être étaient-ils hors saison? proposa Whace.
- Peut-être. Frère Aloysius, lorsque nous nous sommes aperçus de votre absence, nous avons tout de suite pensé que vous étiez parti en quête de quelque preuve de ce que vous avanciez. Nous ne pouvons nier que bien peu d'entre nous vous prenions au sérieux, mais après mûre réflexion et au vu de notre situation actuelle, nous avons tenté de considérer vos théories sous un jour nouveau.
  - Et quelle est cette situation actuelle dont vous parlez ?
- Eh bien, disons que... nos sortilèges de protection se révèlent inopérants depuis peu et... notre chère cité a quelque peu tendance à... hmm... disparaître. Les remparts nord et est ne sont plus que brume à cette heure.
- Comment est-ce possible ? s'étonna Whace. Je suis parti il y a à peine deux mois et tout semblait intact. L'Effacement n'a jamais opéré aussi rapidement.
- Peut-être s'agit-il d'une variation de cet effet rétroactif que nous connaissons tous sous le nom de Rétrosort Proportionnel.
- Vous voulez dire que l'Effacement rattraperait le temps qu'il a perdu à cause des barrières magiques de Sushany ?
- C'est cela. À l'heure actuelle, nous pensons que notre répit se limite à quelques semaines, voire une poignée de jours.

Whace croisa les bras.

— Je comprends mieux, maintenant. Il aura fallu que vous soyez au bord de l'agonie pour réaliser que votre orgueil pourrait vous être fatal.

L'abbé Goran répondit nerveusement, oscillant entre son désir de rétorquer sèchement et l'humilité dont il savait devoir faire preuve.

- Comprenez, frère Aloysius, que vos affirmations ne pouvaient trouver expression qu'à la seule condition d'une profonde remise en question de nos dogmes. Cela ne pouvait décemment se faire sans souiller la mémoire de milliers de saint-brusciens défunts qui avaient œuvré avant nous, avant vous, pour étendre nos connaissances des mondes mystiques!
- Pour œuvrer dans l'erreur, oui ! cria Whace. Pour œuvrer dans l'égarement le plus méprisable qui soit, celui dont font preuve les hommes qui refusent à leurs semblables les lumières de leur connaissance.
- Ceci, je vous le garantis, est de l'histoire ancienne. Nous comprenons votre colère, frère Aloysius, elle est légitime. Mais vous-même, qui avez la charge...
  - Aviez la charge.
- ... des jeunes initiés de notre Collège, devriez être le premier à savoir que la nature ne réserve l'accès à l'univers éthérique, et à plus forte raison à l'Humaine Conscience, qu'à une faible proportion de l'humanité.

Il y eut un silence. Puis Whace questionna:

- Qu'attendez-vous de moi?
- Que vous nous aidiez, autant que nous vous aiderons. En somme, que nous oubliions nos querelles et que la fraternité nous réunisse à nouveau. Ainsi seulement, nous pourrons sauver notre monde.
- Je suis d'accord sur le principe, dit simplement Whace après un instant de réflexion. Mais il faudrait un miracle pour que je revienne à Sushany.
- Et pour l'accomplissement d'un miracle, frère Aloysius, seriez-vous prêt à tenter l'impossible ?

Whace hocha la tête. Les membres du Collège sourirent et s'agitèrent.

- Frère Aloysius, cher frère Aloysius! Merci. Nous considérons cet assentiment comme un pardon pour nos péchés à votre égard et votre compassion nous emplit le cœur de joie. Venons-en donc au but: après votre départ, vos livres ainsi que toutes vos recherches ont été conservées par frère Chamdo Jughiel, récemment nommé au Conseil. Nous avons étudié ces documents afin qu'ils nous servent de base dans nos propres recherches. Nous avons exhumé les quelques grimoires qui constituent le fonds Tanole de notre bibliothèque. Je pense que vous serez intéressé par les informations que nous avons recueillies. Frère Chamdo?
  - Bonjour, frère Aloysius. La Paix sur vous.

Whace salua le frère apothicaire.

- La petite chanson que vous soumettiez récemment au Conseil parlait d'une Plume et d'une Chandelle. J'ai d'abord recherché, ainsi que vous l'aviez peut-être fait, quelque indice quant à l'existence d'artefacts répondant à ces noms. Mon échec m'a conduit à penser qu'il s'agissait de termes génériques pour évoquer des actions. Ou peut-être des lieux.
  - J'y ai pensé également.
- Quant à de probables lieux, je suis tombé sur la copie d'une correspondance entre Tanole de Sushany et un homme qu'il appelle Pierre Aube, probablement un philosophe errant ou un poète qu'il semblait considérer comme une sorte d'inspirateur.

Il marqua une pause, puis demanda d'une petite voix hésitante :

- Euh... Peut-être avez-vous déjà parcouru ce...?
- Non. Du moins, je ne m'en souviens pas.

Frère Chamdo se rasséréna:

- Dans cette correspondance, Tanole parle d'un ouvrage intitulé « Langages antérieurs aux Voyageurs » dont il serait partiellement l'auteur.
- Le *Codex Verbis*, acquiesça Whace. Il en parle également en apostille à son manuel d'incantations majeures. Mais personne n'en a jamais trouvé trace. Le monastère lui-même n'en a même pas un exemplaire. Nos prédécesseurs s'en sont peut-être débarrassés.

Frère Chamdo se racla la gorge.

- Hem... euh. La correspondance fait également allusion à un individu que Tanole de Sushany a rencontré et dont il dit, je cite, qu'il « saurait apporter la Lumière ». C'est écrit avec un grand « L ».
  - La Lumière à quoi ?
- J'avoue que je n'en sais rien, répondit frère Chamdo en se grattant le menton. Tanole et ce Pierre Aube semblaient parler d'un sujet entre eux familier et qui ne nécessitait pas d'explications approfondies. Écoutez plutôt :

« Depuis que je le connais, tout me porte à cautionner votre opinion sur l'étrange mutation des fluides éthériques propres à ce monde. S'il est ici ne serait-ce qu'un reste de magie, alors celle-ci passe par l'habileté et le génie d'hommes tels que lui. Ce qu'il parvient à faire est proprement saisissant et je doute qu'il ait la moindre idée de la nature de ce véritable don qui lui a été offert. En ce monde et en ce siècle, il est celui qu'il nous faut. Il saura comment procéder le moment venu et nous apporter la Lumière. J'ai inscrit son identité dans un Prisme que je vous envoie et je l'ai convié à venir vous voir. Il sait où vous trouver. Mais il est quelque peu sauvage et ce me semble, fort peu en vue des autorités de son pays. Il est d'un tempérament fougueux et bagarreur. Je prie pour que cela ne lui joue pas quelque mauvais tour. C'est pourquoi je ne cesse pas pour autant mes investigations et j'ai dans l'idée un autre siècle qui a vu naître un talent similaire. Fortuitement, sachez qu'ils portent le même nom! Ceci fait, je rentrerai chez moi et j'affronterai une fois de plus l'incrédulité de mes pairs.

Je remettrai cette missive à Bapaius, dans l'espoir que vous viendrez la chercher. Il n'est pas peu fier de son Joyau des Mondes. J'ai dans l'idée qu'il organise des escapades régulières vers l'Autre Côté pour aller chercher des couleurs. En échange de quoi, à ce qu'il prétend, il accorde aux poètes un peu d'inspiration pour enrichir mythes et légendes. »

Whace demeura bouche bée. Le père Goran dit :

- Je vois à votre mine que tout ceci vous interpelle.
- Assurément, avoua Whace. Bapaius, le Joyau des Mondes... Il s'agit sans nul doute du royaume féerique de Tontinole. Se pourrait-il qu'il existe une relation entre les Féeriques et la Chandelle ?
  - Frère Aloysius, nous avons réagi comme vous : nous avons écouté notre intuition.

Whace les regarda.

— Vous... vous voulez que j'y aille ?

Ils sourirent.

- C'est assurément une piste que vous auriez suivie si vous aviez fait la même découverte, frère Aloysius, dit frère Chamdo.
  - Dites, vous savez ce qu'il peut en coûter à un mortel de pénétrer un domaine féerique ?
- Nous nous sommes renseignés à ce sujet, répondit l'abbé. Le roi forestier Édoïs, dont les terres jouxtent celles de Bapaius, n'a pas été en veine de détails.
  - Vous a-t-il parlé des groins de cochon ? Et des mains transformées en pieds ?
  - Oui.
  - Et du sortilège de Tapédanse-Toute-La-Nuit?
  - Également.
  - Et du Masque Rigolo de Dronkhy le Tomte?
  - Il nous a fait un exposé de ses effets.
- Alors vous admettez que seul un individu dénué de tout espoir ou de volonté de vivre chercherait délibérément à aller tailler la bavette avec les Féeriques!
- Ou un homme qui aime trop son prochain pour le laisser au triste sort de la disparition de son monde.

Whace, les sourcils froncés, se prépara à rétorquer; mais le père Goran fut plus prompt:

— Frère Aloysius, ce que vous ne pouvez nier, c'est que l'intuition n'est qu'un chemin vers l'Humaine Conscience. Ne pensez-vous pas que d'autres chemins se joignant au vôtre pourraient contribuer à faire une grande route, plus claire, plus sûre, vers la vérité ?

Il y eut un silence de quelques longues secondes. Whace demanda:

- Une fois là-bas, que devrais-je faire?
- Ce que vous faites depuis le début : chercher. À la seule différence que le lieu où vous vous trouverez a de fortes chances de vous révéler nombre d'indices. Questionnez le roi Bapaius au sujet du Joyau des Mondes. Peut-être connaît-il également l'identité de cet homme dont parle la correspondance ?

Whace observa à nouveau un instant de réflexion.

- Hormis l'Effacement, savez-vous ce qui se passe hors de Sushany? demanda-t-il.
- Nous avons entendu parler de l'invasion des Hashiyats et de l'avancée des frontières de l'empire braborjan, répondit formellement l'abbé.
  - C'est tout ce que cela vous fait ? s'offusqua Whace.
  - Que pouvons-nous faire, frère Aloysius ? Nous ne sommes pas des guerriers et...
  - Sushany ne sera bientôt plus. Où irez-vous ? Vous inféoderez-vous à ces monstres ?
  - Certes non, mais...
- Partout dans ce qui reste du monde, vous trouverez des seigneurs et des rois qui continuent bravement à résister au Khanat. Pourquoi ne leur proposeriez-vous pas de les aider dans leur combat en usant de vos pouvoirs ?
  - Mais notre magie n'a pas une vocation offensive, frère Aloysius.
- Bien entendu : elle n'en a aucune, offensive ou quoi que ce soit d'autre. Elle se suffit à elle-même depuis des siècles ! Il serait temps que les choses changent, vous le reconnaissez vous-mêmes. Cela s'applique à l'avenir du monde que nous nous proposons de sauver comme à sa nature. À quoi servira un monde guéri de l'Effacement s'il devient la possession d'un tyran ?

Les membres du Conseil se regardèrent sans mot dire. Le père Goran ne répondit pas.

- Bon. C'est d'accord, soupira Whace. Dès que j'aurai fini mes recherches à Bosotique, j'irai dans la forêt de Tontinole.
  - Quelle est la raison de votre présence à Sinct ?
  - L'autre partie de l'énigme : la Plume. Je recherche le prince Silvan.
- Laissez cela, rétorqua l'abbé. Nous avons contacté un couple d'aventuriers qui est déjà à sa recherche.
  - Qui sont-ils?
- D'après ce que nous avons comme informations, il s'agit de deux fidèles de la Couronne de Sinct. Le premier est un homme d'âge mûr, posé et calculateur. L'autre est un phénomène génétique assez remarquable. Il porte un nom difficile, Jambonshibajobrouffe...
- Ju Umja-Shiba Gultagantenborough, rectifia posément frère Chamdo, non sans avoir jeté un œil sur ses notes.
- Euh, oui, reprit l'abbé. Un garçon vraiment très étonnant, du genre à chasser le gnou à poings nus et à consommer dix kilos de viande crue par jour. Peu bavard à dire vrai, mais fermement décidé à honorer ce qu'il considère comme sa quête.

- Avez-vous tenté de localiser le prince ?
- Oui. Pour une raison inexplicable, il demeure comme absent de la surface du monde.
- Très curieux. Un voile magique?
- Possible. Nous travaillons à le découvrir.
- Bien. Je pense maintenant qu'il est temps de me mettre en route. Je vous remercie, mes frères. Non pour moi, mais pour la mémoire de Bédian Battister, mort avec l'espoir de vous voir revenir à la raison.
  - Merci à vous, frère Aloysius, répondit le père Goran. Et bonne chance.

L'image des moines commençait à se dissiper, tout comme le décor autour de Whace, lorsque celui-ci ajouta :

— À propos, pour vos petits troubles : à tout hasard, essayez d'incanter une trentaine de millispals de l'Inversia Bienvenue sur le potager. Celui de la liste Johannes fera l'affaire.

\*\*\*

La nuit était tombée lorsque Whace revint à lui. Il se trouvait toujours assis dans la même position. Durant les heures qu'il n'avait pas vu défiler, son corps avait été assailli de courbatures. Il se leva avec une grimace douloureuse, regarda autour de lui et s'aperçut que ses affaires lui avaient été volées, hormis, miraculeusement, la vielle que lui avait donnée Gondul Pouchon. Il leva les bras et les laissa retomber sur ses cuisses en un geste d'impuissance.

— Bah, fit-il. Souhaitons au moins que cela suffira à quelque nécessiteux.

Il ramassa sa vielle et se mit en marche, mais après quelques pas, il baissa les yeux :

— Ah, les misérables ! Les bandits ! scanda-t-il. Voler ses souliers à un pauvre ménestrel sans le sou. C'est une honte.

Un vent froid et mordant soufflait. Whace frotta ses bras ankylosés et cria de nouveau :

— Mon manteau! Mon pourpoint! Où sont-ils?

Il passa ses mains sur ses jambes:

— Et... et mes chausses ?

Furieux de ce coup du sort, Whace resserra sa chemise, unique vêtement qui lui restait, autour de son corps transi et commença à errer dans les rues. Il tenta d'incanter une CaloRégulation de sa propre liste. Il pesta, se maudit de n'avoir jamais testé ce sortilège en situation réelle : maintenant qu'il était dans le besoin, il se rendait compte que ses doigts engourdis refusaient de procéder à la composante gestuelle.

Il lui fallait trouver quelque bon feu, une âme charitable qui voudrait bien lui offrir une soupe chaude et un lit, car il savait qu'il ne possédait pas la constitution nécessaire pour survivre bien longtemps à une telle température. Il se mit à frapper aux portes, mais ne fit qu'essuyer des refus. Il fut même par deux fois chassé à coups de bâton. À la dernière maison, on lâcha sur lui un chien énorme avec une gueule hérissée de crocs baveux. L'exercice physique qui s'ensuivit le réchauffa quelque peu, mais les effets furent brefs.

Essoufflé, au bord du désespoir, il déboucha de nouveau sur la grande rue de la ville et tomba nez à nez avec une milice braborjane.

Les soldats, au nombre de douze, l'encerclèrent en s'amusant de sa tenue. Le chef, un grand costaud à la mâchoire proéminente, s'adressa à lui d'un ton péremptoire :

- Un problème, mon gars ?
- Rien de bien grave, répondit Whace en surveillant les soldats. Mon manteau s'est envolé. Je le vois d'ailleurs là-bas, qui est tombé à terre. Je m'en vais le ramasser.

Il s'apprêta à partir, mais le chef, après une seconde de réflexion, agrippa son bras :

- Attendez un peu. Ne seriez-vous pas monsieur Whace, à tout hasard?
- Nenni. Mon nom est... euh, Gondul Pouchon, ménestrel errant. Excusez-moi, mais mon manteau...
  - Monsieur Whace, nous avons reçu ordre de vous arrêter.
  - Vous faites erreur, à n'en pas douter.
- Le général Béthorne nous a fourni une description qui vous ressemble fort, exception faite de vos goûts vestimentaires. Si nous nous trompons, vous serez relâché très bientôt. Veuillez nous suivre.

Whace serra le poing et frappa.

Une douleur sourde envahit sa main lorsque ses phalanges craquèrent sur le menton barbu du chef. Celui-ci ne recula pas d'un pouce, mais devint rouge de colère et répondit aussi sec. Whace alla bouler deux mètres plus loin et perdit connaissance.

\*\*\*

— ...Pri 'cré coup.

L'écho de la voix, ainsi que le contact d'un linge humide sur son visage, firent émerger Whace. Il ouvrit un œil sur un monde embrumé, tenta vainement de faire de même pour l'autre : la douleur l'en empêcha.

- Que... qu'est-ce que vous dites ? ahana-t-il.
- Je disais : Vous avez pris un sacré coup. Est-ce que ça va mieux, maintenant ?

Le visage souriant de Béthorne se dessina dans le flou. Whace leva la tête et considéra les lieux. Cela ressemblait à une cave. Il y avait des relents d'humidité et de viande avariée. Les murs de pierre étaient sombres. Seule une haute petite lucarne agrémentée de barreaux laissait entrer de maigres rayons de lumière. Le sol était couvert d'un tapis de paille sale et d'autres choses indescriptibles.

— À votre avis ? répondit Whace.

Il tenta de bouger, mais ses mains étaient retenues par des chaînes, accrochées à deux solides anneaux situés au-dessus de lui. Il lâcha un murmure injurieux destiné au monde en général. Béthorne se leva. Il agita son doigt, comme il l'aurait fait pour gronder un enfant mal élevé.

- Tss Tsss..., fit-il. Frapper un soldat du Grand Khan, ce n'est pas très subtil.
- Qu'auriez-vous fait à ma place ?

Béthorne parut réfléchir.

— Je l'aurai assommé, je crois.

— C'est bien ce que j'ai tenté de faire, figurez-vous.

Béthorne éclata de rire.

- Ne m'en veuillez pas, Aloysius, mais je n'arrive pas à vous imaginer en lutteur.
- Où est ma vielle?
- Les soldats me l'ont remise. Ne vous inquiétez pas.
- Pourquoi ces chaînes, Béthorne? Vous craignez que je m'en aille de ce trou?
- Qui sait ? L'envie de gesticuler un petit sort pourrait vous titiller l'esprit.
- Bien vu, mais je ne suis pas bâillonné : je peux me limiter à une incantation.
- Je ne pense pas que cela suffirait. Pour sortir, il faudrait que vous persuadiez vos geôliers de vous ouvrir la porte. Or les formules d'AlterConviction nécessitent toutes une composante gestuelle. Sans parler de la Multimorphie ou de l'ÉtherDéplacement qui sont d'un niveau bien supérieur.
  - D'accord. Alors qu'est-ce qui m'attend maintenant?

Béthorne reprit son sérieux et fit les cent pas dans le cachot. Le bruit de ses lourdes bottes ricochait sur les murs suintant d'humidité. Il ôta son chapeau et rejeta ses longs cheveux en arrière.

- J'ai deux scénarii : l'un raisonnable et l'autre désagréable. Lequel voulez-vous entendre en premier ?
  - Va pour le second.
- Dans trois jours, les Braborjans vont fêter le solstice d'hiver à la mode hashiyate : il y aura des jeux de toutes sortes, beaucoup de musique et de boissons, puis le sacrifice d'un prisonnier pour calmer les esprits élémentaires et les inciter à faire en sorte que l'hiver ne soit pas trop rude. Inutile de vous préciser que le sacrifié, c'est vous.
  - Tant qu'à faire. De quelle façon dois-je être sacrifié ?
- Cela dépend. L'année dernière, à Bowlshare, le type a été traîné par deux chevaux dans une rigole remplie de tessons de bouteille et de braises. L'année d'avant, ça a été la fosse aux Trolls. La durée de l'agonie n'est pas un élément essentiel du rituel, plutôt une conséquence de l'imagination *in situ* des organisateurs. La diversité : c'est cela, la règle. L'exécution doit toujours varier d'une année à l'autre.
- Alors vous ne savez pas de quelle façon on va me tuer ? Ou faites-vous exprès de ne rien me dire ?
- Je vous assure, je n'en sais rien. Et je ne suis pas Hashiyat, je ne pourrais même pas vous dire ce qu'ils pourraient inventer.
  - Charmant. Quelle est l'alternative ?
  - Vous partez avec moi.
  - Ha! rit Whace. Celle-là, c'est la meilleure. Et où ça?
- Chercher l'endroit qu'indique ma carte. Et j'ai l'esprit assez ouvert pour accepter de vous assister de la même façon si vous avez une piste quelconque. Qu'en dites-vous ?
- Ce que j'en dis. J'en dis que je brûle d'accepter la mort qui m'attend, quelle qu'elle soit, plutôt que de vous suivre où que ce soit.

Il observa le silence. Béthorne ne dit mot, le regarda, les bras croisés.

— D'un autre côté, continua Whace.

Nouveau silence.

— Et comment comptez-vous me faire sortir d'ici ?

Béthorne s'agenouilla devant Whace.

- Grâce à vous. Vous connaissez la liste Ophonte?
- Sur le bout des doigts.
- Alors donnez-moi le trente-quatrième sort, celui de l'ÉtherDéplacement. Je m'occupe du reste.
  - Je pourrais très bien me débrouiller tout seul, vous n'auriez qu'à me délier.
- Eh, ne me prenez pas pour un imbécile. Vous vous transporteriez au fin fond d'Hashiyata et me fausseriez compagnie avec pied de nez en prime.

### Whace explosa:

- Si je pouvais user de l'ÉtherDéplacement sur de telles distances, cria-t-il, je n'aurais pas passé la moitié de cette histoire à me tuer la santé avec des marches forchmmfff...!
- Silence, malheureux ! siffla Béthorne en plaquant sa main sur la bouche de Whace. Pas si fort. Alors, vous acceptez ?
  - Hmmpff!
  - Oh, pardon.
- Je ne maîtrise pas bien la technique des Transferts, Béthorne. Je peux réussir, mais cela risquerait d'anéantir tout mon potentiel éthérique pour une durée que je ne peux pas estimer.

Ils se regardèrent.

- Bon, dit Whace. Attrapez mes mains. Mettez vos doigts...
- Je sais comment faire, coupa Béthorne. Puis il mêla ses doigts à ceux de Whace en un schéma compliqué.
- Ah bon ? Après tout, cela ne m'étonne pas. Vous n'êtes pas plus magicien que je ne suis lutteur.
  - Taisez-vous et commencez.

Ils fermèrent les yeux. Whace entama une psalmodie lente et sourde qui dura plusieurs minutes. À la fin, Béthorne se leva, secoua la tête comme pour chasser le sommeil. Il sourit.

- Très bien. Faites-moi confiance, vous serez bientôt dehors. Vous me donnez votre parole, n'est-ce pas, que vous acceptez de me suivre ?
- Vous l'avez. Tâchez de faire vite. Cette cellule semble être le refuge de toutes les pestilences du monde.

Béthorne remit son chapeau en place et frappa à la porte de la cellule.

- Et le vœu monastique, Whace?
- Partez vite avant que je ne devienne grossier.

\*\*\*

Durant l'après-midi et toute la soirée, Whace se prépara à l'idée d'être transféré. Il avait

étudié la liste Ophonte par simple curiosité intellectuelle car frère Titus l'Ophonte était un de ses auteurs préférés, mais il n'avait jamais tenté d'incanter aucun des sorts qui la composait. À vrai dire, il avait toujours appréhendé les effets d'un ÉtherDéplacement. Un crochet d'index en trop, ou une octave de moins et l'on pouvait se retrouver disséminé dans l'Absolu. Avec un frisson, il s'avisa que Béthorne, malgré ses grands airs, n'était somme toute qu'un amateur. Une erreur de manipulation était d'autant plus envisageable avec lui.

Vers minuit, un orage éclata. Selon l'inclinaison du vent, une pluie abondante et froide se déversait par la petite lucarne du cachot et venait gifler le visage de Whace. Il ne parvint pas à trouver le sommeil.

Le lendemain, les geôliers le libérèrent de ses liens. Sitôt les gardes sortis, il tenta fébrilement d'incanter. Il opéra le Nihilmuro de Wolfang Pern, sort de neuvième niveau destiné à altérer la réalité d'un mur de matière primaire. Ainsi, il n'aurait plus qu'à pousser la cloison pour qu'elle s'écroule.

Mais la cloison tint bon.

Il tenta alors une incantation plus modeste, un rétrécissement des barreaux de la petite lucarne.

Il soupira.

En désespoir de cause il s'assit, gratta son doigt contre sa paume dans l'espoir d'y voir apparaître une petite flamme.

Il ne fit que s'écorcher.

Il fallait se rendre à l'évidence : tout son fluide s'était tari à cause d'un seul transfert de connaissance et il ne savait pas combien de temps cela pouvait durer. Peut-être des heures, peut-être des jours. Il avait toujours considéré qu'un véritable magicien devait acquérir la maîtrise de son art avec la seule force de sa volonté, principalement parce que c'était le meilleur moyen d'en saisir la nature profonde. Le Transfert était une technique traditionnelle qu'il n'avait jamais reconnue comme légitime.

Il se demanda s'il avait fait le bon choix en écoutant Béthorne. Que lui était-il arrivé ? Pourquoi ne se manifestait-il pas ? Il n'avait jamais eu confiance en cet homme et pourtant, il avait presque aveuglément mis sa vie entre ses mains. Il ne pouvait maintenant rien faire d'autre qu'attendre, si ce n'est prier pour qu'il n'ait pas commis une grossière erreur.

Dans l'après-midi, les gardes entrèrent à nouveau dans le cachot et apportèrent à Whace une cuvette d'eau. Il put se laver et soigner l'énorme bleu qui décorait son visage. On lui apporta également de quoi manger. Whace, qui avait grand faim, s'attendait à quelque quignon de pain rassis et un fond d'eau sale. À défaut, on lui servit un très honnête repas composé de légumes cuits au beurre, de viande de poulet, une bouteille de vin bien frais et surtout, un gâteau. Ce dernier aurait pu convenir pour une famille entière. Il se dressait sur un grand plat de bois aux bords cuivrés, terrassé de crème immaculée, strié de fleuves de chocolat fondu. Le sommet, qui culminait à près de huit pouces, était décoré de fruits confits et de paillettes de sucre de toutes les couleurs.

Whace resta les bras ballants et la bouche ouverte devant ce spectacle. S'il avait retrouvé la voix à temps, il aurait demandé ce que cela signifiait. Au lieu de cela, il prononça une sorte de « Euh... » suffoqué que les gardes ignorèrent.

Cela était trop beau. Même ridicule au vu de sa situation. Une telle attention ne pouvait que cacher un mauvais tour. Peut-être que ce chef-d'œuvre de la gastronomie était bourré de poison? Mais non, puisqu'ils souhaitaient le voir sacrifié, ils n'allaient pas le tuer si tôt.

Il décida de passer outre et s'attaqua à son repas avec une énergie peu commune. Arrivé au gâteau, il se servit du manche de sa cuillère pour se couper une part qu'il jugea être un bon compromis entre la raison et la bombance. Il la mangea en prenant son temps, dégusta chaque bouchée, s'amusa à découvrir les ingrédients de la préparation. Il devina ici le judicieux mariage d'amandes pilées et de crème au beurre, découvrit là un étage de palettes gaufrées entre lesquelles coulait la plus exquise des confitures de mirabelle. L'esprit aventureux de ses jeunes années refit surface. Il grignota le gâteau pendant une bonne heure, forant un tunnel dans la tendresse de la crème, façonnant une fenêtre en plein cintre avec des morceaux de gaufre. Il creusa bientôt dans la tranchée de sa première part et là, Ô bonheur! Il découvrit un cœur de meringue blanche.

\*\*\*

La nuit arriva et Béthorne ne s'était toujours pas manifesté. Pour s'occuper, Whace décida de faire un brin de ménage. Il engrangea dans un coin du cachot toute la paille souillée et dans un autre, toute celle qui lui paraissait raisonnablement propre. Il s'aménagea un matelas de fortune et s'y installa. Ce semblant d'ordre ne fit cependant pas disparaître une odeur étrange et désagréable dont il ne parvenait pas à déterminer la source. Il s'agissait d'un mélange peu ragoûtant, peut-être de chenille écrasée et de lait caillé.

— Allons Béthorne, ne me faites pas languir dans ce trou, dit-il à voix haute.

La fatigue de la nuit précédente, qui avait été un incessant combat contre le froid et l'humidité, eut raison de lui et il s'endormit lourdement.

Le lendemain, il était toujours là. L'odeur également. Il fit un brin de toilette, de l'exercice, s'allongea de nouveau et attendit.

À midi, les gardes arrivèrent avec le repas, accompagné d'un nouveau gâteau, aussi gros que le précédent dont ils remportèrent les restes. Il en fut de même le soir. C'en était trop, il voulait savoir :

- Pourriez-vous dire à Béthorne que je désire m'entretenir avec lui ?
- Le général Béthorne est parti hier soir en mission, répondit le geôlier.

Un frisson de terreur parcourut le dos de Whace.

- A-t-il précisé le moment de son retour ?
- De quoi je me mêle, prisonnier ? Tais-toi et mange, ou tu recevras la bastonnade. Ordre du général.

Et il sortit en fermant à double tour.

Béthorne était parti.

Parti.

Whace sentit la colère monter en lui en même temps que la peur, la frustration et tout un tas de sentiments qui ne siéent guère à un moine. Il se leva et fit les cent pas. Pour couronner le tout, l'odeur âcre et persistante sembla s'accentuer proportionnellement à son énervement.

Il s'était fait berner. Pour une obscure raison, Béthorne devait avoir besoin d'un sortilège d'ÉtherDéplacement. Il l'avait fait capturer à seule fin de le lui extorquer, puis s'en était allé, le laissant entre les mains des Braborjans.

— Béthorne, soyez maudit! hurla-t-il.

Il se rua sur la porte et frappa comme un dément.

— Laissez-moi sortir, bande de sauvages ! Je suis un puissant magicien, je vais vous faire rôtir comme des saucisses si vous ne m'ouvrez pas !

Il y eut un bruit de verrou, puis la porte s'ouvrit. Les geôliers entrèrent lentement.

— Ah oui? fit mielleusement l'un d'eux.

Un rayon de soleil passa sur le visage de Whace et l'éveilla. Il se sentit pris d'une affreuse migraine, qu'il mit sur le compte de cette nouvelle nuit passée enchaîné au mur comme une bête. Son œil blessé, toutefois, pouvait s'ouvrir un peu plus que la veille. Il pensa que dans quelques jours, il n'aurait plus qu'un modeste hématome ceignant ses paupières.

Puis il se souvint avec effroi qu'il entrait dans le troisième jour de son incarcération. Si Béthorne lui avait vraiment joué un sale tour, il était en train de vivre ses dernières heures. Cette pensée l'accabla. Il se sentit hagard, à tel point désespéré que l'envie lui vint d'attendre stoïquement la mort.

Il chassa cette idée de son esprit et lutta contre tout renoncement, malgré le fait qu'il se savait dans la plus pitoyable de toutes les situations qu'il avait traversées dans sa vie.

Il ferma les yeux, pria, puis se mit à méditer. Il repensa aux années heureuses passées à Sushany où, sous l'égide du frère, puis de l'abbé Bédian, il s'était éveillé aux arcanes de la magie et avait abreuvé sa soif de connaissances. Il remonta plus loin encore, se vit petit garçon dans une modeste chaumière. Sa mère vivait dans un bois, en retrait d'une petite communauté de fermiers pour qui elle concoctait des élixirs et des philtres de toutes sortes. Il revit même l'image d'un père immense, un mercenaire solitaire qui sentait les épices et le cheval, qui un jour était parti sans jamais revenir. Il revit sa mère éplorée appeler parfois son amour perdu dans le Rond d'étoiles.

— Maman!

Les rires tonitruants, plus que son propre hurlement, tirèrent Whace de son demi-sommeil.

- C'est trop tard pour appeler ta mère, chansonnier. C'est l'heure de passer à la casserole !
  - Bon dieu, c'est qu'il empeste, le bougre!

On le traîna sans ménagement à l'extérieur du château. C'était la fin de l'après-midi, le ciel était voilé de gros nuages. Une petite brise froide et sèche soufflait sur la ville.

Plusieurs centaines de personnes s'étaient amassées autour des douves, qui avaient été vidées. Seules quelques flaques croupies subsistaient encore, alimentées par de petites rigoles suintant des murs d'enceinte. La foule s'agglutinait également sur les contreforts et entre les créneaux du chemin de ronde d'où flottaient des drapeaux braborjans. Whace fut amené à michemin du pont-levis où l'attendaient quatre cavaliers, parmi lesquels Whace reconnut le dénommé Tajiq. Celui-ci s'approcha et prit la parole :

- Je suis Balibor Tajiq, gouverneur de Sinct. Je suis honoré de contempler celui qui, par son sacrifice, contribuera à susciter la clémence de la nature pour la saison à venir.
  - Tout l'honneur est pour vous, dit Whace.
  - Avez-vous apprécié le gâteau ?
  - Je dois l'avouer : oui.

- Fort bien. Vous êtes donc prêt.
- C'est-à-dire?
- La règle est simple. Vous allez être déposé au fond des douves. Si vous parvenez à y survivre jusqu'à la tombée de la nuit, alors cela signifiera que les esprits étaient déjà favorablement disposés à notre égard et que dans leur grande mansuétude, ils auront décliné l'offrande que vous représentez.
  - Alors, je serai libre?
- Alors nous considérerons les fautes responsables de votre incarcération avec plus de clémence. Vous serez au moins sûr de ne pas mourir sous la torture.
- Cette nouvelle me met du baume au cœur. Si ces deux babouins me lâchaient un instant, je sauterais de joie.
- Vous allez en avoir l'occasion, car voici l'heure des réjouissances. Commencez par sauter dans les douves.
  - Quoi... de cette hauteur ?

On le poussa.

Il atterrit en hurlant dans un tas informe et gélatineux qu'il ne chercha pas un seul instant à identifier, mais qui amortit sa chute. Tout en haut, les spectateurs criaient et s'agitaient. Le gouverneur Tajiq parvint à la hauteur de Whace, tira sur les rênes et cria :

### — Ouuuvrez!

La foule répondit par des cris de liesse et des vivats. Tous les visages se tournèrent vers le fond des douves. À une centaine de mètres de Whace se trouvait une ouverture dans le flanc de la muraille, certainement un tunnel dont la herse, qui en condamnait l'accès, venait d'être remontée dans un cliquètement sinistre.

Un son hideux se fit entendre. Cela ressemblait au gazouillement de dizaines de flûtes manipulées par autant d'enfants simplement désireux de faire du bruit, mais auquel s'ajoutait, comme en écho, des grognements porcins.

Comme la foule exultait de plus belle, Whace regarda dans la direction du tunnel...

... et aperçut la Chose.

Il s'agissait d'un énorme corps de chenille blanc tacheté de brun, au-devant duquel saillait un appendice crânien ovale. Cela n'avait pas d'yeux, mais une trompe grise et pustuleuse s'agitait par-devant, reniflant et cherchant.

Whace sentit ses jambes se dérober. L'odeur pestilentielle se fit plus forte et il comprit alors qu'elle provenait de lui-même. Ces pâtisseries dont on l'avait gavé contenaient certainement un produit dont la puanteur jaillissait maintenant par tous les pores de sa peau et qui avait manifestement pour fonction de guider le monstre vers lui. La trompe se figea soudain, semblant fixer Whace.

Par trois fois, une épaisse brume en sortit, pétaradante. Derrière l'appendice crânien, le dos se gonfla, ouvrant des fentes desquelles jaillirent des dards saillants.

Whace balaya à toute vitesse son esprit en quête d'un sort susceptible de le tirer de ce mauvais pas. Il se souvint d'un Rétrodoriférant de niveau trois dont les saint-brusciens se servaient pour contenir les odeurs de la porcherie du monastère. Il ne savait pas si cela pouvait marcher sur lui, mais il n'avait rien à perdre. Il incanta à sept millispals : en vain. Il tenta à trois, puis à deux millispals : il sentait toujours aussi mauvais.

— Pas de panique, se dit-il. C'est énorme. Et ça ne semble pas avoir de membres inférieurs. Ça doit avoir du mal à se déplacer. Je n'ai qu'à...

Le corps énorme du monstre se contracta d'arrière en avant et il fit un bond extraordinaire. Puis un deuxième. Puis il fonça à une vitesse surprenante, glissant sur les flaques boueuses en se déplaçant à la seule force de ses muscles abdominaux.

Whace prit ses jambes à son cou. Les gens défilaient au-dessus de lui en braillant et en agitant les bras. Certains lui jetaient des pierres pour tenter de le ralentir, mais Whace se dit qu'il allait bien trop vite pour qu'un tir fût ajusté sur lui.

Il courait encore lorsqu'il s'avisa qu'il venait de clôturer un tour entier des douves. Il se retourna, vit que le monstre se rapprochait. En haut, il aperçut le gouverneur Tajiq qui le suivait à cheval en scandant des encouragements. Whace ne sut pas vraiment s'ils étaient destinés à lui ou au monstre. Il repartit de plus belle, cette fois en tenant les pans de sa chemise pour ne pas se prendre les pieds dedans. Il entama son troisième tour ; il soufflait comme une baudruche qui se dégonfle et sentait poindre une douleur maligne entre ses côtes.

Il était clair qu'il ne tiendrait jamais un autre tour. Aussi prit-il son élan et se jeta vers les parois des douves. Avec la force du désespoir, il parvint à agripper une racine qui pendait. Il s'y accrocha et se mit à grimper, lorsqu'un homme s'approcha et lui prit les bras, tentant de lui faire lâcher prise. Whace serra les dents, balança ses maigres jambes vers le haut. Il glissa ; en dernier ressort, attrapa le bras de l'homme qui bascula vers l'avant ; ils tombèrent tous les deux au fond des douves, Whace en roulant tout au long de la pente, l'homme en décrivant une spirale disgracieuse avant de faire un plat sur le dos.

Whace tomba violemment sur l'homme dont les côtes craquèrent. Le monstre n'était plus qu'à dix mètres tout au plus. Whace se releva, recula, trébucha. Le souffle court, le visage décomposé, il attendit la mort.

Mais le monstre se rua sur l'homme blessé. La trompe s'allongea ; le malheureux fut aspiré et vint se coller, hurlant, à l'orifice de la trompe. La créature se cabra ; sur son dos, les dards s'agitèrent et s'entrechoquèrent en produisant un son cristallin comme des épées se croisant furieusement. Il agita sa proie hurlante, la frappa sur le sol à maintes reprises puis la jeta en l'air. L'homme voltigea, puis vint s'empaler sur les saillies dorsales du monstre.

La foule exulta et Whace sut qu'un répit, si inopportun et horrible fut-il, lui était offert. Il se leva doucement, recula avec précaution. Puis, lorsqu'il s'estima à distance respectable, il reprit sa course, mais sa faible endurance ne le mena pas bien loin et une douleur sourde dans les côtes l'obligea à s'arrêter pour reprendre son souffle.

Il était conscient qu'il n'aurait jamais la force de fuir ainsi pendant des heures. Son regard paniqué balaya les alentours, en quête d'idées ou d'espoir. Au moment où il entendit le chœur de flûtes et de cochons qui se rapprochait, il avisa une grosse pierre, qu'il se décida à extirper de la boue. Mais il ne parvint à la soulever qu'au prix d'un tel effort, qu'il douta de sa capacité à en user de quelque façon. Quand bien même, il était trop tard : le monstre était sur lui. Whace hurla, recula et trébucha une nouvelle fois.

Les muscles dorsaux de la créature se contractèrent et les dards jaillirent. La trompe s'allongea et aspira ; elle dégageait une puanteur infecte, une bave sanguinolente suintait de ses lèvres noires et charnues. Soudain, la pierre que Whace tenait encore lui échappa des mains et partit s'engouffrer dans la trompe.

Le monstre cessa de gazouiller. Se cabra vers la cohue hurlant des vivats, brandit sa trompe. L'appendice crânien vira au rouge sous un effort soutenu. Puis, avec un « Pop » retentissant, la pierre jaillit à une vitesse fulgurante. Le gouverneur Tajiq se trouva sur son

chemin ; il fut désarçonné sous le choc, s'écrasa au milieu de la foule et mourut, la tête en bouillie.

Un répit. Whace se releva et reprit sa course désespérée vers nulle part. Ses douleurs intercostales virèrent à l'insupportable et au bout d'une centaine de mètres, il s'effondra.

L'accès à l'antre de la bête se dressait devant lui, béant, herse relevée. Combien de tours des douves avait-il accompli sans envisager cette option? Une rupture dans l'équation fuite-fatigue-mort, un espoir, même fragile. Il s'y engouffra et disparut aux yeux de la foule. Il dévala une vaste galerie, trébucha plusieurs fois dans l'obscurité chaque seconde plus épaisse, pour bientôt accéder à un endroit qu'il assimila tout de suite à un temple au plafond soutenu par six énormes piliers, abandonné aux moisissures et à l'humidité. Il y régnait une odeur épouvantable. Au pied des piliers se trouvaient d'étranges masses noires et luisantes. À y bien regarder, quelque chose bougeait à l'intérieur. Soudain, Whace, au comble de l'effroi, vit six nouveaux monstres émerger en couinant et en sifflant.

Il lâcha un juron et fit demi-tour.

Mais il était trop tard : son premier poursuivant se trouvait là, ondulant vers lui lentement, comme s'il savait que sa proie ne pouvait plus lui échapper.

Whace s'immobilisa.

Un souffle chaud l'envahit. Le monde autour de lui devint flou, s'estompa.

Il se vaporisa dans le néant.

\*\*\*

Annonçant la venue de la nuit, la brume céleste au-dessus de Bowlshare allait s'épaississant. Ugo se détourna brusquement de sa maquilleuse et demanda d'un ton qui ne sollicitait qu'une seule réponse :

— Cela me va-t-il?

Les damoiseaux s'agitèrent et gazouillèrent en chœur :

- Oh mon Pierrot, tu es magnifique!
- Il ne se peut mieux!
- Cela tient du génie!

Un coin des lèvres d'Ugo remonta, esquissant un sourire de satisfaction. Il s'était paré d'une grande robe blanche et d'une chemise ample, dont le col et les manches étaient bordés de dentelles. Son visage était entièrement recouvert de fard blanc. Un sourcil levé haut et une larme, peints en noir, agrémentaient son œil droit. Sur sa tête trônait un bonnet blanc amidonné, du sommet duquel pendait un pompon.

- C'est assurément ainsi que tu devais être.
- Depuis toujours!

Ugo soupira.

- Eh oui. J'ai parcouru un long chemin et j'ai mis du temps pour atteindre la vérité. Mais j'y suis parvenu. Le Grand Livre n'attend plus que je passe à l'action.
  - C'est bien toi le Sauveur, Pierrot.
  - C'est l'évidence même!

On tambourina à la porte.

— Qu'est-ce que c'est ? scanda Ugo d'une voix contrariée.

Un garde entra, visiblement inquiet d'avoir à déranger son maître.

- Excellence. Le Premier Lieutenant Walrus de la Maisnie est là... avec son prisonnier.
- Ah! exulta Ugo. Dites-lui de se présenter à la salle du trône. J'arrive immédiatement.

Quelques minutes plus tard Ugo arriva entouré de ses damoiseaux de compagnie. Le Premier Lieutenant, un homme grand et sec au visage creux, attendait avec trois autres soldats. À leurs pieds se trouvait le prisonnier, ou ce qui restait de lui. Enchaîné, en haillons, son corps n'était plus qu'une plaie sanguinolente et violacée. Un de ses yeux était fermé par un énorme hématome. Quelques dents manquaient parmi le chaos de chair qui restait de sa bouche; on lui avait néanmoins laissé sa langue pour qu'il puisse parler. Son avant-bras droit, gonflé et bleu depuis le coude, semblait mort et pendait lamentablement.

Ugo s'approcha de lui, le considéra d'un regard froid, penchant légèrement la tête comme s'il jaugeait la valeur du travail accompli. Puis il s'agenouilla à sa hauteur et dit d'une voix douce :

- Tu m'entends?

L'homme resta prostré, le visage vers le bas. Ugo leva des yeux interrogateurs vers Walrus, qui appliqua une violente claque sur le crâne du prisonnier.

— Tu es devant le Grand Khan! Lève la tête et réponds aux questions!

Il émergea. Son œil valide s'ouvrit légèrement et il considéra Ugo. Il haleta un murmure rauque ; le Braborjan grimaça de dégoût et se releva.

- Il paraît que tu as quelque chose à me dire, soldat ? Parle, je t'écoute.
- N... nous avons accompagné le général Béthorne vers un lieu où il voulait tendre une embuscade.
  - Où cela ? Et pourquoi ?
- À l'est de Qastar, à quinze lieues de la route du nord. Nous avons capturé un jeune garçon.
  - Qui donc?
  - Le... le prince Silvan de Sinct, votre Altesse.

Il gémit, grimaça et se mit à pleurer :

- Donnez-moi à boire...
- Tu auras à boire lorsque tu auras terminé de tout me dire, rétorqua Ugo d'une voix calme.
- Le général B... Béthorne... nous a payés... pour emmener le prince Silvan chez son complice, le magicien Améthéon.
  - Et où habite cet Améthéon?
- Sur la p... presqu'île de Janoshi, au sud du Worhany. Il habite un castel... à la pointe ouest.

Ugo tourna en rond, les mains dans le dos.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? maugréa-t-il pour lui-même. D'abord ce satané moine sushanien qui disparaît et puis maintenant...

Il se tourna brusquement vers Walrus:

- Vous avez retrouvé Whace, au fait?
- Non, Excellence, répondit le Premier Lieutenant. Voilà six jours que nous fouillons la ville et les environs. Aucune trace de lui.

Ugo s'arrêta et soupira. Il claqua des doigts vers les damoiseaux. Deux d'entre eux s'approchèrent et commencèrent à retrousser minutieusement ses longues manches.

— Apportez-moi une cuvette d'eau et un linge ! cria-t-il à deux serviteurs situés près de la porte à double battants.

Les bras en croix, il s'adressa de nouveau au prisonnier.

— Et tu as été payé combien pour cet acte ? demanda-t-il d'un ton placide.

L'homme tremblait et gémissait lamentablement, manquant constamment de s'effondrer. Mais la poigne brutale des gardes le maintenait à genoux.

— D... dix daari.

Ugo marqua une pause, regardant ses damoiseaux qui s'occupaient de ses manches.

- Où est le général Béthorne ?
- Je... je ne sais pas... je ne sais pas...

Les damoiseaux, ayant terminé avec ses manches, reculèrent. Ugo s'approcha du prisonnier.

— Cette trahison ne t'aura pas rapporté qu'une somme dérisoire : regarde-toi, dans quel état tu es. Cela valait-il la peine ?

Pour toute réponse l'homme gémit de plus belle. Ugo s'adressa à Walrus :

- Savez-vous où peut se trouver Béthorne?
- Nous n'en avons aucune idée, Excellence. J'ai envoyé un ordre d'arrestation vers Sinct et nos principaux postes de province aujourd'hui même, mais d'après ce que nous avons compris, l'enlèvement remonte à plus de quinze jours. J'ai également adressé un message au seigneur Aiguul de Jaffor, de la province du Worhany, pour qu'il expédie un détachement chez cet Améthéon.
  - Vous avez bien fait.

Les deux serviteurs revinrent avec de l'eau et des linges.

— Quant à toi, reprit Ugo à l'intention de l'homme, ce que tu as fait est très vilain. Tu m'as trahi en obéissant à un traître, puis tu l'as trahi en passant aux aveux. Je déteste la trahison, la couardise et la faiblesse.

Il fit jaillir de son fourreau une petite dague.

À une centaine de mètres du Caillou, dissimulé derrière un tas de foin sale et de tonneaux vermoulus, se trouvait une cinquantaine de Gsungs en habits somptueux réunis autour d'un couple. Le jeune homoncule brandit avec fierté une couronne de pétales de roses et la tendit à sa promise, qui sourit béatement. C'est alors que le cri retentit, semblant tomber des étoiles. Il était long, perçant et glaça le sang de tous. Un gros homoncule vêtu d'un pourpoint étriqué s'approcha du couple. Ils échangèrent quelques mots et organisèrent une retraite prudente à l'intérieur du tas de foin.

— Et voilà! dit Ugo avec un sourire.

Il se releva, jeta à terre la dague et la langue ensanglantée, secoua ses mains en les tenant loin de son habit. Puis il se retourna et les trempa dans la bassine d'eau.

— Crucifiez-le à la porte d'entrée, ordonna-t-il à Walrus en se saisissant d'un linge pour s'essuyer les mains. Puisqu'il veut de l'eau, vous lui en donnerez, mais seulement une fois tous les trois jours pour qu'il vive le plus longtemps possible. Cet Améthéon : ne le tuez qu'après interrogatoire. Retrouvez Béthorne et amenez-le-moi vivant ; je m'en occuperai personnellement.

## - Chapitre VIII -

## Bapaius jette le Barbu avec l'eau du bain

Déséquilibré par le changement subit de décor, Whace partit à la renverse. Il resta étendu à terre un moment pour reprendre ses esprits. Alors qu'il se redressait, il entendit derrière lui un rire tonitruant.

- Béthorne!
- Vous alors, vous êtes impayable, rétorqua le guerrier tout en continuant de s'esclaffer.
- Il n'y a pas de quoi rire, je vous assure.
- Si vous voyiez votre tête, mon pauvre ami...
- Avez-vous la moindre idée de ce que je viens de vivre ? cria Whace, hors de lui.
- Oui. Ils vous ont donné en pâture à un gastrodile à lames. Les marais à l'est de Sinct en regorgent, à ce qu'il paraît. Celui-là était un petit. Dites, vous savez que vous sentez très mauvais ?

Whace se retourna et constata qu'ils se trouvaient au sommet d'une crête boisée d'où l'on pouvait apercevoir, en contrebas, la ville et le château. Le guerrier semblait avoir campé ici depuis son départ, deux jours auparavant. Un petit abri fait de branchages, ainsi qu'un cercle de cendres, se trouvaient à quelque distance. Whace s'approcha de Béthorne.

- Pourquoi ? demanda Whace.
- Pourquoi quoi ?
- Pourquoi m'avez-vous fait attendre? Pourquoi m'avez-vous fait endurer cela?
- Calmez-vous. Après tout vous êtes vivant, non ? Vous déplacer depuis votre cachot était la meilleure façon de donner l'alarme et de faire naître des soupçons à mon encontre. Et je pourrais encore avoir besoin de ma position dans l'armée braborjane.
  - Cette explication ne me suffit pas et je suis encore fou de rage. Continuez.
- Il fallait un moment judicieux pour lancer le sort, attendre que vous vous trouviez dans une situation qui ne permettrait aucun doute quant à votre décès. Lorsque vous êtes entrés dans la tanière du gastrodile, j'ai pensé que les gens ne s'attendraient pas à vous en voir ressortir vivant. Et voilà.

Béthorne sourit et laissant Whace en plan, se dirigea vers un bosquet d'arbres. Il revint en tenant la bride de deux chevaux.

- Vous savez monter? demanda-t-il.
- Oui, un peu. Je... je n'ai jamais galopé.
- C'est ce qu'il y a de plus facile, je vous apprendrai en cours de route. Voici des

vêtements chauds. Et j'ai votre vielle, aussi.

- Où comptez-vous aller? demanda Whace.
- Pour l'instant, le mieux est de mettre le plus de distance possible entre nous et les garnisons braborjanes. Nous allons partir à la faveur de la nuit et remonter le fleuve jusqu'au gué, où nous prendrons vers le nord.

Après réflexion, il rajouta:

— Vous pourrez y prendre un bon bain. Je ne sais pas si je tiendrai longtemps à voyager en votre compagnie si vous continuez à empester de la sorte.

Durant son incarcération, Whace s'était promis que, dès qu'il reverrait Béthorne, il ne manquerait pas de s'excuser de ce qu'il lui avait dit à Bowlshare. Mais une fois de plus, la colère venait d'anéantir sa volonté. Il se renfrogna, sortit du paquetage une grande cape fourrée et la jeta sur ses épaules. Enfin, il se hissa en selle.

- Béthorne.
- Oui?
- Merci. Pour m'avoir sauvé la vie.
- Il n'y a pas de quoi.
- Égilée.
- Oui, Aloysius?
- Le jour viendra où je vous ferai ravaler votre perfidie.

\*\*\*

Le lendemain à l'aube, ils atteignirent le gué. Béthorne alluma un feu tandis que Whace tentait de se débarrasser de son odeur. Il ne parvint pas à la faire disparaître entièrement, mais il sembla qu'elle était déjà moins forte. Ils se restaurèrent, puis Béthorne sortit sa carte.

- C'est curieux, dit Whace. Je ne parviens pas à reconnaître ces symboles, qui semblent être des noms de lieux ou de régions.
- Moi non plus, répondit Béthorne, je ne les connais pas. Cela n'a rien à voir avec du bhiall et pourtant, ce document date de cinq siècles.
- C'est votre estimation personnelle ? demanda Whace en jetant vers le guerrier un regard incrédule.

Béthorne ne répondit pas et fit circuler son doigt sur la carte.

- Voyez ceci : cela semble être la frange est, ici et jusqu'à la baie de Nehl, là. Et cette masse, là, pourrait être la forêt de Tontinole.
  - Qu'est-ce qui vous fait dire ça?
  - Ce promontoire au centre : il y a fort à parier qu'il s'agit de la colline des Forestiers.
- C'est le seul indice, dit Whace. Le reste du dessin, vers le nord, ne correspond en rien à la réalité. Ici, à la place de cette lande, devrait logiquement se trouver la mer.
- C'est exact. La majeure partie du bas de la carte est reconnaissable, mais le reste semble n'être que fiction. Je n'ai trouvé aucune explication à cela.

Béthorne se gratta la barbe.

- Vous m'aviez parlé d'un lieu dont l'accès requérait la magie, dit Whace. Lequel est-ce ?
- Vous voyez ce signe, devant la forêt de Tontinole ? C'est un petit pentaèdre.
- Oui. Et alors?

Béthorne retourna la carte. Sur l'envers se trouvait la reproduction en plus grand du pentaèdre. À l'intérieur des cinq côtés se trouvait une série de symboles mystérieux. Au centre était le dessin d'un objet oblong, une sorte de pierre, elle aussi gravée de runes inconnues.

— Ceci me fait penser à une formule, mais je suis incapable d'en trouver la clé. Connaissez-vous ces signes ?

Whace prit le document à deux mains et l'étudia, les sourcils froncés.

- Les signes, non. En revanche, cela, au centre, semble être la représentation traditionnelle d'un objet connu sous le nom de Joyau des Mondes.
  - Qu'est-ce que c'est que ça?

#### Whace ricana:

— C'est à se demander si vous avez ouvert le moindre bouquin lors de vos études, mon pauvre ami. Le Joyau des Mondes est la propriété du roi lutin Bapaius, du Shee de Tontinole. On ne connaît pas vraiment sa nature exacte ni ce qui lui vaut son nom, mais c'est un objet auquel, manifestement, les Féeriques attachent une grande importance. Ne connaissez-vous pas la chanson populaire :

Bapaius en son Joyau Larido se mire Bapaius en son Joyau Larido se trouve beau

- Non.
- Ma mère me la chantait quand j'étais enfant.
- C'est curieux, je ne savais pas que les moines avaient des parents. Je pensais plutôt qu'on les trouvait beuglant dans un couffin à la porte du monastère les soirs d'orage.

Whace fronça les sourcils.

- Bon bon, tempéra Béthorne en réprimant un sourire. Cela est fort bien : il est clair que voilà notre piste. Nous devons trouver ce roi Bapaius et lui poser quelques questions.
  - Je suis d'accord. Avez-vous déjà entendu parler de la nature des domaines féeriques ?
- Je suis originaire des plateaux de Lopal. Les gens parmi lesquels j'ai grandi s'échinent depuis des générations à tirer leur maigre provende d'une terre ingrate. Ils ont toujours eu du mal à accepter l'existence des choses qu'ils ne voyaient pas. Je suis une exception, mais on ne renie pas facilement ses racines.
  - Alors vous passerez en premier.
- Si cela peut vous faire plaisir. De toute façon, nous allons devoir demander un saufconduit à Édoïs, le roi forestier. Le domaine est en plein milieu de ses terres.

Béthorne rangea sa carte. Ils finirent leur repas en silence et arrosèrent le tout d'un gobelet de vin.

— Je n'arrive toujours pas à comprendre ce qui vous pousse à croire que cette carte est un

élément déterminant dans notre quête, dit Whace.

- Dites-moi, lui répondit Béthorne, comment êtes-vous arrivé à Bowlshare, la première fois ?
- En marchant. J'ai quitté Sushany et je me suis dirigé avec le soleil en essayant de tenir mon cap vers le sud.
  - Pourquoi en essayant?
  - Parce qu'il n'y avait aucun point de repère.
- Exact. Il n'y a aucun point de repère. Aucune concrétion, aucune imperfection, juste un éternel plat, un désert qui n'en est pas un à la place d'une terre, autrefois riche de vallons, de steppes et de hautes montagnes, que l'on appelait Hashiyata. Savez-vous comment on nomme ce désert qui n'en est pas un ?
  - Le Parchemin, je crois...
  - Judicieux, n'est-ce pas ?
  - Ce n'est qu'une vue de l'esprit.
- Whace. N'avez-vous jamais pensé que ce que nous appelons l'Effacement pourrait n'être qu'une gigantesque illusion qui s'estompe, que sa magie disparaissant redonne sa place à la réalité ?
- Votre théorie est plus que discutable. Aucune loi physique ou éthérique ne pourrait faire accepter l'idée d'un monde griffonné sur un morceau de papier. N'avez-vous aucun élément pour étayer vos propos ?
- Juste une question. Si l'Effacement se contente de faire disparaître la surface du monde, alors pourquoi les montagnes ne gardent-elles pas leurs reliefs ? Pourquoi les criques, falaises, vallées, collines et autres aspérités naturelles ne restent-elles pas visibles, se contentant d'être dénudées ?

Whace regarda le guerrier un instant, puis se détourna et resta silencieux.

\*\*\*

Tontinole restait, depuis la disparition de la grande sylve à l'ouest d'Hashiyata, la plus grande forêt existante. Elle s'étendait sur plus de deux cents lieues du nord au sud, était traversée par trois fleuves importants et recouvrait les vestiges de dizaines de cités laissées à l'abandon par des peuples oubliés. Sa plus grande superficie s'étendait en basse altitude où elle ne laissait que peu de place aux landes investies par les hautes herbes. Son relief était bosselé, vallonné, ce qui rendait sa traversée difficile. Les bêtes sauvages ou incongrues étaient légion. D'autre part, la simple hypothèse de l'existence d'un domaine féerique quelque part au cœur de ses frondaisons décourageait bon nombre d'aventuriers désireux d'atteindre les rocheuses du nord. Ils préféraient rallonger de plusieurs jours leur voyage, plutôt que d'écourter leur vie à cause du tempérament facétieux des représentants du peuple féerique.

Cependant, le plus saisissant spectacle qu'offrait la forêt de Tontinole était Chaïne, la Colline. L'immense promontoire, qui semblait surgir de sous l'univers végétal, se dressait à une hauteur vertigineuse. Sa circonférence était de plusieurs lieues et l'on pouvait voir son sommet bombé à plus de quarante lieues à la ronde.

Les Forestiers formaient un peuple fier, mais dont les manières crues déplaisaient la plupart du temps. Leur discrétion convenait à tout le monde et à défaut d'autres relations, ils

se contentaient généralement de faire un peu de commerce avec les royaumes ou domaines voisins. Le peu de ce que les gens savaient sur le forestier basique se résumait à une grossière idée de chasseur à demi nu sautant de branche en branche, rustaud et paillard, un génie du camouflage organisant des guets-apens sanglants qui se terminaient toujours par un festin cannibale. Bien entendu, les forestiers n'étaient aucunement des cannibales, mais le reste de la description correspondait à une certaine réalité.

L'autre réalité était, du moins en d'autres temps plus paisibles, leur joie de vivre. Alors qu'il avait vingt et un ans, le prince Haldesine avait été chargé par son père de mener une mission diplomatique dans le royaume de Chaïne, afin d'étendre les relations commerciales de Sinct. C'est en ce lieu enchanteur et encore fort méconnu que le prince se lia d'une franche amitié avec le jeune roi Édoïs. Par ailleurs, il tomba éperdument amoureux de la sœur de son nouvel ami, la belle et farouche Mélielle, future mère de Silvan. Par leur mariage, Sinct et Chaïne scellèrent des relations durables et de grande qualité.

L'amitié qui s'instaura entre les deux familles royales n'était pas de celles qui ne sont qu'apparence et courbette. Le temps aidant, elle devint profonde et gagna même les deux peuples. Une route fut aménagée à travers la forêt, indépendante de celle du nord, plus longue et moins sûre, pour rallier directement les deux royaumes. Elle passait aux abords d'une poignée de petits domaines indépendants. Lorsque ceux-ci tombèrent les uns après les autres sous le joug braborjan, la route devint impraticable par Sinct et Chaïne qui, d'un commun accord, déclarèrent ouvertement leur intention de s'opposer au Grand Khan.

Whace et Béthorne évitèrent judicieusement cette route, lui préférant celle du nord, ce qui rallongea quelque peu leur voyage. Au moins, ils ne risqueraient pas un contrôle braborjan ou une embuscade des sujets de Chaïne dont la philosophie, depuis le début des conflits, était de cogner d'abord et de discuter ensuite.

L'appréhension les gagna alors qu'ils passaient non loin d'un camp retranché braborjan près d'Ygrid, capitale du duché de Cavaël. Whace, qui n'avait pas l'habitude des longs voyages à cheval, se plaignait d'avoir le séant douloureux. Mais Béthorne jugea plus opportun de sauter une halte et de continuer le voyage jusque fort avant dans la nuit. À un moment, le guerrier parut paniqué et déclara qu'ils étaient suivis. Il décida de forcer l'allure. Restant sourd aux protestations de Whace, il donna une violente claque sur la croupe de son cheval avant de partir lui-même au galop. Whace manqua plusieurs fois d'être éjecté de sa selle. Il serra l'encolure de sa monture comme un étau et ferma les yeux. Il hurla des ordres, tira sur la bride chaque fois que son équilibre précaire le lui permettait. Mais le cheval avait compris qu'il avait affaire à un esprit conciliant et n'en fit donc qu'à sa tête. Whace eut même le sentiment que certains hennissements ressemblaient à des rires narquois.

À tout le moins, il s'avisa, en la circonstance, que son corps même crispé de frayeur ne sécrétait plus aucune odeur désagréable : il était guéri.

Les jours suivants passèrent sans autre mésaventure. Whace tentait parfois de formuler un sortilège, histoire de vérifier si son potentiel s'était rechargé. Il prenait principalement pour cible le dos de Béthorne avec des altérations capillaires mineures, des démangeaisons ou des illusions métamorphiques. Tous ses essais furent vains.

\*\*\*

Ils arrivèrent à l'orée de Tontinole par une belle aube. Il faisait froid, mais le ciel était

envahi de nuages colorés. Il leur fallut encore deux jours de voyage dans les ombres sylvestres pour atteindre le seuil de la Colline. Il n'y avait plus de chemin depuis longtemps, mais les grands arbres étaient encore assez espacés pour permettre le passage des chevaux. De temps en temps, ils traversaient de petites clairières où s'engouffraient les rayons du soleil.

- Je n'en ai aucune preuve, déclara Whace brusquement, mais je suis persuadé que nous n'étions pas suivis.
  - De quoi parlez-vous?
  - Il y a quelques jours, près d'Ygrid. Nous n'étions pas suivis.
  - Qu'est-ce qui vous fait dire cela ?
  - Vous avez inventé cette histoire pour créer le prétexte à lancer mon cheval au galop.

#### Béthorne minauda.

- Oh voyons Aloysius, pourquoi aurais-je fait cela?
- De plus, tempêta Whace en désignant son cheval, cette tête de mule a mené la danse pendant tout le voyage. Quand je tirais à droite, il allait à gauche et inversement. Je suis sûr que vous l'avez choisi exprès parce qu'il n'est plus bon que pour l'abattoir.

Le cheval renâcla et s'ébroua. Un petit bosquet d'herbes fraîches l'attira ; il s'avança et se baissa pour le mâchonner.

- Oh là ! Remonte ! Oooh ! Voyez vous-même, c'est ce que je disais : une vraie tête de mule.
  - Voulez-vous que je vous dise, Whace? Avec l'âge...

Ils entendirent un long hurlement provenant d'au-dessus des cimes. D'abord lointain, puis de plus en plus proche. Des branches s'agitèrent, craquèrent, cassèrent. Et soudain, à moins de dix mètres, un large baquet en bois rempli d'eau se fracassa au sol dans un bruit d'enfer.

Un raz de marée s'ensuivit. Les chevaux se cabrèrent en hennissant. Whace, pris au dépourvu, fut désarçonné et projeté en l'air. Il retomba en faisant un plat dans la mare d'eau chaude déversée par le baquet. Béthorne parvint à calmer sa monture en tirant sur les rênes comme un forcené. Il mit pied à terre, passa devant Whace qui se relevait en gémissant et s'approcha des restes du baquet.

- Vous allez bien, mon vieux ?
- Je vais avoir un bleu énorme, répondit Whace.
- Ce n'est pas à vous que je parle.
- Ah bon?

Tout dégoulinant, Whace s'approcha de Béthorne qui s'était agenouillé devant la flaque boueuse hérissée d'éclats de bois. Il soutenait la tête d'un homme costaud, doté d'une longue barbe broussailleuse, qui émergeait lentement des brumes de l'inconscience. Lorsque Whace vit qu'il était nu comme un ver, il se détourna prestement.

- Est... est-il encore vivant?
- Je le crois. C'est une histoire de fou, comment est-il arrivé ici ? Vous m'entendez, mon brave ? Que vous est-il arrivé ?
  - Où... où suis-je? gémit l'homme.
- Vous êtes dans la forêt de Tontinole, aux abords du royaume de Chaïne. Vous êtes tombé du ciel dans un tub rempli à ras bord.

— Ça y est, je me souviens.

L'homme s'accrocha à Béthorne pour se relever, mais ses jambes refusèrent de le soutenir. Il retomba à genoux, tremblant de tous ses membres, les yeux exorbités. Béthorne lui jeta sa cape sur les épaules.

- Vous êtes vraiment très pâle. Vous n'allez pas mourir dans mes bras, n'est-ce pas ?
- Quelle psychologie! railla Whace en s'approchant. Vérifiez plutôt s'il n'a rien de cassé.
- Non, ne vous inquiétez pas ! dit l'homme d'une voix mal assurée. J'en ai connu d'autres, vous savez.

Il tenta de se relever mais ses jambes se liquéfièrent de nouveau.

— Nghh, fut le dernier son qui sortit de sa bouche avant qu'il n'échappe à Béthorne et tombe comme une masse.

Avant que Whace et Béthorne n'aient pu entreprendre quoi que ce soit, une vingtaine de guerriers tombèrent des arbres et s'assemblèrent devant eux. Ils étaient vêtus de capelines en peau brune, de collants, de chemises épaisses et portaient des chapeaux à larges bords. Certains, probablement les chefs, avaient des plastrons de bois polis. Le brou dont ils barbouillaient leur visage faisait ressortir leurs yeux, les faisant paraître des diables tout en jambes et en bras.

Trois guerriers s'approchèrent de l'homme étendu à terre. Ils resserrèrent la cape autour de lui et le relevèrent. Les autres, arme au poing, firent face aux deux voyageurs. Dans leur regard brillait une lueur indéfinissable.

Béthorne tira son épée et recula.

- Qu'est-ce que vous fichez ? siffla Whace. Vous ne voulez tout de même pas affronter tous ces gens tout seul, non ?
  - Pourquoi pas ? À moins que vous ne comptiez m'aider avec vos petits poings.
- Il n'en est pas question. Pour ma part, je me rends. Regardez le grand roux, là-bas : on dirait un peuplier avec des jambes. Je parie qu'il se sert d'une épée comme la vôtre pour se curer les ongles.
  - Taisez-vous.

En désespoir de cause, Whace tenta d'incanter un sortilège de protection. En vain. Le grand roux s'approcha, armé d'un énorme cimeterre. Il stoppa à distance respectueuse.

- Lâchez votre épée, ordonna-t-il d'un ton péremptoire.
- Toi d'abord, mon gars, répondit Béthorne.

Une jeune femme brune, petite et nerveuse, se rangea aux côtés du molosse roux.

— Il n'a rien, juste quelques contusions, dit-elle.

Elle matraquait Whace et Béthorne d'un regard d'acier. Le molosse roux les désigna du menton.

— Qu'est-ce que tu en penses ?

La jeune femme hocha la tête.

- Ils n'ont pas l'air dangereux. Mais on ne peut pas les laisser ici, de toute façon. Emmenons-les en haut, nous les questionnerons tout à loisir.
  - Celui-là veut faire le fanfaron.

— Alors tue-le.

Whace leva les mains et s'avança devant Béthorne.

- Une minute, s'il vous plaît. Ce ne sont pas des façons. Nous n'avons aucune intention belliqueuse, il est donc inutile de vous montrer agressifs. N'oubliez pas que nous avons prêté assistance à votre compagnon. Après tout, nous aurions plutôt droit à des égards.
  - Foutredieu, Whace, poussez-vous du milieu! cracha Béthorne.
  - Mais non, laissez-moi faire.
  - Mais poussez-vous imbécile, vous allez...

Tout se passa en une fraction de seconde : quelque chose siffla dans le vent, il y eut un choc et Béthorne alla bouler à terre avec un guerrier surgi des basses branches agrippé à lui comme une sangsue. Un coup de casse-tête eut raison de lui et il s'effondra. La jeune femme se jeta en avant et coinça une dague dissuasive sous la glotte de Whace.

\*\*\*

La petite troupe traînant Whace et Béthorne poings liés s'engagea parmi les grands arbres. Ils atteignirent une haute falaise au pied de la Colline, dont la base s'ouvrait sur un creux. Ils y descendirent, accédèrent à une vaste salle investie de concrétions humides. Au fond, se trouvait un petit lac souterrain qu'ils franchirent par un modeste pont en pierre. Whace leva les yeux et aperçut, scellées aux parois, des bornes dont la fonction devait être d'indiquer le niveau des eaux. Il était inutile d'être un expert pour comprendre que l'eau n'était pas montée bien haut depuis des dizaines d'années. Cette cavité naturelle ressemblait fort à la résurgence d'une source, ou le lieu de rencontre de plusieurs cours d'eau provenant du nord. Or, les montagnes de la chaîne d'Hashiyata ayant censément disparu, nombre de pays situés plus au sud avaient vu leurs cours d'eau, sinon se tarir, du moins diminuer leur débit d'une façon préoccupante.

Ils arrivèrent à un gigantesque escalier tournant en spirale autour d'une stalagmite géante. Ils franchirent ensuite une passerelle grinçante et glissante pour atteindre une plate-forme, au bout de laquelle se trouvait un nouvel escalier, tournant cette fois-ci autour d'une stalactite.

Whace ne posa pas de question, il était trop occupé à éviter de regarder vers le bas. Lorsqu'enfin ils ressortirent au grand jour, il était fourbu. La montée avait bien duré une heure. Il fut étonné que, mis à part Béthorne, aucun des guerriers ne manifestât la moindre fatigue.

Ils se trouvaient maintenant à plus d'une lieue d'altitude sur un plateau irrégulier étalé sur le flanc sud de la Colline. Épousant l'inclinaison du sol, des dizaines de terrasses s'empilaient, soutenant des habitations aux formes aériennes qui ressemblaient à de petits castels. Construits à base de bois et de tourbe, la plupart étaient à étages, agrémentés de petites tours, de larges balcons aux rambardes ciselées et de toits en ardoise à plusieurs niveaux. D'autres habitations, de type troglodyte, ne se distinguaient que par les ouvertures des fenêtres perçant çà et là les saillies rocheuses.

Un bâtiment plus important se dressait au centre de la ville. Ils y entrèrent par une ouverture ovale, puis accédèrent à une vaste salle rectangulaire. Une bande de terre la traversait sur toute sa longueur, sur laquelle se trouvaient, régulièrement disposés, trois grands ormes élagués aux deux tiers depuis leur base. Le plafond n'était qu'une charpente nue qui laissait passer la lumière du jour. Whace y remarqua deux cabanes perchées, qui devaient être

des guérites. Les murs de pierre, couverts d'un assemblage de linteaux, étaient ornés de divers trophées de chasse : une tête de buffle tricorne, celle d'une sorte de faune difficilement identifiable et celle d'un sanglier. Le taxidermiste, se dit Whace, devait avoir une âme de poète. Parce qu'à défaut d'une certaine férocité, que l'on s'attend à voir exprimée sur les traits figés de ces bêtes vaincues, pour preuve indéniable du courage de celui qui fut l'instrument de leur trépas, leur expression s'apparentait plutôt à une sorte d'étonnement candide. C'était comme si, aux derniers instants de leur existence, ils avaient su que leur tête ornerait quelque salle d'apparat et que, tout bien considéré, ils avaient trouvé dommage que la nature n'ait pas doté leur prédateur d'un sens de l'esthétique plus développé.

Ils furent déliés et laissés sous bonne garde. Whace s'approcha de Béthorne avec un large sourire satisfait.

- Alors, comment se sent-on?
- Ce n'est pas le moment, Whace, répondit le guerrier en se frottant la nuque. Tout cela va nous retarder.
- Mais non, voyons. Nous sommes arrivés à Chaïne. Nous allons nous expliquer calmement avec ces gens et demander une audience auprès d'Édoïs. Au moins, nous n'avons pas eu à chercher le moyen de parvenir jusqu'ici. Personnellement, je dirais que nous avons plutôt gagné du temps. Tenez, venez par ici.

Whace se dirigea vers une ouverture qui donnait sur un balcon, dont le plancher de bois grinça sous leurs pieds. Les gardes se rapprochèrent d'eux mais ne les empêchèrent pas de sortir.

Par cette matinée claire, le monde se dessina sous leurs yeux dans ses moindres détails jusqu'à une distance de plusieurs dizaines de lieues. La lumière diurne frappait la terre et les landes pastel en s'efforçant vainement d'aviver plus encore leurs couleurs. Whace suivit une vallée du regard, se faufila dans son chaos de roches et d'herbes sauvages pour atteindre une tache entre le verdâtre et le bleu pâle.

— Regardez, dit-il à Béthorne. Les marais de Sinct.

Béthorne pointa son doigt dans la même direction :

- Et un peu plus à l'ouest, sur cette petite bosse, c'est Bosotique elle-même. Fascinant. Je me demande s'il existe un chemin pour le versant nord de la colline.
  - Certainement pas par les hauteurs. Pourquoi?
- Parce que si nous parvenons à voir aussi loin, il y a fort à parier que le spectacle de l'autre côté soit plus saisissant encore. Le versant nord devrait logiquement donner une vue d'ensemble de la chaîne d'Hashiyata ainsi que des premières steppes. Ou alors, si ma théorie est fondée, nous ne verrions que la surface du Parchemin.

Ils rentrèrent, puis se dirigèrent vers un mur où, à défaut d'autres têtes candides, se trouvait une tapisserie représentant une carte du monde. Aux quatre côtés figurait le hibou grand-duc des armoiries de Sinct.

- C'est étrange, dit Whace. Cette disposition des terres est tout aussi fantaisiste que celle de votre document. Voyez l'ouest de la chaîne d'Hashiyata : elle jouxte les marais de Sinct. Et ici, notez le lac de Jilkolod ; avant l'Effacement il se situait non loin de Sushany, mais il est représenté en plein dans les steppes. C'est à croire que personne n'est capable de dresser une cartographie correcte de notre monde.
- Vous avez raison. J'ai un peu étudié la question, vous savez. Les plus vieilles représentations cartographiques remontent à plus de cinq cents ans. Tout ce qui a succédé en

termes de science et d'art semble lacunaire. C'est comme si toute âme restait absente des réalisations humaines. Prenons l'exemple des sushaniens : qu'ont-ils fait de remarquable ? Rien. Les légendes parlent de temps où les magiciens édifiaient de vastes cités dans les montagnes, d'où ils veillaient sur les peuples. Ils prévenaient les catastrophes naturelles, guérissaient les maladies... Aujourd'hui, ils ne font que s'empâter derrière leurs grimoires à ressasser leurs traditions minables, sans but, sans ambition. Ils restent vissés sur leur chaise avec un cep de vigne dans le...

- Stop! Je n'ai aucunement besoin de vos métaphores de taverne.
- Il n'en reste pas moins que c'est...
- Un cadeau de mon beau-frère, fit une voix derrière eux.

Whace et Béthorne se retournèrent, virent l'homme du tub qui entrait, cette fois entièrement vêtu et la barbe arrangée en deux nattes nouées par des lacets de cuir. Il était accompagné de quelques-uns des guerriers qui étaient venus à son secours.

— La tapisserie. Je la trouve très laide en vérité. Je soupçonne même Haldesine de me l'avoir offerte pour s'en débarrasser. Je ne la garde que par nostalgie.

## Whace s'approcha:

- Sire Édoïs ?
- Lui-même. Édoïs de Chaïne.
- Je me présente : Aloysius Whace, ancien moine et ménestrel. Et voici le gén... Euh...
- Égilée Béthorne, mercenaire. Je me nourris plus de gloire que d'or et ne sers que les causes louables.

Whace grommela pour lui-même.

- Un mercenaire, dit Édoïs. Tiens donc. J'en aurais bien besoin ces temps-ci. Ayez l'obligeance de pardonner mes guerriers s'ils vous ont un peu bousculés, mais les épreuves que nous traversons ne nous prédisposent pas à la confiance. À ce propos, qu'est-ce qui vous amène chez nous ?
- Majesté, dit Whace, nous sommes ravis de vous revoir sain et sauf. Le fait est que les conditions de notre rencontre ont éveillé notre curiosité. Pourriez-vous tout d'abord la satisfaire ?

Édoïs se dirigea vers le balcon, les invitant à le suivre.

- C'est vrai, cela mérite une explication. Les Féeriques, voilà l'explication. Ces maudits rats galeux ! Je m'étais pourtant habitué à la vigilance. Il y a des signes précurseurs : un son mélodieux comme celui qui précède leurs sortilèges, puis le tub se met à vibrer. La plupart du temps, je parviens à sauter avant qu'il ne soit trop tard. Mais nous avons eu une nuit très éprouvante et ce matin, je me suis endormi dans mon bain.
- Que je comprenne bien, dit Whace. Vous preniez votre bain, lorsque votre baquet a voltigé jusqu'en bas ?
  - Oui, c'est cela.
  - Et d'où avez-vous... euh, sauté?
- D'ici, du palais, répondit Édoïs en tapant du plat de la main sur la rambarde. De mes appartements situés au dernier niveau, pour être exact.

Whace plongea un instant son regard vers le bas. Il frissonna.

- C'est un sacré parcours. C'est un vrai miracle que vous soyez en un seul morceau.
- Non, rien de miraculeux. Bapaius ne tient pas à me tuer, mais à me rendre fou. Il retient ma chute à chaque fois. Le problème est que je ne sais jamais jusqu'à quel point. La première fois, je me suis brisé deux côtes.

Béthorne siffla entre ses dents, compatissant.

Soudain, Édoïs se raidit.

Lentement, aux aguets, il quitta le balcon et rentra sans fournir d'explication aux deux compagnons. D'un geste, il déploya ses guerriers. Quelques-uns se placèrent devant la porte ovale, d'autres gagnèrent les ormes et commencèrent une ascension, fascinante d'agilité et de souplesse, vers les guérites.

- Que se passe-t-il ? demanda Béthorne.
- Rien, j'espère, répondit le roi. Nous sommes assez émotifs, ces temps-ci. Mais mieux vaut prévenir que guérir.

Whace observa les guerriers forestiers parvenir à la charpente et sauter d'une poutre à l'autre avec une assurance presque arrogante. Édoïs se rendit compte de son émoi et lui dit :

- Certains d'entre eux sont littéralement nés dans les arbres. Ils sont plus habiles à se déplacer ainsi que sur la terre ferme. Ils font partie d'un corps d'élite, ils se sont baptisés eux-mêmes les « Gentils Singes ». Amusant, non ? Le singe écrase le scorpion, c'est bien connu. Ils savent ce qu'ils font, ne vous inquiétez pas.
- À vrai dire, je crains surtout d'en recevoir un sur la tête. L'homme a été créé avec des jambes, c'est pour qu'il puisse marcher. Et j'ai eu mon comptant de meurtrissures ces temps-ci.

Béthorne pointa son doigt vers la dernière personne à atteindre le faîte de l'orme central, une jeune guerrière dont on n'apercevait plus que le postérieur et les jambes.

- Et ces fougueuses demoiselles ? demanda-t-il, l'œil brillant. On les appelle comment ? Les Gentilles Guenons ?
- Si vous le souhaitez, répondit Édoïs. Mais je vous conseille de le dire moins fort. Elles vous couperaient les testicules et vous les feraient avaler en moins de temps qu'il ne vous en faudrait pour sourire de votre trait d'esprit.

Choqué, Whace détourna le regard.

— Chez les Forestiers, continua Édoïs, il n'y a aucune distinction de sexe. Surtout quand il s'agit de guerre. Certaines de nos compagnes sont des combattantes bien plus acharnées que nous autres. Ma défunte sœur Mélielle elle-même était la plus redoutable guerrière de tout le royaume. Elle était forte et vive comme le vent! Lorsqu'elle a épousé mon ami Haldesine, elle a voulu faire voler en éclats toutes ces traditions stupides des cours du Sud qui faisaient de leurs chevaliers des lavettes précieuses, incapables de se battre avant d'avoir ergoté pendant des heures. Si le Grand Livre lui en avait laissé le temps, elle les aurait bien formés. Et jamais Sinct ne serait tombé aux mains...

Il se figea de nouveau.

— Ça y est, murmura-t-il. Entendez-vous?

Béthorne le regarda, étonné.

- Oui, dit Whace. J'entends.
- Vous entendez quoi ? demanda Béthorne, qui avait instinctivement porté sa main au

côté avant de se rappeler qu'il n'avait plus d'arme.

Château, maisons, passerelles, linteaux, poutres, toits, meubles, tout cela disparut en un clin d'œil. Pour seul souvenir de la ville, il ne resta que ses occupants suspendus en l'air.

Les trois se retrouvèrent debout dans le vide, alors que des hurlements de terreur se firent entendre, fusant de toute part.

Ne bougez pas ! hurla Édoïs, le visage blême. Que personne ne bouge, c'est une illusion
! Ne faites plus un pas et surtout, ne tentez pas de regarder vos pieds !

Whace tremblait comme une feuille, le regard fixé devant lui. Béthorne ferma les yeux.

- Je ne tombe pas, murmura-t-il d'une voix tremblante. Comment cela se fait-il ?
- C'est un cauchemar, gémit Whace.
- Écoutez tous, continua le roi d'une voix forte mais mal assurée. Que tout le monde reste calme, rien n'a disparu. C'est une illusion. Cela va s'estomper d'un moment à l'autre.
  - Com... combien de temps ? bégaya Whace.
- La dernière fois, ça a duré une heure. J'ai eu des crampes pendant une semaine. Il faut se détendre, penser à autre chose...
- Comment penser à autre chose quand vous êtes suspendu à quarante pieds du sol ? grogna Béthorne.
  - Faites-le, c'est tout. Ou vous céderez à la panique.

Whace osa un regard autour de lui. Il y avait des gens assis dans le vide, debout, couchés, certains étaient dans une position qui laissait croire qu'ils gravissaient une rampe ou montaient un escalier. D'autres encore tentaient désespérément de reprendre leur équilibre après avoir commis l'erreur de regarder dessous.

— J'aurais pensé que le vertige était une tare inconnue chez les forestiers, commenta Béthorne.

Il y eut un cri dans le lointain, suivi d'un bruit mat. Édoïs serra les dents et lâcha un juron affreux. Il était en eau.

- Cela n'a rien à voir avec le vertige. Vous ne voyez pas ?
- Que devrions-nous voir ? demanda Whace.
- Vous voulez dire que vous avez conservé votre vue ?
- Mais enfin expliquez-vous, bon sang! cria Whace.
- Je comprends! Vous n'êtes pas des sujets de Chaïne, donc vous n'êtes pas atteints par les sortilèges sélectifs. La disparition de nos habitations est toujours agrémentée d'une sorte de défaillance visuelle. Je vous vois présentement en train de tourner en rond devant moi, si vous voulez une illustration plus claire.
  - Mais c'est horrible! brailla Whace.
- Calmez-vous, le reprit Édoïs. C'est assez pénible comme ça. Changez de sujet, je vous en prie. Dites-moi ce que vous venez faire à Chaïne, par exemple.

Un autre cri déchirant, puis un autre craquement au sol. Les trois décidèrent de l'ignorer.

- Nous... euh... Mais je ne sais pas si c'était une bonne idée, finalement. Mieux vaut laisser tomber. Enfin je veux dire...
  - Mais si, allez-y.

— Eh bien, nous venions vous demander un sauf-conduit pour... enfin, je... Pour le domaine féerique.

Tout réapparut.

Whace et Béthorne se laissèrent glisser au sol. Le roi vacilla un instant ; son cœur battait la chamade et il était blanc comme un linge.

— Déjà ? murmura-t-il. Ce n'est pas possible. Ça cache quelque chose.

Une voix nasillarde chuta du ciel et bondit de branche en branche pour atteindre le château.

— Le Rrrroi Bapaius délivre t'un messssageeeeeeer!

Édoïs se redressa d'un bond.

— À la Garde! hurla-t-il.

Béthorne se leva et suivit le roi. Whace psalmodia en agitant les mains mais rien ne se produisit. Quatre hommes et trois femmes surgirent dans la pièce le cimeterre au poing.

Édoïs se précipita vers un coffre situé à côté de la tapisserie. Il en sortit une lourde épée, en jeta une autre à Béthorne à la demande de ce dernier. Il cracha des ordres à ses guerriers.

Béthorne se tint à la droite du roi. Quelques secondes de silence suivirent.

— Vous feriez mieux de vous écarter, conseilla-t-il à Whace qui se trouvait au beau milieu de la pièce. Passez derrière moi.

Whace jugea le conseil avisé et s'exécuta.

Soudain, on entendit un beuglement strident et un pas de course provenant de l'extérieur. Les deux guerriers qui se trouvaient à l'entrée ne firent aucun geste, comme statufiés.

Un cochon émergea sur l'esplanade, harnaché et monté par un petit homme roux au sourire hideux. Il était vêtu d'un collant brun, portait un grand chapeau vert et de longs souliers pointus.

À trois mètres du roi, il tira sur les rênes. Les pieds du cochon crissèrent sur le plancher. Le lutin leva un bras malingre terminé par une main énorme :

— Salut, garçon! Je viens délivrer t'un messager.

Il descendit de cochon. Édoïs ordonna à ses hommes de se tenir tranquille, avant de réaliser que tous dormaient dans des lits à baldaquin fraîchement apparus.

- Ça va continuer longtemps ces farces ? rugit Édoïs.
- Alors là, répondit le lutin, je vous arrête tout de suite. Moi je suis là pour délivrer t'un messager, rien d'autre. Avant que je parte, on m'a dit : « Fais quand même gaffe : veille à endormir la vigilance des gardes ». Alors voilà. Vous me faites bien rigoler, vous les mortels ! Quel besoin vous avez de faire reposer votre vigilance la moitié de votre vie ? Déjà qu'elle n'est pas longue.
  - Tu as un message à me donner, nabot ? Ou tu es venu pour le thé ?

Le lutin devint bleu de colère. Ses vêtements prirent un instant la même teinte.

— Premièrement je déteste le thé : ça me donne des gaz. Deuxièmement, je me demande qui a bien pu t'apprendre mon nom : je n'aime pas être espionné. Troisièmement, je n'ai rien à te donner, je suis venu délivrer t'un messager. C'est différent. Je n'ai rien à te donner mais si tu veux, je peux te mettre le nez à la place de... (Il y eut un sifflement dans l'Absolu qui couvrit sa voix) ... ou bien alors te décalotter des pieds à la tête. Alors conseil d'ami, ne m'échauffe pas le nez, d'accord ?

- Wîwîk, nota respectueusement le cochon à l'intention de Nabot. Ce dernier lui jeta un regard étonné, puis se reprit :
- Les oreilles, je veux dire. M'échauffer les oreilles. Bon alors dans un souci d'apaisement et afin de favoriser d'éventuelles futures négociations de paix, son Altesse Sérénissime le roi Bapaius de Tontinole Shee libère et vous rend ses otages.

Il sortit d'une petite poche de son collant une grosse cassette qu'il vint déposer devant le roi en trottinant. Édoïs se pencha, l'ouvrit et découvrit à l'intérieur sept blattes vêtues de capelines de cuir.

— Le roi Bapaius de Tontinole Shee, continua Nabot, se déclare surpris de cette soudaine soif de richesse qui a suscité votre risible tentative de vol du Joyau des Mondes. Il déclare que si vous avez besoin de sous, il se propose de redéfinir avec vous les barèmes d'exportation de groseilles et de mûres des contrées mortelles. En attendant, je crois qu'il a l'intention de cesser tout harcèlement du peuple des Forestiers jusqu'à ce que l'envie lui prenne à nouveau de faire une bonne blague. Vous avez de la chance, il a un rhume : il n'a donc pas trop envie de rire ces temps-ci.

Nabot hocha la tête.

— D'un autre côté sa surveillance se relâche un peu, alors il est possible que vous souffriez de forfaits ponctuels perpétrés par des éléments isolés et perturbateurs. Le roi Bapaius tient à décliner toute responsabilité quant aux incidents, accidents, défenestrations, combustions spontanées, chutes de poil à gratter, de tomates ou de figues, pluies de soupe à l'oignon froide, scènes de ménage, histoires drôles gravées sur marbre tombant du ciel, suicides collectifs, bagarres de nuages, embouteillages<sup>4</sup> intempestifs et autres petites choses qui viendraient égayer votre quotidien à compter de ce jour pour l'instant.

— C'est tout ? murmura le roi, un peu blême.

Nabot ne répondit rien. Il se mit à sourire jusqu'aux oreilles, pouffa pour finalement éclater de rire.

— Ha Haaa! C'était une blague! Bon allez, je me tire. Oh, j'allais oublier de délivrer t'un messager.

Il sortit de sa poche une cage dont il ouvrit la porte : un pigeon en sortit, fit trois tours dans la salle et s'envola par le balcon. Nabot agita un mouchoir. Une larme perla sur sa joue.

— Adieu, Tunmessager! Tu vas me manquer.

Il disparut avec un « Pop! » dans une petite brume scintillante d'étoiles vertes.

Presque une minute se passa dans un silence total.

Puis les lits disparurent à leur tour. Les guerriers tombèrent, se réveillèrent en jurant et se remirent sur pieds.

Wîîk Wîîîîk⁵! cria le cochon.

Le roi poussa un grognement du fond des âges et brandit son épée.

— Aaaah! Disparais ou je te désosse!

L'instant d'après, un éclair rose jaillit hors du palais. Édoïs laissa tomber son arme et s'assit par terre en tailleur. Il ramassa la cassette et regarda à l'intérieur.

<sup>&</sup>lt;sup>4</sup> Sort de huitième niveau. La victime se retrouve enfermée dans un récipient sans souffrir aucun étouffement ni aucune douleur relative à l'exiguïté. La version la plus connue de l'embouteillage est celle du mage laïque Simplu Zahartoth, dit « l'ami des bêtes ». Son autre surnom était « Buffle Rusé ».

<sup>&</sup>lt;sup>5</sup> Je ne parle pas le cochon. Désolé.

- Ma pauvre Shamis, gémit-il, je te l'avais bien dit : c'était trop dangereux.
- Qui est Shamis ? demanda Whace en s'agenouillant devant Édoïs.
- C'est mon épouse. La reine Shamis.
- Maintenant c'est une blatte, rétorqua Béthorne avec tact.
- Comment vais-je faire pour te récupérer, ma toute belle ?
- Ne vous inquiétez pas, Sire, lui dit Whace. J'ai quelques petits dons qui, lorsqu'ils daigneront redevenir actifs, pourront vous rendre votre épouse. En attendant, n'auriez-vous pas un petit remontant à nous offrir ?
- Je vais demander qu'on nous en amène... Je crois que le plus fort qu'il me reste doit être de la liqueur de punaises aux quetsches importée de Bowlshare.
  - Ça fera l'affaire, répondit Whace.

\*\*\*

Ils étaient attablés dans la cour du salon privé d'Édoïs, qui dominait toute la ville.

- Ainsi vous êtes un sushanien, dit le roi. C'est étrange ; le Conseil m'a contacté mais ne m'a pas parlé d'un émissaire.
  - Ils ne m'ont retrouvé que plus tard.
  - Pourquoi ? Vous aviez disparu ?
- C'est une longue histoire, Majesté. Le plus important est que vous nous aidiez à gagner le domaine féerique et à rencontrer Bapaius.
  - Je n'ai rien contre, mais vous avez vu mon épouse : cela ne vous fait pas réfléchir ?
- Nous n'avons pas le choix. Nous sommes en quête d'un remède au mal qui ravage le monde et nous avons quelques raisons de penser que les Féeriques pourraient nous aider. Vous l'avez dit, nous ne sommes pas des sujets de Chaïne ; nous aurons certainement quelques minutes de répit avant d'être changés en je ne sais quoi.

Édoïs, un verre de liqueur en main, se cala dans son siège et grimaça, dubitatif.

- Expliquez-nous pourquoi les Féeriques s'acharnent ainsi sur vous et vos sujets, Sire, demanda Béthorne. Cela nous aidera peut-être.
- Depuis la mort du roi Haldesine, les Braborjans ont redoublé leurs incursions dans la forêt de Tontinole. Nous parvenons pour l'instant à les contenir, mais il n'en sera pas ainsi très longtemps. Nous savons, tout comme eux, que nous sommes maintenant isolés. Ils ont bloqué toutes les voies menant à Chaïne et plus aucun marchand ne s'approche de la forêt. Nous avons fait assez de réserves pour l'hiver, mais nous ne tiendrons pas une saison de plus. Ce brave Haldesine m'avait offert une belle goélette l'année dernière, flambant neuve. Elle attend dans une crique à quatre jours d'ici. Nous comptons nous en servir pour gagner le sud, acheter des armes et peut-être aussi les services de guerriers indépendants, comme vous, sire Béthorne. Mais avec quoi ?

Il existe, dans les sous-sols de la région où habitent les Féeriques, un important gisement aurifère. Bapaius et ses sujets ne considèrent pas l'or comme une chose précieuse. Tout au plus, ils apprécient son éclat et prennent plaisir à une promenade dans les galeries de leur mine. Or nous avions découvert que ce qui leur plaisait par-dessus tout était une denrée qui,

pour une raison inconnue, ne se trouve jamais dans les lieux où vivent les Féeriques. Je veux parler des fruits rouges.

- Des fruits rouges ? répéta Whace, incrédule.
- Ils en raffolent ! Ils pourraient vous croquer la main si elle sentait la mûre ou la fraise des bois. Alors, j'ai négocié un troc avec Bapaius, dont l'évident avantage pour moi ne lui effleurait même pas l'esprit.
- Des fruits rouges contre de l'or, dit Béthorne, souriant à demi. Il vous aura fallu en récolter des tonnes pour que cela soit rentable.
- Pensez-vous! s'esclaffa Édoïs en levant les bras. Ils n'ont aucun sens du commerce. L'échange se faisait de poids à poids : un kilo de fruits rouges, un kilo d'or.
  - Ça alors! s'exclama Whace.
  - Ah, c'est fort, surenchérit Béthorne.
- C'était surtout trop beau ! poursuivit Édoïs. Au moment où nous commencions à avoir un réel besoin de cet apport financier, Bapaius a décrété que si l'extraction continuait, ses galeries perdraient de leur éclat. Nous l'avons convaincu, pour un temps, de continuer l'échange, en augmentant le rapport de poids en sa faveur. Mais il a fini par rompre le contrat. Alors, en désespoir de cause, j'ai décidé que nous devions nous emparer du Joyau des Mondes.
  - Diantre, murmura Whace. Voler le roi lutin? C'était de la folie.

Édoïs balaya la remarque d'un geste de la main.

- Comment pourrait-il avoir la moindre idée de la valeur de ce trésor ? Il nous permettrait de financer une armée entière, avec laquelle je pourrais marcher sur Bowlshare et occire ce Grand Khan de mes propres mains ! J'ai envoyé un groupe en mission dans les terres féeriques, avec ordre de rafler tout ce qui brille. Et ma belle Shamis a tenu à en prendre le commandement. Nous pensions bien qu'elle devait avoir échoué, car nous n'avions plus de nouvelles. Et puis, Bapaius m'a déclaré la guerre. Les Féeriques ont une conception de la guerre qui n'est pas vraiment la nôtre. Ils agissent sur le moral et la redondance de leurs facéties peut avoir raison du plus endurci. Un jour, c'est une pluie de bouses qui s'abat sur nous. Le suivant, c'est une avalanche de billes dans les escaliers. Le jour d'après, tout ce qui se trouve dans votre assiette prend vie, détourne votre attention en vous tenant un discours philosophique puis cherche à vous boulotter la face. Tenez, hier au soir ils ont jeté un sortilège sur tout le palais. Comment se nomme-t-il déjà ? Le dansédanse... non, le...
  - Le Tapédanse-Toute-La-Nuit? proposa Whace.
- C'est cela. Une musique assourdissante à faire trembler les murs semblait surgir de nulle part, puis tout le monde s'est mis à gesticuler sans pouvoir s'arrêter, jusqu'à l'aube!
  - Il y a de quoi s'endormir dans son bain, reconnut Béthorne.
  - Vous avez remarqué cet homme parmi mes guerriers ? Celui qui a les cheveux blancs.
- Le vieil homme ridé avec les yeux globuleux ? demanda Whace. Sa physionomie est étrange. Il est d'une agilité extraordinaire pour son âge.
- Il a vingt-huit ans. Le mois dernier, il a rencontré un Tomte qui lui a fait une grimace. Le résultat, c'est qu'il a pris trente ans d'un coup et qu'il est devenu muet comme une carpe. Il se réveille toutes les nuits trempé de sueur en poussant des hurlements inarticulés.
- Dites-moi, Majesté, dit Whace, comment connaissez-vous la véritable nature du Joyau des Mondes ? Ce que je veux dire, c'est que personne n'a jamais vu cet objet. Vous semblez

prétendre qu'il s'agit de quelques pierreries de grande valeur, mais peut-être n'est-ce qu'un nom donné à quelque chose qui n'en a aucune...

— Allons donc! Un joyau, c'est un joyau! Pourquoi appeler un objet quelconque un joyau s'il n'en est pas un?

#### Whace insista:

— Votre raisonnement est logique, mais...

Édoïs se pencha et saisit le bras de Whace. Il chuchota:

— Mais il se peut, effectivement, que vous ayez raison. Le fait est que j'ai de plus en plus de mal à maintenir le moral de mes troupes et que ce joyau est ma dernière chance.

Il regarda vers l'intérieur du salon pour voir si personne n'écoutait.

- Bien entendu, j'ai pensé comme vous. Rien de ce qui provient de chez les Féeriques n'est à considérer au premier degré. Peut-être que le Joyau des Mondes n'est qu'une simple cuillère, un clou rouillé ou un épi de maïs tout sec. Allez savoir... Mais l'idée qu'il s'agit d'un bijou colossal me laisse un répit dont j'ai fichtrement besoin pour trouver une solution à l'impasse dans laquelle je me trouve. Alors soyez gentils : lorsque nous ne sommes pas seuls, le Joyau des Mondes est une pierre magnifique dont le prix s'élève à celui de plusieurs royaumes.
  - Entendu, firent Whace et Béthorne en chœur.
- De toute façon, reprit le roi en s'adossant, joyau ou pas, nous sommes mal embarqués. Cette trêve offerte par Bapaius est la bienvenue, malheureusement elle ne résout rien : Chaïne est toujours aussi pauvre. Il me faut absolument trouver de l'aide et du matériel.
  - Vous comptiez vraiment vous lancer seul à l'assaut du Khanat ? demanda Béthorne.
- Nous ne sommes pas seuls. Un certain nombre de petits domaines sont prêts à nous suivre et des groupes de résistance sont déjà à l'œuvre dans l'ouest. Mais la chute de Sinct a refroidi leurs ardeurs. Lorsque vos pairs de Sushany m'ont contacté, ils avaient l'air de se préoccuper de tout autre chose que le fléau braborjan. Je n'ai même pas jugé utile de leur demander une assistance. Et pourtant, ils seraient des alliés de poids.
- Chacun se bat contre un adversaire à sa mesure, Majesté, rétorqua Whace. Les sushaniens s'occupent pour l'instant d'un problème bien plus grave que la guerre contre le Braborjan. Loin de moi l'idée d'en sous-estimer la gravité, mais la menace d'Ugo n'est rien moins qu'une piqûre d'insecte comparé à ce qui nous attend si l'Effacement continue son œuvre. Vous-mêmes êtes maintenant aux premières loges ; si une solution n'est pas trouvée, dans moins de deux ans, votre belle forêt de Tontinole ne sera plus qu'un souvenir. C'est pour cela que nous sommes ici. Nous avons besoin de vous pour atteindre le Shee.
- Que penseriez-vous d'un allié tel que Bapaius ? demanda Béthorne, soudainement inspiré.

Whace le regarda avec de gros yeux.

- Bapaius, un allié ? s'esclaffa le roi. Assurément ce serait une belle farce.
- Imaginez un instant qu'il s'acharne sur vos adversaires comme il l'a fait sur vous. Mais cette fois-ci, avec plus de sérieux et moins de précautions.

Le roi considéra Béthorne un instant.

— C'est fantasque, mais vous avez raison : ce serait un atout. Reste à savoir comment vous débrouiller pour lui faire accepter d'engager les hostilités. Vous avez une idée ?

- Peut-être.
- Alors faites-nous-en part, Béthorne, lâcha Whace. Je suis curieux de connaître la méthode pour parvenir à une telle prouesse.
  - Il est encore trop tôt. Vous verrez bien.
- Très bien, dit Édoïs. Si vous pensez pouvoir mener à bien cette mission, allez-y. Personnellement, je n'ai plus rien à perdre. Nous allons laisser passer la nuit et demain matin, nous vous emmènerons sur le chemin du domaine féerique. J'espère que vous savez ce que vous faites.

\*\*\*

Le lendemain, Édoïs, Whace et Béthorne quittèrent le palais avec une escorte d'une vingtaine de guerriers. Ils se dirigèrent en amont à travers la forêt, grimpèrent une heure durant pour atteindre une plate-forme naturelle qui s'étendait devant un pan de roche abrupte de plus de cinquante pieds. À la base de celui-ci se trouvait l'entrée d'une vaste et sombre galerie.

- Voilà, dit Édoïs. Nous y sommes. Ce passage traverse le sommet de la colline et rejoint l'autre versant. Vous trouverez un chemin qui redescend en colimaçon dans la forêt. Ensuite il y a deux pics rocheux en forme de crocs : c'est à partir de là que vous devrez redoubler de vigilance.
  - Quand atteindrons-nous le domaine ? demanda Whace.
- Oh, vous le saurez bien assez tôt ! Un ciel crépusculaire, des champignons géants ou sur pattes, des sons de pipeaux. Le plus révélateur sera certainement l'éclat des couleurs qui baignent le lieu ; vous n'en trouverez nulle part ailleurs de plus belles.

Il tendit un sachet à Whace.

— Tenez, prenez ce paquet de myrtilles ; il pourra vous servir. Ne vous effarouchez de rien, ne ramassez rien qui ne tombe de votre propre paquetage, ne coupez aucune branche. Avant d'être devant Bapaius, n'acceptez aucun marché de qui que ce soit. Euh, quoi d'autre ? Oui, bien sûr. Lorsqu'ils sont chez eux, les Féeriques sont immortels ; alors inutile d'essayer de les tuer. En cas de rixe, rebroussez chemin et fuyez. Si vous dégainez votre arme, elle pourrait vous sermonner avant de se retourner contre vous.

# - Chapitre IX -

## Le rapport de Sholokolom

Whace et Béthorne marchèrent plus d'une heure, torche en main, dans les sombres méandres de la galerie. Lorsqu'ils atteignirent l'autre versant, ce fut pour découvrir le spectacle le plus hallucinant qu'il leur ait été donné de contempler durant toute leur vie.

Les hauts sommets de la chaîne montagneuse qui séparait les régions sud des premières terres d'Hashiyata n'étaient plus qu'un gigantesque amas de brume filandreuse et blafarde. Des versants entiers de montagnes n'existaient plus, irrémédiablement anéantis par l'Effacement. Entre ce qui subsistait d'un paysage autrefois grandiose et somptueux s'étalaient des zones d'un blanc crème rugueux et uniforme, qui persistait vers le lointain nord, par-delà les limites de la vision humaine, où il rejoignait un ciel sans vie.

- Effacées, murmura Whace, abasourdi. Vous aviez raison, Béthorne. Il n'épargne rien, balaie tout sur son passage. Comme si...
- Comme si le relief du monde lui-même n'avait toujours été qu'une simple illusion. J'aurais aimé avoir tort, croyez-moi. Allons venez, ne traînons pas.

Béthorne passa devant.

- Attendez, dit Whace.
- Quoi ?
- Béthorne, ceci ne prouve pas que le reste de votre théorie soit juste. Autant vous le dire maintenant : si Bapaius m'apprend quelque chose qui m'oblige à continuer mes recherches hors de Tontinole, je partirai. Et tant pis pour votre carte.
  - Vous attendriez au moins que j'obtienne mes propres renseignements ?
  - Je ne puis vous le garantir.

Béthorne rebroussa chemin et se tint devant Whace.

- Vous aviez de bonnes raisons pour venir ici, n'est-ce pas ? Indépendantes des miennes ?
- Pas exactement. Le Conseil m'a contacté juste avant mon arrestation à Bosotique. Ils m'ont informé d'un rapport probable entre le Joyau des Mondes et un homme du nom de Pierre Aube, un proche de l'abbé Tanole. Il y a fort à parier que la recherche de cet individu me conduira à la Chandelle. Lorsque vous m'avez montré ces signes sur votre carte, ainsi que la représentation du Joyau, j'ai pensé qu'une part de vérité pouvait s'y trouver. Alors j'ai accepté de faire le voyage avec vous.
- Je vous ai sauvé la vie, espèce de salaud sans parole! rugit Béthorne en brandissant le poing.
  - Oui je sais, rétorqua Whace en reculant d'un pas. J'ai une dette envers vous. C'est

pourquoi je ne vous ai pas dénoncé comme espion à Édoïs, ce que vous êtes peut-être, pourtant. J'ai aussi décidé de vous proposer le marché suivant : on recherche d'abord dans *ma* direction et s'il s'avère qu'elle ne mène nulle part, je vous suivrai et vous aiderai dans la vôtre.

- Je ne suis pas un espion.
- Vous acceptez?

Béthorne laissa planer un silence. Puis ils se serrèrent la main.

— D'accord, maugréa Béthorne. Puisque c'est comme ça, passez devant. Vous me servirez de bouclier si jamais on tombe dans une embuscade.

Béthorne le regarda s'éloigner de quelques pas.

- Vous êtes un sacré bonhomme, vous savez, lui lança-t-il.
- Si c'est un compliment, alors merci.

Béthorne se remit en marche à son tour, restant en retrait. Il ôta son chapeau et fit une queue de cheval avec ses cheveux.

- J'espère ne pas avoir commis d'erreur, reprit-il. Édoïs nous a prévenu de ne passer aucun marché.
  - Vous pensez que je ressemble à un lutin?
- Eh bien il vous manque le galurin à clochettes et les collants, mais à quoi peut-on se fier, de nos jours ?

\*\*\*

Vers la fin de l'après-midi, alors que la lumière diurne n'était plus qu'un vestige de clarté, ils se trouvèrent en face des deux pics. Ils s'élevaient vers le ciel, menaçants, comme s'ils voulaient le lacérer.

Ils marchèrent encore et atteignirent bientôt un petit lac dont les eaux calmes étaient hérissées de bosquets de tiges et couvertes de grandes feuilles de nénuphar. Un vent frais soufflait, comme l'écho d'un chant lointain.

- Il n'y a personne, constata Whace.
- Et alors?
- Pas même un oiseau, rien. C'est un peu angoissant.

Ils levèrent les yeux ; le ciel avait encore sa teinte grisâtre. Ils dépassèrent le lac et progressèrent encore une heure dans les frondaisons sylvestres. Ils atteignirent alors une vaste clairière investie de hautes herbes, au centre de laquelle se trouvait une sorte de cairn couvert de mousse. Whace posa son baluchon et s'assit sur un rocher.

- Prenons un instant de repos, proposa-t-il.
- Je n'ai rien contre, mais pourquoi précisément ici ?
- Pourquoi pas ?
- Pardon? dit Béthorne.

Whace se tourna vers le guerrier.

— Je dis : pourquoi pas ? L'endroit ne vous convient pas ?

Béthorne haussa les épaules.

- Je n'ai rien dit. Ici ou là, quelle importance?
- Ce qui est important, c'est que vous leviez vos fesses de mon nez.

Whace se tint un instant immobile. Il baissa lentement le regard vers le rocher, puis se leva d'un bond pour lui faire face. Il considéra avec des yeux ronds une esquisse grossière de visage.

- Je... je vous demande pardon, bégaya-t-il. Je n'avais pas vu que... enfin...
- C'est toujours la même histoire, répondit le rocher. Pas la peine de vous chercher des excuses. J'ai l'habitude. Mais je dois avouer que c'est contrariant.
- Pardonnez-moi, vraiment. Le fait est que, là d'où nous venons, les rochers ne parlent pas.
- Ce n'est pas parce qu'ils n'expriment pas leurs sentiments qu'ils ne ressentent rien, croyez-moi. Nous sommes polis, tailladés, sculptés, ciselés, peints, grimés, éclatés sans jamais le moindre égard pour notre intimité. Ceux qui nous agrémentent de leur imagination douteuse, ou se servent de nous pour bâtir des habitations, ne nous reconnaissent la possession d'une âme que dans la mesure où nous avons été façonnés de leurs mains sales. Quelle ironie ! Pensez à tout cela la prochaine fois que vous chercherez à poser votre fessard quelque part.
- Je n'y manquerai pas, promit Whace. En attendant, peut-être pourriez-vous nous aider : nous cherchons à entrer dans le domaine de Bapaius. Devons-nous considérer que notre rencontre est la preuve que nous avons atteint notre destination ?
- Non. Ma présence en ces lieux résulte d'un malentendu qui m'a récemment opposé avec un gnome. Il m'a poussé hors du Shee jusqu'ici et comme je ne suis pas muni d'appendices favorisant l'autonomie, je ne sais comment je vais regagner ma patrie.
  - En tant que rocher, vous êtes aussi bien ici qu'ailleurs, dit Béthorne.
- Que voilà un jugement à l'emporte-pièce! scanda le rocher. Je ne suis plus chez moi, je suis donc sujet à la mortalité. Je n'en ai plus pour très longtemps, le temps resserre ses griffes sur moi, érode ma peau, la pluie s'infiltre dans mes anfractuosités. Tout cela est positivement insupportable. En plus, depuis que je suis dans cet environnement conditionné par le temps, je m'ennuie terriblement. Votre vie infinitésimale ne vous laisserait jamais le loisir de comprendre à quel point mon sort est cruel. Pensez: au rythme où vont les choses, je n'en ai plus que pour quinze à vingt mille ans avant de me transformer en bac à sable!
  - Vous avez raison, répondit Béthorne. Il vous faut agir vite avant qu'il ne soit trop tard.

Le visage du rocher se craqua d'un sourire de bonheur.

- Mais il me vient une idée : peut-être pourriez-vous vous servir de ces deux antennes graciles situées en dessous de votre tête pour me faire rouler jusqu'à la frontière ? En échange de quoi, je vous indiquerai le chemin le plus sûr pour le cœur du domaine. Qu'en dites-vous ?
- Je crains que cela nous soit impossible, répondit Whace. Si vous êtes un sujet du roi Bapaius, il peut s'avérer très dangereux de passer un accord avec vous.
  - Dangereux ? Que pensez-vous qu'il puisse vous arriver ? Que je vous saute à la figure ?
  - On aura vu des choses bien plus étranges. Vous m'en voyez navré, mais c'est non.
- Alors faites-le par charité! implora le rocher. Vous n'auriez pas le cœur à me laisser en proie au temps? Un bon geste, que diable. Les loups viennent marquer leur territoire sur moi et les écureuils s'accouplent sur mon dos. Regardez mon flanc droit: il est déjà investi par

toute une famille de cortinaires bleus... Et il y a aussi quelques amanites ovoïdes qui me titillent derrière les oreilles. Bientôt je vais être coiffé d'une moumoute de mousse et des phalènes viendront faire leur chrysalide dans mes narines.

\*\*\*

Respectant au plus près les recommandations d'Édoïs, Whace et Béthorne ne cherchèrent aucun instrument naturel, bâton ou bûche, qui eût pu leur servir de levier. Pendant près d'une heure et au prix d'efforts intenses, ils firent rouler le rocher devant eux. Celui-ci les guidait de temps en temps, leur conseillait telle direction, car dans telle autre était une excavation dangereuse ou une montée difficile. Le rocher n'était pas d'une taille démesurée, à peine celle d'un petit tonneau, mais il semblait compenser par un poids extraordinaire que ne justifiait pas son volume. Ce fut donc le plus péniblement du monde que Whace et Béthorne entrèrent dans le domaine féerique.

- Ça y est! exulta le rocher. Nous sommes arrivés! Ô merci mes amis, merci.
- Ce n'est pas trop tôt, souffla Béthorne, qui était en nage.

Il s'apprêta à s'asseoir sur l'oreille du rocher, mais se ravisa juste à temps. Il déposa son baluchon et s'affala par terre.

— J'ai beau avoir un cœur minéral, dit le rocher, je vous promets de me souvenir de votre générosité. Parole.

Whace leva les yeux : le ciel était une gigantesque palette de couleurs claires et lumineuses qui striaient les nuages. Ce crépuscule ne lui parut pas anormal outre mesure, puisque le jour touchait sensément à sa fin. Mais quelque chose l'interpella, le força à être plus attentif. Il regarda alors autour de lui...

... et réalisa subitement la nature extraordinaire du lieu : chaque brin d'herbe, chaque fleur, chaque feuille était un concentré de couleurs vives, que la lumière crépusculaire faisait briller de mille feux. Tout irradiait une véritable présence, unique et vivante, qui ne cessait pourtant de n'être que partie du paysage. Mais le monde était si vif et si profond qu'il eut la déroutante impression que, pour la première fois de son existence, il l'observait en relief. Jamais les couleurs fades qu'il avait connues toute sa vie n'avaient offert à son regard une telle beauté.

Whace se leva lentement, se dirigea vers une petite source jaillissant d'une roche de teinte rose marbré. Il passa la main sous l'eau et huma : elle était chargée d'un doux parfum, mélange de terre mouillée et d'épices. Mais il n'y avait pas que cela ; un effluve troublant, ambré et presque charnel, invitait chaleureusement à boire.

Whace se pencha et porta ses lèvres au ruissellement.

— Plus un geste! cria le rocher.

Whace se releva prestement.

- Qu'est-ce qu'il y a ? C'est interdit ?
- Non, juste déconseillé si vous ne désirez pas servir d'instrument sexuel pour les fées. Ce ruisseau charrie une quantité appréciable d'un de leurs fluides libidineux. Buvez-en une gorgée et rien n'importera plus désormais que de satisfaire vos instincts les plus luxurieux.
- Vous devriez essayer, Aloysius ! s'exclama Béthorne. Vous découvririez un nouveau monde !
  - Ma volupté à moi est dans la Foi, déclara dignement Whace en tournant le dos au

ruisseau. Je n'ai besoin de rien d'autre. Contrairement à vous, il y a bien longtemps que je me suis trouvé : c'était le jour de mes dix ans, quand je suis entré dans les ordres.

Il ramassa cérémonieusement sa gourde et porta le goulot à ses lèvres, quand bien même il n'avait pas spécialement soif.

- Il nous faut trouver Bapaius, déclara-t-il en s'adressant au rocher. Par où devons-nous nous diriger ?
- Oh, par où vous voulez, cela n'a que peu d'importance. Le palais n'est pas fixe, il change d'emplacement en fonction de l'humeur royale. Le mieux pour vous est de choisir le chemin le moins difficile.

Il jeta un coup d'œil dans une direction où se trouvait un sentier bordé de haies sauvages.

Prenez par ici.

Whace fit remarquer la présence de deux autres chemins, situés à droite et à gauche du premier.

- Pourquoi pas l'un de ceux-là?
- C'est vous qui voyez, répondit le rocher. Celui de gauche mène au domaine de Pungü l'Agussol. Vous le reconnaîtrez : c'est un champignon de bonne taille avec une crête verte sur le chapeau et une grande bouche hérissée de crocs. Il a toujours faim. À droite, vous atteindrez l'arbre-chaumière de Luthu et ses Gobelins. Luthu est un grand savant. Sa spécialité, c'est l'anthropologie. Il est un peu cleptomane : dès qu'il voit une nouvelle tête, il...
  - Je crois que nous prendrons le chemin du milieu. Pas de surprises, au bout de celui-ci?
- Non. Parfois, Pungü l'Agussol y rejoint Luthu pour troquer des crânes humains bien polis contre des corps sans tête. Mais c'est épisodique.

Ils passèrent le chemin, accédèrent à une lande bosselée de coteaux vert pomme et parsemée de petits bois. Manifestement, ce début d'hiver qu'ils avaient quitté n'avait aucune prise sur ce pays. L'air était tout juste frais et charriait un parfum agréable. Les arbres étaient chargés de feuilles comme à la belle saison et les oiseaux avaient repris leur chant, même si celui-ci était différent. Plus clair, ou plus mélodieux... ils n'auraient su le définir avec exactitude.

Un son de pipeau fit soudain bruire les herbes, une brise fraîche agita les pétales des fleurs. La musique tourbillonnait, naviguait sur la brise en charriant une humeur légère. Une tête aux yeux ronds émergea de derrière une racine ; puis une autre, coiffée d'un bonnet fripé. Une troisième apparut derrière un tas de bûches couvert de mousse. Un essaim de libellules passa en vrombissant au-dessus de leur tête en laissant derrière lui une pluie scintillante.

Les arbres s'écartèrent devant eux et s'ouvrirent sur une vaste clairière. Au centre de celleci se dressait un bosquet de champignons géants. Ils s'agglutinaient, scindaient leur pied et leur chapeau, poussaient les uns sur les autres pour donner un ensemble s'apparentant à un château à l'architecture douteuse. À la base de ce chaos de formes et de couleurs était une ouverture en voûte soutenue à bout de bras par deux troncs visiblement épuisés. Leur effort se lut plus aisément encore sur leur visage contracté lorsqu'ils assurèrent le poids de la voûte d'une seule main, pour tendre l'autre afin d'ouvrir les deux battants d'une lourde porte en bois sculpté.

L'obscurité régnait à l'intérieur. Whace et Béthorne y plongèrent leur regard, puis s'avancèrent prudemment.

Il y eut un grincement inquiétant dans la structure.

Puis des craquements.

Un champignon brun se détacha du sommet et vint s'écraser avec fracas sur le sol. Puis un deuxième boula, en frappa deux autres qui le suivirent dans sa chute. Tout le flanc se plia en couinant.

— Oh oh, fit Whace.

Béthorne le regarda. Ils stoppèrent leur marche.

Puis ils firent demi-tour et s'enfuirent à toutes jambes.

Un fracas terrible s'ensuivit, ébranlant le sol de toute la clairière. Les deux se jetèrent à terre tandis que le château se disloquait lamentablement, comme s'il n'avait été fait que de carton-pâte. L'effondrement ne dura que quelques secondes chaotiques et assourdissantes.

Puis le sol ne vibra plus, le vacarme cessa. Il ne resta plus qu'un tas informe de champignons et de bois qui apparaissait progressivement au cœur d'un nuage de poussière. Dans les ruines, les deux troncs soutenaient encore la voûte de la porte d'entrée ; leurs traits exprimaient toujours le même effort soutenu.

— Courant d'air! hurla une voix pâteuse, mais néanmoins furieuse.

Des dizaines de petits bonshommes jaillirent de nulle part et se précipitèrent vers les décombres. Ils en sortirent une minute plus tard, portant un grand lit à baldaquin. Ils le déposèrent non loin de Whace et de Béthorne qui se relevaient. Un petit homme tout fripé, vêtu d'une chemise de nuit et d'une fraise, en émergea. Des fées voletèrent jusqu'à lui et entreprirent de l'épousseter. Il les chassa en agitant furieusement les bras.

— Qu'est-ce que ça veut dire, ce bazar ? cria le petit homme en réajustant une couronne en bois de cerf sur sa tête.

Un gnome en robe de bure s'approcha et positionna ses binocles sur son énorme nez.

- Manque de magie, probablement, Majesté, répondit-il. La dernière offensive contre le Barbu et ses guerriers forestiers vous aura épuisé. Vous êtes encore malade. Je vous avais prévenu : mieux valait attendre la fin de votre convalescence avant de réintégrer vos quartiers royaux.
- Je ne suis pas plus malade que toi, vieux fou décati! articula Bapaius. Si tu m'embêtes, je vais te changer en...
- Nullement, Majesté, vous ne pouvez plus. À vrai dire vous êtes actuellement en position de faiblesse et je peux donc, en ma qualité de médecin royal, faire de vous ce que je veux. D'ailleurs, c'est l'heure de votre sirop.
  - Non! cria le roi. Je refuse de boire ta mixture ignoble. Recule, c'est un ordre!
  - Saisissez-le! ordonna le gnome

Une dizaine de lutins se précipitèrent en braillant sur le roi et l'immobilisèrent. Le gnome sortit une petite fiole.

- Ouvrez-lui la bouche!
- Non! Nooon!! Aaargghhlppf...
- Voilà qui est fait. Allons, Majesté, ce n'était pas si mauvais.
- On en reparlera, mon gars, rétorqua Bapaius d'une voix caverneuse. Attends un peu que je sois rétabli.

— Pff. Quelle ingratitude, dit le gnome en haussant les épaules.

Soudain, des clameurs s'élevèrent. Tous les visages se tournèrent vers Whace et Béthorne. Le roi jeta un œil glauque vers eux, claqua des doigts et tonna :

— Shlokolms! Au rapport.

Un lutin s'approcha. Il avait un corps tassé et un grand bonnet cachait presque entièrement son visage. Un nez énorme et rougeâtre jaillissait des plis. Il tourna autour de Whace et de Béthorne pendant quelques instants, les fouillant bruyamment de son odorat. Puis il clama :

- Ils sont tous les deux envoyés par le Barbu, mais ce ne sont pas des Forestiers. Celui-là s'appelle Égilée Béthorne. C'est un aventurier opportuniste qui n'écoute que sa soif de découverte. Il s'est bien essayé à la magie, mais il est trop paresseux pour progresser. Le maigrichon, là, c'est un magicien : Aloysius Whace. Il sent mauvais ; le gastrodile, si je ne me trompe pas. Il ne sait pas monter à cheval ni donner des coups de poing, il n'a plus de magie pour l'instant, il aime bien les gâteaux, il...
  - Abrège! cria le roi.
- Il a quitté les ordres pour sauver le monde. Dans sa musette il y a un papier où est écrite une chansonnette et il est persuadé que c'est une prophétie. Il est un peu perdu, il cherche à tâtons. Il est venu pour vous demander des renseignements au sujet du Joyau des Mondes. L'aventurier opportuniste possède un document où est indiqué l'emplacement de l'île Crachefeu. Ça indique aussi le moyen de trouver le gars de la Chandelle. Mais ils n'ont rien compris à ce document.

Whace et Béthorne avaient suivi l'exposé en toisant Shlokolms avec des yeux ronds. Celui-ci releva un coin de son chapeau et darda sur eux une œillade méfiante.

- Ma conclusion est que leurs intentions sont par trop douteuses ; je suggère que nous les transformions en gâteaux secs sans aucune forme de procès.
  - C'est vrai qu'ils n'ont pas l'air très amicaux, nota le gnome médecin.
  - Ils sont laids! cria Nabot.
  - Wîîk! acquiesça son cochon.
  - Ils sont venus pour nous voler le Joyau! cria un autre lutin.

Un Tomte s'approcha du roi.

- Puis-je leur faire une grimace?
- Dronkhy, personne ne t'a sonné.

D'autres lutins s'approchèrent de Bapaius en levant le doigt.

- Moi si vous voulez, je peux leur faire goûter ma nouvelle recette de ploushky à l'œuf de vipère.
  - Moi j'ai un sortilège qui leur ferait pousser des bras partout. Je peux essayer ?
  - Il nous manque deux quilles pour le jeu de boules. Peut-être que...
  - C'est dommage. Elle est sympa ma grimace.
- Laissez-les-moi, proposa une fée sobrement vêtue, dont le regard brillait d'une lueur lubrique.
  - Assez! hurla le roi. Reculez tous!

Il sortit un mouchoir et souffla dedans avec un bruit de trompette, puis s'adressa aux deux compagnons :

- Alors, avez-vous quelque chose à rajouter à ce rapport ?
- Non, Majesté, répondit Whace qui sentait poindre une migraine. Mis à part le fait que nos intentions sont dénuées de malice. Cependant, je ne nous savais pas aussi proches de la vérité. Assurément, vous êtes la personne qui saura nous fournir toutes les indications nécessaires pour l'accomplissement de notre quête.
  - Tout a un prix en ce bas monde. Quel est le vôtre ?

Whace demeura un instant immobile. Puis il attrapa le sachet de myrtilles et le tendit.

Ceci, Majesté.

Soudain, tous tendirent le nez et humèrent à l'unisson. Les oreilles frétillèrent et palpitèrent, les yeux s'arrondirent. Ils s'avancèrent lentement, la langue pendante.

— Reculez ! cria le roi. Il se leva et trottina vers Whace, puis lui arracha le sachet des mains.

Il l'ouvrit fébrilement et huma pour le principe. Une nuée s'agglutina autour de lui, qu'il dissipa en agitant nerveusement les bras.

- Quels sont ces renseignements que vous êtes prêts à payer un prix si exorbitant ? murmura-t-il en levant les yeux.
- Nous souhaiterions, si vous le voulez, étayer un peu le rapport de Shlochrome, répondit Whace.

Les bajoues de l'intéressé s'empourprèrent en entendant son nom ainsi mutilé.

- C'est tout ? (Bapaius esquissa un sourire à la limite du mépris.) Vous n'avez pas plus le sens du commerce que le Barbu, qui croit faire des affaires en acceptant de nous vendre des trésors inestimables contre du métal de décoration. Tant pis pour vous. Allez-y.
  - Votre sujet a parlé d'un document que nous possédons. C'est une carte qui...
  - Faites voir.

Béthorne sortit la carte de son sac et la remit à Bapaius, qui l'ouvrit. Aussitôt les lutins s'agglutinèrent de nouveau pour regarder et, de nouveau, il les chassa. Il considéra un instant le document. Puis ses sourcils se relevèrent progressivement ; ses yeux se plissèrent, il leva la tête, prit une grande inspiration.

— Alors, Majesté? demanda Whace, impatient. Vous y comprenez quelque chose?

En guise de réponse, le roi grimaça et éternua violemment. Quelque chose de flasque éclaboussa la carte.

- Oh, je suis désolé. Satané rhume! lâcha-t-il. Vous en aviez une copie, n'est-ce pas?
- Pas vraiment, ce document est unique, répondit Béthorne d'une voix aigre.
- C'est le drame des choses rares, dit le roi en essuyant avec sa manche. Le moindre petit incident et les voilà qui rejoignent l'oubli.

Béthorne s'approcha.

- Mais vous avez tout effacé! brailla-t-il. On ne voit plus rien du tout, maintenant, il n'y a plus qu'une grosse tache verdâtre!
- Verdâtre ? s'exclama le gnome médecin. Vite, procédons à un lavement suivi d'une saignée.
  - Oui c'est ça, approche! hurla le roi en pointant son doigt vers le gnome.

Tout le monde sursauta.

— Je te mets au défi d'approcher avec tes lavements et tes mixtures du diable ! Approche si tu l'oses !

Le gnome stoppa net, immobilisé par le regard foudroyant de son roi. Il déglutit.

Après quelques secondes de silence, Bapaius ressortit son mouchoir et trompeta dedans. Puis il se retourna lentement vers Whace et Béthorne.

- Quant à vous, ne commencez pas à me poupouner pour un morceau de papier. D'ailleurs, je ne sais pas comment vous l'avez eue, mais cette carte ne vous appartient pas puisqu'elle est à moi.
  - Quoi ? crièrent Whace et Béthorne.
- Je l'avais reçue en cadeau de la part du disciple d'un vieil ami humain qui s'appelait Aube.
  - Aube? suffoqua Whace. Pierre Aube?

Bapaius ignora l'interruption.

- Franchement, je n'ai jamais su pourquoi il avait tenu à me la donner ; avouez que comme cadeau, on trouve mieux. Mais je suppose que ça venait du cœur, comme vous dites.
  - Alors il l'a gardée ! cria un lutin.
  - Vous n'avez..., commença Whace.
  - Et puis il l'a perdue! cria un autre.
  - Et maintenant il la retrouve! scanda un troisième.
  - Eeeh oui! soupira un quatrième.
  - Vous n'avez jamais essayé de savoir pourquoi il vous l'avait offerte ?
- Pas eu le temps, répondit Bapaius en faisant un geste d'impuissance. Le Joyau s'est refermé avant que je puisse aller le lui demander.
  - Refermé ? répéta Whace.
  - Ben oui, quoi : refermé.
- Écoutez, soupira Whace en passant sa main sur son visage. Majesté, je ne comprends rien. Peut-être tout cela serait-il plus clair si vous nous expliquiez ce qu'est vraiment ce Joyau des Mondes ?
  - C'est pertinent. Suivez-moi.

\*\*\*

Ils marchèrent jusqu'à une petite colline à la base de laquelle se trouvait un renfoncement. Le plafond, à hauteur de trois hommes, était soutenu par deux rangées de gros piliers grossièrement taillés à même la roche. Des torches accrochées aux murs donnaient une lumière blafarde. Au fond de l'excavation, sur un petit promontoire, trônait une grande pierre levée, argentée, lisse comme un miroir et décorée à son sommet d'une petite lumière verte que Whace, au premier coup d'œil, identifia comme étant un Prisme magique.

— Voilà le Joyau des Mondes, dit Bapaius. Si vous aviez vu la tête des guerriers du Barbu quand ils sont venus le voler !

Il se mit à rire, bientôt imité par tous les autres lutins.

- Moi c'est pour voir la tête du Barbu lui-même quand il les a vus revenir que je paierais cher ! rajouta Dronkhy.
  - Moi je l'ai vue, sa tête, affirma Nabot. On aurait dit la tienne de tous les jours!

Et tous rirent de plus belle.

Alors que Bapaius donnait des ordres pour que l'on sépare Nabot et Dronkhy, Whace s'avança vers la pierre miroir, en fit le tour avec fascination et un rien de respect. Il la toucha légèrement ; elle était tiède, semblait vibrer d'un lourd sommeil. Bapaius le rejoignit.

- Bel objet, n'est-ce pas ?
- Ce n'est pas tant sa beauté plastique qui m'interpelle, mais le mystère qui entoure son usage.
- Le mystère n'est guère plus qu'une vue de l'esprit, humain Aloysius, l'un des nombreux visages de l'ignorance. Et contrairement à ce que vous pouvez penser, nous n'en savons pas plus que vous sur cette chose.
  - Comment cela?
- Nous venons tous d'un autre monde. Là-bas, les quatre éléments joignent parfois leurs énergies et font vibrer l'air sur les notes de la vie. On appelle cela le *GlazAmzer*. C'est comme ça qu'on naît, « depuis le commencement des temps », comme vous dites. Puis les autres êtres sont apparus et sont devenus des humains. Ils nous ont chassés, traqués, massacrés. Alors pour survivre, nous avons pris des formes d'animaux, d'hommes et de femmes. Mais ils nous retrouvaient toujours et nous brûlaient sur des bûchers.

Alors un jour, un humain différent est arrivé, il s'appelait Aube. Il a dit qu'il connaissait un monde où l'on ne nous traquerait plus. Il nous a donné le Joyau pour que l'on puisse s'y rendre et en échange, il nous a fait promettre de toujours rester dans le pays où l'on aurait choisi de vivre.

- Pourquoi ? demanda Béthorne.
- Oh, je n'en sais rien. Il disait que notre présence pouvait sauver ce monde tout autant que lui pouvait nous sauver. Il parlait des fois avec un langage bien étrange. Nous, on a dit oui tout de suite, vous pensez bien. Et on est partis. De temps en temps, le Joyau s'ouvre et laisse passer de nouveaux êtres féeriques. On en profite aussi pour faire des petites emplettes, un peu de troc... Mais on s'attarde le moins possible ; plus aucune région de l'Autre Côté ne nous garantit contre la mortalité. Quant à l'humain Aube, comme je vous l'ai dit, il n'est jamais revenu.

Whace et Béthorne se regardèrent.

- Majesté, demanda Whace, quelle est cette île dont parlait votre sujet Sholokolom?
- Shlokolms! rectifia sèchement l'intéressé.
- C'est une île d'où l'on arrive depuis l'Autre Côté. Quand on fait le chemin en sens inverse, on traverse un pays étrange qu'on a appelé le Toutérien, parce que tout et rien peuvent arriver. En même temps.
  - Judicieux, comme nom, dit Béthorne.
  - Je crois aussi que c'est là qu'habite l'humain Aube.
  - Je pense plutôt que c'est là qu'il *habitait*, dit Whace en regardant Béthorne.

Bapaius haussa les épaules.

- Quelle différence ?
- Quoi qu'il en soit, pesta Béthorne, le gros glaviot sur la carte est un sérieux handicap pour la retrouver, maintenant.
  - Pourquoi ? Vous comptiez y aller ? demanda Bapaius.

Whace répondit, tout en fixant Béthorne d'un regard autoritaire.

- Du moins, ce que vous nous avez révélé rend cette alternative envisageable. Nous aurons peut-être besoin de retrouver la trace de cet Aube, ou de son mystérieux disciple. Scotlok a également parlé d'un homme, le « gars de la Chandelle ». Savez-vous quelque chose à son sujet ?
- Majesté, s'il écorche encore mon nom, me permettrez-vous de lui faire pousser des bégonias dans les trous de nez ?
- Non, je n'ai jamais rencontré cet humain-là. Mais le disciple de l'humain Aube m'en avait parlé comme de quelqu'un de grand talent...

Toute la grotte fut secouée de vibrations. Les flammes des torches murales s'agitèrent violemment et le Joyau trembla. Tous reculèrent.

Un trait de lumière coupa la pierre miroir en son centre avec un crissement d'ongle que l'on gratte sur un tableau.

— Tiens, dit Bapaius. Ça s'ouvre.

L'ouverture s'élargit bientôt et dessina un pentaèdre lumineux. Les vibrations cessèrent subitement. Il ne resta plus qu'un sifflement lointain qui se rapprochait imperceptiblement.

- Que... qu'est-ce qui va se passer, maintenant ? demanda Whace, pas très rassuré.
- Ben normalement plus rien, à part que de nouveaux Féeriques arrivent. Mais là, ils n'arrivent pas. C'est pas normal.
  - Et ce sifflement, c'est quoi ? demanda Béthorne.
  - Je n'en sais rien non plus. C'est la première fois que ça le fait.
  - Peut-être que le Joyau est en panne ? proposa Dronkhy.
  - Alors, Majesté, reprit Shlokolms. Vous me permettrez ?
  - Permettre quoi ? cracha Bapaius sur un ton excédé.
  - Regardez, c'est l'œil! cria Nabot.

Il y eut une cavalcade générale vers l'extérieur. En effet, le Prisme brillait d'une lueur de plus en plus forte tout en émettant un sifflement strident.

Puis il y eut une explosion. À peine sorti de la grotte, Whace se retourna et aperçut, à travers une épaisse fumée verdâtre, une boule lumineuse qui fonçait dans les airs en hurlant. Elle sortit de la grotte, fit une ascension vertigineuse avant d'effectuer quelques loopings. Elle s'arrêta enfin, tournoyant sur elle-même, stagnant à une dizaine de mètres au-dessus du sol.

- Je ne sais pas pourquoi, dit Whace en frémissant, mais j'ai l'impression que ça va être pour moi.
  - Votre intuition, encore ? demanda Béthorne.

La boule de lumière siffla de nouveau et fonça.

Whace poussa un long hurlement et, sous le choc, voltigea de plusieurs mètres en arrière avant de finir dans un bosquet.

— Bien fait! cria Shlokolms.

Béthorne se précipita, suivi de Bapaius et d'un grand nombre de lutins, dont certains sautillaient en battant des mains et criaient « Encore, encore ! ».

- Comment vous vous sentez ? demanda Béthorne en aidant Whace à se relever.
- Bien. Même pas étourdi. Elle m'a raté?
- Eh bien, pas vraiment. Ou alors j'ai la berlue. Mais elle a disparu.
- Qu'est-ce que c'était, Majesté ? demanda Whace en clignant des yeux. Un piège antivoleurs ?
- Non non, le piège anti-voleurs, c'est pas ça. Je ne comprends rien du tout. En tout cas c'était spectaculaire. Vous savez, si vous teniez à entrer dans le Joyau, c'est le moment ; il ne reste jamais ouvert très longtemps.
  - Vous avez raison. Béthorne, allons-y.

Ils entrèrent à nouveau dans la grotte. Toutes les torches étaient soufflées, mais la lumière qui provenait du passage investissait les moindres recoins.

- Il faut que je vous prévienne, dit Bapaius. Avant d'atteindre l'autre monde, vous allez traverser le Toutérien ; c'est un endroit un peu spécial, où il peut vous arriver des choses qu'un esprit humain n'est pas censé pouvoir supporter.
  - Charmant, commenta Béthorne.
- Nous, on trouve ça plutôt marrant, mais chacun ses goûts. Si vous voulez, je peux vous lancer un sort pour vous aider.
  - Un sort, répéta Whace, mal à l'aise.
- Oui, une dissipation. Pour ôter temporairement toute notion de normalité de votre esprit, rien de plus. Cela vous permettra de passer sans encombre.
  - Pas d'effet secondaire ? demanda Whace, méfiant.
- Aucun. Le sort s'activera dès que vous franchirez le seuil du Joyau et se dissipera lorsque vous serez arrivés à votre destination finale.
  - Alors d'accord.

Bapaius tapa dans ses mains.

— Un volontaire pour leur jeter le Nipenspas-Tout-Va-Bien! Non pas toi, Dronkhy.

Un lutin qui ressemblait à une barbe avec des pieds fut désigné pour le travail. Il tourna autour des deux compagnons en chantonnant.

Béthorne saisit le bras de Whace.

- Dites! Comment allons-nous revenir si le Joyau ne s'ouvre qu'occasionnellement?
- Je n'en sais rien, mon vieux, répondit Whace. Vous faites ce que vous voulez, mais moi j'y vais. Si je reste ici une minute de plus, je sens que je vais devenir fou.
  - Alors donnez-moi quelques secondes; nous oublions quelque chose d'important.

Béthorne descendit du promontoire et tendit la main à Bapaius.

— Merci, Majesté, du fond du cœur. Sans vous, notre quête était perdue d'avance. Vous n'avez rien de l'affreux nain difforme et pustuleux que l'on m'avait dépeint avant mon départ. Vous êtes...

La plupart des lutins firent silence et reculèrent lentement. Un gros nuage, d'un noir

d'encre, apparut dans le ciel et tournoya au-dessus de l'assistance. Les ombres envahirent le monde en quelques instants tandis qu'un vent froid se levait. Bapaius fronça les sourcils et devint tout bleu.

— Attendez, dit-il d'une voix d'outre-tombe. On vous a dit quoi ?

Sans se démonter, Béthorne répondit :

— Eh bien, je dois avouer que des mauvaises langues parmi mes anciens employeurs s'évertuent à vous décrire sous la forme d'un ectoplasme purulent, édenté et gâteux qui ne peut parler sans cracher des crapauds. Mais dès mon retour, je les détromperai. Je leur dirai bien que votre crâne n'est pas une tête de chèvre morte, ainsi qu'ils le prétendent et que vous ne vous nourrissez absolument pas de fiente de Troll et de scorpions morts.

Béthorne baissa son regard vers les pieds du roi.

- Ah, mon dieu, ce qu'ils se fourvoient.
- Quoi encore?
- Oh, je m'assurais une nouvelle fois qu'ils étaient dans l'erreur. Vos pieds ne sont aucunement fourchus et ne sont pas munis d'ergots comme les boucs, ainsi qu'ils le prétendaient.

Whace, qui était descendu pour rejoindre Béthorne, lui saisit le bras.

— Mais qu'est-ce qui vous prend, bon sang ? susurra-t-il.

Béthorne se dégagea.

- Vous avez autre chose à m'apprendre ? demanda Bapaius.
- Vilenies, Majesté, pures vilenies. Rien qui ne puisse être facilement vérifiable. Ainsi que je le constate, ils se trompaient également sur cette prétendue odeur pestilentielle que dégage votre corps qu'ils disaient couvert de champignons, tout autant que sur vos yeux glauques jaunis par l'abus d'alcool de chèvrefeuille.

La voix de Bapaius n'était plus maintenant qu'un murmure rauque :

- Je suis heureux que notre rencontre ait contribué à effacer le moindre doute dans votre esprit. Et maintenant, auriez-vous l'amabilité de me faire savoir qui sont les personnes qui parlent de moi de la sorte ?
- Oh bien sûr. En fait, il s'agit de la population braborjane dans son ensemble. Non pas les peuples que ces barbares incultes ont soumis, mais tous les représentants d'anciennes tribus hashiyates. Notez au passage que le plus ardent partisan de ces théories douteuses se nomme Ulishta Umja-Shiba Rulaub-Goroligol. C'est le Grand Khan de Braborja, il se fait aussi appeler Ugo le Braborjan. Un individu sinistre, que vous trouverez au nord-ouest du continent en la ville de Bowlshare. Mais demandez au roi Édoïs : il connaît le chemin et vous assistera du mieux qu'il le pourra.
  - Merci, humain Égilée. Et bon voyage à tous deux.

# - Chapitre X -

#### Le choix de Goom

Les jours qui suivirent la visite du dénommé Béthorne, Silvan sombra dans la plus âpre des mélancolies. Goom resta absent la plupart du temps et quand bien même, ses tentatives de conversation avec le petit prince se soldèrent par des réponses monosyllabiques suivies de silences pesants.

Goom en fut affecté. Il demanda à son feu si, d'une façon ou d'une autre, il n'était pas la cause de ce mutisme. Peut-être avait-il commis une bévue, ou quelque chose dont il n'avait pas mesuré la portée ? Il n'obtint aucune réponse concrète des volutes jaunes, qui se contentèrent de dévorer les nouvelles bûches offertes par le Troll.

Il décida de se faire pardonner cette faute par lui inconnue en préparant pour le petit prince un excellent rôti de hibou, ainsi qu'il se souvenait le lui avoir promis. Goom, cependant, n'avait jamais chassé de hibou et ne connaissait aucune façon de procéder. Les quelques spécimens qu'il avait eu à préparer au manoir lui avaient été apportés par Améthéon du marché de Tandrey, la ville la plus proche du manoir. Pour ce qui était du renard, Goom était un bon chasseur ; il s'agissait de courir plus vite que lui, ou plus simplement de s'embusquer, puis d'appliquer au bon moment un coup de poing sur le museau ou sur le crâne. Une méthode plus radicale consistait à trouver un terrier, à l'élargir puis à y pénétrer jusqu'à ce que la proie soit accessible. Mais au cas où le terrier contint des petits, le renard se défendait vaillamment et devenait plus difficile à assommer. Il fallait alors bien le tenir et lui tordre le cou.

Mais un hibou, ce n'était pas un renard : ça volait et ça se perchait assez haut dans les arbres pour ne pas craindre les Trolls. Et avec des yeux aussi grands, ça devait voir venir un prédateur de très loin.

Enfin, ça semblait ne pas avoir de cou.

Goom décida, pour sa première tentative, de faire confiance à la chance et à son esprit d'initiative. À la tombée du jour, il se rendit à l'orée du petit bois et attendit patiemment le hululement caractéristique. Dès qu'il en perçut un, il s'approcha de l'arbre à pas de loup et entreprit d'y grimper le plus silencieusement possible.

Il lui fallut plusieurs minutes pour parvenir à la hauteur du hibou, juste derrière lui. L'ascension avait été périlleuse ; plus d'une fois il avait senti sous ses pieds les branches prêtes à se rompre. Au moment fatidique, alors que le hibou se tenait à portée de poing, le Rond d'étoiles se décida à jaillir de derrière un nuage. Les rayons blancs éclairèrent subitement l'arbre et Goom se figea, glacé d'effroi.

Le hibou n'était pas de dos mais face à lui et le toisait de son regard vide.

Il eut une exclamation de surprise ; un instant de terreur commanda à son corps un sursaut

en arrière. La branche se plia et cassa ; il trouva une prise au dernier moment, qui céda l'instant suivant.

La chute fut brève mais assourdissante. Il atterrit lourdement dans un bosquet de mûres.

Lorsqu'il releva la tête, il vit le hibou qui le regardait d'une façon qu'il jugea exaspérante car dénuée du moindre sentiment, fut-il moqueur.

Goom retourna au manoir, bredouille et passablement contusionné. Après s'être débarrassé de toutes les épines plantées dans sa peau, il s'avoua qu'un plan plus approfondi ne pourrait que le servir et que, dans le cas précis de la chasse au hibou, une préparation rigoureuse semblait incontournable.

Le lendemain, lui revint à l'esprit les conditions dans lesquelles il avait promis à Silvan un rôti de hibou. Il alla voir le petit prince dans l'espoir d'obtenir des précisions, notamment la fréquence des apparitions du hibou à sa fenêtre, mais il n'obtint qu'un bougonnement informe et n'insista pas.

Toute la journée il s'attela à l'élaboration de son plan, qu'il estimait avec fierté être le plus ingénieux qui ait jamais été fomenté. Il trouva des cordes qu'il tressa patiemment, partit récolter quelques gros cailloux et de solides morceaux de bois.

Il monta, au péril d'une chute sérieuse, sur le toit du manoir et y travailla jusqu'à l'heure du dîner. Juste avant le crépuscule, il jeta une corde du toit, descendit la récupérer et la tira jusqu'à un bosquet situé en face de la fenêtre de Silvan.

Il tendit la corde et l'accrocha à un taquet qu'il planta dans le sol. Puis il se prépara à une longue attente.

Le manoir devint silencieux ; seule une faible lueur provenant du balcon de la bibliothèque témoignait du fait qu'Améthéon travaillait. La nuit était déjà fort avancée et le hibou ne s'était toujours pas présenté à la fenêtre de Silvan. Goom bâilla, s'encouragea à la patience.

Soudain, le silence froid de la nuit fut déchiré par un hululement strident et terriblement proche.

Goom fit volte-face en lâchant un cri de surprise. Le hibou était là, à quelques enjambées, son immense regard clignant dans la nuit. Goom ne réfléchit pas une seconde et se précipita vers lui. Dans sa hâte, son pied heurta le taquet, ce qui libéra la corde qui se mit à filer vers le manoir.

À ce moment, Améthéon apparut à la fenêtre du boudoir jouxtant la chambre de Silvan et s'apprêta à en tirer les volets. Il n'eut que le temps d'entendre un bruit de détente, de sentir un souffle léger. Un filet lourdement lesté s'abattit sur lui, le fit basculer vers l'avant et l'entraîna vers le sol.

Il hurla tout au long de sa chute qui s'acheva, avec un manque d'élégance bien pardonnable, parmi les dernières salades que Goom parvenait encore à faire pousser malgré la saison.

Lorsqu'il entendit le hurlement, Goom s'arrêta dans sa course vers le hibou impassible. Tremblant d'effroi, il proféra un « Ho! » étouffé à la vue de son maître vautré dans le potager. Au bord de la panique, ne sachant quoi faire, il se retourna encore vers le hibou qui le toisait d'un air affable et serein, puis de nouveau vers Améthéon beuglant comme un diable.

Puis il se décida. Avec un grognement furieux il fonça derechef vers le hibou. Au dernier moment un renard se jeta sous ses pieds, le fit trébucher puis détala et disparut dans les frondaisons sombres du petit bois. Goom s'écrasa au sol, ressentit une morsure au séant, puis une deuxième, puis une troisième si douloureuse qu'elle lui arracha un cri pitoyable : tout

autour de lui, une dizaine de belettes l'assaillait. Il se cabra et s'agita, autant pour chasser les importuns que pour se relever. Le hibou poussa un hululement bref; les belettes se retirèrent. Il y eut une cacophonie de piaillements, puis une subite et violente pluie de noisettes. Désorienté, Goom se protégea en croisant les bras devant son visage. Il commença à reculer, trébucha, se redressa, recula encore. Les belettes resurgirent et s'avancèrent vers lui, menaçantes.

Il déclara forfait et battit en retraite.

\*\*\*

Aux premières lueurs de l'aurore, encore quelque peu secoué par sa mésaventure, Goom s'attela à la préparation du petit-déjeuner. Il disposa sur la table une grande assiette de fromages, une miche de pain, un pichet de thé aux groseilles et un autre de lait. Silvan, les cheveux en bataille, arriva et prit place. Goom lui souhaita le bonjour sans obtenir de réponse. Il s'essuya les mains sur son tablier et vint le servir en soupirant. Puis il repartit vers le fourneau, où une omelette aux cèpes grésillait dans une grande poêle.

— Attends, il faut que je te parle, dit le petit prince.

Goom s'arrêta. Un sourire pointa sur ses lèvres. L'œil brillant, il revint sur ses pas.

À ce moment entra Améthéon, avançant péniblement à l'aide d'une canne. Goom se maîtrisa. Il fit mine, dans un premier temps, de ne pas voir le sorcier et retourna prestement s'occuper de la cuisson de son omelette.

Améthéon considéra Silvan un instant puis s'approcha du Troll en clopinant.

- Dis-moi, Goom. Où étais-tu, cette nuit?
- Euh, je..., bégaya le Troll. Fatigué. J'ai dormi longtemps.

Le poids du regard du vieux sorcier pesait autant qu'une montagne sur sa nuque. L'effort pour rester naturel fit perler sur son front des larmes de peur.

- Dormi, répéta Améthéon.
- Oui.

Nouveau silence. Le sorcier jeta un coup d'œil vers Silvan qui ne semblait même pas écouter.

- Petite question, reprit mielleusement Améthéon. Si tu avais à pêcher un poisson, comment t'y prendrais-tu?
  - Maître veut que j'aille pêcher ?
- Non ! beugla Améthéon. Je te demande simplement comment tu t'y prendrais pour pêcher un poisson, au cas où tu aurais à le faire.

La terreur s'intensifia dans le cœur de Goom ; il sentait que cette question anodine cachait un sens mystérieux et qu'une réponse malheureuse pouvait le compromettre.

— Je l'assomme, répondit-il sans réfléchir, désireux de faire cesser le supplice.

Améthéon n'eut pas de réaction. Il laissa passer quelques secondes puis demanda :

— Sais-tu ce qu'est un filet, Goom?

Le Troll fit un petit non de la tête et retira la grande poêle du fourneau. Améthéon soupira et s'attabla. Il mangea en silence, puis déclara sans cérémonie qu'il se trouverait en ville une

bonne partie de la matinée.

Silvan attendit que le bruit de ses pas s'estompe et rappela Goom à ses côtés.

— Je dois partir, murmura-t-il avec gravité. Je dois partir pour Chaïne sans plus attendre, me mettre sous la protection du roi Édoïs. C'est une question de vie ou de mort. Il faut que tu m'aides.

Goom ouvrit de grands yeux.

- Mais... Comment ?
- Comment ça, comment ? pesta Silvan.
- Améthéon décide, Améthéon...
- Tu es grand et fort, alors qu'Améthéon est vieux et faible. Comment se peut-il que ce soit lui qui commande ? Comment peux-tu le craindre autant ? Les voilà, les vrais « Comment » !

Goom ne répondit rien, mais jeta quelques coups d'œil nerveux vers le hall.

— Figure-toi, déclara Silvan, que ton Améthéon enlève des enfants et qu'il fait des choses sur eux, des choses qui les tuent dans d'atroces souffrances! Et il y a trois jours, j'ai entendu qu'il comptait faire une expérience sur moi dans très peu de temps.

Goom se redressa. Un vent de terreur glacée hérissa les touffes de poils dans son dos. L'espace d'un instant, il lança mentalement un remerciement à l'existence pour ne pas avoir donné la vue à Silvan. Car ainsi, le petit prince ne pouvait pas voir le masque de culpabilité qui déformait son visage.

— Si je ne pars pas d'ici, je vais certainement mourir sous la torture. Si tu es mon ami, il faut que tu m'aides.

Dans l'esprit du Troll émergea un grand nombre d'émotions intenses qui menacèrent de provoquer rapidement une migraine. Il y avait des vagues de doute, de la colère et beaucoup de lassitude. Sa respiration s'accéléra et il émit quelques gémissements sourds. Il se sentait incapable de bouger ou de penser ; aussi, la seule répartie qui lui vint à l'esprit fut :

Améthéon est le maître.

Silvan ne répondit rien. Il laissa couler quelques secondes en restant de marbre. Puis il poussa son assiette, attrapa sa canne et se leva.

— Puisque c'est comme ça, dit-il d'une voix chargée de mépris, je me débrouillerai tout seul.

Il se dirigea vers le hall et se retourna une dernière fois.

— Inutile de le cacher : je sais que c'est toi qui enlèves les enfants. J'ai senti ton odeur dans la cave, la dernière fois. Tu me dégoûtes. Tu es un lâche. Tu n'es plus mon ami.

Et il sortit.

\*\*\*

Plusieurs écueils rendaient sa fuite périlleuse si Silvan n'était pas assisté. Pour commencer, il ne savait pas du tout dans quel pays il se trouvait. Il avait bien cherché à le savoir par les livres du pupitre magique, mais aucun ne lui avait fourni de renseignements satisfaisants. De plus comment allait-il se diriger ? Quelle direction allait-il prendre ? En partant à l'aventure, il

risquait de tourner en rond pour finalement mourir d'inanition ou même dévoré par les bêtes sauvages.

Mais tout cela n'était guère que spéculation, car il y avait par-dessus tout le problème épineux du bracelet attaché à son poignet.

Maître Than, le vieil apothicaire de la cour de Bosotique qui possédait une connaissance fragmentaire des Éthers, prétendait qu'aucune action de nature magique n'était éternelle et qu'il existait toujours un moyen de compromettre ou d'annuler ses effets. Le bracelet de Silvan, investi de magie, pouvait donc théoriquement être mis hors d'usage. Il fallait commencer par cela.

Silvan se leva et sortit dans le couloir. À tâtons, il trouva l'escalier étroit qui menait aux appartements d'Améthéon et en gravit les marches.

Parvenu en haut, il poussa prudemment la porte de la chambre du sorcier. La petite pièce, hormis l'odeur rance caractéristique d'Améthéon, sentait le vieux livre et le linge sale. Silvan fit une grimace et se força à avancer. Il retrouva le petit couloir, s'y engouffra et parvint à une porte. La parcourant de ses mains, il sentit qu'elle était renforcée par une armature en fer clouté.

Et qu'elle était ouverte.

La répulsion qu'il avait manifestée dans la chambre du sorcier, se mua en un écœurement violent lorsqu'il franchit le seuil du laboratoire. Des puanteurs presque insoutenables l'assaillirent. L'air lui parut tellement vicié qu'il le crût presque palpable ; le cœur battant, il rentra la tête dans les épaules.

D'après les échos qu'il percevait, la pièce devait être relativement grande mais totalement investie de meubles. Pris de nausées, il chercha un soutien dans l'écoute attentive des bruits alentour; il espérait trouver quelque chose de connu, ou de passablement normal. Il entendit des gouttes tomber et s'écraser dans un grésillement sulfureux, des sortes de petits gémissements inhumains, des heurts cristallins comme un ongle sur le bord d'un verre et en fond, omniprésent, le sifflement léger d'une brise dont il ne sentit pourtant aucun souffle.

Il s'imagina au beau milieu d'une foire aux monstres emplie de cadavres gonflés et purulents, de demi visages grimaçants et de liquides gluants suintant des murs. Il en conçut un indicible effroi qui le décida à rebrousser chemin prestement.

Il perçut alors un son nouveau, le seul dans ce chaos indescriptible qui lui parut humain. C'était un ronflement, léger et régulier, qui venait du fond de la pièce.

Sa curiosité et un zeste d'espoir le firent avancer parmi les obstacles que rencontrait sa canne. Bientôt, il s'agenouilla précautionneusement devant ce qu'il identifia comme une cage de bonne taille...

... qui bougea.

Il eut un sursaut ; en reculant, sa tête heurta quelque chose de dur, certainement le coin d'une table. Un objet chuta et vola en éclats sur le sol.

La cage hurla. Silvan en fit autant, éperdu.

Puis le silence revint, ponctué par deux respirations affolées.

- Qui es-tu ? demanda une voix fluette et vacillante, autour de laquelle Silvan élabora l'image d'une fille de son âge.
  - Je... je suis Silvan!
  - Tu es parvenu à t'échapper ?

La voix était soudain devenue plus vive, comme si la question sous-entendait un espoir enfin à portée.

- Je... que voulez-vous dire ?
- Je suis Tyssia, je fais partie de la troupe de Lothland, celle qui est en ville depuis une semaine. J'ai été enlevée par un monstre qui m'a bâillonnée et emmenée ici. Il faut que j'aille rejoindre mon père. S'il s'imagine que j'ai encore fait une fugue, il va reprendre la route sans moi. S'il te plaît, aide-moi : trouve la clé de cette cage et nous nous enfuirons ensemble. Fais vite, il y a un vieillard très laid qui peut revenir à n'importe quel moment!
  - Où se trouve cette clé?
  - Je n'en sais rien. Peut-être ici, peut-être ailleurs dans la maison.
  - Comment vais-je faire pour la trouver?

Tyssia grogna.

- Tu n'as pas l'air très futé, toi ! Jette un coup d'œil à la serrure pour te faire une idée de la clé et cherche-la ! Eh bien, bouge-toi donc !
  - Je suis aveugle! cracha Silvan.

Tyssia eut un hoquet.

- Ho. Désolée. Il n'empêche, tu es arrivé jusqu'ici, n'est-ce pas ? Tu es dehors et aveugle, je suis dedans et j'ai de bons yeux : on va peut-être pouvoir s'en sortir. Qu'est-ce que tu en penses ?
- J'ai un problème, moi aussi. Je suis retenu par un bracelet magique qui me transporte dans ma chambre dès que je m'éloigne trop du manoir.
- Ennuyeux. Je pourrais certainement t'aider une fois hors de cette cage. Voyons... qu'y a-t-il ici qui pourrait nous servir ? Mon Dieu, c'est vraiment sale et désordonné. Ah! Je vois un objet intéressant, là. Lève-toi. Tourne-toi vers la gauche, avance d'un pas. Voilà. Tends ta main bien droit. Attention à la ch... enfin, il y a un truc qui pend...
  - Beurk! Qu'est-ce que c'est?
  - Rien, rien... Tends la main.
- Qu'est-ce que c'est ? insista Silvan en s'essuyant frénétiquement le visage. Je l'ai pris en pleine figure !
  - C'est une chauve-souris toute sèche.
  - Quoi ?
- Allons ne t'en fais pas, elle ne te fera aucun mal. Elle est morte. Veux-tu bien tendre ta main, qu'on en finisse ?
  - Qu'est-ce que je suis censé attraper ?

Silvan palpa devant lui un plateau mural où étaient suspendus une série d'objets aux formes imprécises. La voix de Tyssia le guida jusqu'à l'un d'eux, qu'il identifia comme une sorte de dague toute en acier, dépourvue de pointe et dont la lame arrondie semblait inoffensive.

- Ça y est, je l'ai.
- Attends, dit Tyssia d'une voix pressante. On va en profiter pour contrecarrer un peu les plans du vieillard. Décale-toi encore de deux pas vers la gauche : tu vas heurter un siège avec des sangles sur les accoudoirs. Tu y es presque... grimpe dessus. Mais non, ne t'assieds pas !

Voilà. Tiens-toi bien et glisse ta main vers le haut du dossier. Tu sens cette boule ?

— Oui, répondit Silvan.

Il s'agissait d'un objet lisse et passablement chaud, similaire au Prisme du pupitre.

- Détache-la de son socle.
- Qu'est-ce que c'est?
- Ma foi, je n'en sais rien. Mais le vieux croûton semble y tenir et j'ai l'impression que ce n'est pas une bonne nouvelle pour moi. Alors ça me suffit pour qu'on s'en débarrasse.

Silvan se tourna et empoigna la boule. Elle était solidement fixée au dossier du siège, aussi lui fallut-il tirer de toutes ses forces. La boule se détacha avec un claquement sec ; Silvan parvint à se retenir au dernier moment pour ne pas tomber en arrière. Il sentit tout d'abord, avec effroi, la boule se consumer dans sa main en grésillant, puis diminuer rapidement de volume pour finalement se désagréger entièrement. Puis le siège gémit, se plia sous ses genoux pour subitement tomber en poussière.

— Aïe! cria-t-il en atterrissant lourdement sur le sol.

Tyssia siffla entre ses dents, impressionnée.

- Qu'est-ce que j'ai fait, mon dieu ? implora Silvan en se relevant.
- Allons, le pressa Tyssia, sors-moi de là, maintenant!

Silvan revint avec la dague. Au moyen de celle-ci, Tyssia tenta de faire plier les barreaux de sa cage.

— Hmm, pas facile, fit-elle après quelques efforts. Prends-la, toi. Peut-être que tu y arriveras mieux de l'extérieur.

Silvan reprit la dague, en coinça la lame au-dessus de la serrure et tira vers lui.

— Tu vas y arriver! l'encouragea Tyssia.

Silvan tira de toutes ses forces. La dague se plia en grinçant ; soudain elle lui glissa des doigts et partit comme un ressort à travers la pièce. Plusieurs impacts, verre brisé et autres sons moins identifiables, se succédèrent en un enchaînement assourdissant.

Ah bravo! pesta Tyssia.

Mais elle se tut immédiatement ; il leur avait semblé à tous deux entendre le bruit d'une porte qui se referme en claquant.

Lâchant un juron, Silvan se releva et empoigna sa canne.

— Il faut que je parte ; je préfère qu'on ne me voie pas ici.

Il regagna prestement le premier étage. Aussitôt, feignant un air détaché, il se dirigea le plus naturellement possible vers sa chambre et s'y enferma.

\*\*\*

Le soir arriva. Goom toqua à la porte de la bibliothèque et entra.

— Le dîner est prêt, dit-il à Améthéon.

Le vieux sorcier leva des yeux sur le Troll et sourit.

— Ah, Goom. Tu tombes bien. Approche, je voulais te parler. Tu es à mon service depuis

des années et malgré tes facultés limitées, j'estime que tu m'as bien servi. Oh bien sûr, il aura fallu pour cela que je sois un peu dur avec toi, mais le fait est que je n'aurais pu mener à bien certains travaux sans ton aide. Tu m'en vois reconnaissant.

Ne sachant comment réagir, Goom se contenta d'émettre un curieux bruit de gorge.

- Contrairement à ce que tu pourrais penser, je ne suis pas un ingrat. Ce soir, je suis à même de procéder à une expérience des plus importantes, fruit de plusieurs années de recherche. Si tout se passe comme prévu, je partirai d'ici pour ne plus jamais revenir. Aussi j'ai décidé de t'affranchir et de te donner pour solde ce manoir avec tout ce qu'il contient, hormis mes effets personnels et quelques objets divers, comme le pupitre. Tu es content ?
  - Oui, murmura Goom, abasourdi.
- Très bien. Je vais travailler très tard dans mon laboratoire. Je veux que tu restes dans les parages. Car lorsque je te le dirai, il faudra que tu ailles chercher le prince Silvan et que tu me l'amènes.

#### Goom frémit.

— Pour... pour quoi faire ? bégaya-t-il.

Améthéon parut surpris de cette question.

- Comment ça, pour quoi faire ? En quoi cela te regarde-t-il, je me le demande.
- Je voudrais savoir..., dit Goom d'une voix qu'il aurait souhaité plus ferme.

Améthéon eut un hoquet de rire moqueur.

— Qu'est-ce donc que cette affaire-là ? Contente-toi de faire ce que je te dis et tout se passera bien. Quant au dîner, eh bien je n'ai pas le temps ; ces derniers calculs éthériques vont m'accaparer une bonne partie de la soirée. Maintenant va-t'en et ne me dérange plus.

Goom sortit, en proie à une affreuse appréhension. Et si Silvan avait vu juste ? Si le vieux sorcier avait réellement l'intention de prendre son corps pour vivre dedans ? Il ne se pardonnerait jamais de n'avoir rien fait pour empêcher un tel drame, même s'il ne parvenait toujours pas à comprendre comment cela pouvait arriver.

Il se dirigea vers la chambre de Silvan, constata que celui-ci ne s'y trouvait pas. Il descendit et aperçut le petit prince attablé à la cuisine.

- Qu'est-ce qu'il y a au menu ? demanda Silvan d'une voix sèche.
- Potée aux légumes.

Il le servit et resta debout, le regardant manger.

— Améthéon a dit qu'il voulait te voir ce soir. Dans le laboratoire.

Silvan manqua d'avaler de travers. Puis il fit un gros effort pour paraître détaché.

- Hmpff. Il peut toujours courir. Ce soir, je pars chez le roi Édoïs, que cela lui plaise ou non. Je prends d'abord un bon dîner, puis je m'en irai à la faveur de la nuit.
  - Il a dit que je dois t'emmener dans son laboratoire. Il l'a dit.

À ces mots, Silvan ne put empêcher son visage de se crisper d'appréhension. Il se maudit de paraître faible devant Goom, mais il savait que si ce dernier décidait de le traîner de force, il ne pourrait rien faire. Les larmes perlèrent à l'orée de ses yeux. Puis la peur fit place au mépris et à la colère. Il lâcha un rire chargé de haine.

— Dire que je t'avais pris pour mon ami. Je te faisais confiance. Et voilà que tu te révèles le complice des méfaits de ce vieillard abominable. Tu pourrais m'ignorer, prétendre que tu

ne m'as pas vu m'enfuir mais non! Tu vas aller jusqu'au bout de ta bêtise : tu vas me livrer à lui.

— Mais Améthéon..., commença Goom.

D'un geste violent, le petit prince envoya valser son assiette à l'autre bout de la table. Puis il repoussa sa chaise, attrapa sa canne et se leva. Il aurait voulu parler, crier même, tant le destin lui paraissait injuste, tant il se sentait trahi. Mais les sanglots bloquaient sa gorge et aucun son ne pouvait en sortir. C'est avec le visage déformé par la rage qu'il sortit de la cuisine.

\*\*\*

À minuit, de lourds nuages s'amoncelèrent dans le ciel. Ils commencèrent par s'échanger des noms d'oiseau, puis le ton monta. Ils en vinrent à se bousculer, de plus en plus violemment, jusqu'à ce que l'un d'entre eux se blesse et que jaillissent de sa masse brumeuse quelques gouttes de pluie. C'en fut trop et la rixe se mua en bataille rangée. Des dizaines d'éclairs aveuglants zébrèrent le ciel, les insultes enragées tonnèrent à faire trembler la terre. La pluie fine devint un déluge hallucinant au travers duquel nul n'aurait su distinguer plus loin que le bout de son nez. Maints arbres explosèrent, frappés de plein fouet par des coups mal ajustés et les rivières débordèrent.

Silvan dut renoncer à son projet d'évasion. Cette épreuve supplémentaire s'ajoutait à celles qu'il avait déjà énumérées et elle rendait encore plus probable un trépas aussi affreux qu'inutile. Il se dégagea néanmoins de la chaleur de son lit, dans lequel il était entré tout habillé. Même s'il ne pouvait pas partir, il lui fallait disparaître, se cacher en attendant que le temps soit plus favorable.

Il attrapa son baluchon et sortit dans le couloir. Arrivé à la hauteur du grand escalier, il entendit des pas lourds et précipités. Il n'eut pas le temps de rebrousser chemin qu'une énorme main velue l'agrippa.

— Où vas-tu? demanda le Troll.

Silvan sentit une terreur sourde l'envahir, des larmes coulèrent de ses yeux.

— Lâche-moi! brailla-t-il. Je ne veux pas y aller! Je ne veux pas mourir!

Il se débattit, frappa avec son baluchon qui se défit et répandit ses affaires dans le couloir.

Goom le saisit plus fermement des deux mains et le secoua.

- Tais-toi! Tais-toi donc!

Un hurlement retentit, rauque et empli d'une incontrôlable rage. Goom et Silvan s'immobilisèrent. Quelques secondes passèrent, puis ils entendirent les pas d'Améthéon résonner dans l'escalier menant à sa chambre.

Goom, paniqué, chercha dans tous les sens. Une idée, une solution, une issue...

Il souleva Silvan, le coinça sous son bras et entra dans la bibliothèque.

Il n'eut pas le temps de refermer la porte qu'Améthéon surgit, le visage cramoisi et en proie à d'horribles rictus de haine.

— L'espèce de petit choléra! cracha-t-il. Le voilà donc!

Il s'avança doucement, la tête rentrée dans les épaules.

— Je ne sais pas comment tu as fait cela, mais tu vas me le payer. C'est heureux que mon fidèle Goom t'ait attrapé.

Goom posa Silvan à terre et sans réfléchir, se mit entre lui et Améthéon.

- Je... C'est à moi que vous parlez ? balbutia Silvan.
- Oui c'est à toi, affreux petit furoncle! Le Prisme! Tu as détruit le Prisme! J'ai travaillé des années pour le mettre au point et toi tu l'as détruit! Écarte-toi, Goom.
  - Le Troll, pétrifié, ne bougea pas.
- Je ne sais pas de quoi vous parlez, rétorqua Silvan d'une voix tremblante. Et malgré lui il se blottit derrière Goom.

Améthéon avança encore, regarda le Troll.

- Allons, ne fais pas l'innocent. Tout aveugle que tu sois tu es très malin. Je ne sais pas comment tu es parvenu à perpétrer un tel forfait, mais ce ne peut être que toi ! Qui d'autre ? Ce gros imbécile puant incapable d'aligner deux idées ? Espèce de petit morveux, tu vas souffrir. Goom, fais-le avancer.
  - Non.

Et le tonnerre gronda.

Des trois personnes présentes, Goom fut certainement le plus stupéfait de cette réponse. Il semblait qu'il l'avait simplement entendue jaillir d'entre ses lèvres, en provenance directe de ses émotions sans aucune escale par son cerveau. Deux secondes lui furent nécessaires pour réaliser la réponse qu'il avait donnée et seulement une supplémentaire pour tomber d'accord avec elle.

Améthéon agita un instant les lèvres sans pouvoir proférer le moindre son. Il regarda le Troll, puis se jeta en avant et attrapa le bras de Silvan.

Le petit prince se dégagea, recula et tomba à la renverse. Goom saisit violemment le sorcier par le col et le souleva aussi aisément que s'il était de paille. Silvan entendit alors un rugissement assourdissant et bestial, semblant surgir d'un passé vil et crasseux où seuls les plus forts et les plus cruels pouvaient aspirer à la survie. Il sentit le souffle du corps d'Améthéon alors que Goom levait ce dernier au-dessus de sa tête, puis un coup mat qui fit trembler le plancher.

Améthéon hurla ; ce fut un hurlement déchirant comme jamais Silvan n'en avait entendu, pas même ce terrible jour où le feu avait dansé sa ronde de mort autour de lui. Il y eut les bruits de plusieurs coups frappés au sol avec la dernière violence, chacun accompagné de craquements hideux. Silvan se recroquevilla sur lui-même, terrifié. Un liquide chaud lui éclaboussa le visage au dernier coup et il devina que c'était du sang.

Goom poussa un nouveau rugissement et les murs tremblèrent. Dehors, le tonnerre y répondit, terriblement proche. Améthéon tenta de hurler encore mais sa voix se mua en un gargouillis informe. Silvan sentit un mouvement indéfinissable dans la pièce, suivi d'un bruit répugnant comme celui d'un plat de purée s'écrasant contre un mur. Puis il y eut une chute entraînant quelques objets friables et ne resta que le bruit de la pluie battant les carreaux.

Silvan sentit son bracelet grésiller et siffler comme si toute vie s'en échappait, puis casser d'un coup sec. Il agita son poignet, le libéra, puis ne bougea plus.

Le combat céleste sembla perdre progressivement de sa vigueur. Bientôt ils entendirent un lointain grondement et même l'averse s'apaisa, laissant place à un crachin balayé par le vent.

Silvan se releva faiblement. Il chercha du bout de sa canne le fauteuil qu'il savait ne pas

être loin puis s'y laissa tomber. Il entendait Goom dont la respiration devenait moins rapide.

- Tu l'as tué?

Au bout de quelques instants, Goom répondit d'une voix caverneuse :

— Je ne suis pas un lâche.

\*\*\*

L'aube pointa fébrilement, hésitante à s'immiscer dans une nuit si pesamment chargée de violence. En guise de compromis, elle laissa quelques étoiles briller encore dans le Rond, sous lequel pas un seul nuage ne semblait avoir survécu. Goom s'éveilla soudain; des voix résonnaient dans le manoir. Doucement, il dégagea son poignet de sous la tête de Silvan qui dormait encore et s'approcha sans bruit de l'accès de sa tanière, celle qui donnait sur la cuisine. Il écouta.

- Alors ?
- Rien ici. On dirait qu'ils ont vidé les lieux.
- Et à l'étage ? Holà ! Quelque chose en haut ?

Des pas précipités résonnèrent dans l'escalier.

— Bon dieu, fit une voix tremblante d'émotion. C'est un vrai carnage! Venez voir!

Il y eut une cavalcade. Goom hésita un instant, puis ouvrit la trappe et émergea dans la cuisine. Lentement, il se faufila vers l'escalier et attendit.

- C'est tout frais ; à peine quelques heures. Mais qu'est-ce qui a pu faire ça, nom de dieu ?
  - C'est au moins une bande de goules!
  - Ou des loups-garous!
- Il faut savoir ce qui s'est passé. Vous m'entendez ? Je préférerais finir comme celui-là plutôt que d'avoir à annoncer au seigneur Aiguul que nous revenons bredouilles. Quelle que soit la cause de ça, il faut savoir au moins où se trouve le gamin, ou ce qu'il en reste.

Quelqu'un vomit.

- C'est pas vrai! dégage de là, va faire ça ailleurs!
- Ça pue déjà assez comme ça.
- Désolé, Sergent, fit une voix piteuse.

L'homme descendit d'un pas hésitant. Il avait le teint vert et se tenait le ventre. Dès qu'il fut au rez-de-chaussée, Goom passa à l'action.

À l'étage, les quatre hommes restant entendirent un cri strident, un craquement, puis plus rien.

— Pagmon ? lança le sergent.

Il jeta un regard circulaire sur ses hommes, tous figés, puis sur la bouillie noirâtre qui restait d'Améthéon. Enfin, il prit une décision.

- Toi ! ordonna-t-il. Va voir où il est.
- Moi ? Des clous.

- Tu refuses d'obtempérer ?
- Oh absolument, répondit l'intéressé avec chaleur.

Ils s'immobilisèrent : des pas lourds faisaient craquer les marches de l'escalier. Le sergent lâcha un juron et dégaina. Aussitôt, son épée se lança dans une gigue incontrôlable. Il s'approcha de l'entrée, tentant d'apercevoir ce qui montait ; mais il n'était pas dans le bon angle. Il s'éclaircit la gorge et scanda d'une voix forte mais chevrotante :

— Nous sommes des émissaires de Son Excellence le Grand Khan Ugo. Nous sommes armés, surentraînés et dangereux. La mort est notre lot quotidien et nous ne saurions nous endormir avant que d'avoir éventré une dizaine d'ennemis du Khanat. Sachez également que nous ne sommes pas seuls ; nous faisons partie d'un détachement de quarante guerriers farouches, tous parricides et fiers de l'être, qui vont nous rejoindre d'un moment à l'autre. Qui que vous soyez, vous avez tout intérêt à vous rendre séance tenante afin de bénéficier de notre clémence.

Les pas s'arrêtèrent.

— Ça... ça a l'air d'avoir marché, dit l'un des soldats.

Le sergent, en eau, esquissa un sourire nerveux. Rassemblant tout son courage, il s'avança dans le couloir et risqua un coup d'œil vers l'escalier. Puis il se retourna vers ses hommes.

— Personne, leur murmura-t-il.

Un hululement sonore fusa du balcon de la bibliothèque.

Les trois hommes sursautèrent et hurlèrent à l'unisson. Puis ils se bousculèrent et se précipitèrent hors de la pièce, suivis par le sergent. Ils dévalèrent les escaliers, foncèrent vers l'extérieur et disparurent.

# - Chapitre XI -

## Hubert, saindoux et feu millénaire

Une heure plus tard, Goom filait à grands pas vers l'est, Silvan juché sur ses épaules. Au dernier moment et malgré la hâte du départ, Goom avait formellement tenu à « emporter son feu ». C'est ainsi que le petit prince tenait une lanterne de cuivre où grésillaient quelques braises, qu'il fallait raviver à tous les instants. À quelques pas derrière eux trottinait Tyssia. Goom avait libéré la jeune fille ; le Troll étant l'auteur de son enlèvement, Silvan lui avait signifié que c'était là la moindre des pénitences.

Cependant, Goom était à des lieux d'imaginer qu'un tel acte engendrerait une si grande pression sur ses nerfs. En effet, Tyssia ne cessait de parler. Elle parlait fort, d'une voix parfois aiguë et très souvent pour se plaindre. Nul besoin ne se faisait sentir de répondre, elle se satisfaisait de son propre monologue.

Tyssia, onze ans, était petite et replète. Son visage était un losange blanc investi de grands yeux noirs aux longs cils ; ses cheveux bruns coupés à la garçonne partaient dans tous les sens. Le fait qu'elle tente perpétuellement de les repeigner avec les doigts n'arrangeait aucunement la situation.

- Je me demande comment tu peux faire confiance à un tel monstre, je te signale que c'est lui qui m'a enlevée, au cas où tu ne le saurais pas.
  - Il t'a libérée, non?
- C'est peut-être une entourloupe. Peut-être que, en ce moment, il nous emmène tous les deux dans une tanière secrète pour nous boulotter. On aura vu des choses bien plus improbables se produire. Mais où sommes-nous, bon sang ? Je pensais que j'étais séquestrée en ville ! Je sors de ma cage et qu'est-ce que je vois ? La rase campagne. Je suis dans une situation des plus alarmantes. J'ai perdu la notion du temps, mais cela doit bien faire six jours que me voilà disparue. Tel que je connais mon père, il sera parti sans aucune forme de procès. La dernière fois, j'ai dû le suivre à la trace pendant deux semaines et je n'ai survécu qu'à force de mendicité. Oh bien sûr, les quelques petites choses que j'ai apprises au sein de la troupe m'ont été de quelque secours : parfois je jonglais pour les clients d'une taverne, ou je marchais en équilibre sur des cordes à linge. Quand je suis enfin parvenue à rejoindre la caravane, mon père a dit « Alors, on découvre le monde ? ». Je vous jure, comme père on aura trouvé mieux.
  - Qui c'était, au manoir ? demanda Silvan.
  - Des soldats, répondit Goom. Ils te cherchaient.
  - Ils me cherchaient ? Quels soldats ? Des hommes de mon père ?
- Il n'a même pas voulu entendre mon histoire, qui était pourtant le modèle type d'une expérience traumatisante pour une jeune personne comme moi. Heureusement qu'il y avait

Malissa, la contorsionniste, à qui j'ai pu me confier et sur l'épaule de qui j'ai eu le loisir d'exorciser mon expérience.

- Ils ont dit le Braborjan.
- Alors ce sont des soldats qui viennent du pays de l'homme qui m'a enlevé, maugréa Silvan. Je l'avais entendu parler avec Améthéon. Je me demande ce qu'ils me veulent.
  - Il ne faut pas rester ici. Quitter la côte.
- D'accord, acquiesça Tyssia, et si ça ne vous dérange pas trop, j'aimerais bien que l'on fasse un petit tour par Tandrey, là où se trouvait la troupe. Je pourrai demander le chemin qu'ils ont pris en partant.
  - Tandrey? dit Silvan.
  - Première ville à l'est du manoir, répondit Goom.
  - C'est là qu'il m'a enlevée. C'est un juste retour des choses que...
  - Trop dangereux, coupa Goom. Peut-être des soldats là-bas.

La jeune fille prit une voix stridente et hautaine.

- Je te signale, espèce de grosse peluche, que nous n'avons rien à manger. Un arrêt en ville est absolument nécessaire, dans la mesure où je ne sais pas chasser, ni pêcher et que je me refuse à suivre le régime en vigueur chez les Trolls.
  - Qu'est-ce qu'elle dit ? grimaça Goom.
  - Elle n'aime pas le renard cru, répondit Silvan.
- De plus, je n'ai sur moi que ces hardes informes qui sentent encore les décoctions du vieux sorcier. Il faut que je me trouve au moins un manteau et une paire de sandales. Ou même une petite robe. Mais alors dans des tons unis, rien qui soit fait de cet horrible tissu bigarré qui semble être une tradition à Janoshi.
  - Impossible d'aller en ville, grogna Goom. Toi pars si tu veux.
- D'accord. Mais où irez-vous, vous deux ? Un garçonnet aveugle et un Troll en haut de chausse, ma foi! Si ceux qui vous traquent offrent un prix pour votre capture, m'est avis que même les mercenaires culs-de-jatte tenteront leur chance. Vous voulez aller jusqu'à Chaïne. Quelle blague!
  - Et que proposes-tu ? demanda Silvan.
- Hmm. J'ai bien une idée. Le seul endroit où vous passeriez inaperçus, c'est parmi les miens. Chez nous les artistes, nous avons assez de cœur et de compassion pour accueillir les créatures les plus inattendues. Dans la troupe de mon père, il y a un nain. Vous me direz, un nain n'a rien d'extraordinaire en soit ; mais Thulipo c'est son nom est tout tassé. Il a le corps renflé et la tête plate. Sa barbe n'a pas assez de place pour pousser vers le bas, alors elle pointe vers l'avant. Quand il se gratte le menton, on dirait qu'il porte un plateau de chantilly qui va se renverser. Il y a aussi Yo, l'homme-cheveu ; il est inénarrable. Son numéro consiste à tresser une corde et quand il commence à s'empêtrer dedans, le public se met à rire jusqu'aux larmes. Et Malissa : elle mesure deux mètres, elle est forte comme un buffle et elle arrive à faire un nœud avec son corps. Quant à Puzzle, il fut un chasseur de sorcières redouté. Mais sa dernière victime fut plus prompte et depuis, il vit parmi nous et présente un numéro très impressionnant. On le met tout nu dans une boîte, on secoue la boîte et quand il en ressort, il est monté n'importe comment : un œil dans le nombril, un doigt de pied dans l'oreille, l'oreille sur la joue, une jambe à la place d'un bras, la bouche dans la main... À la fin on le reconstitue pièce par pièce. Les gens adorent.

La proposition de Tyssia convainquit Silvan et Goom. Ils étaient traqués et ne pouvaient se permettre de rester à découvert très longtemps. Mieux valait se faire oublier un moment et disparaître. Peut-être qu'Édoïs avait abandonné tout espoir de revoir Silvan vivant ; peut-être même n'avait-il jamais été au courant de sa prochaine venue, de sorte qu'il ne s'attendait pas du tout à le voir arriver à la colline. Quelques semaines de plus passées dans l'ombre ne dérangeraient personne et brouilleraient les pistes des plus mal intentionnés.

\*\*\*

Ils atteignirent Tandrey deux heures plus tard. Il fut entendu que Silvan et Goom, ne pouvant se montrer en public, attendraient à l'extérieur de la ville que Tyssia revienne.

Perdue au milieu d'un amas de collines grises et parsemées de rares bosquets, Tandrey était ceinte d'un vieux mur de taille moyenne derrière lequel, tous les cent mètres, se tenait une vigie en ruine. Ces cerbères du passé conservaient un certain panache malgré leur manteau de lierre et les myriades de gosses qui les assaillaient. Ils témoignaient d'un passé tendu mais les choses avaient manifestement changé, puisque aucun contrôle n'était effectué aux portes de la ville et que n'importe qui semblait pouvoir y pénétrer.

Tyssia se rendit directement à la place des fontaines, jouxtant celle du marché, où la troupe de Lothland s'était installée. L'après-midi commençait à peine ; la lumière du soleil se faisait plus pâle et les premières grisailles investissaient le ciel. Le marché était encore animé, cacophonie de voix, de bêlements et de caquètements.

Avec un pincement au cœur, malgré le fait qu'elle s'y attendît, la jeune fille constata que les roulottes avaient disparu. Elle serra sa fine chemise autour de son corps frissonnant de froid et rebroussa chemin vers les étals. Elle aperçut une commère rondelette, portant chignon et binocle, qui barguignait le prix d'un porcelet. Elle était vêtue d'un lourd manteau rouge doublé de fourrure et ses doigts étincelaient de bagues. Le commerçant, un petit homme chauve aux sourcils inexistants, semblait rapetisser à mesure que montait l'imposante voix de la commère.

— Non, Monsieur, ce porcelet n'est point encore sevré. Et seule une personne ayant perdu le sens commun ou désireuse d'escroquer son prochain oserait affirmer le contraire.

Elle tourna et retourna nerveusement l'animal dans ses mains.

— Le groin est tout aplati, les oreilles sont pendantes au lieu d'être fermes, les yeux sont à peine entrouverts et on ne distingue même pas son sexe. Est-ce un mâle ou une femelle ? Et cela ! Tâtez-moi ces cuisses. Non mais tâtez un peu ! Vous appelez ça des cuisses ? De grenouilles, peut-être, mais il n'y a certainement pas là de quoi faire un honnête jambon.

Le commerçant dodelina de la tête.

- Comprenez-moi, Monsieur, poursuivit la commère qui ne manquait pas de souffle, treize sous pour cet animal, c'est du vol caractérisé. Ne me faites pas croire que je pourrais faire plus d'un repas avec ceci.
  - Wîîk! grogna le porcelet brandi devant le visage du commerçant.
  - Madame, vous m'en voyez contrit, mais la somme de treize sous me paraît...
- Quoi ! Derechef ? Me voyez-vous, Monsieur, passer l'hiver à allaiter cette créature dans l'espoir qu'elle sera mangeable avant la venue des beaux jours ?
  - Vous n'aurez pas à faire cela, Madame je vous l'assure : il est sevré.

— Je vous en offre cinq sous bien comptés, car je suis aujourd'hui en veine de faire la charité. Toute autre proposition ne saurait être qu'une insulte.

Elle reposa brutalement le porcelet sur l'étal. Le commerçant allait répondre, mais Tyssia intervint.

— Combien demandez-vous pour ce porcelet ? demanda-t-elle avec un grand sourire.

Le commerçant tourna la tête vers elle en se tordant les doigts.

- Ben... treize sous.
- De quoi nous mêlons-nous, petite grue ? siffla la commère.
- Eh bien j'ai suivi, bien involontairement, votre discussion et je m'avise que vous et ce monsieur êtes des personnes fermes et décidées. Il n'est pas difficile de prédire que l'affaire ne se conclura pas entre vous. Pour ma part, j'estime que ce petit cochon est proposé pour une somme très modique. Il me fera au bas mot vingt repas ; et si je trouve du sel en assez bonne quantité, je pourrais même conserver certains quartiers pour les jours précaires. Monsieur, vous disiez treize sous ? Les voilà, bien comptés.

Et Tyssia fit tomber sur l'étal une grosse pièce et trois petites. Le commerçant tendit ses mains et ramassa l'argent avec un sourire.

- Dois-je vous l'emballer, mademoiselle ?
- Un petit cordon en guise de laisse fera l'affaire, si vous en avez de trop.
- Mais bien sûr.

La commère pinça les lèvres. Elle toisa le commerçant.

— Une minute, mon brave.

Le petit homme la regarda, regarda Tyssia qui lui répondit par une moue indécise. La commère plaqua ses mains sur ses hanches.

- Ma foi, il ne sera pas dit que Dame Ismude est une sans-cœur. Je persiste à prétendre que cet animal ne vaut pas tripette, mais je vous en offre royalement sept sous.
  - Je suis désolé, Madame, mais cette jeune fille...
- Ah bah! Laissons cela, je monte à dix sous. Et je ne rachèterais même pas mon propre fils à ce prix-là!
  - Je vous sais gré de votre générosité, mais...

Et il désigna d'un geste impuissant Tyssia qui souriait, les mains croisées dans le dos. La commère suivit son regard en fronçant les sourcils. Puis elle pesta en agitant les mains en l'air.

- Fort bien! Vous avez gagné. Vous aurez vos treize sous, ingrat!
- Pardonnez-moi, Madame, intervint Tyssia, mais ce cochonnet est déjà ma propriété.

La commère s'adressa au commerçant.

— Veuillez signifier à cette créature malodorante que j'étais la première et qu'il ne sied pas à une souillon de prendre le tour d'une dame de qualité. Par ailleurs et pour couper court à toute discussion, je vais poser là un daari et l'affaire sera faite.

D'un geste théâtral, elle plongea la main dans son panier. Puis elle se figea, son visage prenant une teinte cendreuse.

— Que signifie...?

Tyssia regarda ailleurs. Dame Ismude fouilla nerveusement, agita son panier. Elle releva la tête, toisa le commerçant qui attendait sans comprendre. Puis elle s'éloigna d'un pas raide.

\*\*\*

Décidément, l'accoutumance à la condition de hibou tardait à venir. En tout premier lieu, cet incessant combat entre raison et instinct lui rendait la vie pénible. Contrairement à la raison, l'instinct semblait très souvent se mettre au repos. Mais lorsqu'il se réveillait, toute résistance devenait vaine. La honte l'avait affligé des jours durant après la rencontre avec cette femelle grand-duc, malgré le plaisir coupable qu'il en avait tiré. Et que dire de son régime alimentaire? Chaque repas composé de mulots était cause d'un écœurement profond. Pour couronner le tout et malgré tous ses efforts, il tombait de sommeil pendant le jour et se sentait, la nuit, de conquérir le monde.

Mais il y avait d'évidents avantages. Le simple fait de disposer d'une splendide paire d'ailes, de pouvoir voler, planer dans les airs, était une contrepartie non négligeable. Sans trop savoir comment ni pourquoi, il s'était récemment aperçu de l'aval dont il semblait disposer sur la gent animale. Était-ce son *panache*, ou une manifestation de son être profond ? Plus pratiquement, l'extrême mobilité de sa tête, ajoutée à une vue des plus perçantes, faisait de lui une véritable vigie vivante.

C'est ainsi que, perché au faîte d'un peuplier plusieurs fois centenaire, il aperçut Tyssia sortir de la ville. Ses yeux immenses clignèrent de contentement ; il aimait bien cette gosse. Elle était gentille, habile et débrouillarde. Lorsque Goom l'avait enlevée à la faveur de la nuit, il s'était maudit de ne pouvoir rien faire. Il avait voulu prévenir la troupe de saltimbanques dont elle faisait partie, mais s'était fait chasser comme un oiseau de mauvais augure. Il avait tout de même noté l'inquiétude du père de Tyssia, même si ce dernier mettait un point d'honneur à n'en rien laisser paraître.

Il suivit Tyssia du regard. Elle était chargée de baluchons et traînait derrière elle un petit animal qui aiguisa son instinct et qui, d'envie, le fit claquer du bec. Il parvint à se contenir et toute son attention fut bientôt accaparée par une colonne étrange qui entrait dans Tandrey par la porte opposée, bien loin par-delà les toits couverts de chaume. Il prit son envol et alla voir de quoi il retournait.

\*\*\*

- J'ai trois gros pains frais, des tranches de lard fumé, des haricots, des figues sèches, du fromage et une bouteille de vin, déclara Tyssia en déballant ses affaires. Si nous nous rationnons, nous pouvons tenir une dizaine de jours. J'ai aussi deux grosses bougies pour notre ami grosse peluche. Comme ça, on n'aura pas à s'arrêter tout le temps pour surveiller les braises de sa lanterne.
  - Des bougies ! s'exclama Goom en souriant jusqu'aux oreilles.

Tyssia les lui tendit fièrement. Puis elle s'approcha de Silvan et le couvrit d'une cape doublée de laine.

- Voilà pour toi. Et j'ai la même pour moi. J'ai aussi une gourde et une bourse pleine de beaux sous. Nous n'avons plus à nous inquiéter de l'avenir ; du moins de l'avenir proche.
  - Comment as-tu eu tout ça ? demanda Silvan, impressionné.

- Aha, secret de femme.
- Et ton père, tu as des nouvelles ?

Elle se renfrogna.

- C'est comme je l'avais prévu. Mais j'ai appris qu'il était parti vers le nord il y a à peine trois jours. Nous pourrons facilement le rejoindre.
  - Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Goom. Déjeuner ?
  - Wîîk.
- C'est Hubert. Ce n'est pas un déjeuner, c'est mon nouvel ami. Il m'aidera à trouver des truffes en chemin. Je connais une recette de haricots aux truffes. N'est-ce pas Hubert ?

Ils marchèrent tout l'après-midi et en fin de soirée, atteignirent la forêt qui selon Goom séparait Janoshi des terres du sud.

Ils décidèrent de bivouaquer à l'abri des premiers arbres. Le Troll, assisté de Tyssia, construisit un abri sommaire fait de branchages et de fourrés. Ils allumèrent un feu et prirent un dîner qui pour le Troll n'était guère qu'un en-cas. Mais il se tut, se refusa à abandonner les enfants pour aller chasser et resta sur sa faim. Son regard caressa un instant Hubert qui batifolait autour de Tyssia. Le cochonnet s'approchait lentement de la jeune fille, qui faisait mine de rien, puis détalait en couinant d'excitation lorsqu'elle se détendait pour l'attraper. Son ventre grogna et il se força à regarder ailleurs.

— Mon village est vers l'est, à un jour de marche, dit-il bientôt.

Silvan releva la tête. Il avait senti une pointe d'amertume dans les paroles du Troll.

- Tu aimerais les revoir, n'est-ce pas ?
- Je sais pas. Trop de souvenirs, peut-être.
- Un village de Trolls ? dit Tyssia, incrédule. Je croyais qu'ils vivaient dans des grottes.
- Certains vivent dans des grottes, affirma Goom. Mais pas nombreux et très dangereux. Nous on n'est pas dangereux. Oubliés, nos côtés sauvages.
- Ce qu'il ne faut pas entendre! C'est bien la peine de sortir de la barbarie pour en venir à l'asservissement et au kidnapping.
- Très difficile de survivre, rétorqua Goom sèchement. Nos valeurs sont pas les mêmes que les hommes. Quand il partir, un Troll doit choisir entre vivre avec les hommes ou retourner dans grottes. Premier choix très difficile, très dure décision. Mais je voulais pas du deuxième ch...
  - Houlou Houu!

Les trois s'immobilisèrent.

- Oh non, murmura Silvan.
- Quoi, c'est juste un hibou, non ? fit Tyssia avec une pointe d'inquiétude.
- Je commence sérieusement à me le demander. Goom, le vois-tu?
- Le Troll ne répondit pas et Silvan l'entendit renifler nerveusement.
- Pas normal, marmonna-t-il.
- Houlou Houlou ! entendirent-ils de nouveau et cette fois, même Tyssia aurait juré que ce hululement était chargé d'un avertissement.

Goom se leva d'un bond, s'avança vers l'orée de la forêt et força son regard à percer la nuit.

- Non, pas normal, répéta-t-il. Il revint prestement sur ses pas et entreprit de détruire l'abri. Vite, partons !
  - Mais que se passe-t-il, enfin ? protesta Tyssia.
  - Qu'est-ce que tu as senti, Goom ? demanda Silvan en se levant.
- Soldats arrivent. De la ville. Ils nous suivent. Pas rester ici. Tyssia éteint le feu et prend la lanterne.

Tyssia s'exécuta, attrapa Hubert et poussa un petit cri lorsqu'elle se sentit soudain décoller du sol.

Les deux enfants coincés sous ses bras robustes, Goom se mit à courir à travers la forêt. Ce ne fut qu'une heure plus tard qu'il se décida à faire une pause. Haletant, il posa les enfants et s'assit par terre.

- Tu crois qu'on leur a échappé ? demanda Silvan.
- Pour... pour un moment, haleta Goom. Mais piste peut-être facile depuis le campement. Nous rattraper vite.
  - Où pouvons-nous aller ? gémit Tyssia. On ne va tout de même pas courir toute la nuit.

Goom respirait fort, avalait nerveusement sa salive. Il se grattait la tête et regardait dans toutes les directions.

- Chez moi, dit-il enfin.
- Quoi ? Dans ton village ? s'exclama Tyssia.
- Oui, chez moi, répéta Goom. Là-bas, beaucoup de guerriers. Ils nous aideront.
- Quand on est poursuivis par les loups, on ne va pas se cacher dans la tanière de l'ours, c'est ridicule, protesta Tyssia.
  - Wîîk!
  - Goom, dit Silvan, tu es sûr que c'est une bonne idée ?
  - Houlou Houlou Houu!

Le Troll sourit.

- Non, pas bonne idée. Mais pas d'autres idées, alors...
- Alors allons-y.
- Non mais je rêve, soupira Tyssia en se levant. Ça suffit comme ça. Silvan, fais ce que tu veux, mais Hubert et moi restons ici. Je préfère me faire arrêter par des soldats plutôt que de me retrouver mijotant dans une grosse marmite.
  - Wîwîîk!
  - Trolls ne font pas cuire les gens ! Mensonges, scanda Goom offusqué.
  - Houlou Houlou Houu!...
  - On dit ça. N'empêche que nos chemins se séparent ici.
- On a besoin de toi, rétorqua Silvan. Tu nous proposes de nous emmener chez ton père et puis après tu nous abandonnes ?

- Je ne savais pas que notre itinéraire passait par la foire aux cannibales ! cria la jeune fille en agitant les bras.
  - Tu dis n'importe quoi!
  - Chht, pas si fort, siffla Goom.
- Bon, lui répondit Silvan d'un ton sec. Qu'est-ce que tu proposes, alors ? On la laisse là
  - Je peux l'assommer et la porter.
  - Bonne idée.
  - Wîîîk!!
  - N'approche pas, grosse peluche! s'écria Tyssia, sur la défensive.
  - HOULOU HOULOU HOUU!...

\*\*\*

Le ciel dégagé permit au Rond d'étoiles de donner ce qu'il fallait de lumière pour montrer le chemin aux trois fuyards. Mais ce fut tout de même une longue et pénible nuit à travers les frondaisons glaciales de la forêt. Finalement Tyssia avait dignement accepté, une fois sous l'ombre menaçante du gros poing de Goom, de respecter son contrat moral. Elle bouda longtemps et marcha seule une bonne partie de la nuit, mais vint le moment où elle trébuchait plus qu'elle n'avançait. À l'aube, Goom sortit de la forêt, les deux enfants assis sur ses épaules. Son visage ravagé de fatigue rayonna à la vue d'une montagne, distante de deux heures de marche, sur les flancs de laquelle son passé l'appelait.

Ils passèrent un petit défilé et débouchèrent sur une zone dégagée, coincée entre la montagne et des bosquets de bois touffus. Goom déposa bientôt les enfants à terre. Ils s'étirèrent, tentant de chasser les courbatures. Silvan ressentit de l'anxiété chez le Troll. Il s'approcha de lui et lui tapota le bras.

- Qu'est-ce qui se passe, Goom?
- Rien. Village tout devant, après le tournant. Nous y allons.
- Tu n'as pas l'air très rassuré, nota Tyssia. Tu es sûr que nous ne risquons rien ?
- Vous non, répondit Goom avant de lâcher un rire bref et amer.

Silvan allait demander des précisions mais il entendit soudain du bruit, une chute de pierres provenant d'un côté. Puis des pas lourds s'approchèrent lentement ; par la droite tout d'abord, puis par la gauche.

Puis plus rien.

- Raconte, Tyssia! demanda Silvan.
- Ooh! trembla la jeune fille. Il y en a partout. On dirait d'énormes boules de poils avec des petits yeux qui brillent et des grosses lèvres. Ils sont armés de gros bâtons!
  - Nous allons avancer, maintenant, dit Goom. Pas avoir peur, pas avoir peur...

Ils se remirent en marche. Tyssia attrapa la main de Silvan et le guida tandis que Goom les précédait. Il tenait devant lui sa lanterne, comme si ce simple objet pouvait repousser le

danger.

Quelques minutes plus tard, Silvan entendit de grosses voix et des bruits de gorge tout autour de lui. Tyssia lui dit :

— Je... je crois qu'on est arrivés. Dans le village.

Elle regarda autour d'elle, décrivit des sortes de huttes hautes de vingt pieds et des tentes. Elle parla également d'une énorme cheminée qui trônait au milieu de ce qui devait être la place principale du village. L'édifice, fait d'un amoncellement de pierres noircies, s'élevait plus haut que les tentes et avait la forme d'une fiole. Le foyer était ouvert par les quatre côtés et l'on apercevait à l'intérieur un grand brasier s'agiter sous les courants d'air.

- Ils sont très nombreux, commenta Tyssia, au moins une centaine. Les plus gros sont tous armés, il y en a des plus petits avec une fourrure claire et un museau allongé. Et il y a des bébés aussi. Mon dieu, ce que ça sent mauvais... Oh!
  - Quoi ?
  - Il y en a un qui s'approche. Il est tout petit, tout gris et il boîte.
  - Goom, murmura Silvan. Qui est-ce?
  - Nolam, Doyen. Il très sage. Il notre grand-père à tous.
  - Il moche comme un pou, murmura Tyssia.

Nolam stoppa à trois mètres de Goom. Plus personne ne parla et l'on n'entendit bientôt plus que le vent agitant quelques bosquets çà et là. Au bout de quelques secondes, il s'adressa à Goom d'une voix cassée.

Lorsqu'il eut terminé, Silvan demanda à Goom une traduction.

- Il dit Goom banni, plus des nôtres. Goom partir chez les hommes, rester chez les hommes.
  - Tu avais été banni?
  - C'est une longue histoire. Pas le temps...
  - Pourquoi ? Pourquoi as-tu été banni ?
  - Il... il faut partir, maintenant. Viens, erreur de venir ici.

Silvan sentit une tension l'envahir. Il lâcha la main de Tyssia et s'avança en tâtonnant de sa canne.

- Attends un peu. Je veux savoir.
- Euh, Silvan, commença Tyssia, puisque Goom te dit qu'il faut partir.
- *Rien à faire!* hurla Silvan, en proie à une soudaine et terrible colère. Je veux savoir! Pourquoi as-tu été banni? Dis-le-moi maintenant!

Goom parla un moment dans sa langue et Nolam lui répondit.

- J'ai banni parce que ma femelle est morte, expliqua Goom. Plus de femelle pour moi, obligé de partir. Plus de place pour moi dans le village. C'est la coutume.
- C'est la raison la plus stupide que j'aurais pu entendre, cracha Silvan. Dis-lui, Goom, dis-lui à ton Doyen, que lui et tous ses congénères sont encore plus sournois et imbéciles que les humains! Des hommes en tuent d'autres pour leur voler leurs biens, ou leurs terres, ou simplement pour la gloire. Certains tuent même pour le plaisir. Ils sont cruels, stupides, arrogants et vils. Mais jamais, dis-lui bien, Goom, jamais je n'ai entendu qu'un homme en a envoyé un autre à la mort parce que le malheur de perdre un être cher l'avait frappé.

Des grognements montèrent tout autour.

- Silvan, implora Tyssia en lui attrapant le bras.
- Lâche-moi! Dis-lui à ton Doyen, que je suis Silvan, prince de Sinct, rendu orphelin et déchu de son trône par un personnage ignoble qui ne vaut pas plus cher que lui! Nous sommes venus pour demander de l'aide, parce que des soldats nous recherchent et que ces mêmes soldats peuvent les massacrer tous autant qu'ils sont dans ce village puant, puis repartir sans en garder le moindre souvenir.

Un lourd silence succéda aux paroles de Silvan. Nolam pencha la tête vers le petit prince, puis regarda Goom et s'adressa à lui. Les deux Trolls échangèrent des paroles indistinctes durant quelques minutes.

— Chez les Trolls, dit le Doyen en s'adressant à Silvan, il y a des lois différentes de celles de chez toi. Ce qui te paraît normal dans ton monde pourrait nous paraître, à nous, d'une grande cruauté.

Silvan renifla, tourna la tête vers la voix du Doyen.

— Apaise ta colère, jeune prince. Nos lois ne changeront pas. Nous n'avons aucune rancune envers Goom, aucune haine. Mais il n'a plus sa place ici et il le sait. Il doit partir. De plus...

### — Quoi?

Une lueur de faiblesse traversa le regard de Nolam, puis disparut. Sa voix tenta de rester haute et ferme mais Silvan n'en fut pas dupe.

- Nous ne nous mêlons pas des affaires des humains de la contrée. Ils s'entre-tuent, mais ne touchent pas au Peuple.
  - C'est pas vrai, soupira Silvan.
- Tu sembles être leur ennemi, ou une personne qu'ils convoitent. S'ils te trouvent ici, c'en est fini de notre tranquillité. Il faut que tu t'en ailles.

Soudain, il y eut une cavalcade provenant du défilé. Un Troll à la fourrure noire arriva et parla d'une voix vive. Nolam l'écouta ; son visage se crispa.

- Qu'est-ce qui se passe ? murmura Silvan.
- Je ne sais pas, répondit Tyssia.

Goom s'agita.

— Ils ont vu des soldats arriver. Plus possible partir maintenant. Il faut se cacher.

Il s'avança vers Nolam et se planta devant lui.

- Ils reprendre le petit prince, dit-il d'une voix ferme que Silvan ne lui avait jamais entendu. Nous pas possible partir si les soldats arrivent par le défilé. Aide-moi.
- Ce que tu me demandes là est contraire à nos lois, autant que ta présence dans le village. Revenir ici, même précédé par  $Arthra^6$ , ne te dispense pas du respect de la Tradition.
- Vous avez une décision à prendre, Doyen, déclara Silvan. Notre retraite est coupée, maintenant. Allez-vous nous donner, ou nous aider ?

Nolam regarda Goom, qui leva le menton. Silvan continua:

- Vous savez, ces hommes qui arrivent... Le peuple qu'ils représentent aspire à régner

<sup>&</sup>lt;sup>6</sup> Terme en langue troll désignant à la fois le feu, l'ancêtre et la mémoire.

sur le monde. Ceux d'entre leurs ennemis qui ne mourront pas vivront sous leur joug, comme des bêtes ou au mieux, des esclaves. Vous ne vous êtes jamais demandé pourquoi ils vous ont laissés tranquilles? Je vais vous le dire, moi : parce que pour l'instant, ils sont encore occupés à anéantir des peuples bien plus farouches que le vôtre, des gens qui représentent un réel danger pour leur expansion. Lorsqu'ils se seront imposés aux quatre coins du monde, ils reviendront. Et ils vous feront plier l'échine. Et alors, vous pourrez dire adieu à toutes vos coutumes, bonnes ou mauvaises. Vous vous retrouverez dans des cages pour distraire leurs enfants sur les places publiques, ou dans des fosses à vous battre à mort pour le plaisir des seigneurs. Ils ne vous laisseront même pas choisir entre vivre avec eux ou retourner dans vos grottes. Non, même pas ce choix. Votre vie, s'ils vous la laissent, sera guidée par leur volonté. Et plus jamais vous n'aurez le droit d'espérer un avenir. Ni pour vous, ni pour vos enfants. (Il marqua un temps et haussa les épaules.) Mais pourquoi userais-je ma salive ? Tout cela, vous le savez déjà.

Le silence retomba sur le village. Bien haut perché, le hibou n'avait pas perdu un mot du petit prince. Il trouva bien dommage que ses yeux, si grand fussent-ils, ne puissent verser ne serait-ce qu'une larme de fierté.

— Doyen, murmura Goom.

Nolam releva lentement la tête ; il avait les yeux dans le vague. Puis il se tourna, scruta les visages alentour. Enfin, il reporta son regard sur Goom.

\*\*\*

La colonne de soldats entra dans le village dans un ordre relatif. Ils devaient être une cinquantaine et ne semblaient pas ressentir la moindre crainte. Les Trolls demeurèrent immobiles et silencieux. L'officier, un homme de taille moyenne et plutôt fluet, dirigea la troupe jusqu'au milieu du village, devant le foyer central où des flammes dansaient en crépitant.

L'officier s'approcha.

— Bonjour à toi, ô grand chef! claironna-t-il ironiquement.

Nolam s'inclina.

— Doyen, deux choses m'amènent. Tout d'abord, notre trésorier m'apprend que vous n'avez pas encore versé votre contribution annuelle pour l'entretien de notre garnison, à Jaffor. C'est très ennuyeux. Sauf paiement dans les meilleurs délais, nous serons obligés de trouver de nouveaux ouvriers pour la mine.

Nolam parut s'éveiller à ces propos.

- Comment allons-nous vivre, si nous ne travaillons pas à la mine ? Les forêts sont la propriété du seigneur de Jaffor, qui nous interdit de chasser. Les marais sont fermés, il nous est défendu d'aller chercher de la tourbe.
- Ah, vous prêchez un converti, mon brave Doyen. C'est avec chaleur, croyez-le bien, que j'ai défendu votre cause auprès du seigneur Aiguul. Mais il est resté intraitable et menace de vous déposséder de vos postes si votre situation n'est pas régularisée.

Nolam lâcha un soupir et baissa la tête.

- Nous paierons sans délai.
- Ah! Brave Doyen. Je suis heureux d'entendre cela. Je suis sincère! Le seigneur Aiguul

a donné une mention particulière pour votre cas : il vous demande expressément de ne pas faire comme l'année dernière, à savoir de ne pas acquitter votre dette ni en bois de chauffe, ni en paniers tressés et encore moins en saindoux.

Les soldats rirent en chœur.

— Il requiert un paiement en bonnes pièces ou, si cela vous arrange, en bons d'avoir pour peu que ceux-ci portent le sceau du Khanat.

De nouveau les soldats rirent. L'officier, amusé, sortit une lettre et la tendit à Nolam.

— Voici une note où est inscrite la somme à verser, à savoir exactement deux mille cinq cent huit daari et vingt et un sous, ainsi que la date de l'échéance. Notez que cette dernière est ferme et définitive. Maintenant, passons au point suivant, qui est plus pressant encore.

Il commença à marcher autour de Nolam, les mains derrière le dos.

- Nous avons été alertés de la présence dans la région de trois fugitifs. Selon nos sources, il s'agirait de deux enfants accompagnés d'un individu de race troll. Ce dernier a déjà commis deux meurtres particulièrement atroces, dont un sur la personne d'un soldat du Khanat de Braborja. Dites-moi, les auriez-vous aperçus ?
  - Pourquoi les aurions-nous aperçus ? demanda Nolam.
- Eh bien ma foi, je ne connais pas grand-chose aux mœurs des Trolls, mais je m'avise que s'ils agissent avec quelque raison et dans le cas où ils se savent recherchés, ils doivent recourir à l'assistance de leurs pairs.

Il se tourna vers l'âtre pour y réchauffer ses mains.

— Nous n'avons vu personne, dit Nolam d'une voix monocorde.

L'officier observa un instant de silence.

— Haaa, fit-il enfin sans tourner la tête. Qu'il est bon de se chauffer un peu à un bon feu millénaire.

Le visage buriné de Nolam se durcit imperceptiblement. L'officier tourna la tête vers lui avec un grand sourire.

- C'est cela, n'est-ce pas ? Dites-moi, Doyen, depuis combien de temps ce feu est-il entretenu ? Mille ans ? Deux mille ans ?
- Arthra est ici depuis huit cents ans. Nos ancêtres l'ont amené de notre terre, bien loin d'ici, bien au-delà des mers. En mourant, le Troll rejoint Arthra et nos ancêtres. Il vit à jamais auprès de nous. Il est notre guide et notre confident. Il est l'âme bienveillante du peuple troll.
- C'est très beau, Doyen, approuva l'officier avec une moue faussement admiratrice. Je respecte la religion. La Foi est un acte de maturité et d'humilité au-devant des mystères du monde. Qu'importe si cela paraît naïf ; Dieu, ou... quelle que soit l'entité créatrice de l'univers, touche de sa grâce ceux susceptibles de s'élever vers lui. Sans exception de race. Tout le monde a sa chance !

Nolam était en train de se demander ce que signifiaient ces paroles, lorsqu'il vit l'officier ramasser une poignée de terre et la jeter dans le feu. Puis une autre et une autre encore. Il s'avança.

— Ne faites pas ça. Vous importunez les morts.

L'officier ouvrit de grands yeux et se releva.

— Comment? Les morts? Vous brûlez vos morts?

- C'est ainsi que nous rejoignons Arthra et nos ancêtres.
- C'est très étonnant. On m'avait dit que vous les mangiez.

Un grondement sourd, chargé de menace, roula parmi les Trolls. Les soldats se firent plus vigilants.

- Que voulez-vous ? demanda Nolam. Êtes-vous venus pour nous insulter ?
- Je repose ma question, Doyen : avez-vous vu ces fugitifs ?

Nolam toisa l'officier et ne répondit pas.

- J'ai des ordres stricts, reprit l'officier. S'il s'avère que vous les cachez ici et que vous ne nous les livrez pas, vous le paierez fort cher. Réfléchissez bien.
  - Nous ne les avons pas vus, répéta Nolam, un léger tremblement dans la voix.

L'officier le fixa, un sourcil relevé. Il donna un ordre sec et des soldats se ruèrent sur le Doyen. Ils le plaquèrent au sol et le rouèrent de coups de pieds. Le vieux Troll hurlait de rage.

- Où sont-ils ? demanda de nouveau l'officier.
- Pas vus ! Pas vus ! gémit Nolam.

Le passage à tabac ne dura que quelques secondes, mais qui parurent un siècle. Le village résonna des hurlements de Nolam, du bruit mat des coups et de l'agitation des villageois. Puis, voyant que cela ne mènerait à rien, l'officier ordonna aux soldats de cesser.

— Bien. Alors nous allons penser à un autre moyen de pression. Soldats ! Étouffez-moi ce feu.

Laissant Nolam haletant et recroquevillé sur lui-même, les soldats se dirigèrent vers le foyer. Ils commencèrent à y jeter des brassées de terre.

- Non! cria Nolam d'une voix déformée par la douleur. Ne faites pas ça!
- Où sont les fugitifs ? cracha l'officier. Répondez!
- Je n'en sais rien. Cette affaire ne nous concerne pas. Dites à vos hommes d'arrêter ça!

Les Trolls s'agitèrent, grondèrent de plus belle. Nolam regarda dans leur direction et hurla un mot dans sa langue.

Tout se déclencha à la vitesse de l'éclair. Les soldats les plus proches des Trolls furent submergés en un instant par une vague hurlante et perdirent la vie dans un chaos de craquements et de déchirements. Les autres dégainèrent leurs épées et frappèrent dans le tas, tailladant les chairs, fracassant les crânes. L'officier se rua sur le Doyen, épée brandie. Une ombre rugissante s'interposa et le happa au vol. Il lâcha son arme, conscient qu'une simple pression de ces doigts gigantesques enserrant sa gorge suffirait à lui briser le cou.

— Tout... tout doux, dit-il d'une voix saturée.

Goom fixa le visage de l'officier avec des yeux vides. Des yeux de primitif pour qui les concepts de cruauté ou de pardon n'existent pas. Il retourna sa proie, la saisissant par les pieds. Puis il la leva bien haut et l'abattit à terre une fois. Deux fois. Trois fois. Jusqu'à ce qu'elle cesse définitivement de hurler. Il ne la lâcha pas pour autant ; s'en servant comme d'une arme d'appoint, il fonça dans les soldats et frappa de tous côtés.

Du haut de son perchoir, le hibou s'amusait follement. Il voyait des corps disloqués décrire des demi-cercles plus ou moins gracieux au-dessus du village grondant. Parfois, il s'agissait simplement de morceaux de corps, un mollet par-ci, un pied par-là, une main, une tête... Tout cela semblait rebondir d'un endroit à l'autre, entraînant dans leur sillage des gerbes

d'humeurs écarlates. De temps en temps, il pouvait apercevoir des volutes nuageuses de forme vaguement humaine émerger du chaos de la bataille et monter vers le firmament, battant l'air de leurs petites ailes.

Il s'ébroua. Quelle belle matinée! Même le sommeil ne le harcelait pas, lui permettant de jouir pleinement du spectacle.

\*\*\*

Goom, assisté d'un guerrier Troll au visage maculé de sang, aida Nolam à se relever. Le Doyen donna des ordres brefs et un grand bûcher fut rapidement mis en œuvre. Les corps humains y furent jetés. On convoqua Batok, le shaman du village, pour qu'il préside aux funérailles des quatre Trolls morts durant le combat.

En quelques heures, le village fut nettoyé et personne n'aurait pu se douter qu'une boucherie sans nom, qui avait fait quarante-sept victimes au total, y avait eu lieu. Une femelle troll sortit d'une hutte en compagnie de Silvan et de Tyssia. Le visage ravagé par la peine, elle s'approcha de Goom et poussa doucement les enfants vers lui. Puis elle se détourna et partit, les épaules voûtées.

- Duntha a perdu son mâle, murmura Nolam. Pour elle va commencer une période de souffrance et de quête.
- Qu'est-ce qui va lui arriver, la pauvre ? demanda Tyssia. Elle a pris soin de nous et nous a protégés durant toute la bataille.
- Elle partir, répondit Goom. Faire un long voyage et, si pas mourir, revenir avec Ogh-Ruath pour donner à Arthra comme pardon.
  - Quel pardon?

Nolam soupira.

- Elle doit demander pardon aux Ancêtres de ne pas avoir donné assez d'affection à son mâle. S'il en avait eu davantage, il aurait été plus fort et aurait survécu au combat.
  - Si revient, elle peut demander un autre mâle, rajouta Goom, les yeux brillants.
  - C'est quoi un Ogruate ? demanda Silvan.
- Le Ogh-Ruath est la plus haute branche du Ruath, répondit Nolam, un arbre qui ne pousse que sur la terre originelle des Trolls. C'est au creux de son écorce que nos ancêtres creusaient leurs demeures. Lorsque l'on jette une feuille de Ruath dans l'Arthra, il n'a plus besoin d'être alimenté pendant plus d'un an.
  - Et où se trouve la terre originelle des Trolls?
  - Ceci est l'écueil : nous ne le savons plus depuis longtemps.

Silvan s'abstint de tout commentaire. Il avait conscience que cette journée avait été épouvantable pour tout le monde, aussi décida-t-il de garder ses réflexions pour lui-même.

— Doyen, dit-il, des remerciements, même sincères, ne sauraient être à la hauteur du sacrifice que vous venez de faire pour nous protéger. Malheureusement, je n'ai que cela aujourd'hui. Avant de partir au combat, mon père le roi Haldesine est venu me parler. Il m'a dit que j'étais l'espoir de son peuple et bien que j'aie encore du mal à le croire, je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour lui donner raison. En sauvant nos vies, vous avez sauvé l'espoir du royaume de mon père. Si les événements nous sont favorables, je jure par mon sang que

votre peuple vivra à jamais dans la paix et la quiétude.

Nolam sourit et posa une main calleuse sur l'épaule de Silvan.

- Ce sont des paroles bien sérieuses pour un jeune homme, même un jeune prince. Mais leur sincérité ne m'échappe pas et je te remercie. Ce soir, vous reprendrez la route. Je vous ferai escorter par dix guerriers jusqu'au val de l'est. Et de là, vous pourrez sans crainte aller où bon vous semble. J'espère que vos pas vous mèneront à un avenir plus serein.
  - Et vous ? Qu'allez-vous faire ?
- Je ne sais pas encore, répondit Nolam, circonspect. Il est certain que le seigneur Aiguul nous enverra d'autres troupes pour nous punir. Nous sommes forts et valeureux, mais nous ne tiendrons pas une éternité devant un ennemi qui se révélera chaque jour plus nombreux. Le temps est peut-être venu pour les tribus de notre peuple de se réunir et de marcher vers le cœur du mal. Ce soir, Arthra nous conseillera. Par ma voix et celle de Batok, le destin sera tracé.

# - Chapitre XII -

Porto Ercole, XVII<sup>e</sup> siècle. Ses poissons et ses peintres moribonds...

Passé l'accès du Joyau des Mondes, Whace et Béthorne se retrouvèrent sur une vaste étendue qui partait uniformément vers l'horizon. Pas la moindre colline ne venait perturber la platitude du paysage, qui semblait vide de toute vie. Le sol était couvert d'une mousse de teinte sépia parsemée de touffes d'herbes orangées et le ciel était couleur de prune.

— Midi dans un monde au soleil qui s'étouffe.

Béthorne regarda Whace.

- Que dites-vous?
- Je cite simplement un poète antique. Stonhos le Jeune, si cela vous dit quelque chose.
- Pas vraiment, répondit Béthorne.

Il tourna la tête et soupira:

- Et voilà.
- Quoi donc?

Whace se tourna à son tour et eut un bref moment de déséquilibre ; le paysage derrière lui était aussi vide que devant. L'inquiétante impression de se trouver au beau milieu du néant l'oppressa quelque peu.

- Le Joyau a disparu. Ça commence bien, dit Béthorne.
- Peut-être n'a-t-il jamais été là ?

Béthorne le fixa.

- Pourquoi vous dites ça?
- Vous dites?
- Je dis : pourquoi vous dites ça ?
- Aucune raison particulière.
- Alors sauf votre respect, si vous pouviez garder pour vous votre glose insipide et votre philosophie à deux sous, je vous en saurais gré ; ça me rend nerveux.
  - Vous n'allez pas m'empêcher de penser, tout de même ?
- Penser, non. C'est quand vous donnez à vos pensées une dimension orale que ça me dérange. C'est simple, en somme : vous pensez quelque chose de stupide ; une phrase creuse, ou je ne sais quoi. Et hop! Vous vous taisez. Vous pouvez faire ça pour moi?
  - Calmez-vous. Ce n'est pas en s'énervant que nous nous en sortirons.

Béthorne soutint un moment le regard de Whace sans mot dire ; puis en marmonnant, il se mit en marche d'un pas raide.

- Vous savez où vous allez, au moins ? s'enquit Whace avec un sourire.
- Non. Au risque d'abonder dans votre sens, ma grand-mère disait : « Quand tu ne sais pas où aller, prends tout droit ».
  - Sage décision. Je vous suis.

Ils marchèrent à travers le paysage silencieux. L'air était chargé de volutes blanches qui dansaient au gré d'un courant léger. Parfois, un essaim de petites lumières écarlates jaillissait de la mousse à quelques pas devant eux et s'envolait en tourbillonnant. Ils ne savaient pas depuis combien de temps ils étaient partis. Il n'y avait aucun élément géographique sur lequel se baser. Ils ne ressentaient pas encore la fatigue, aussi en conclurent-ils qu'il ne s'était pas passé bien longtemps depuis leur départ.

- Certes c'est un peu angoissant, commenta Whace. Mais après tout, les principaux points de repères, d'un point de vue psychologique du moins, sont réunis ici, de sorte que j'ai bon espoir que nous ne perdions pas la raison. L'air est respirable, nous marchons sur une surface spongieuse mais néanmoins bien réelle et le ciel est au-dessus de nos têtes.
  - Nos têtes ?
  - Eh bien oui, nos têtes. Enfin, en ce qui vous concerne...

Béthorne s'arrêta net, passa sa main sur son visage. Puis sur son second visage.

— Effectivement, conclut-il, mes têtes.

Et il se remit en marche.

— Il est bien dommage, commenta Whace, que ce nouvel appendice dont vous avez hérité ne soit pas plus avenant que le premier.

Béthorne haussa ses quatre épaules.

- On ne peut pas tout avoir, répondit-il d'une voix en écho, et bien heureux qui sait se contenter de ce que la providence lui concède.
- Très juste, surenchérit Whace en se grattant le bas du dos avec sa main dorsale. Vous voyez! Une petite phrase creuse et la vie devient plus fleurie!
  - À ce propos, votre nez bourgeonne. Vous devriez...
  - Oh oui. Merci.
- Voilà... L'enlever avant qu'il n'éclose. Remplacez-le par l'un de vos doigts, ça fera l'affaire.

Whace lâcha un petit rire gai.

- J'en ai plein!
- Profitez-en. Ne soyez pas chiche.
- Franchement, je ne vois pas ce que ce pays a de surprenant. Nous n'avons rencontré jusqu'à présent rien de bien saisissant. Que voulait dire Bapaius ?
  - Oh. Peut-être voulait-il parler de ce genre de chose ?

Béthorne désigna d'une branchie la direction d'un bloc de glace sur lequel trois dromadaires jouaient au golf.

- C'est leur droit le plus strict. Je ne vois rien dans le sain exercice d'un sport honorable qui soit préjudiciable.
  - Cessez de baver, Whace.
  - Désolé si cela vous choque, mais c'est pour mieux avancer.

Une forme se précisa quelque part devant eux. Lorsqu'ils en furent tout près, ils distinguèrent un individu assis derrière une table, qui grattait fébrilement sur une feuille à l'aide d'une plume gigantesque.

— Bien le bonjour, articula Whace.

Je levai la tête et les fixai au travers de mes petites lunettes rondes.

- ...<sup>7</sup>, répondis-je en posant ma plume.
- Qui êtes-vous ? demanda Béthorne.
- **—** ...<sup>8</sup>
- Oh, comme c'est curieux. Est-ce donc à vous que nous devons ce long et fastidieux parcours ?
  - ...<sup>9</sup>
- Pardonnez-moi, dit Whace. Vous dites que c'est vous qui racontez notre histoire ? Je veux dire, qui l'avez... inventée ?
  - ...<sup>10</sup>
  - Et nous deux, nous, Whace et Béthorne, vous nous avez imaginés aussi?
  - ...<sup>11</sup>, m'esclaffai-je, ...<sup>12</sup>
  - Cela se défend, concéda Whace. Puisque vous racontez notre histoire...
  - $-\dots^{13}$  fis-je en levant la main $\dots^{14}$
  - Quoi donc ? s'étonna Whace.
  - ...<sup>15</sup>
  - Vous êtes dur, soupira Whace.
  - ...<sup>16</sup>, rétorquai-je. ...<sup>17</sup>
  - Pas même un petit indice ? maugréa Béthorne avec une moue d'enfant capricieux.

Je demeurai intraitable.

<sup>&</sup>lt;sup>7</sup> Le bonjour à vous, Messieurs

<sup>&</sup>lt;sup>8</sup> Je suis celui qui raconte votre histoire.

<sup>&</sup>lt;sup>9</sup> En un sens, oui. Mais chacun maîtrise sa propre destinée.

<sup>&</sup>lt;sup>10</sup> Imaginée. Je préfère ce terme. L'imagination est une représentation fidèle de l'univers, dont l'infinité rend possible même les situations les plus improbables. Mais je ne vous apprends rien en la matière, je crois.

<sup>&</sup>lt;sup>11</sup> Je ne pense pas détenir ce pouvoir...

<sup>12 ...</sup>mais si vous existiez avant que je n'envisage les termes de votre aventure, nous pourrions prétendre que mon imagination a voyagé jusqu'à vous, un peu comme un fluide immatériel. Et nous a réunis en cet instant. Admettez que le Toutérien est un lieu propice à notre rencontre.

<sup>&</sup>lt;sup>13</sup> Stop!

<sup>14 ...</sup>Il n'en est pas question.

<sup>&</sup>lt;sup>15</sup> Vous alliez me demander de vous raconter la fin, c'est ça ? Eh bien, c'est non, pas question. Débrouillez-vous.

<sup>&</sup>lt;sup>16</sup> C'est une simple question de bon sens...

<sup>...</sup>Si je racontais la fin au début, le début se retrouverait au milieu et le milieu à la fin. Je n'ai rien contre une littérature abstraite mais il y a des limites.

**—** ...<sup>18</sup>

— Vous êtes bien urbain, dit Whace en s'inclinant.

Nous nous saluâmes et je les regardai partir avec le sentiment plaisant qu'une grosse épine venait de m'être retirée du pied.

Un temps indéterminé plus tard le ciel éternua et pour ce faire, pendant un instant se tordit à grand bruit. Les nuages joufflus se pressèrent les uns contre les autres et déchargèrent une pluie battante, qui en un rien de temps forma un océan.

Béthorne se servait de ses jambes pour ramer. Il chantait en chœur un vieil air de marin, quelque peu paillard, qui lui donnait du cœur à l'ouvrage.

- Plus vite, ou nous n'arriverons jamais à bon port, grommela Whace.
- Le bon marin sait louvoyer, le bon bateau sait rester à flot. Faites votre travail, je ferai le mien.
  - J'ai un banc de moules sous les aisselles. C'est très gênant.
- Sitôt arrivé je vous carénerai. Promis. D'ailleurs je pense que c'est la fin : je vois l'horizon qui rétrécit.

Ils voguèrent encore un long moment. Nord et Sud se rapprochaient l'un de l'autre, le ciel et la terre faisaient de même. Bientôt, Béthorne dut baisser les têtes pour ne pas heurter le ciel et récupéra ses jambes pour ne pas les coincer dans le tunnel qu'était devenu le paysage.

- Fenêtre droit devant! clama-t-il en chœur. Nous y engageons-nous?
- Nous n'avons rien à perdre, répondit Whace par les pieds.

\*\*\*

La fenêtre s'ouvrit à toute volée et ils chutèrent l'un sur l'autre. Ils se trouvaient dans une pièce de taille modeste dont les murs, le plafond et le sol étaient d'un blanc éclatant. Elle était entièrement vide, ne disposant que d'une fenêtre, celle-là même d'où ils provenaient, ainsi que d'une porte en bois située en face.

Whace et Béthorne se levèrent. Ils se considérèrent mutuellement avec des yeux inquiets, chacun prenant bien soin de détailler l'anatomie de l'autre. Puis avec un soupir de soulagement commun, ils se firent signe que tout semblait en ordre.

Ne trouvant rien de mieux à faire, ils s'avancèrent vers la porte et sortirent. Un vent léger les accueillit alors qu'ils accédaient à ce qui semblait être un port. Ils déambulèrent, fascinés, incapables de proférer le moindre son.

Le ciel était *couvert* d'étoiles. Elles scintillaient d'un bout à l'autre de l'horizon, comme si le Rond avait éclaté et répandu sa substance dans l'univers. Au-dessous, éclairés par des torchères frétillant dans la brise nocturne, des navires aux formes extravagantes et fantomatiques gémissaient faiblement en tanguant devant les quais. Il n'y avait pas âme qui vive. Des ballots et des tonneaux traînaient çà et là, attendant probablement d'être chargés.

<sup>&</sup>lt;sup>18</sup> Il y a cependant quelque chose que je veux bien vous accorder. Vous allez échouer dans un monde qui n'est pas le vôtre et dans lequel il vous faudra certainement user d'une langue que vous ne maîtrisez pas. Si vous le souhaitez, je peux faire en sorte qu'il n'existe aucun écueil à ce niveau-là.

Leurs pas claquaient sur les dalles de pierre humides, s'ajoutant ainsi aux quelques bruits épars qui résonnaient, volatiles battant des ailes, drisses fouettant les mâts.

Ils perçurent bientôt des voix étouffées et les sons grinçants d'un instrument de musique. Cela provenait d'une bâtisse inégale et tassée, percée d'une porte et de deux fenêtres d'où émanait de la lumière.

- J'ai soif, parvint à articuler Béthorne.
- Cet endroit m'effraie, répondit Whace. Je n'ai jamais été aussi désarmé qu'en ce moment.
  - Alors, que suggérez-vous ?

Whace s'arrêta et posa sa main sur le front en soufflant.

- Je... je ne sais pas.
- Vous vous sentez mal? Dans ce cas, une bonne rasade de...
- Non, ce n'est pas ça. Je vois une lumière.
- Où ça?
- Par là-bas.

Whace pointa le doigt par-delà la digue qui se trouvait après le port, en longeant les quais.

— Je ne vois rien du tout, dit Béthorne.

Whace tourna la tête de droite et de gauche, puis revint dans sa position initiale.

On dirait... Ce n'est pas une illusion ; je la vois. Lorsque je tourne la tête, elle disparaît.
 Mais c'est étrange... C'est comme si elle flottait.

Béthorne hocha la tête et attrapa Whace par le bras.

- Que diriez-vous d'un petit remontant ? Toutes ces émotions ne sont pas le lot d'un homme de foi.
- Je vous dis que je vois une lumière par là-bas, insista Whace. Je ne suis pas fou. Venez, allons voir.

Et il partit en avant.

Ils quittèrent les quais et s'enfoncèrent dans la pénombre. Une étoile gigantesque, d'un blanc lumineux, sculptait la nuit de son éclat et dessinait devant eux les obstacles du chemin. C'est ainsi, en l'absence de tout autre éclairage, qu'ils parvinrent quelques minutes plus tard sur une plage. Un léger ressac moussait en bruissant sur les cailloux et les coquillages.

- Vous la voyez encore ?
- Oui. Ça semble me guider. Ça a changé de direction depuis tout à l'heure.
- Et où cela nous mène-t-il ? dit Béthorne avec un sourire feint. À une bonne table bien garnie, j'espère.

Au lieu de répondre, Whace s'avança d'un pas plus assuré. Ils distinguèrent alors, dans l'éclat de l'étoile géante, le corps d'un homme allongé à terre. Ils s'en approchèrent prestement et le retournèrent.

— Le malheureux, souffla Béthorne. Il est certainement mort de froid ; il ne disposait que de cette fine chemise déchirée pour tout vêtement.

Whace leva les yeux au ciel et soupira.

— Béthorne, l'hiver est chez nous, pas ici. Sentez-vous vraiment le froid ou le faites-vous

## exprès?

Béthorne s'immobilisa. L'air était doux, au pire légèrement frais.

- Vous avez raison. Je jurerais que c'est une nuit d'été.
- De toute façon, il n'est pas mort, affirma Whace en posant ses doigts sur les lèvres de l'homme.
  - Vraiment?
- Non, mais il n'en est pas loin. Nous sommes arrivés à temps. Allons, aidez-moi à le transporter.

En se sentant soulevé, l'homme s'éveilla et émit un faible gémissement.

- Est-ce un élan purement charitable qui vous anime ? demanda Béthorne. Car voyez-vous, je ne pense pas que nous ayons vraiment le temps de secourir toutes les âmes dans le besoin que nous sommes susceptibles de rencontrer.
- Les élans de charité font partie de ma condition d'homme de foi, comme vous dites. Cette seule raison serait amplement suffisante pour justifier mes actes. Le fait est qu'il y a autre chose : lorsque j'ai aperçu cet homme, la lumière était sur lui puis a disparu subitement.
  - Ah, la fameuse lumière. J'avais oublié. Vous l'expliquez-vous ?
  - Non.
  - Je vois. Alors c'est votre intuition qui vous commande de secourir cet homme ?
  - Oui.
- Et votre intuition va-t-elle nous guider vers un médecin, maintenant ? Regardez dans quel état il est : on dirait un écorché pour un cours d'anatomie.

Ils venaient de regagner les quais. À la lumière des torchères, Whace put considérer l'homme.

- Il n'était que plaie. Ses vêtements déchirés laissaient apparaître des dizaines de meurtrissures ; son cuir chevelu était fendu et répandait du sang en grande quantité sur ses épaules et son visage. Toutes les dix secondes, il s'éveillait pour gémir et sombrait à nouveau dans l'inconscience. Il se laissait porter, ne parvenant qu'occasionnellement à mettre un pied devant l'autre.
  - Vous avez raison, admit Whace. Que faire?
- Un petit remontant ne lui ferait que du bien ; il m'a l'air au bord de la déshydratation. N'était-ce pas une sorte d'auberge, là-bas ?
- Effectivement ça en a l'air. Comme c'est votre idée, sitôt nos verres consommés vous vous chargerez d'expliquer au tenancier que nous venons d'ailleurs et que notre monnaie n'a aucune valeur dans son établissement.

Béthorne grimaça.

- Bon. Laissez-moi réfléchir. Et si vous vendiez votre machin sonore, là ?
- Ma vielle ? Jamais de la vie.
- Whace, c'est un cas de force majeure, la vie d'un homme en dépend.
- Sans compter la soif grandissante d'un autre, hein ? Pourquoi ne vendriez-vous pas votre épée, vous ?
  - Bonne idée! Comme ça, si nous sommes attaqués, vous jouerez à nos agresseurs un

petit air guilleret pour nous défendre.

- Cette vielle m'a été donnée par un homme à un tournant crucial de son existence et en sa mémoire, je ne puis m'en séparer.
- Quant à moi, on m'a offert cette épée le jour de mon admission dans le corps d'élite de la Maisnie. Il paraît qu'elle a occis un dragon et au moins quatre gastrodiles.

Ils se firent face.

- Sans compter les dizaines d'innocents qui ont suivi, cracha Whace.
- Ne dites pas n'importe quoi, répliqua Béthorne sèchement. Combien de tympans innocents avez-vous fait crisser avec cet instrument en vous prenant pour un maestro ?
  - Ridicule. Vous jugez à l'emporte-pièce ; vous ne m'avez jamais entendu en jouer.
- Si vous avez autant de talent pour la musique que pour la boxe, c'est un privilège que je ne sollicite pas.

Ils se turent, considérèrent l'homme qui coulait entre leurs bras.

- Tout ceci ne nous mène nulle part, dit Whace. Je pense que nous devrions demander l'assistance des autorités compétentes, ou ce qui s'en approche le plus dans ce pays.
  - N... Noon...

Ils se penchèrent.

— Vous avez parlé? demanda Béthorne.

L'homme remua faiblement les lèvres.

- Qu'est-ce qu'il dit ? souffla Whace.
- Quelque chose comme « la felouque, la felouque », et puis autre chose qui ressemble à « toile ». Et il rajoute... Attendez voir... Oui c'est cela : « à boire, à boire ».
  - Je n'ai pas compris ça, moi, fit remarquer Whace avec un regard en biais.
  - Mais si, il a dit ça. Aidez-moi à le soulever et dirigeons-nous vers cet établissement.
  - Nous n'avons toujours pas un sou, Béthorne.
  - Vous ne pourriez pas nous dépanner au moyen d'un petit sortilège ?
  - Vous vous fichez de moi ? Je ne peux plus rien faire depuis le Transfert.
  - Essayez, vous dis-je! Tenez, tentez donc de redonner un peu de forces à ce pauvre hère.
  - Bon. Asseyons-le sur ce plot d'amarrage.

Whace se concentra, opéra un Regain Mineur de sa composition. Puis il tenta de le faire glisser le long de son bras jusqu'à ses doigts, qu'il posa sur le front de l'homme.

Rien ne se produisit et Béthorne haussa les épaules.

- C'est bien la peine d'avoir fait des années d'études si vous ne pouvez supporter un petit transfert de rien du tout.
  - Vous pourriez faire mieux peut-être ? pesta Whace.

Une lueur s'éclaira dans le regard de Béthorne.

— Cela, non. Je ne connais aucune formule curative. Mais il y a peut-être autre chose... attendez-moi, je reviens.

Il se mit à courir en direction de la plage. Lorsqu'il revint, il avait les mains chargées de cailloux.

Whace redescendit dans la salle commune et prit place en face de Béthorne. Celui-ci rompit un morceau de pain avec lequel il entreprit de saucer son écuelle. Whace jeta un regard étonné, teinté de méfiance, aux plats disposés sur la table. Son ventre grogna.

— Allons, mon vieux, clama Béthorne la bouche pleine, en avant ! Tout cela ne se consomme pas du regard.

L'aubergiste apporta une bouteille de vin et demanda gracieusement le règlement des consommations.

— Tenez, mon brave ! claironna Béthorne en lui tendant cérémonieusement un caillou. Je pense que cela couvrira tous nos frais.

Le visage de l'homme s'éclaira.

— Oh, Monseigneur, répondit-il en faisant une courbette, n'ayez aucune crainte à ce sujet. La présence à Porto Ercole de gentilshommes tels que vous est toujours un honneur. Vous verrez, vous n'aurez aucun lieu de vous plaindre ; vous avez choisi la plus illustre enseigne depuis Rome jusqu'à Florence.

Il se courba de nouveau et s'en alla prestement. Quelques clients, attablés non loin de Whace et de Béthorne, les toisèrent subrepticement.

- Qu'est-ce que vous lui avez fait au juste ? demanda Whace avec un sourire en coin.
- À lui ? Rien. Ce sont les cailloux qui l'impressionnent. Je gage que ce qu'ils paraissent être a autant de valeur ici que chez nous. Nous pouvons nous assurer une chambre pour chacun, notre repas de ce soir ainsi que toutes nos consommations de demain.
  - Cela va-t-il durer?
  - Je ne sais pas trop. Pourquoi?
  - Vous ne savez pas ? À combien avez-vous incanté ?
  - À quatre-vingt millispals en Altération Médium.
  - Et vous avez couvert avec quoi?

Béthorne eut un geste las.

- Les cailloux eux-mêmes.
- C'est tout ?
- Je vous signale que c'est vous le mage, pas moi. Je ne dispose pas en permanence d'un sac à malices.
- Dans ce cas, il nous faut être prudent. Les Altérations Médium inférieures à un décispal sont extrêmement sensibles ; il suffirait d'une petite fraîcheur hors saison ou d'une porte qui claque pour rompre le charme.
- Ah bah! fit Béthorne en se servant du vin. Vous êtes un perfectionniste. La vie serait bien morne si nous étions certains de maîtriser tous les obstacles qu'elle dispose devant nous.

Whace gonfla ses joues, signe que tout cela, finalement, lui passait largement au-dessus de la tête : il avait trop faim. Il oublia le danger relatif de la situation et se servit.

- J'admets que votre usage irrespectueux des arcanes nous sert en la circonstance, dit-il

après quelques bouchées. Mais je ne parviens pas à déterminer les ingrédients de ce... ragoût.

- C'est une sorte de poisson, à n'en pas douter. Je ne saurais dire de quelle espèce. Comment va notre rescapé ?
- La maîtresse de maison est aux petits soins pour lui, répondit Whace. Elle a soigné et bandé ses blessures, l'a restauré un peu puis l'a alité. Il a repris des couleurs, mais je doute qu'il soit d'aplomb avant demain.
  - A-t-il parlé?

Whace, la bouche pleine, répondit par un hochement de tête négatif.

- Je me demande encore pourquoi vous avez tenu à l'amener ici, repartit Béthorne.
- Je vous ai déjà expliqué mes raisons. La charité et la lumière.
- D'accord pour la charité. Mais qu'est-ce qu'elle vous dit, cette lumière ?
- Qu'il y a de fortes chances pour que cet homme soit l'un des paramètres du mystère que nous entreprenons de percer. Lors de mon entretien avec le Conseil, j'ai appris que Tanole de Sushany avait fait la connaissance d'un individu dont il disait que le talent pouvait apporter la Lumière. Et c'est une lumière qui m'a mené vers cet homme agonisant sur une plage. On se rapproche de la Chandelle.
- Et dire que c'est moi le spécialiste des illusions ! Tout cela est plutôt tiré par les cheveux, si vous voulez mon avis.
  - Je sais. Mais je n'ai rien d'autre et vous non plus.

Whace porta son verre à ses lèvres et but. Puis il resta silencieux.

- Vous semblez pensif, nota Béthorne.
- Je vis le premier moment de vrai repos depuis que nous sommes partis. Et cela me ramène à moi-même.
  - Bigre. Expliquez-vous.
- Au fur et à mesure que nous avons avancé, mes convictions se sont... elles n'ont pas disparu, loin de là, mais... eh bien...

Alors que Whace cherchait ses mots, les yeux dans le vide, Béthorne, un demi-sourire sur les lèvres, proposa :

- Elles se sont alimentées d'expériences irréfutables sur la nature humaine qui ne concordent pas avec l'idée prémâchée que l'on vous a inculquée dans le monde monastique.
  - C'est cela, confirma Whace sans réfléchir.

Puis voyant le sourire grandissant de Béthorne, il se reprit :

- Je ne l'aurais pas dit comme ça.
- Peu importe. Continuez, c'est intéressant.
- Partout où nous sommes passés, je n'ai vu que peur et désespoir, cruauté, injustice, sournoiserie. J'étais bien trop jeune lorsque les portes de Saint-Brusce se sont refermées dans mon dos, pour avoir saisi l'ampleur du désastre. On m'a dit qu'un Dieu veillait sur nous, que nous étions ses dépositaires ici-bas. Deux fois par nuit, je me levais, bravant impérieusement les besoins essentiels de mon corps, pour prêter ma ferveur aux êtres humains, pour livrer toute mon âme à ces catalyseurs de bonne volonté que sont le recueillement et la prière, tout cela pour apaiser les maux de l'existence des autres. Et je m'aperçois que ces maux sont sans commune mesure avec ceux que j'aspirais à panser de ma foi, qu'ils sont mille fois plus vils

et qu'une prière n'a guère plus de force sur eux qu'une brise sur une muraille de granit.

Béthorne laissa planer un peu de silence, puis toussota.

- J'ai le sentiment d'être né une seconde fois, termina Whace, et d'être confronté à de nouvelles vérités ; sans pour autant renier ce que j'ai fait, ni ce en quoi j'ai cru. C'est assez... plaisant, en quelque sorte.
- Bravo, dit Béthorne en levant son verre. La prochaine étape, vous allez trouver une gentille paysanne et vous allez l'épouser. Puis vous aurez de beaux enfants et...
- Cette idée me paraît aussi délirante que ces choses que nous avons vues dans le Toutérien et je ne lui accorde pas plus d'intérêt.
- Effectivement, je me trompe. Ce n'est pas votre genre, les paysannes. Je vous verrais plutôt avec une personne d'âge mûr, de nature conciliante ce qui lui permettra de vous supporter et disons... Hmm, gironde et cultivée.
  - Pourquoi gironde? Cela va-t-il de pair avec la culture?
  - Non, mais cela rend les discussions érudites plus agréables.

Béthorne afficha un sourire délibérément forcé. Whace le regarda et malgré lui, se mit à rire.

— Allons, dit-il, resservez-moi du vin.

\*\*\*

Le lendemain matin, Whace s'éveilla aux premières lueurs de l'aube. Il jeta un regard brumeux par la fenêtre de sa chambre et aperçut la mer qui rayonnait de couleurs fantastiques. Il se leva, frissonna un instant puis s'habilla. Il traversa la salle commune et sortit, faisant quelques pas mesurés sur les quais. Deux hommes se trouvant à la poupe d'une modeste felouque discutaient en faisant de grands gestes. L'un d'eux, un petit vieillard, donna un ordre à l'équipage. En très peu de temps, la grand-voile fut hissée et les amarres larguées. Whace assista à la manœuvre et suivit le départ d'un regard de poète. Une seconde voile se gonfla bientôt et le navire prit de l'allure.

Un homme passa, tenant la bride d'un cheval qui traînait une charrette. Il adressa à Whace un bonjour jovial, mais le mage perdait son regard dans les couleurs du monde. Elles étaient si fortes, si majestueuses qu'elles irritaient presque les yeux.

Au même moment, une fenêtre du premier étage de l'auberge s'ouvrit. Un baluchon en jaillit, puis un paquet de draps qui en tombant se déplia en une corde rudimentaire. Lorsqu'il fut à terre, l'homme blessé, qui ne semblait plus l'être, ramassa ses affaires et s'engagea furtivement sur les quais. Il tomba nez à nez avec Whace qui revenait de ses rêveries. Le mage n'eut que le temps d'ouvrir des yeux ronds avant qu'un coup de poing terrible ne l'envoie à terre.

— Dé... idément, ... ollectionnez... coquards!...

Whace revint à lui. Il était alité dans sa chambre, entouré de Béthorne, de l'aubergiste et de sa femme. Une douleur aiguë l'assaillit lorsqu'il voulut ouvrir son œil gauche.

— Que... qu'est-ce qui s'est passé?

- C'est votre protégé, répondit Béthorne. Mais rassurez-vous il n'a pas été bien loin.
- Pour notre salut, aboya l'aubergiste, un détachement espagnol était à sa recherche. Le lascar s'est fait rattraper alors qu'il tentait de s'enfuir vers le sud. Ils vont le ramener à Naples où un tribunal l'attend pour qu'il réponde d'autres méfaits.
  - Quels méfaits ? demanda Whace en appliquant doucement un linge mouillé sur son œil.
- Il est accusé du meurtre d'un sujet du roi Philippe III d'Espagne, d'après ce que les soldats nous ont dit.

La voix semblait chargée de reproches. Béthorne se retourna vers l'aubergiste, qui adopta aussitôt un ton plus aimable.

- Les lieux regorgent de coquins et de brigands à l'âme noire, plaida-t-il. Si je puis me permettre un conseil, il serait avisé de la part de personnes de votre qualité de ne point fréquenter cette racaille et de...
- Nous vous savons gré de votre conseil, mon brave, coupa Béthorne. Nous le suivrons à l'avenir. Apportez-nous un petit remontant ; ce merveilleux vin résineux de tantôt fera l'affaire.

Il laissa tomber un caillou dans la main de l'aubergiste dont le visage s'étira d'un sourire. Il se courba humblement en murmurant des remerciements et s'en fut, entraînant sa femme par le bras.

Whace étouffa un juron.

- Je ne vous le fais pas dire, répliqua Béthorne. Et vous ne savez pas la meilleure ? Ces... Espagnols m'ont confisqué mon épée sous prétexte que je ne suis ni de noble lignage, ni un milicien. Pour nous défendre, il ne nous reste plus que votre vielle. Si le caisson est assez solide, elle pourra nous servir de gourdin.
  - Il faut le rejoindre. Nous avons besoin de lui.
  - Quoi?
- Cet homme est un élément de notre quête, Béthorne. Si nous le laissons filer, tout ce que nous avons fait n'aura servi à rien.
- Vous êtes décidément bien têtu ! Qu'est-ce qu'un bandit de grand chemin pourrait nous apporter de si important ? Vous vous êtes trompé, admettez-le.
- Le passé de cet homme n'a que peu de rapport avec ce qu'il pourrait nous révéler. Vous dites qu'il s'est fait arrêter ?
  - Ferré et jeté dans un chariot-cage comme un fauve.
  - Dans ce cas, il faut que nous le libérions.

Béthorne éclata de rire.

- Si vous n'étiez pas parti dans les nuages, vous auriez pu constater de visu de quelle trempe sont ces soldats espagnols et vous ne diriez pas des sottises pareilles. J'arrive à peine à leur reconnaître de l'humanité. Ils sont énormes avec des bras comme deux fois mes cuisses et ils portent du fer des pieds à la tête en guise de protection. Je n'ai jamais rien vu de tel! À côté d'eux, les troupes de la Maisnie ressembleraient à des fillettes squelettiques.
  - Vous êtes un guerrier, non?
- Aha! Mais ça n'a rien à voir! Whace, je ne vous parle pas de guerriers, mais de véritables armureries ambulantes. Si l'un d'eux vous donnait une gifle, nous passerions des heures à chercher où a bien pu rouler votre tête.

— Il faut récupérer cet homme, insista Whace avant de se renfrogner.

L'aubergiste apporta une bouteille et deux verres, puis se retira en lorgnant de biais les deux compagnons.

- Très bien. Puisque c'est comme ça, nous les rejoindrons. Mais pour ce qui est de trouver un plan d'évasion, débrouillez-vous tout seul et pas question pour moi de foncer dans le tas. Au fait, ils ont plus d'une heure d'avance sur nous.
  - Ça ne fait rien. Nous les retrouverons facilement.
  - Comment cela?
  - La petite lumière flotte devant mes yeux dans cette direction.

Et d'un geste, il indiqua le sud.

\*\*\*

Le soleil répandait une lumière intense et inondait le pays d'une chaleur étouffante. Whace et Béthorne allaient à grands pas sur le chemin du sud, qui traversait une nature vallonnée et couverte d'arbustes aux couleurs riches. Ils ne firent qu'une pose en fin d'après-midi. Whace tourna la tête de droite et de gauche avant d'affirmer que la lumière flottait toujours vers le bout du chemin. Une heure plus tard, elle se volatilisa de son champ de vision et les soldats apparurent à quelques centaines de mètres devant eux. Ils étaient une dizaine, entourant un chariot sur lequel trônait une cage.

— Restons à l'écart, conseilla Béthorne. Laissons-leur une petite avance et nous écarterons tout risque d'être repérés.

Il alla s'asseoir sur le bas-côté.

- Alors, demanda-t-il, vous avez un plan?
- Je crois, répondit Whace en le rejoignant. Il va falloir que vous m'aidiez.
- Holà! Je suis inquiet.
- Il faut que vous opériez un Transfert sur moi.
- Fort bien. Le problème, c'est que je ne sais pas comment on procède, je ne sais que recevoir.
- Alors il va vous falloir apprendre, et vite. Mon plan ne fonctionnera que si je suis capable d'user de magie.
  - Dites-moi ce que vous avez en tête, je pourrais...
  - Pas question. De plus, vous n'avez pas le niveau requis.
  - En admettant que nous y parvenions, aurez-vous assez de Fluide?
  - Ça, c'est la grande inconnue. Vous sentez-vous en forme ?
  - Ça ne va pas mal. Pourquoi?

Whace regarda autour de lui. Il se leva et se dirigea vers un bosquet d'arbustes chargés de fruits rouge sang. Il cueillit l'un d'eux et le goûta, puis dit :

— Venez par ici.

Béthorne le rejoignit en soupirant.

- Ce bosquet est en plein épanouissement, décréta Whace.
- Oui? Et alors?
- Alors, vous allez récupérer son Fluide. Le Transfert va vous coûter au moins la moitié de ce qu'il vous apportera et vous me donnerez le reste.
  - Comment je fais ?
- Cela s'appelle l'Extravis de Fortune, c'est une variante de l'AntéBougie adaptée pour les bas niveaux.
  - Que... L'AntéBougie ? s'exclama Béthorne. De la liste de Roguent ?

Whace chassa la remarque d'un geste impérieux.

- Le temps nous est compté, aussi vous épargnerais-je la théorie et les rappels à la déontologie. Suivez-moi bien maintenant et pas de faux mouvements. Première phase : index et auriculaire se touchent... comme ça. Puis vous faites un circulaire vers le Ponant. Vers le Ponant ! Voilà. Relâchez vers l'avant.
  - Et ensuite?
  - Recommencez.

Béthorne s'exécuta.

- C'est bien. Seconde phase : joignez les mains, ouvrez-les vers l'avant, courbez les doigts... et tirez vers vous. Vos pouces doivent toucher votre plexus et à ce moment vous prononcez « Ot Ma OthAmm » trois fois en montant d'une octave à chaque fois.
  - À combien j'incante ?
  - Vingt centispals par séquence verbale, soit soixante. Mais entraînez-vous un peu avant.
  - Oui, professeur. Bien, professeur.
  - Et appliquez-vous.

Quelques minutes plus tard, sous la surveillance toute professionnelle de Whace, Béthorne formula le sortilège. Le bosquet perdit progressivement ses teintes gaies et se ratatina, jusqu'à ne plus former qu'un triste tas de feuilles grises et desséchées. En revanche, Béthorne se sentit plus que jamais d'attaque. Il sautilla en souriant de toutes ses dents.

— Cette formule est absolument merveilleuse! clama-t-il. Je me sens en pleine forme. En fait, quel que soit votre plan, je vous suggère de l'oublier et de me laisser faire: je m'en vais vous délivrer votre homme en deux temps trois mouvements, vous allez voir.

Il se mit à jouer des poings dans le vide.

— Ne vous y laissez pas prendre, Béthorne. Vous n'êtes pas plus en état qu'il y a quelques minutes. Allons, il nous reste à opérer le Transfert. Soyez attentif.

\*\*\*

L'étoile géante était apparue dans la nappe noire de la nuit lorsqu'ils se remirent en marche. Ils gravirent une petite colline et aperçurent en contrebas une vieille masure devant laquelle les soldats avaient allumé un feu. L'un d'eux ouvrit le chariot-cage et en fit sortir le prisonnier qu'il emmena à l'intérieur de la masure. Il en ressortit seul quelques minutes plus

tard et se joignit à ses camarades pour le repas. Whace jeta sa cape sur ses épaules et dit d'une voix teintée d'assurance :

- Surtout, quoi qu'il arrive, laissez-moi faire. Ne vous montrez pas. Si tout se passe bien, je n'en aurais que pour quelques minutes.
- Et si vous vous faites étriper ? Bon, bon, je n'ai rien dit. Allez-y vite ; je brûle d'impatience d'assister à vos nouvelles frasques.

Whace se retourna vers le camp, se concentra et incanta pendant quelques secondes. Béthorne regarda ce qui pouvait bien se passer, en vain. Il retint sa langue et laissa son compagnon descendre. À son approche, trois des soldats se levèrent et prirent une posture martiale. Ainsi que l'avait dit Béthorne, ils étaient immenses. Même dépourvus de leur parure d'acier, ils paraissaient avoir la force et la vigueur des buffles. Lorsque Whace ne fut plus qu'à quelques mètres, l'un d'eux se mit en travers et clama :

- Navré, étranger. Vous devez passer votre chemin, ce refuge est nôtre pour cette nuit. Nous agissons sous l'autorité de Don Pedro Fernando de Castro, vice-roi de Naples et de Campanie. Notre mission implique la surveillance d'un prisonnier d'État et nous avons ordre de ne laisser personne s'en approcher.
- Tout cela me ravit, Messieurs, répondit Whace en souriant, quoi que vous en pensiez. Car voyez-vous, ce que vous dites me conforte dans l'idée que c'est vous que je cherchais.
  - Vous nous cherchiez, dites-vous? Et pourquoi?
- Je viens de Porto Ercole, où l'on m'a affirmé qu'un malfrat de la pire espèce venait d'être appréhendé. La description dudit malfrat correspond en tous points à celle d'un fâcheux qui tantôt me détroussa au détour d'un chemin. Je n'avais que très peu d'argent sur moi, n'étant pas fortuné, aussi le drôle a-t-il fait main basse sur un objet d'une valeur sentimentale inestimable : il s'agit d'un pendentif en étain de taille moyenne qui s'ouvre sur une icône représentant ma grand-mère en son jeune âge. Voici la raison de ma présence ici : m'accorderiez-vous de voir notre homme afin que je l'identifie et que je puisse récupérer mon bien ?
- Non, c'est impossible, répondit le soldat. Tout ce qui se trouve en possession, licite ou non, de notre prisonnier, devra être conservé par-devers nous puis remis au greffe.

Whace feignit le désespoir :

- Votre règlement est bien dur et injuste pour l'honnête homme dépossédé de ses biens.
- Mais il est ainsi, étranger. Cependant, vous êtes libre de vous rendre au palais Cuomo et déposer une plainte. Il y aura une enquête, qui peut-être débouchera sur la restitution de votre médaillon.
- Si c'est la seule solution, je le ferai. Mais verriez-vous un inconvénient à ce que nous vérifiions si je ne me trompe pas d'homme et s'il détient encore ce qu'il m'a volé ? Cela m'épargnerait un voyage si ce n'est pas le cas.

Le soldat marmotta un instant, cherchant une raison valable de s'opposer à la demande. Il n'en vit aucune, aussi haussa-t-il les épaules avant de se retourner.

- Gomez ! scanda-t-il. Allez fouiller l'artiste et assurez-vous de tous les objets qu'il porte dans ses guenilles.
  - Oui, Sergent! répondit l'interpellé.

Il se leva et entra dans la masure. Le temps pour Whace de bafouiller des remerciements, le soldat ressortit, marchant comme un automate. La lueur du feu montra son visage blême, effaré.

- Eh bien, Gomez ? demanda le sergent.
- Il... il est..., trembla le soldat.
- Il est quoi?
- − P... parti.

Le sergent lâcha un juron si épouvantable que la nuit en frissonna. Tous se jetèrent à l'intérieur. Whace quant à lui, les suivit à petits pas dansants.

- Qu'est-ce que c'est que ce travail ? hurla le sergent en secouant Gomez. Avec quoi l'avez-vous attaché ? Avec du vent ?
  - Mais avec les chaînes, Sergent! Regardez, elles y sont toujours!
- Et elles ne sont même pas abîmées, déclara un autre soldat, agenouillé à l'endroit où devait se trouver le prisonnier. C'est à n'y rien comprendre.

Le sergent lâcha Gomez et regarda dans le vide.

— Vous m'avez l'air dans l'embarras, osa Whace en passant la tête dans la masure. Puis-je vous être utile ?

Ils se retournèrent tous vers lui et le regardèrent comme s'ils le voyaient pour la première fois. Avant qu'ils aient pu dire quoi que ce soit, Whace pointa son doigt vers le sol et cria :

— Hourra! Regardez par terre, c'est mon médaillon. Béni soit le Seigneur, mon beau médaillon, je te retrouve enfin!

Il entra et se jeta sur l'objet.

- Je crois maintenant que je vais vous laisser, je n'ai que trop abu...
- Un instant, rugit le sergent. Donnez-moi ça.
- Comment ? Mais c'est à moi ! dit Whace en sortant à reculons.
- Cet objet appartient à la Couronne espagnole. Si vous ne le restituez pas sur-le-champ, je vais vous arrêter et vous jeter en prison.
  - C'est le monde à l'envers! cria Whace.

Un soldat se jeta sur lui et le plaqua au sol. Un autre se précipita et lui arracha le médaillon des mains.

- Lâchez-moi, ce comportement est scandaleux ! Je vous dis que cet objet est mien et je ne fais rien de répréhensible. Vous abusez de votre autorité.
- La ferme ! cracha le sergent. Et il appliqua un coup de bottes dans le flanc de Whace qui se plia de douleur.

Le soldat qui s'était emparé du médaillon l'ouvrit. Son visage se figea.

— S... sergent! bégaya-t-il.

Le sergent lui arracha l'objet des mains et regarda à l'intérieur. Puis il fixa un regard de tueur sur Whace qui gisait à terre.

— Parlez-moi un peu de votre grand-mère : elle portait la barbe ?

Whace ouvrit de grands yeux et chercha une parade, mais les événements le dispensèrent d'en trouver une. Car à ce moment, le médaillon se mit à rougir, à siffler et échappa des mains du sergent. Il tomba à terre et sauta quelques secondes comme un morceau de lard dans une poêle brûlante. Puis une forme verte et bulbeuse jaillit du médaillon et gonfla, gonfla, prenant

progressivement la forme d'un homme.

Quelques secondes plus tard, à la place du médaillon se tenait le prisonnier, tous muscles bandés comme un fauve avant le combat. Il profita de la confusion pour appliquer un formidable coup de poing dans le menton du soldat le plus proche. Puis il prit la fuite avec détermination et se perdit dans la nuit. Whace psalmodia un quart de seconde et balaya son image dans le regard des soldats avant de fuir à son tour.

\*\*\*

— Nous voici donc revenus au point initial, constata Béthorne.

L'aube pointait et ils s'étaient remis en marche vers Porto Ercole. L'homme, les poings liés derrière le dos, les suivait docilement. Il devait avoir dans les quarante ans. Sa tête était ceinte d'un bandage de fortune fait avec sa propre chemise. Son visage fin était rehaussé d'une moustache et d'une petite barbe en bouc. Ses yeux noirs écrasés par des sourcils à la toison inégale exprimaient une sorte de sauvagerie marginale, indomptée.

- Ça en a l'air, admit Whace d'une voix contrariée.
- Et heureusement que j'étais là. Sans ma présence d'esprit, nous aurions perdu notre oiseau une fois de plus. Quand je l'ai vu s'enfuir, je...

Il regarda Whace, qui boudait.

— Allons, ne faites pas cette tête! Qui veut la fin y met les moyens.

Whace tripotait encore ce qui restait de sa vielle : deux morceaux reliés par une dernière corde de nylon ainsi qu'un caisson fracassé exhibant un trou béant.

- Une chose est certaine, répondit-il. Notre *oiseau* a la tête dure. Quoi qu'il en soit, la région est devenue dangereuse pour nous. Si nous nous faisons prendre, nous serons jetés au cachot pour Dieu sait combien de temps. Moi, ça ne me dit rien. Surtout si ce n'est même pas dans mon propre pays. Il nous faut partir au plus vite. L'ennui, c'est que je ne sais pas où.
  - Il n'y a qu'à prendre le bateau.

Whace et Béthorne se tournèrent vers l'homme.

— Oh, fit Whace. Nous sommes heureux de constater que vous savez parler. Nous commencions à croire que votre seul moyen d'expression était le coup de poing.

### L'homme sourit.

- C'en est un des plus plaisants et j'avoue avoir un faible pour lui. Il est simple, clair, dénué du panache encombrant de la bienséance. Et tout le monde le comprend. Mais il en est d'autres où je prétends exceller.
- Puisque vous êtes doué de parole, nous allons pouvoir nous présenter : je suis Aloysius Whace et voici Égilée Béthorne. Et vous, quel est votre nom ?
- Que vous importe le nom d'un homme que vous privez de liberté ? répondit l'intéressé en montrant ses poings liés. Ceci ne sert plus à rien, je ne m'enfuirai pas.
  - Pourquoi ?
- Je ne sais pas ce que vous m'avez fait hier soir ; le peu de souvenir que j'en ai me paraît tellement incohérent que ce ne peut être qu'un rêve délirant. Néanmoins, vous semblez avoir pris des risques pour me venir en aide. Je serais le dernier des rustres si je ne faisais un bout

de chemin avec vous.

Ils le délièrent et les trois reprirent leur marche.

- Je m'appelle Michelangelo Merisi, marquis de Caravaggio. Je gagne ma vie en peignant des tableaux pour le compte des prélats de notre Sainte Mère l'Église. Enfin, je peignais. Maintenant je fuis devant les Napolitains et les mercenaires à la solde de l'ordre de Malte, qui voudraient bien me voir passer à la postérité.
  - Qu'avez-vous fait pour mériter cela ? demanda Whace.
- J'ai tué un homme, voici maintenant quatre ans, répondit le marquis en baissant le regard. Notez que cela s'est produit dans les règles les plus strictes et que je me suis engagé dans ce duel uniquement pour laver mon honneur. Mais mon adversaire appartenait à une famille proche de la Couronne espagnole. Depuis, je voyage d'un endroit à l'autre, caressant à chaque étape l'espoir que l'on m'aura oublié.
- Qui que soient ceux qui vous veulent du mal, ils ont bien failli réussir à Porto Ercole, nota Béthorne.
- J'ai été attaqué, mais cela n'avait rien à voir avec mes problèmes de justice. Une bande de brigands m'est tombée dessus alors que je me dirigeais vers le port. Ils m'ont tout pris, y compris une de mes toiles. Je voulais l'offrir à Sa Sainteté le pape Paul V, à Rome. Il est de la famille des Borghèse dont les membres ont toujours admiré mon travail. Ce présent aurait peut-être contribué à apaiser la colère des autorités napolitaines envers moi.
  - C'est quoi un pape ? demanda Béthorne.

Le marquis lui jeta un regard incrédule. Whace éluda prestement.

- Nous venons d'un pays lointain en quête d'une réponse. Le problème est que la question n'est pas clairement posée. Cependant, certaines choses nous laissent penser que vous pourriez nous aider à trouver ce que nous cherchons.
  - Et que cherchez-vous?
  - Eh bien..., Whace hésita. Qu'évoque pour vous l'idée d'une chandelle ?

Le marquis haussa les épaules.

— Ma foi, voilà une bien étrange question. En ma qualité de peintre, je répondrais qu'une chandelle peut représenter bien des choses. Le temps, le labeur, le sourd combat contre les ombres nocturnes... Ou la lumière, tout simplement. La flamme d'une chandelle peut creuser dans l'ombre autant de formes que l'on peut imaginer. Posée dans le néant, la moindre petite étincelle dévoile ce qui s'y cache. La portée mystique de cette simple idée est une source inépuisable d'inspiration. J'ai souvent fait confiance à la lumière pour donner naissance à des scènes diverses dans mon travail. Chacune d'entre elles, à la fin, portait un message particulier ; espoir, révélation, rêves plaisants ou cauchemars rôdant... Également, on peut remplacer la lumière par une présence ; si l'on veut que celle-ci soit forte, il suffit de la représenter avec des couleurs plus vives et le tour est joué! Il y a environ trois ans, j'ai exécuté une toile que j'ai nommé « les sept œuvres de miséricorde », où chaque personnage semblait rayonner de sa propre lumière, se révélant eux-mêmes, révélant les autres et aussi le lieu dans lequel ils se trouvaient. À la lueur de telles chandelles, j'ai créé bien des mondes.

Whace regarda Béthorne d'un air entendu. Ce dernier répondit par un haussement d'épaules.

- Dans votre travail, quels ont été vos sujets de prédilection ?
- J'ai souvent peint à la commande. Et même si l'on paraissait me donner tout l'aval en

termes de création, je n'en étais pas moins contraint à des règles strictes concernant le respect des dogmes. Mais je pense avoir réussi jusqu'à présent à donner un peu de mes affections profondes à chacune de mes toiles. Le mystère des temps paléochrétiens me fascine. Oh, je suis un bon chrétien, croyez-le! Il n'en reste pas moins que... eh bien, j'avoue un penchant pour les traditions... que certains qualifieraient de... païennes?

Le marquis jeta un regard en biais aux deux compagnons, dont les visages restèrent impassibles. Conforté dans l'idée qu'il avait affaire à deux esprits ouverts, il poursuivit :

— Le monde antique tel qu'on nous l'enseigne est épuré de son caractère le plus originel. Les Saintes Écritures restent un sujet de prédilection parmi nos contemporains, mais bien peu d'entre eux osent franchir le pas qui mène au véritable sens de l'humanité qu'elles contiennent. Le sang coulait aussi à l'époque de notre Seigneur ; s'il faisait partie de ce monde, pourquoi manquer de le montrer et tronquer une évidente vérité ? N'êtes-vous pas d'accord ?

Les deux acquiescèrent, toujours attentifs.

— On a dit souvent que mes sujets étaient traités sans la dignité ni la considération qui leur étaient dues. Moi, je pense au contraire que je donne à mes scènes une dimension plus véridique car plus proche de la chair.

Whace sourit. Pour la première fois depuis son départ, il sentait naître dans son cœur un espoir.

- Nous avons un ami commun, si je ne me trompe pas.
- Qui est-il?
- Un homme que vous auriez rencontré et qui vous aurait, peut-être, posé les mêmes questions que moi. En avez-vous le souvenir ?

Le marquis se gratta la tête.

— Non, pas vraiment. Je rencontre beaucoup de monde et nombre de personnes portent un intérêt à ma conception de l'art. N'auriez-vous pas des indices plus précis ?

Béthorne intervint.

- Il était vieux et décati, portait une longue barbe blanche et détestait le sirop d'orgeat. Rappelez-vous, cela doit faire à peu près cinq cents ans.
- Béthorne ! gronda Whace. Puis il se retourna vers le marquis. Cet homme est venu du même pays que nous. Il cherchait vraisemblablement quelqu'un exerçant votre métier et qui y excellait... Que dire d'autre ?

Whace chercha en vain ; il n'y avait jamais eu aucune gravure, ni aucun portrait de Tanole de Sushany. La plupart des documents et iconographies datant de son époque avaient été perdus.

Le marquis s'agita.

— Je continue à me demander ce que vous voulez de moi. Il y a deux jours à peine, je m'apprêtais à embarquer dans une felouque à destination de Rome, afin d'obtenir la grâce du pape. Je me suis fait agresser, laisser pour mort et bien entendu, ce maudit capitaine ne m'a pas attendu. J'avais pourtant payé mon trajet rubis sur l'ongle, mais passons. Il y a eu mon réveil dans un bon lit au lieu du paradis, puis les Espagnols. Jusque-là ça va. Mais après... Je me suis fait aspirer et je me suis retrouvé dans une espèce de cocon verdâtre et spongieux qui ondulait comme s'il était vivant. D'habitude, je ne me formalise pas de l'étrangeté de l'existence, mais là franchement, ça dépasse les bornes. Vous avez une explication ?

- Je vous ai jeté un sort, répondit Whace.
- Vous vous payez ma tête?
- Comment expliquez-vous le cocon ? Moi je peux : c'est une formule que l'on appelle l'IntérioPlasme et elle ne requiert dans sa forme traditionnelle qu'un niveau moyen. Elle est communément utilisée pour transporter aisément des objets volumineux ou trop nombreux. Un conte de chez nous parle d'un baron magicien, qui aurait utilisé cette formule à grande échelle pour prendre d'assaut une cité. Il a enfermé toute son armée, plus de huit cents fantassins, vingt chars et cent cavaliers à l'intérieur d'un bâton. Puis il s'est déguisé en mendiant et a pénétré dans la cité. Je vous passe les détails.
- Vous faites bien, rétorqua froidement le marquis. L'histoire est habile, mais je connais celle qui vous a inspiré.

#### Whace insista.

- Un objet est généralement requis pour assurer ce que l'on appelle la couverture, c'est-àdire une base stable qui permettra à la magie d'opérer efficacement dans le temps. Mais on peut également se passer de couverture et dans ce cas, la formule intègre la matérialisation d'un objet de transport par défaut, qui n'est guère qu'une illusion. D'où votre séjour dans un médaillon et la disparition prématurée de celui-ci, ce qui a causé votre sortie.
  - C'est insensé, dit le marquis d'un ton sec.

Béthorne l'interpella.

- Prenez ceci. Il lui plaça un caillou dans la main.
- Que voulez-vous que j'en fasse ?
- Refermez la main sur ce caillou.

Béthorne entama une courte gestuelle en marmottant, puis demanda au marquis d'ouvrir sa main.

- Une émeraude! s'exclama le marquis, ébahi. Comment avez-vous...
- Ce n'est pas tout.

Il enchaîna une combinaison compliquée et le marquis décolla du sol ; il se mit à flotter à près de deux mètres en hurlant.

- Arrêtez ça! Ah! Oh! Descendez-moi tout de suite!
- Vous êtes convaincu? demanda Béthorne avec un sourire.
- Allez, faites-le descendre, dit Whace avec lassitude.

Le marquis toucha terre de nouveau. Il se tourna vers Béthorne et lui asséna un coup de poing dans la mâchoire.

Béthorne se releva, assisté de Whace qui le voyant froncer les sourcils et retrousser les lèvres, le mit en garde aussitôt.

- Dites, laissez tomber, voulez-vous?
- Comment faites-vous ces choses ? demanda le marquis encore tremblant.
- Ça n'a rien de miraculeux, répondit Whace. Ces capacités sont à la portée de tout le monde, là d'où nous venons. Du moins en théorie. Chez vous, selon certains, elles ne sont le lot que d'une infime partie du genre humain, qui les distille et s'en sert d'une façon différente. En devenant maître dans l'exercice d'un art particulier, par exemple. Comme vous.
  - Vous voulez dire que je pourrais faire la même chose ?

- Je dis que dans votre monde, vous choisissez de faire de ces dons autre chose que de la magie pure. C'est une question qui mêle mentalité et tabous sociaux. Les Féeriques ont fui vos contrées parce que la magie était proscrite par vos institutions. Ils nous ont dit que vous les brûliez.
- Féeriques ? Connais pas, rétorqua sèchement le marquis. Mais fut un temps où l'Église brûlait les sorcières.
  - Pourquoi?
- La raison profonde : il n'est pas admis que les miracles ne soient pas l'apanage exclusif de Dieu.

Whace haussa les épaules en souriant et jeta un regard vers Béthorne qui se frottait la joue.

— On en revient toujours au même point. Eh bien en ce cas, considérez-nous comme des sorciers. Ce titre nous rend maintenant aussi indésirables que vous par ici. C'est pourquoi je propose que nous nous fassions discrets et que nous partions au plus vite. Où pourrions-nous être en sécurité loin des brûleurs de sorciers ?

Le marquis resta coi un instant, puis murmura :

- Mon Dieu, mais dans quoi suis-je tombé?
- Whace, vous avez remarqué? demanda Béthorne.
- Quoi donc?
- Moi, quand on m'envoie au tapis, je ne reste pas inconscient pendant une heure. Prenezen de la graine.

En fin de soirée, les trois étaient revenus à Porto Ercole. La petite ville portuaire semblait calme, mais ils préférèrent ne pas s'y risquer avant que la nuit soit totalement tombée. Ils s'installèrent au sommet d'une colline surplombant la mer et attendirent.

- Finalement, dit le marquis, ce que vous m'avez dit et montré me fait penser à un homme que j'ai rencontré. C'était à Rome, mais cela doit faire plus de dix ans, maintenant.
  - Racontez-nous toujours, dit Whace.
- Eh bien... j'étais venu chercher la protection du cardinal Del Monte, qui était à l'époque mon meilleur client. Quoique homme d'Église, le bougre se mêlait de pratiquer l'alchimie et les sciences. Nous en sommes venus à bien nous entendre car il était d'une grande culture. Un soir, alors que je me rendais chez lui pour exécuter un portrait, je me suis fait arrêter sur la place Navone parce que je portais une épée. C'est alors qu'un vieil homme, de taille moyenne et vêtu d'une sorte de soutane grise, s'est approché de moi. Je n'ai pas compris comment il a fait, mais il m'a parlé... et personne d'autre que moi ne l'a vu ni entendu. C'était comme dans un rêve. Les gens d'armes étaient pourtant là, au nombre de cinq ou six et me serrant de près, mais ce petit vieux s'est approché en souriant et il m'a dit : « Ceci pourra vous tirer d'affaire ». Et il m'a glissé un objet dans la poche. Lors de mon interrogatoire, l'un des policiers l'a sorti : c'était un compas.

Sur le moment, j'avoue avoir maudit ce mauvais farceur qui par ce don n'arrangeait pas ma situation ; j'avais déjà du mal à expliquer le port d'une arme et voilà qu'ils pensaient que j'en dissimulais une seconde! C'est alors qu'une idée a fusé dans mon esprit, si prompte que je ne saurais dire si elle venait de moi. J'ai rétorqué avec la plus extrême sincérité que le cardinal Del Monte m'initiait à l'astronomie et que ce compas était un instrument de travail. C'était faux, bien entendu, mais par extraordinaire, quelques mois plus tard ce fut le cas.

Enfin, lorsqu'ils ont entendu le nom de mon protecteur, les policiers se sont faits plus coulants, pour finalement me relâcher.

- Et le vieil homme?
- J'ai eu la surprise de le revoir devant la maison du cardinal. Je l'ai remercié de son aide, puis lui ai demandé comment il avait fait pour passer inaperçu. J'étais déjà un peu fou en ce temps et je lui ai dit que son secret pourrait à l'avenir me rendre bien des services. Il a éludé et m'a cordialement invité à marcher un peu avec lui. Nous avons discuté de choses et d'autres ; il me questionnait beaucoup sur mon travail, ce que j'avais fait, ce à quoi j'aspirais. Puis nous nous sommes quittés car je devais me présenter devant le cardinal.
  - Et c'est tout?
- Non. Nous nous sommes revus quelques mois plus tard. Il m'a raconté qu'il avait voyagé pour aller voir mes tableaux chez mes anciens clients ; à Saint-Louis-Des-Français, Milan et même jusqu'en Aragon. J'ai été d'autant plus flatté qu'il semblait les avoir appréciés. J'ai fait son portrait au fusain par un après-midi ensoleillé, sur le pont menant au château Saint-Ange. Je souhaitais le lui offrir, mais il a insisté pour me payer. En contrepartie, il m'a demandé d'aller visiter, à l'occasion, l'un de ses amis qu'il disait grand connaisseur des choses de l'art. Il lui avait parlé de moi et l'homme souhaitait me rencontrer pour un *travail grandiose*. Ce furent ses mots.

Whace bondit.

- Ah! Où est-ce?
- Euh... Eh bien sur l'île de Stromboli, au large de Cozensa. Mais je n'y ai jamais...

Whace oublia sa dignité et sauta en criant des hourras. Béthorne, quant à lui, sentit un poids disparaître et la joie, quoique plus sereine, le gagna également. Il se mit à rire, bientôt imité par le marquis qui ne comprenait pas grand-chose à cette liesse. Ils se demandèrent si Whace allait se mettre à faire des galipettes.

\*\*\*

Le voyage s'effectua à bord d'un brick de fret qui transportait des sacs de farine, des barils de beurre salé et des ballots d'étoffes vers la Sicile. Il dura deux jours et trois nuits à partir de Porto Ercole sans incident majeur.

Ils atteignirent leur destination alors que l'aube inondait la voûte céleste de ses couleurs vives, teintant au passage les rares nuages effilés. Le capitaine jeta l'ancre et mit un canot à flot pour débarquer ses passagers sur une plage de galets gris et noirs.

- Comment allez-vous repartir ? demanda-t-il. Il n'y a rien ici, juste quelques cabanes de pêcheurs pour leur transit et des morceaux de lave. Pas même un lapin à faire rôtir sur un bon feu.
- Eh bien si vous le voulez, répondit Whace, vous pourrez venir nous rechercher lorsque vous repasserez par là.

Le capitaine parut gêné, comme s'il s'en voulait d'avoir fait ce commentaire.

- C'est que je ne compte pas revenir avant plusieurs semaines.
- En ce cas, nous demanderons à un pêcheur de bien vouloir nous embarquer.
- À votre guise.

Alors que le brick s'éloignait, ils firent quelques pas en direction du centre de l'île. À l'est, on apercevait un volcan aux flancs bruns dominant un paysage sec et rocailleux. Les buissons étaient rares, enchevêtrés parmi les éclats de roche qui jonchaient le sol partout où se posait le regard. Malgré l'heure matinale, la chaleur commençait à se faire sentir.

— Alors, où est-ce? demanda Whace.

Le marquis fit un geste d'incertitude.

— Je ne sais pas. L'île ne semble pas être très grande, nous en aurons vite fait le tour. Je me demande quel genre de mécène le vieil homme voulait que je rencontre par ici. C'est une terre pour les ermites, pas pour les amateurs d'art.

Ils considérèrent le volcan. Béthorne demanda:

- Comment ce gnome appelait-il l'île?
- L'île Crachefeu. Ça colle parfaitement, répondit Whace.

Ils marchèrent plus de deux heures, longeant la côte dans un premier temps, où ils ne découvrirent que quelques baraquements laissés à l'abandon. Alors qu'ils s'étaient décidés à gravir le flanc du volcan, ils aperçurent un toit ovale fait de broussailles. Ils s'engagèrent dans cette direction et se trouvèrent bientôt devant une modeste maison aux murs de pierre assemblés de façon rudimentaire, qui n'avait pour unique porte qu'un rideau de lin mauve.

Ils échangèrent des regards mi-anxieux mi-satisfaits et avancèrent, lorsqu'un homme sortit.

Il était petit et courbé. Son visage glabre et mat était strié de rides ; une abondante chevelure du même gris que sa soutane coulait dans son dos et sur ses épaules. Il sortit des binocles qu'il appliqua sur son long nez osseux.

- Qu'est-ce que c'est ? lâcha-t-il d'une voix chevrotante.
- C'est lui ! s'exclama le marquis. L'homme que j'ai rencontré. Il s'adressa à ce dernier : Vous me reconnaissez ?

Whace parut ne pas comprendre ; ou peut-être cherchait-il un moyen de croire à tout ce que cela impliquait.

- Vous dites que c'est l'homme que vous avez rencontré ? demanda-t-il d'une voix rauque.
  - En un peu plus vieux, mais c'est lui.

Whace, tremblant, se retourna vers le vieillard et les yeux écarquillés, demanda :

— V... vous êtes Tanole ? Tanole de Sushany ?

Le visage du vieillard se mit progressivement à rayonner.

— Oui c'est bien moi, chuchota-t-il. Mais, mon Dieu...

Ils se considérèrent mutuellement pendant de longues secondes, puis, transportés d'une même joie, ils se mirent à rire.

Tout là-haut dans le ciel, le soleil, en entendant une telle liesse de si bon matin, s'avisa que l'on saluait peut-être ses premiers rayons. Son cœur incandescent se gonfla de reconnaissance et il décida qu'il brillerait de ses feux les plus généreux jusqu'à la fin du jour.

# - Chapitre XIII -

Où l'on apprend que le sirop d'orgeat, finalement, ce n'est pas si mauvais

Ils se présentèrent sommairement et bientôt, Tanole les fit entrer dans sa modeste chaumière dont le mobilier vétuste présupposait une grande pauvreté. Whace, Béthorne et le marquis n'en dirent mot, mais ils eurent le cœur serré de savoir qu'un tel homme vivait dans un aussi piètre logis, si loin de tout et sûrement dans le plus âpre des besoins.

Ils eurent cependant tôt fait d'abandonner ce sentiment, car une fois à l'intérieur, Tanole ouvrit une seconde porte, petite et ronde, qui faisait face à l'accès principal. La disposition de cette porte donnait logiquement à penser qu'elle débouchait vers l'arrière de la petite maison. Aussi s'étonnèrent-ils de devoir ressortir si vite.

Quelques secondes de plus et ils furent interloqués : la démarche raide et la bouche grande ouverte, ils suivirent leur hôte à travers un dédale de couloirs éclairés par des torchères en étain jusqu'à une succession de pièces vastes et splendides. Ils passèrent dans un salon où trônait un grand âtre, autour duquel se trouvait un océan de coussins et de tables basses. Puis ils parvinrent à une salle richement meublée. Au centre de celle-ci se tenait une table sur laquelle se trouvaient des verres, des carafes, ainsi qu'un plat de gâteaux. De grandes et hautes fenêtres perçaient les murs, laissant passer la lumière du jour.

- Vous prendrez bien un petit quelque chose ? minauda Tanole, une lueur d'amusement dans le regard.
  - Comment faites-vous ça ? demanda Whace.
- On appelle cela l'Endemeure. Incanté à partir du quarante-quatrième niveau cela peut devenir assez intéressant.
  - V... vous avez dit... quarante-quatre?
  - Oui.
  - Je... je ne me sens pas bien, dit Whace en chancelant.

Béthorne et le marquis le placèrent dans un fauteuil.

- Prenez une petite coupe de ce vin ! scanda Tanole en approchant une flasque. Et ne commencez pas à vous effaroucher pour si peu. Nous avons beaucoup de choses à nous dire, ce me semble. Si vous tombez dans les pommes à chaque fois que quelque chose vous dépasse, nous n'avons pas fini !
  - Excusez-moi...

Tanole invita les autres à s'asseoir et à se servir avant de faire de même.

— Ce n'est qu'un des aspects les plus banals de l'Ancienne Tradition. Rien qui soit extraordinaire. Je n'allais tout de même pas vivre dans un taudis sur une île volcanique!

Béthorne éclata de rire et se servit une rasade de vin. Whace se remettant, fit jaillir de son esprit ce qu'il comprenait le moins dans tout cela :

— Père Tanole... Comment se fait-il que vous soyez ici ? Vous êtes mort quand vous avez bu le Sirop d'Orgeat !

Tanole sourit de toutes ses dents.

— Vous rendez-vous compte de ce que vous dites ?

Il fit danser ses doigts devant lui. Whace et Béthorne se regardèrent, hébétés ; une petite lueur éclaira leur visage.

- Sirop d'orgeat ? répéta machinalement Béthorne.
- C'est ridicule, commenta Whace, le sirop d'orgeat n'a jamais tué personne.
- Vous voilà donc revenus à la raison! dit joyeusement Tanole. Eh non mon ami, le sirop d'orgeat ne tue personne, pas même un vieux moine hérétique.
  - Mais que s'est-il donc passé ?
- Il s'est passé que je n'avais pas envie de mourir ! répondit Tanole avec chaleur. Aussi lorsqu'ils m'ont mené à la table d'exécution j'ai jeté un sort de mon cru sur la Cour. Le bourreau m'a servi un sirop d'orgeat, persuadé comme tout le monde qu'il s'agissait d'une boisson mortelle. J'ai fait le mort et hop! Ni vu ni connu.

Il considéra d'un regard pétillant les faces ahuries de Whace et de Béthorne.

- M... mais, balbutia Whace, les historiens ont véhiculé cet épisode dans leurs chroniques avec un sérieux indiscutable pendant près de cinq cents ans et des générations d'étudiants y ont porté crédit sans broncher!
  - Dans ma volonté de survivre, j'ai dû incanter avec trop de puissance.
- Je ne comprends pas bien, intervint le marquis, passablement dépassé. Vous avez cinq cents ans ?
- Grand Dieu non ! rétorqua Tanole. Je suis dans la fleur de l'âge, mais la dernière fois que je suis venu ici j'ai dû, disons, *oublier* un certain nombre d'années.

Malgré cette explication, l'incompréhension et son lot de malaise semblaient ne pas vouloir quitter le marquis. Ne sachant pas comment exprimer son désarroi, il esquissa un geste d'impuissance et toisa tour à tour les trois hommes en soupirant. Tanole se pencha et lui tapota le bras en guise de soulagement.

- Je comprends votre sentiment. Et m'est avis que frère Aloysius et sire Béthorne ici présents sont à peu de choses près aussi désireux que vous de savoir de quoi il retourne. Je vais donc vous expliquer ce que je sais et alors, vous comprendrez peut-être pourquoi vous êtes parmi nous aujourd'hui. Bien entendu, marquis, je compte sur votre ouverture d'esprit pour accepter certaines choses pour lesquelles la logique et les usages de votre monde ne laissent pas de place.
  - Je vais essayer, répondit l'intéressé.

Puis il porta son verre à ses lèvres.

Whace prit la parole:

- Juste une question, père Tanole. Connaissez-vous le moyen d'arrêter l'Effacement qui ronge notre monde ?
  - Judicieuse question, répondit le vieux moine, quoique prématurée. Au risque de vous

faire de nouveau tomber dans les pommes, notre monde ne s'efface absolument pas : il est oublié.

Whace et Béthorne se penchèrent, les yeux écarquillés.

- Je vous demande pardon? dit Whace.
- Oublié, répéta Tanole, ce qui du reste est bien plus grave qu'un simple effacement. Je vais vous donner un exemple : connaissez-vous un archipel du nom de Yanosh ?

Whace et Béthorne hochèrent la tête négativement.

- Et l'empire Hude ? Ou la grande forêt Ruathan ? Non ? Les Oasis de Teljiq ? Le continent d'Apango, ça vous dit quelque chose ? Plus facile : savez-vous où se trouve la mer des Rois ? Hmm... Je vois à vos mines qu'il n'en est rien et cela illustre bien, mes amis, toute l'étendue de notre problème.
  - Que sont ces lieux ? demanda Béthorne.
- Ce sont des parties de notre monde, mon ami. Notre monde, qui s'étend bien au-delà des frontières que vous connaissez.

Il en va ainsi de tout et même de la religion. La foi saint-bruscienne est issue d'une religion bien plus ancienne que les temps contés dans les plus vieux manuscrits. Pour des raisons que vous comprendrez dans un moment, personne ne se souvient de cet héritage mystique. Seules une chance extraordinaire et une louable ténacité vous ont conduits jusqu'à moi aujourd'hui.

Car voyez-vous, le fin mot de tout cela remonte à une époque qui était déjà bien lointaine lorsque je fus jugé et condamné. En ces temps reculés, une certaine école vénérait les Voyageurs. Il s'agissait d'une hiérarchie complexe d'entités créatrices, que l'on imaginait exemptes des vicissitudes du temps, traversant l'univers en quête de terres prodigues pour y engendrer la vie. Ce pis-aller poétique était largement répandu dans le monde et chaque peuple, chaque culture avait au moins élevé un temple aux Voyageurs. Les spécificités régionales étaient certes nombreuses mais l'unité, l'Adjita en bhiall ancien, était respectée. Les Voyageurs, disaient les Saintes Écritures adjitiennes, avaient façonné le monde et après le nôtre, bien d'autres allaient être créés de Leurs Mains. Ils usaient, pour ce faire, de ce que les Pères de votre religion, marquis, nommaient le Rouach Elohim, le Souffle, le Premier Pouvoir, que nos Pères à nous nommaient le Lumjakaver. Il s'agit de l'alchimie parfaite des influences extérieures et intérieures à toute chose existante, qui en s'accordant insufflent la Vie. Le Souffle du Lumjakaver non seulement faisait naître les êtres de sève ou de sang, mais aussi et surtout, donnait au monde sa pleine réalité dans la mémoire de l'humanité.

Il vint un moment où certains hommes se mirent à lire entre les lignes des Paroles. De leurs investigations découlèrent des assertions impies qui les reléguèrent au ban du monde religieux : ce furent les Mages. Ils n'adorèrent plus les Voyageurs, ou plutôt, leur accordèrent une part d'humanité. En effet, ils prétendirent que lors de la création de notre monde, les dieux n'en étaient qu'aux balbutiements de Leur Art Divin et que, pragmatiquement, Ils ne maîtrisaient pas encore entièrement le *Lumjakaver*. Ils le maîtrisaient si peu à vrai dire, qu'Ils n'étaient point parvenus à en insuffler assez à notre monde pour qu'il puisse subsister par lui-même et en dépit du temps.

Pis encore, les Mages accusèrent les Voyageurs d'avoir abandonné notre monde imparfait, comme on laisse de côté une œuvre qui ne nous donne pas entière satisfaction et d'être partis ailleurs pour tenter de faire mieux. « Un Dieu ne fait jamais d'erreur! » crièrent les Adjitiens offusqués. « Il n'y a de divin que notre foi », rétorquèrent les Mages. Et la scission fut consommée.

Les Mages s'unirent et travaillèrent à forger les bases de nos arcanes. Leurs recherches les

menèrent à la découverte, jusqu'alors supposée, de ce qu'ils nommèrent l'Humaine Conscience, un monde mental infini qui recelait toutes les expériences humaines depuis le premier être pensant. Ils y cherchèrent le pouvoir du *Lumjakaver*, en vain ; les Voyageurs n'en ayant usé qu'avec, disons, parcimonie, pour la création de notre monde, aucune trace n'en subsistait. En revanche, ils puisèrent dans l'Humaine Conscience une telle masse de connaissances et de pouvoirs que même les Adjitiens redoutèrent de les voir devenir l'égal des dieux. Tout naturellement, ils devinrent progressivement des seigneurs et des rois, grugèrent les Adjitiens de leur pouvoir sur les peuples, qui les nomma les Seigneurs-Mages.

Les Seigneurs-Mages comprirent très vite ce que l'abandon de notre monde par les Voyageurs était susceptible d'engendrer comme conséquence : dépourvu de la force du *Lumjakaver*, il allait très vite cesser d'exister. Il n'y aurait pas d'avenir, ni pour notre race, ni pour toute autre forme de vie pouvant se substituer à nous. Ils s'investirent alors d'une mission, celle de pallier l'absence du *Lumjakaver* par un moyen à leur portée, un moyen *humain*. Et ils le trouvèrent.

Tanole marqua une pause, attrapa son verre et le porta à ses lèvres.

— Et quel est ce moyen ? demanda Whace, tout ouïe.

Tanole ferma les yeux et hocha la tête:

- J'ai dit qu'ils le trouvèrent, non que cette connaissance nous est parvenue. Toujours estil que les Seigneurs-Mages usèrent de ce pouvoir pour donner au monde un sursis.
  - Mais comment cela se passait-il ? insista Whace.

Tanole fit de grands gestes impatients.

— Périodiquement, ils se rassemblaient et procédaient à un rituel d'une nature indéterminée. C'est vraiment tout ce que je sais à ce propos et si vous cessiez de m'interrompre, je pourrais parvenir à vous expliquer pourquoi les modalités d'un rituel de cette importance ne sont pas connues de nous à l'heure actuelle.

Whace bougonna et baissa les yeux.

— La religion adjitienne, poursuivit Tanole, abandonnée par ses adeptes qui lui préféraient la prodigalité des Seigneurs-Mages, menaça de s'éteindre. Comme un animal blessé qui sait sa mort proche, elle sortit ses griffes et partit en guerre contre les Seigneurs-Mages hérétiques. Ceux-ci décidèrent de se défendre, puis passèrent de la défense à l'attaque. Alors entra en scène un homme, un Seigneur-Mage du nom de Pierre Aube. Il s'était distingué en étant l'un des principaux « découvreurs » de l'Humaine Conscience et à ce titre, il était respecté et écouté. Il se montra résolument opposé à voir les Seigneurs-Mages user de leur colossale puissance pour écraser leurs ennemis. Il s'insurgea, prôna le dialogue, en vain. Alors, à la tribune du Conseil des Seigneurs-Mages, il donna son congé en versant une larme sur le pauvre monde dont il prédit la fin proche.

Rapidement, les funestes prédictions de Pierre Aube se révélèrent exactes. Le visage des Seigneurs-Mages changea aux yeux des hommes. Ils perdirent leur magnificence pour devenir des êtres terrifiants que rien n'aurait su arrêter. Et bientôt, ils furent craints et suscitèrent la méfiance, puis la haine. Les peuples se retournèrent contre eux, le monde entra dans une ère de noire malédiction. Une guerre sans nom éclata ; la terre se fendit et saigna, les montagnes s'effondrèrent sous les feux célestes. Des vents mauves et hurlants de terreur soufflèrent, les cieux devinrent d'un noir de mort et les nuages ressemblèrent à des gigantesques morceaux de braises éclatant à la moindre secousse.

Cela prit fin subitement. Il est impossible de dire ce qui se passa exactement, pour qu'il ne reste du monde ancien qu'une parcelle de terre sèche et désolée sur laquelle les rares

survivants du cataclysme se retrouvèrent errant, la mémoire en lambeaux. Un pan de l'Humaine Conscience avait été détruit.

- Vous voulez dire, fit Whace, que la mémoire des hommes a été anéantie ?
- Je veux dire que l'Humaine Conscience de notre monde fut amputée de ses bases. Les hommes n'eurent plus aucun souvenir de la nature exacte de leur monde, de ce qu'il fut, de son histoire et de l'histoire des peuples. La majeure partie des terres furent également balayées des mémoires. Elles ne cessèrent pas pour autant d'exister, mais...
- Père Tanole, l'interrompit Béthorne. Si notre monde s'étend bien au-delà des frontières que nous connaissons, comment se fait-il que personne n'ait cherché à aller explorer ces terres, de façon à en reprendre connaissance ?
- Sire Béthorne, veuillez porter votre regard au plafond. Allons, n'ayez crainte! Bien. Et maintenant, pouvez-vous m'énumérer les objets présents sur la table?
  - Eh bien, je... quelques verres, une carafe de vin...
  - Mais encore?
  - Je n'ai pas attaché une grande importance au reste.
- Vous pouvez baisser le regard. Ce petit test tend à nous montrer que vous avez été sélectif quant aux choses présentes sur cette table. Cette coupe remplie de gâteaux à l'autre bout, par exemple, ne faisait pas partie de vos souvenirs. Peut-être préférez-vous le vin aux gâteaux, ce qui expliquerait votre sélection inconsciente mais le fait est là : vous ne voyez pas cette coupe, elle n'existe donc pas à vos yeux, vous n'en avez pas l'idée et vous ressentez encore moins le désir de consommer ce qu'elle contient. Imaginez maintenant que vous êtes à l'image de l'humanité tout entière ; il en résulte que l'existence, quoique physiquement réelle de cette coupe de gâteaux, ait néanmoins bel et bien été oubliée, donc rayée de toutes les mémoires.
- Jusqu'à ce qu'un regard quelconque n'en vienne à se poser dessus par pur hasard, intervint le marquis.
- Sauf si les maux endurés par l'Humaine Conscience étaient tels que la volonté même de connaître toute l'étendue du monde avait été annihilée. Et c'est ce qui se produisit. Votre remarque est bonne pour une coupe de gâteaux, mais pas pour un monde entier. Ainsi donc, une amnésie totale et définitive avait frappé l'humanité, emportant la mémoire de civilisations entières. Et malheureusement, le secret de ce mystérieux rituel auquel les Seigneurs-Mages s'adonnaient pour recréer le *Lumjakaver*, fut également oublié. Quant à Pierre Aube, il n'était déjà plus là au moment du cataclysme. Fidèle à sa conviction qu'il devait exister, quelque part, un monde auquel les Voyageurs avaient insufflé le *Lumjakaver* dans toute sa perfection, il s'était mis en devoir de le trouver et pour ce faire, avait construit une Porte pour chercher puis accéder à la Terre, votre monde, marquis. Très rapidement, Pierre Aube mit en pratique ses connaissances et sonda avidement l'Humaine Conscience des peuples de la Terre, afin d'y trouver de quoi soigner son propre monde des ravages qu'il avait subis. Lui seul pouvait le faire, lui, qui avait échappé à la guerre et dont la mémoire restait intacte.

Whace, Béthorne et le marquis écoutaient, bouche bée, sans faire un geste. À l'extérieur, le soleil de midi embrasait les cieux au-dessus des flots calmes tandis que se levait un vent léger.

— Il alla partout, poursuivit Tanole, fut de toutes les époques qu'il lui semblait utile de visiter. Et c'est dans un pays insulaire, un royaume de froid et de déserts rocailleux où soufflent des vents gémissants, qu'il fit une découverte. Dans ce pays, on ajoutait aux Écritures chrétiennes quelques versets païens, qui disaient qu'Adam et Ève, géniteurs métaphoriques de l'humanité terrienne, avaient eu d'autres enfants après Caïn et Abel. Ils

étaient petits et frêles, leur peau et leurs cheveux étaient de couleurs vives. Adam et Ève eurent honte de les avoir mis au monde. De plus ils se mirent à les craindre car ces enfants-là, montraient des pouvoirs proches de ceux de Dieu.

Celui-ci savait qu'ils existaient, mais aussi qu'ils avaient arraché une partie du Premier Pouvoir au monde céleste avant de naître et de prendre une forme de chair et de sang. Sur Éden, Dieu n'avait d'autre pouvoir que la crainte et la dévotion qu'Il savait inspirer. Il décida d'en user pour récupérer ces êtres de qui une partie de Son secret divin était connue. Il ordonna à Adam et à Ève de lui présenter ces enfants, mais ils les avaient cachés dans un buisson et refusèrent honteusement de les en faire sortir. Dieu se mit en colère et pour les punir, décréta que ces enfants-là resteraient cachés aux yeux des hommes pour l'éternité. Ainsi naquit le peuple des Féeriques.

Pierre Aube rechercha et trouva ce peuple. Il n'en restait pas grand-chose, seuls quelques royaumes épars sur la surface de la planète, invisibles aux incrédules, témoignaient encore d'un antique prestige. Les siècles de théocratie avaient fait d'eux des démons et ils souffraient d'être mis à l'index.

Je suppose que vous les connaissez assez, frère Aloysius, pour comprendre que même s'ils possédaient quelque indice pouvant aider Pierre Aube, leur nature naïve et fantasque fut un écueil trop important pour le divulguer en termes clairs. Mais il n'en restait pas moins que le *Lumjakaver* était là ; car ces Féeriques rayonnaient, ils étaient faits de pur Souffle. La Vie jaillissait d'eux comme la lumière du soleil, sans jamais donner le moindre signe de faiblesse. Alors Pierre Aube leur proposa de partir vers notre monde afin que cessât le harcèlement dont ils étaient victimes. Il s'avisa que leur présence dans nos plaines souffrantes freinerait la lente déchéance de celles-ci et retarderait le moment de leur totale disparition. En quelque sorte, la seule présence des représentants du Petit Peuple garantissait au monde le même effet que ce rituel secret auquel s'adonnaient jadis les Seigneurs-Mages. Cet effet, bien que permanent, se trouvait néanmoins bridé par l'inconstance du Petit Peuple et n'aurait en aucun cas pu suffire à guérir le monde entier.

Pierre Aube construisit une seconde Porte, pour les Féeriques, qui s'en furent investir notre monde de leur présence bienfaitrice. Il fut également du voyage et trouva son propre peuple en train de renaître. De nouveaux pays étaient dessinés, de nouvelles civilisations s'étaient édifiées, mais tout cela semblait comme par défaut. En effet, rien ne disposait d'une base dans le temps. Les superstitions, les croyances, les expériences et les usages, même les codes sociaux, étaient acceptées comme allant de soi, sans aucune réflexion antérieure.

## Whace l'interrompit d'une petite voix :

- Vous avez l'air de bien connaître le seigneur Aube, père Tanole. Et pourtant, ne venezvous pas, tout comme nous, d'une époque de notre monde ultérieure à l'anéantissement de la mémoire ?
- Oui, reconnut Tanole, je le connais bien. À mon époque, ce que l'on nommait la guerre de la Larme et qui remontait à huit cents ans, semblait le commencement des temps. C'est à force de recherches que je retrouvai, alors que je n'étais que simple moine, quelques traces de ce que fut cette époque oubliée où les Seigneurs-Mages dirigeaient le monde. Mais ce fut Pierre Aube lui-même qui vint à moi, car il entendit parler de moi comme d'un hérétique prônant de vaseuses théories sur une prétendue Humaine Conscience. Je l'accueillais au lieu de mon exil en Hashiyata, il me parla de sa quête et me demanda de l'assister.

Il me confia la charge d'aller rencontrer un homme au talent exceptionnel, qui selon lui était l'émanation la plus manifeste de l'un des éléments permettant de recréer le Premier Pouvoir.

C'est ainsi que je fus bientôt devant vous, marquis. Peut-être avez-vous exposé à nos amis les termes de notre rencontre ?

Le marquis sembla sortir d'un rêve éveillé et s'agita.

- Euh... Oui, oui, dit-il en se reprenant.
- Fort bien. Je retournai ensuite dans les plaines d'Hashiyata et je pense, frère Aloysius, que les chroniques font un certain état de ce que j'entrepris alors. J'entretenais une correspondance avec Pierre Aube par l'entremise du roi Bapaius. Pour plus de sûreté, je lui envoyai un Prisme où j'inscrivais une formule d'ÉtherPrésence, qui permettrait à son détenteur de retrouver la trace du marquis. Il ne l'aura sans doute jamais reçu.

En entendant cela, Whace se toucha le front du bout des doigts.

— Il semble que ce fut à cette époque, repartit Tanole, que Pierre Aube commença à craindre pour sa vie. Il me parlait souvent d'aller se cacher, ici ou là dans quelque région éloignée du monde, pour fuir, disait-il, la vengeance des Voyageurs qui le savaient proche de percer le secret du *Lumjakaver*. Selon lui, Ils l'avaient retrouvé et manifestaient Leur désaccord relatif aux recherches qu'il entreprenait. Par ailleurs, celles-ci ne correspondaient plus à un schéma classique ; il s'était mis à étudier la nature de l'étrange... naissance des êtres féeriques, le *GlazAmzer*. Ce phénomène était au centre de ses préoccupations. S'il parvînt à en tirer quelque enseignement, malheureusement il ne m'en fit point part. Tout cela me fit penser que l'âge amenait son cruel lot de dysfonctionnements et que Pierre Aube commençait à perdre l'esprit, mais j'avais tort. Malheureusement, quand bien même je n'aurais pas douté de lui à ce moment-là, je n'aurais pas pu le sauver.

Je sentis un appel, lointain et fébrile, qui me fit craindre le pire. J'y répondis et fus bientôt, en pensée, auprès de Pierre Aube. C'était ici même, sur cette île, au lendemain d'une des plus effrayantes éruptions que retint l'histoire de ce pays. Il était étendu à terre, le visage cireux, les vêtements brûlés et déchirés, le corps transpercé d'une grande épée brillante. Je tentai de lui parler, mais il usa des dernières forces qu'il lui restait pour faire un geste vers moi ; dans son dernier souffle, il proféra des mots que je n'entendis pas. Une vision terriblement claire s'alluma cependant au-devant de mon esprit, aussi immense et lointaine que les cieux. Je vis un être magnifique descendre en perçant de lourds nuages d'un noir d'encre et se poser devant mon maître. Et je compris que cet être était le Messager des Voyageurs venu demander des comptes à Pierre Aube. Je vis une violente discussion, puis le Messager leva les bras. La terre trembla, les volcans crachèrent des flammes, vomirent de la roche fondue. Pierre Aube riposta et la mer se souleva en hurlant de rage. Des éclairs surnaturels traversèrent la voûte céleste, plongèrent dans les entrailles du monde, remontèrent en ravageant tout sur leur passage. Je ne voyais plus ni le Messager ni le Seigneur-Mage, mais deux orbes gigantesques flottant dans le ciel, l'un blanc, l'autre mauve, qui suintaient de puissance en répandant des sons déchirants à des lieues à la ronde. Le combat titanesque dura toute une nuit. Au terme de celui-ci, Pierre Aube fut terrassé.

Vous imaginez quel fut mon désarroi à recevoir les images de mon maître agonisant, qui se trouvait à une distance inconcevable, sans pouvoir rien faire pour lui porter secours. Je restai seul, déchiré, incapable de poursuivre sa quête. Car s'il savait pourquoi il m'avait envoyé auprès du marquis, il ne m'en avait confié que très peu la raison.

Mes propres affaires sur notre monde me conduisirent, ainsi que vous le savez, à une condamnation à mort. Sitôt après mon prétendu décès, je fis le voyage jusqu'ici, là où avait eu lieu le combat qui avait été fatal à Pierre Aube. En désespoir de cause, je dessinai une carte où jouxtaient les deux mondes, la Terre et le nôtre. J'y représentai le Joyau des Mondes, la Porte par laquelle devrait passer celui qui chercherait à retrouver le marquis. J'y inscrivais aussi les

coordonnées exactes de l'île de Stromboli, là où je n'avais d'autre choix que de rester.

- Pour quelle raison? demanda Whace.
- La fatalité, soupira Tanole. Il existe une correspondance temporelle logique entre les mondes lorsque ceux-ci, par des moyens détournés, se trouvent directement reliés. Lorsque Pierre Aube fit son premier voyage vers la Terre, il atteignit directement le siècle dans lequel nous sommes. Le chemin éthérique, une fois tracé, reste toujours le même et si nous voulons le parcourir de nouveau, le Joyau opère automatiquement un parcours temporel de façon à nous faire partir du moment où nous sommes, jusqu'à celui, de l'autre côté, où le premier « voyageur » est arrivé.

Cependant, durant le combat qui opposa le Messager à Pierre Aube, la Porte côté Terre fut partiellement détruite – chose que je ne savais pas. Il en résulta, malheureusement, que lors de mon dernier retour, le Joyau des Mondes me « traîna » à travers différentes époques avant de me faire échouer sur l'île quelques mois après le décès de Pierre Aube. Je ne sais pas exactement combien de siècles j'ai parcouru durant cette dernière traversée, mais cet énorme décalage eut pour conséquence de me rendre définitivement impossible tout retour vers mon monde originel. Si j'entreprenais un nouveau voyage, ce qui est maintenant possible puisque j'ai réparé la Porte, un Rétrosort se déclencherait qui me ferait vieillir d'autant de siècles en quelques instants et me tuerait sur le coup.

Un silence compatissant plana quelques instants. Le marquis ne semblait pas le seul à être complètement dépassé.

- En tout cas pour la carte, j'avais raison, commenta bientôt Béthorne en jetant un regard satisfait vers Whace.
- Nous avons détenu votre carte, acquiesça Whace. Bapaius prétendait qu'elle lui avait été offerte. Certainement par vous, père Tanole.
- Offerte ? suffoqua le père Tanole. Oh mon dieu, quel âne bâté ! Je ne la lui avais pas offerte, mais la lui avais fait parvenir pour qu'il la remette à celui qui viendrait chercher le marquis.
- Qu'importe, reprit Whace, puisqu'elle fut tout au plus un indice très vague. Nous ne sommes jamais parvenus à la déchiffrer.
  - Vraiment ? s'étonna Tanole. J'avais pourtant rédigé les indications en shaab classique.

Whace sourit et se frotta le menton.

- Euh, voilà certainement quel fut le problème : à notre époque, nous ne connaissons aucun langage de ce nom.
- Vraiment fâcheux. Le shaab est un des langages hermétiques qu'utilisaient les Seigneurs-Mages pour communiquer. Pierre Aube prétendait que les Voyageurs, pour une raison qui maintenant est à jamais perdue, ne pouvaient pas le lire. C'est curieux ; j'ai rédigé un ouvrage très complet sur toutes les variantes du shaab et de l'oshiv, sa forme dialectale.
  - Le Codex Verbis?
  - C'est ca!
- Eh bien, répondit Whace, plus aucune copie n'existe à ce jour. Vous devriez le réécrire. Personnellement, ça m'intéresse au plus haut point.
- Inutile. J'ai emporté l'original quand je suis parti. Il doit être dans une de mes bibliothèques.
  - Oh! fit Whace en haussant les sourcils. Est-il encore en bon état?

— Pour sûr! Je l'avais fait relier et sertir d'une armature de cuivre avec fermoi...

### Béthorne intervint:

- Tout ceci est excessivement intéressant, je n'en doute pas. Mais si nous revenions à notre sujet ? Que s'est-il passé ensuite, père Tanole ?
  - Après ? Plus rien.

Whace et Béthorne restèrent bouche bée.

- Comment ça, plus rien ? répéta Whace. Maintenant que nous avons la Lumière, que faut-il que nous fassions ?
- La Lumière ? Vous parlez de monsieur de Caravaggio, peut-être... Eh bien, je suppose que s'il représente l'un des éléments nécessaires à l'accomplissement de quelque miracle, il nous faudra trouver les autres.

Nouveau silence. Le marquis soupira et se leva. Il marcha lentement vers les grandes portes vitrées qui donnaient sur un vaste balcon, mais ne sortit pas. Il se contenta, les mains dans le dos, de contempler cette ligne étrange et lointaine qui séparait les cieux des eaux.

Le courage fuyait Whace par tous les pores de sa peau.

Avaient-ils, Béthorne et lui, fait tout ce chemin pour se rendre compte qu'il s'agissait d'une impasse ? Il se sentit las, navigua dans de sombres pensées. La tentation de laisser faire les choses le harcela quelques instants et il fut traversé d'un coupable soulagement à l'idée d'aller se coucher et d'envoyer le destin au diable. Quel repos ce pourrait être... Rêver qu'un autre, un sombre inconnu, était parti en quête et que Whace n'était autre que frère Aloysius parmi les moines fidèles et disciplinés de Saint-Brusce, acceptant les lois, édits, sentences et sermons avec une égale ferveur et sans un atome de réflexion personnelle.

À la demande de Tanole, Béthorne s'était mis à retracer en détails le parcours qui les avait menés jusqu'au marquis, puis jusqu'à l'île de Stromboli. Whace n'écoutait que d'une oreille distraite. Il ne se sentait même pas la volonté d'intervenir lorsqu'il entendait Béthorne broder çà et là sur la nature réelle des événements. Tanole fut sincèrement impressionné par ce récit et loua les deux compagnons pour leur courage et leur persistance.

Quel destin que celui des hommes, se dit Whace pendant ce temps-là. Au fond, il se fichait pas mal de ce qu'il avait subi personnellement. Ce qui lui causait le plus de peine, c'était d'imaginer ce que l'échec de la mission qu'il s'était assignée allait coûter au monde et à la totalité de ses habitants. Pour un peu, il se serait mis à pleurer.

Une mouche traversa la grande salle, se posa sur le bord d'un verre, puis s'envola de nouveau vers le balcon. Tous perçurent le « toc » de sa rencontre fatale avec la vitre.

Whace ferma les yeux, se concentra pour éviter de s'apitoyer plus encore sur lui-même. Il se mit à sonder les maigres éléments qui étaient à sa disposition. Pierre Aube étudiait le phénomène du *GlazAmzer*, la naissance des Féeriques, parce qu'il avait le sentiment qu'il s'agissait d'une manifestation terrestre du Souffle Divin. Mais il se disait que les Hommes de la Terre étaient des cousins éloignés du peuple féerique. Donc, créer le *Lumjakaver* devait être dans les possibilités humaines. Mais pourquoi son choix s'était-il porté sur le marquis ? Simplement parce qu'il était un artiste de talent ? Et quand bien même cette raison était la bonne, en quoi était-ce si important ? Les traits de Whace étaient tirés. Furieux d'être aussi impuissant devant tant de mystères, il se tordait nerveusement les doigts. Il lui vint à l'esprit que toutes ces questions n'obtiendraient plus jamais de réponses, puisque Pierre Aube n'était plus.

Et puis, quelque chose se déclencha.

Au plus fort de sa réflexion, une étrange certitude l'envahit bientôt, éclatant comme une évidence : il importait peu de trouver des réponses, son devoir était de se borner à servir un processus mis en place depuis très longtemps par un Seigneur-Mage du nom de Pierre Aube. Ils avaient retrouvé le marquis ; l'autre élément, ils le connaissaient déjà.

Il s'apprêta à prendre la parole, mais...

— J'ai une idée, dit soudain Béthorne en levant le doigt.

Whace lui jeta un regard appuyé mais lui laissa la parole.

— Tanole, possédez-vous un portrait de Pierre Aube?

Le vieux moine toisa Béthorne et haussa les épaules.

- Eh bien... oui, mais...
- Pourriez-vous aller nous le chercher ?
- Si vous le souhaitez. Excusez-moi.

Il se leva et sortit de la salle.

- Je reprendrais bien un peu de vin, maugréa le marquis en attrapant la flasque.
- Béthorne, qu'allez-vous faire ?
- Bon Dieu, Whace, je pensais que vous me faisiez un tant soit peu confiance. Après tout ce que nous avons traversé.
  - Nous n'avons pas le temps de céder à des caprices.
  - Ah oui ? Et que faisons-nous depuis le début, à part céder aux vôtres ?
  - Mon intuition nous a menés jusqu'ici, je vous signale.
- *Notre* intuition, je vous prie. Vous étiez bien plus sympathique dans votre soutane. En homme normal, vous avez tendance à devenir puant d'orgueil.

Whace allait rétorquer, mais Tanole revint, tenant à bout de bras une grande toile encadrée.

Le visage du marquis s'éclaira.

- Mais... mais c'est moi qui ai peint ce portrait!
- Quoi ? lâcha Whace.
- Ce portrait... c'est un des premiers que j'ai exécutés! Je m'en souviens très bien, puisque c'était la première fois qu'on me payait aussi grassement pour un travail de ce genre. L'homme était un riche propriétaire aragonais. Mais alors...
- Alors, le reprit Tanole, Pierre Aube nous a fait beaucoup plus de cachotteries que nous ne le pensions.

Le portrait présentait un homme d'une cinquantaine d'années assis dans un fauteuil à haut dossier. Il était richement vêtu de velours, portait une toque mauve et des chaussures à boucles d'argent. Son visage était glabre, ses cheveux blancs tombaient sur ses épaules et il souriait. Mais ce sourire était chargé d'une discrète et douce mélancolie, on avait l'impression qu'il regrettait quelque chose, ou quelqu'un.

- Il a l'air triste, nota Whace.
- Il ne l'était pas spécialement dans la vie, répondit Tanole. C'était sa mine naturelle, aussi pouvait-on s'y tromper. Il affichait toujours une certaine affabilité. Que vous avez très bien rendue, marquis, soit dit en passant.
  - Trop aimable.

— Alors, Béthorne? demanda Whace.

Le guerrier se leva en se passant la main dans les cheveux.

- Père Tanole... Je m'aperçois que votre science de la magie dépasse de loin les plus grandes connaissances de notre époque. J'ai pensé que, si vous parveniez aisément à créer un lieu tel que celui où nous nous trouvons, vous pourriez faire autre chose... de plus simple.
  - À quoi pensez-vous ?
  - Pouvez-vous faire rajeunir Pierre Aube sur ce portrait?

Whace secoua la tête et soupira.

- Je crois que je pourrais, oui, répondit le vieux moine. Mais...
- Alors, montrez-nous comment était Pierre Aube lorsqu'il avait à peu près dix ans.
- Très bien.

Tanole posa le portrait devant la table. Whace et le marquis se levèrent et rejoignirent Béthorne, derrière Tanole qui commença une gestuelle accompagnée d'un doux murmure.

Lentement, imperceptiblement, le visage de Pierre Aube changea, jusqu'à devenir celui d'un bel enfant aux longs cheveux noirs et au regard perdu.

- Voilà, dit Tanole en se retournant. Cela vous satisfait-il?
- Entièrement, répondit Béthorne en se mettant à rire. Oh oui, entièrement!
- Mais enfin, expliquez-nous! demanda Whace, fébrile.
- Vous ne comprenez pas ? Ce gosse : C'est Silvan de Sinct !

# - Chapitre XIV -

#### Qui sème le vent récolte le roi lutin

Batrus transpirait abondamment. La verve et la sévérité de ses jugements qui avaient terrorisé, ou découragé, des générations de disciples, commençaient à lui manquer cruellement. La principale raison était qu'il se savait ne pas être le premier professeur de peinture d'Ugo. Les autres, ou du moins leurs restes, trônaient sur de grandes piques tout autour du Caillou en guise de récompense pour leurs conseils trop avisés.

Il flanchait. Lui qui avait travaillé pour les plus grands, qui avait peint des voûtes de temples, des fresques immenses tapissant les murs de châteaux, des portraits de rois, de reines et de princes. Lui, dont le talent lui avait valu des titres de noblesse et la protection des plus fameux mécènes... Il se consumait de terreur à l'idée de donner son avis.

Il se tordait les doigts d'anxiété en observant son élève exécuter la reproduction d'un plat de fruits. Le Khan ne manquait ni d'ardeur ni de passion. Il peignait à grands coups de pinceau afin, disait-il, de figer l'émotion plutôt que le réel et ne jetait que de temps en temps un regard distrait sur le modèle. Le résultat ressemblait à une purée de fruits moisis et Batrus craignait la question fatidique.

Qui ne tarda pas à venir.

— Qu'en pensez-vous ? s'écria Ugo en se tournant soudain dans une envolée théâtrale.

Le petit béret mauve dont il s'était coiffé afin de faire plus artiste, dodelina et pencha sous le poids des pinceaux qui y étaient accrochés. Batrus fixa la toile. Son sang se glaça. Il prit quelques secondes de réflexion avant de pouvoir prononcer faiblement :

- Excellence, je... je ne...
- Eh bien ? Qu'avez-vous encore à dire ? Toutes les couleurs ne sont-elles point présentées ?
  - Assurément, Excellence, mais...
  - Mais quoi ?

Batrus pencha légèrement la tête et fit quelques gestes timides en direction de la toile.

- Eh bien, elles donnent l'impression d'être... d'être toutes au même endroit.
- Et alors ? La gestion de l'espace, c'est très surfait. Qui pourra sérieusement prétendre que cette orange était bien à côté de cette pomme verte, une fois que tous les fruits de ce plat seront mangés et qu'il ne restera pour preuve de leur existence que cette toile ?
- C'est une remarque intéressante, mais... comment dire ? Ne vous est-il pas venu à l'esprit que ces considérations n'étaient envisageables qu'après une longue et patiente maturité plastique ?

— Vous titillez, comme vos prédécesseurs!

Ugo jeta ses pinceaux à terre et frappa dans ses mains. Batrus sentit une coulée de terreur lui traverser le dos. Il se voyait déjà torturé et empalé, sa malheureuse dépouille offerte à la vue de tous. La grande porte de la salle de peinture s'ouvrit. Mais au lieu d'une escouade de gardes, deux serviteurs entrèrent et apportèrent à Ugo de quoi se nettoyer les mains.

- Je n'ai pas de temps à perdre avec vos petits exercices de coloriage pour bébé, repartit Ugo. J'ai un monde entier à peindre, moi. C'est cela que je vous demande de m'apprendre. Une seule question : est-ce dans vos cordes ?
  - Oui! répondit Batrus avec la plus chaleureuse franchise. Oui, Excellence.
  - Alors pour le prochain cours, je veux que nous en venions au fait. C'est clair ?
  - Très clair.
  - À la bonne heure. Vous pouvez disposer.

Batrus ramassa ses affaires en s'excusant et sortit de la salle à petits pas pressés.

Après avoir troqué son tablier contre une grande robe de soie bleue et une toque blanche, Ugo gagna la salle du trône. Il s'installa et considéra Walrus qui attendait, anxieux.

- Alors ? Des nouvelles du prince Silvan ou du général Béthorne ?
- Le détachement de Janoshi n'est pas revenu, Excellence. Nous n'avons aucune nouvelle d'eux pour l'instant. Il y a plus grave. Je suis porteur de nouvelles plus accablantes les unes que les autres concernant nos provinces.
- Allons bon ! Encore un comté ou un duché qui résiste ? Vous avez tout l'aval en ce qui concerne ces détails, Walrus. Prenez quelques contingents et ne faites aucun prisonnier. Pour ma part, je ne veux pas en entendre parler. Ne revenez qu'avec Béthorne et le prince solidement enchaînés.
- Il faut que vous m'écoutiez, insista Walrus, visiblement nerveux. La situation est catastrophique. Il n'est pas un endroit qui soit exempt de soulèvement. Janoshi est en proie à une frénésie meurtrière : les villages trolls se sont unifiés et massacrent tous les représentants du Khanat. Ils ont littéralement détruit Jaffor et le gouverneur Aiguul a été retrouvé pendu avec un collier de saindoux. Ils se dirigent maintenant vers le nord. Les populations se rallient à eux et même s'ils ne témoignent que d'une organisation rudimentaire, ils ont toujours un temps d'avance sur nous.
- Dans ce cas, renforcez donc nos garnisons à la frontière. Rappelez des troupes de Sinct et...
  - C'est impossible : Édoïs fait le siège de Bosotique depuis deux jours.
- Allons bon, soupira Ugo. En ce cas, nous n'aurons qu'à les prendre à revers depuis Cavaël et Qastar.
- Cavaël et Qastar ont été libérés, leurs troupes se sont ralliées aux Forestiers. Ce sont eux qui leur ont ouvert les frontières.

Les fins sourcils d'Ugo s'abaissèrent légèrement. Mais il semblait n'accueillir la nouvelle qu'avec un intérêt tout relatif.

— Nous pensons qu'ils bénéficient d'une aide extérieure, poursuivit Walrus, de la part d'un ennemi que nous ne sommes pas parvenus à identifier pour l'instant. Cependant, certaines sources prétendent qu'il s'agirait des moines-magiciens de Sushany. Les rares rescapés que nous avons interrogés nous rapportent des discours douteux, mais les faits sont là. Des remparts qui fondent, les armes qui se transforment en gadoue. Près du tiers de nos

soldats en poste dans l'est se sont ralliés à Édoïs, tandis qu'un autre tiers a déserté. Certains ont même quitté les rangs en jetant leurs armes et en affirmant leur intention de prendre le voile.

— Le voile ? grimaça Ugo.

Tout cela commençait à l'irriter. Que lui importait toutes ces histoires de rébellion ? Il n'en avait cure. Quand pourrait-il repeindre le monde à son idée ? Où était le prince Silvan ? Telles étaient les questions importantes. Il jeta sur Walrus un regard lourd de reproches. Dans un éclair de haine, il vit le Premier Lieutenant nu et allongé sur la table de torture, les tripes à l'air et crachant du sang. Il le vit expier ainsi son incapacité à résoudre les vraies questions.

Ugo se mit bientôt à trembler. Ses doigts se crispèrent sur les accoudoirs du trône. Malgré son agacement, il pressentait une urgence : quelqu'un tentait de lui voler son jouet. Un vieux jouet certes, qu'il avait relégué au fond de sa mémoire, mais *son* jouet quand même. Toutes les joies intenses qu'il avait ressenties lors de ses conquêtes lui revinrent en mémoire. Personne, non personne ne le déposséderait de son bien. Et si par malheur cette simple idée traversait l'esprit de quelqu'un, seule une longue et atroce agonie serait à même d'expier un tel affront. Il était le Khan, le maître du monde, le Sauveur. Personne ne se mettrait sur son chemin.

Alors que Walrus, mal à l'aise, restait silencieux, Ugo fit un effort surhumain pour se contenir. Ses tremblements se firent moins violents, puis disparurent. Mais son visage resta fermé et son front moite de sueurs froides.

- Bon, dit-il enfin. Je vois qu'il me faut remettre de l'ordre moi-même, puisque vous semblez incapable de maîtriser la populace. Vous allez réunir les garnisons du nord et les envoyer à Jaffor.
  - Nous y avons déjà pensé…
- Bien bien, dit Ugo sans se démonter. En ce cas, mobilisez celles de Bowlshare ainsi que les moins exposées à Toagren, puis faites-les marcher vers Sinct avec ordre d'éliminer toute résistance sur leur passage.
  - Impossible, Excellence.

Ugo explosa sans préavis :

— Comment ça, impossible? hurla-t-il.

Sa feinte sérénité venait d'éclater, incapable de résister à la pression de ce déluge de mauvaises nouvelles. Walrus recula, apeuré.

- Il y a autre chose. Je... Un mal mystérieux marche vers nous et anéantit toutes nos forces sur son passage. Je ne saurais le définir avec plus de précision...
  - Essayez quand même! hurla de nouveau Ugo, dont les tempes se gonflaient de rage.
- Eh bien... Des rapports font état de phénomènes étranges. Il s'agirait d'un individu, un simple vieillard simiesque et rabougri au passage duquel les phénomènes les plus invraisemblables se produiraient. Les premiers ont été enregistrés il y a une quinzaine de jours, à Nolke au nord de Cavaël, où une garnison se préparait à marcher sur Sinct pour prendre Édoïs à revers. Tous les soldats se sont éveillés en constatant avec effroi qu'ils avaient des sabots de bouc à la place des pieds. Quelques jours plus tard ce fut Lhofort. L'administrateur a été pris dans une sorte de tourbillon qui l'a propulsé pendant toute une nuit à travers la ville. Le matin, celle-ci n'était plus que ruine et j'ose à peine parler de l'état de l'administrateur. Dans le même temps, les soldats se sont collégialement adonnés à une... hem, à un genre de... comment dire, de libation, à l'issue de laquelle la plupart se sont entre-

tués. Le fort de Prapik a été piétiné par une montagne qui a ensuite plongé dans un lac voisin où elle a pris un bain. Quant à l'avant-poste de Relm...

Walrus fouilla dans sa poche et en sortit une enveloppe, qu'il tendit au Khan.

— ... le voici.

Ugo considéra le document. Il ne put s'empêcher de le coller à son oreille, car il lui semblait percevoir des complaintes et des appels à l'aide. Pris d'un doute, il déglutit et posa l'enveloppe sans l'ouvrir.

— La malédiction s'est ensuite propagée jusqu'à Duirel, continua le Premier Lieutenant. Les officiers ont été poursuivis par un gros nuage noir sous lequel grondait un perpétuel et violent orage. Au bout de trois jours, ils ont été grillés par un éclair. Le reste de la troupe a été attaqué par les arbres de la forêt voisine et s'est éparpillé. Ceux qui sont restés sur place n'ont plus forme humaine et semblent avoir perdu la raison ; on dit qu'ils se sont mis à manger des choses abominables.

Le visage d'Ugo était plus blanc que sa toque. Il se passa une main tremblante sur le front. Il demanda d'une voix faible :

- Qu'est-ce que tout cela signifie ?
- Je n'en ai pas la moindre idée, Excellence. Mais je pense sincèrement qu'il serait sage que vous partiez un temps de Bowlshare. Pour votre sécurité. Je crains que ce mal n'atteigne votre personne, car il se dirige tout droit vers ici.

À ce moment, quelqu'un frappa à la porte de la salle du trône. Avant même qu'Ugo ne parle, un battant s'ouvrit en grinçant. Un petit être sortit de la pénombre et s'avança. Il était coiffé d'un bonnet pointu, d'une grande cape et tenait un bourdon biscornu dans sa grande main osseuse. De son visage caché par les bords de son couvre-chef, on ne voyait que sa barbe grise et légèrement bleutée. Toute sa petite personne rayonnait d'un bel éclat d'azur. Il s'exprima d'une voix posée et lointaine.

- Ai-je affaire au célèbre Ugo le Braborjan, censément le... Grand Khan?
- Oui! cracha Ugo. Et vous, qui êtes-vous pour oser vous immiscer chez moi?
- Ainsi donc, je vous trouve enfin. Je suis Bapaius, roi de Tontinole Shee. Je suis enchanté de faire votre connaissance.

# - Chapitre XV -

#### Où comme qui dirait, le torchon brûle

Whace et Tanole étaient béats. Le marquis, quant à lui, sentait l'exaspération titiller ses nerfs. Car décidément et malgré tous ses efforts, il n'y comprenait rien.

Béthorne se tenait debout, les bras croisés, tout sourire et le menton haut.

- Comment avez-vous su? lui demanda Tanole.
- Juste une intuition, répondit Béthorne sur un ton badin. Ça semble être de circonstance dans cette affaire. J'ai été interpellé par l'un des aspects de votre récit de tantôt, lorsque vous parliez des nombreuses époques que traversa votre Pierre Aube. J'ai pensé qu'il pouvait s'agir d'une sorte de tour de passe-passe.
  - Tour de passe-passe ? répéta Whace.
  - Une réincarnation. Apparemment j'ai vu juste.

Whace se tourna vers Tanole, qui acquiesçait.

- La réincarnation est l'un des seuls domaines à rester en dehors du champ des possibilités éthériques, affirma Whace sans aucune conviction.
- Je n'irai pas jusqu'à dire que c'était chose courante du temps des Seigneurs-Mages, répondit Tanole, mais cette pratique leur était bien connue.
  - Quant à savoir pourquoi il est revenu, reprit Béthorne, ça je n'en sais rien.

Il s'agita soudain et reprit :

- Mais je pense que nous aurons amplement le temps de chercher plus tard. Pour l'instant, cette dernière découverte m'incite à ressentir comme urgente une rencontre entre le prince Silvan et monsieur de Caravaggio.
  - Pourquoi exactement ? demanda Whace, méfiant.

Béthorne évita son regard et se tourna vers Tanole :

- Pouvez-vous faire quelque chose pour cela?
- Est-ce là le portrait fidèle du jeune garçon en question ? demanda le vieux moine.
- En tous points, répondit Béthorne. Je suis absolument formel.
- En ce cas, je vais avoir besoin d'un peu de temps et de beaucoup de calme. Cher marquis, puis-je vous demander de me servir d'assistant ?
- Ça dépend, cracha ce dernier. Si vous me garantissez que je ne sortirai pas de votre officine transformé en médaillon, en bouquetin tricéphale ou je ne sais quelle autre invention. Je n'ai pas l'âme d'un personnage de Bosch.

- Ah! J'y veillerai, vous avez ma parole.
- Quant à nous, dit Whace à Béthorne, nous devons avoir une petite conversation.

Ils sortirent sur le balcon, alors que Tanole emmenait le marquis, bras dessus bras dessous, dans les sombres couloirs de sa demeure. L'après-midi était chaude et magnifique. Un léger vent frais venait du large et le seul bruit que l'on percevait était un ressac lointain, comme le frottement d'un vêtement de soie sur la peau.

Whace s'approcha de la balustrade et plongea son regard dans le lointain.

— Je vous écoute, dit-il d'une voix monocorde.

Béthorne resta en retrait et croisa les bras. Il baissa les yeux, visiblement gêné. Il finit par répondre :

— Le prince Silvan a été enlevé. Par moi.

Whace accueillit l'aveu avec une contenance toute calculée. Béthorne attendit quelques secondes avant de poursuivre :

- Je voudrais tout d'abord que vous compreniez pourquoi j'ai fait ça, dit-il avec prudence. Cela vous amènera peut-être à ne pas me juger à tort. Puis-je vous l'expliquer ?
  - Allez-y.
- Lorsque j'ai été injustement chassé du monastère, je me suis rendu chez une personne que vous avez connue jadis : Améthéon.
- Un ancien de Saint-Brusce, confirma Whace. Condamné pour pratique illicite des listes hermétiques. Il a travaillé un temps pour la cour royale de Sinct, avant d'en être chassé également.

Il se retourna vers Béthorne avec un sourire fielleux :

- Pourquoi ce choix ?
- J'étais à l'époque persuadé que j'avais les capacités nécessaires pour faire un bon mage. J'étais satisfait, somme toute, de ne plus avoir à observer les conventions drastiques et contreproductives du monastère, que je rendais responsables de mon insuccès. Améthéon avait besoin d'un apprenti ; j'ai accepté. Il travaillait depuis longtemps déjà à la découverte du remède contre l'Effacement. Sa nature égotiste et vaniteuse le menait sur de fausses pistes et il ne consacrait que très peu de temps à m'instruire. Il y eut l'avènement du Khanat de Braborja et j'y vis l'occasion de voir du pays, de rechercher ailleurs, peut-être, un meilleur mentor. Plus doué pour les armes que pour la magie, je décidai de prendre place dans les rangs de l'armée braborjane.

Je revenais souvent voir Améthéon. Il se débattait avec ses recherches infructueuses comme un chaton avec un fil de laine emmêlé à la patte. Le recul que j'avais pris vis-à-vis de lui contribua bientôt, paradoxalement, à éveiller en moi un vif intérêt pour la nature de ses recherches. Sauver le monde me parut une belle aventure en perspective.

Il sourit à l'adresse de Whace qui resta de marbre, puis continua.

- Alors je me mis à chercher de mon côté, dans les livres d'histoire, dans les grimoires, quelque trace ou indice qui eût pu me mettre sur la voie. C'est ainsi que je découvris la carte. Améthéon, pour qui cette carte n'était qu'un vestige poussiéreux et sans intérêt, accepta de me la donner sous condition d'un service : il avait besoin d'un jeune garçon pour parfaire son œuvre, un jeune prince du nom de Silvan.
  - Comment vous y êtes-vous pris ?

- Vous étiez présent lorsque Ugo me confia un poste plus important que celui d'espion. Ce fut un coup de pouce de la providence, car cela me permettait d'agir avec plus de liberté. J'ai obéi aux ordres, je suis parti à Sinct préparer l'attaque. Dans le même temps j'ai fait parvenir au roi Haldesine une missive anonyme pour lui annoncer l'imminent assaut de mes troupes sur Bosotique. De fait, je ne doutais pas un seul instant qu'il chercherait à mettre son fils à l'abri dans les meilleurs délais. Je n'avais plus qu'à guetter tout mouvement suspect autour du château, puis à attendre le bon moment pour agir. Vous n'allez pas me croire, mais j'ai agi aussi pour éloigner le gosse des mains d'Ugo. S'il l'avait attrapé, les démons seuls savent ce qu'il lui aurait fait.
  - Vous avez raison, je ne vous crois pas.

Déjà, le ton acerbe de Whace commençait à agacer Béthorne. Et bien malgré lui, il se sentait coupable, ce qui n'arrangeait rien.

- Ensuite, dit Whace, laissez-moi deviner. Vous avez eu votre carte et vous êtes parti, confiant l'enfant à cet ignoble individu sans vous soucier le moins du monde de ce qu'il pourrait lui faire subir.
  - C'est ça, rétorqua Béthorne.

Il leva le menton et plongea son regard dans celui de Whace, cachant sa rancune et sa colère grandissantes derrière un masque de fierté.

- J'ai fait ce qu'il me semblait juste et utile de faire. Et vous pouvez me juger, me condamner pour mes actes, il n'en reste pas moins que vous ne seriez pas ici aujourd'hui si je ne m'étais pas rallié à vous.
- Certes, concéda Whace froidement. Le succès de cette quête, quoique incomplet, vous revient en partie.
  - J'ai choisi de venir avec vous parce que vous aviez des intentions plus nobles que...
- Pas de faux-semblants ! Vous êtes venu avec moi parce que je sais faire quelque chose que vous ne savez pas faire : je prends parti.

Whace fit quelques pas, les mains dans le dos.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? fit Béthorne.

Whace lâcha un rire sans joie.

— Vous savez, vous êtes un cas. La seule personne envers laquelle je ne sais si je dois ressentir de la colère ou de la pitié. Vous êtes ici par accident. Tout ce que vous faites, c'est également par accident. Et tout ce que vous avez pu réaliser à ce jour est du même ordre, même si vos actes peuvent nous être d'un quelconque secours. Vous n'avez pas de but. Vous êtes neutre et désespérément inconséquent. Vous ne cherchez rien, vous n'aspirez à rien d'autre qu'à satisfaire des caprices de l'instant, qui sont autant de poudre aux yeux. Cette quête, du reste, est votre dernier caprice en date et le parfait exemple de ce que je vous expose. Alors, je ne renie pas l'aide que vous m'avez apportée et je ne vous cache pas non plus que, contre toute attente, j'ai cru un moment que nous pourrions devenir amis.

Le visage de Béthorne s'éclaira un instant.

— Mais franchement, reprit Whace en lui faisant face. Peut-on confier son amitié à une personne qui se soucie si peu de sa propre vie ?

Il y eut un silence. Puis ils manquèrent de parler en même temps, mais Béthorne se tut et laissa la parole à Whace.

— Ne vous êtes-vous jamais demandé ce qui vous tient à cœur ? Qui êtes-vous, Béthorne ?

Un moine ? Un guerrier ? Un magicien ? Un opportuniste ?

Nouveau silence. Béthorne dardait un regard triste sur son compagnon.

— J'en ai assez de vous, termina Whace. Sitôt notre devoir accompli, je ne veux plus vous voir.

Il s'engagea vers l'intérieur, mais il se ravisa soudain et se retourna.

— Une dernière chose, tout de même. Je tiens à combattre la fureur que vous avez su, une fois de plus, faire naître en moi, pour vous présenter mes excuses : les choses que je vous ai dites dans cette taverne à Bowlshare n'étaient que pures vilenies de ma part.

Et il repartit. Béthorne le suivit d'un regard las. Pris d'une soudaine inspiration, motivé par un mystérieux élan de franchise, il lança :

— Il y a eu des victimes lors de l'enlèvement.

Whace, au seuil du balcon, s'arrêta de nouveau et attendit.

- Améthéon m'avait fourni un sortilège de CaloRégulation passive. Je comptais le lancer sur les chevaliers du prince pour qu'ils lâchent leurs armes, mais cela a mal tourné.
  - C'est-à-dire?
  - Ils ont brûlé comme des torches. Je n'ai rien pu faire.
  - Pourquoi me racontez-vous ça?
- Je veux que vous le sachiez, c'est tout. Je n'ai pas voulu les tuer. Si Améthéon avait pris le temps de m'apprendre...
- Si si si ! cria Whace en se retournant brusquement. Vous détournez vos responsabilités avec une aisance outrancière !
- Et vous, l'homme pieux ! cria soudainement Béthorne, que la colère venait de submerger. Vous vous êtes regardé ? Ce qui vous chagrine, vous, c'est de constater que vous n'avez pas d'autre place au monde que votre petite cellule pitoyable. Vous n'êtes à votre place nulle part ailleurs et vous le sentez à chaque pas que vous faites hors de votre monastère. Vous avez beau jouer à l'homme mûr et décidé, la première gorgée de vie d'homme libre vous est restée en travers du gosier. Voilà pourquoi vous êtes moine : parce que vous ne savez pas et ne saurez jamais être quoi que ce soit d'autre. Ce que vous faites aujourd'hui n'y changera rien. Quoi ! Vous vous permettez de me critiquer, de me lancer votre mépris à la face comme si j'étais un pestiféré ? *Vous m'enviez!* Voilà ce qui se passe. Je commets peut-être des impairs mais je suis libre, comme jamais vous ne l'avez été. Lorsque vous n'êtes pas moine, vous avez tellement peur de vivre que vous devenez imbu de vous-même, orgueilleux et avare.
  - Avare?
- Vous voulez un exemple ? Vous critiquez sourdement ma façon d'user d'une magie que je ne maîtrise pas faute d'un apprentissage de qualité ; mais est-ce qu'il vous est venu une seule fois à l'esprit que vous pourriez prendre le temps de m'apprendre ? Non !

À ce moment, le marquis fit une brève apparition sur le balcon :

— Dites, monsieur Tanole vous prie de crier moins fort. On vous entendrait à l'autre bout de l'île.

Whace et Béthorne se lancèrent un long regard de haine.

— Votre amitié, déclara Béthorne, vous pouvez vous la mettre où je pense. Et je vous conseille aussi, à l'avenir, d'y joindre vos remontrances.

\*\*\*

Ils attendirent, chacun dans leur coin, jusqu'à ce que la nuit tombe. Béthorne était sorti marcher dans l'île et Whace s'était enfermé dans une bibliothèque. Les livres s'entassaient sur la table devant lui. Sa colère et cette gênante pointe de peine qu'il avait ressentie, s'étiolèrent devant l'opulent étalage de connaissances, pour finalement disparaître. C'est avec fascination qu'il empoignait les lourds ouvrages, dévorant ici les premières pages, là une table des matières, pour enfin les déposer et en saisir d'autres. Avide et fervent, éternellement insatisfait, il oscillait entre la joie de tant de choses à apprendre et la frayeur de reconnaître que tout ce qu'il avait appris avant de pénétrer en ces lieux ne ressemblait qu'aux vagues prémices d'une initiation.

Finalement, Tanole vint le chercher et Whace lui fit part des révélations de Béthorne au sujet du prince Silvan. Tanole écouta avec intérêt, mais à la fin rassura Whace en décrétant qu'il n'était plus possible de penser que le jeune garçon fût entre de mauvaises mains.

— Non non ! dit-il à Whace qui demandait des explications. La manipulation que j'ai entreprise suit son cours, c'est tout. Si je commençais à vous expliquer ce que j'ai fait, vous me poseriez immanquablement une série de questions qui, pour être pertinentes et légitimes, ne nous mèneront pas moins jusqu'au bout de la nuit prochaine. Patience mon frère, l'heure est aux actes, non à la théorie.

Whace en profita encore pour toucher un mot de sa délicate position eu égard à son manque de Fluide Éthérique ; Tanole fut navré de lui apprendre que seul le temps pouvait y remédier, mais qu'une pratique régulière de la méditation pouvait parfois accélérer le processus.

Le lendemain matin, Tanole réveilla les trois et leur demanda de se préparer à partir. Il les emmena de couloir en escalier jusqu'à une salle circulaire de taille moyenne et sans fenêtre. Au centre de celle-ci brillait la réplique du Joyau des Mondes de Bapaius.

- Alors voilà, dit Tanole. Monsieur de Caravaggio et moi-même avons fort bien travaillé et je pense que nous allons pouvoir retrouver notre jeune ami dans les meilleurs délais. J'ai fabriqué un Prisme de repérage assez puissant et je lui ai fait faire un aller-retour dans notre monde. Cela n'a pas traîné, nous avons obtenu des résultats probants il y a moins d'une heure. Le jeune prince de Sinct se trouve vers le nord, par une belle soirée d'hiver. Il est dans un lieu chaud et bruyant et un feu parfumé vient de lui brûler la gorge.
  - Un feu parfumé ? répéta Béthorne.
- Une quelconque eau de vie, je présume. Il n'y a pas à s'alarmer : je n'ai ressenti aucune terreur en lui.
  - Vous êtes sûr que c'est lui ? demanda Whace, inquiet.
  - Aussi sûr que notre monde s'efface! Excusez-moi, je plaisante.

Il plaça le Prisme dans la main de Whace. Il était chaud et vibrait imperceptiblement.

- Vous n'avez qu'à passer la Porte, reprit le vieux moine, et vous serez non loin de lui.
- Et qu'est-ce qui va se passer, une fois que je serai en face de ce gamin ? demanda le marquis.

#### Tanole hésita.

- Eh bien, de grandes choses, à n'en pas douter.
- Ouaip. Vous n'en savez rien, quoi.

Whace glissa le Prisme dans une poche et serra la main de Tanole.

- Merci, dit-il chaleureusement. J'espère que nous nous reverrons.
- Maintenant que vous savez où je suis, ma porte est ouverte! Ma Porte des Mondes, bien entendu.

# - Chapitre XVI -

#### Où Hubert le cochon apprend quelques mots

Un vent froid balayait la campagne depuis la tombée de la nuit, charriant quelques flocons de neige éphémères. Sur un terrain au milieu des champs nus, trois roulottes étaient disposées autour d'une grande tente, de laquelle émanait une lumière tamisée. À l'intérieur de celle-ci, les membres de la troupe de Lothland commençaient à s'inquiéter ; c'était le troisième soir qu'ils passaient sans nouvelles de Reth de Lothland, chef de la troupe, parti en éclaireur vers le nord. Depuis l'arrivée de Silvan un mois plus tôt, ils avaient pris l'habitude de telles précautions. Le jeune prince étant prétendument recherché, il fallait à tout prix faire preuve de la plus grande discrétion. Et il n'était pas venu à l'esprit d'un seul des membres de la troupe de l'abandonner dès lors qu'il était venu chercher leur protection.

C'est pourquoi l'itinéraire initialement prévu qui devait mener la troupe vers le sud avait été entièrement changé et tous les contrats annulés. Il en résultait une cruelle diminution de salaire ainsi qu'une tension parfois palpable. Par exemple, le nain Thulipo ne pestait plus contre les décoctions putrides dans lesquelles la vieille Bellah Balle prétendait voir l'avenir, tandis que Malissa avait retrouvé le visage dur et impénétrable de ses ancêtres hashiyats.

Trois jours, c'était beaucoup plus qu'il n'en fallait à Reth pour s'assurer du chemin à suivre et les révélations incessantes de Bellah Balle concernant un grand bouleversement à venir n'arrangeaient pas la situation.

Thulipo restait en bout de table à tirer pensivement quelques accords d'une toute petite guitare à sept cordes. C'était un nain dans la force de l'âge, avec des yeux renfrognés et des sourcils tellement épais et mobiles qu'un myope les aurait confondus avec deux musaraignes albinos agrippées à son front. Le secret de sa barbe drue pointant vers l'avant était un de ces mentons longs et proéminents dont on n'entend parler que dans les fables. Il avait des mains énormes au regard de son anatomie et celles-ci, au dire de ses compagnons, contenaient de l'or. Elles savaient manier plusieurs dizaines d'instruments différents, faire des tours de passe-passe qui laissaient pantois les publics campagnards. Fier de sa jeunesse passée à la très renommée université des arts de Toagren, maintenant transformée en camp d'entraînement braborjan, Thulipo était aussi un grand écrivain. C'est de sa débordante imagination que sortaient les centaines de piécettes du répertoire de la troupe de Lothland. Il accumulait poèmes et ballades, recueillant et compilant les contes tout au long de l'incessant voyage qu'imposait le métier d'artiste itinérant. Enfin, il était avisé en gestion et cela lui valait la charge de trésorier.

Yo et Puzzle jouaient aux cartes. Pour une fois, Yo gagnait d'une façon insolente. C'est que celui que l'on surnommait l'homme-cheveu avait acheté pour deux daari les services de Tyssia. Au moyen d'un autre jeu de cartes, la jeune fille située à quelques pas derrière Puzzle reconstituait le jeu de ce dernier et le brandissait au-dessus de sa tête. Ce stratagème assurait à

Yo un sens diabolique de l'anticipation.

Il avait toujours été difficile de tomber d'accord sur la structure exacte du corps de Yo. Était-il homme ou fil à coudre ? La plupart du temps il portait d'amples vêtements, pulls à grosses mailles et braies bouffantes, qui rendaient impossible toute différenciation d'avec les autres êtres humains. Mais lorsqu'il apparaissait en chausses devant le public pour l'un de ces numéros où il s'emberlificotait avec une pelote de laine, la question prenait tout son sens.

Puzzle, de son vrai nom sire Beltran de Château-en-Etyr, n'avait jamais fait toute la lumière sur son passé. Sa prétendue noblesse de sang était sujette à caution car il n'avait jamais su préciser où se situaient les terres familiales dont il disait être l'unique héritier. En revanche, les véritables circonstances qui l'avaient amené à subir ces fascinantes instabilités anatomiques ne faisaient aucun doute, essentiellement parce que la sorcière qui l'avait mis dans cet état n'était autre que l'ancienne tutrice de Bellah Balle.

Puzzle était sans doute le seul à ne pas se faire un sang d'encre pour l'absence prolongée de Reth. Il était par nature intrépide et quelque peu insouciant, mais son esprit était surtout presque entièrement accaparé par la raclée qu'il prenait au crapole à deux as, un jeu qu'il connaissait d'autant mieux qu'il en était l'inventeur.

La géante et sculpturale Malissa était près du poêle avec Silvan, tirant des bouffées d'un gros rouleau d'herbes sèches, tout en lisant un livre à voix basse pour le petit prince. Elle était assise en tailleur sur un tapis oriental d'un mètre carré qui semblait être sa possession la plus chère, indissociable de sa personnalité profonde. « Là où se trouve mon tapis, se trouve mon pays », aimait-elle à répéter. Elle prétendait être née dessus et comptait bien y mourir un jour. Les premiers temps, le cochon Hubert avait tenté d'en faire son lit, ce qui lui avait valu un surentraînement à la course de fond et au camouflage. Cette période avait été également riche en enseignements ; il avait appris à associer certains sons humains comme « Saucisse » ou « Jambon » avec l'idée d'un danger imminent.

Malissa avait passé sa jeunesse dans une autre troupe itinérante, jusqu'à ce que celle-ci soit victime d'un massacre perpétré par une tribu hashiyate. On l'avait laissée pour morte, mais sa phénoménale constitution lui avait accordé ce qu'il fallait de vie pour attendre le passage d'un convoi de marchands du sud. Elle était dans la troupe de Lothland depuis cinq ans et jamais rien d'autre que ces quelques bribes de son histoire n'avait franchi le seuil de ses lèvres. Elle proposait des numéros de trapèze et d'adresse avec des armes blanches. Elle était aussi une contorsionniste accomplie. Enfin, comme mue par une sourde volonté, elle s'était perfectionnée dans la pratique d'un art martial issu d'antiques traditions. L'un des moments les plus prisés par le public était celui où elle fendait un tronc d'arbre avec son front. Elle se disait relativement insensible aux applaudissements du public, mais Reth était certain que cet instant, tant apprécié par les artistes, lui serait agréable le jour où elle parviendrait à rester consciente et qu'elle ne se réveillerait plus deux heures plus tard avec une bosse phénoménale et un œil poché.

Bellah Balle, quant à elle, n'avait pas d'âge. Toujours en léger froid avec Puzzle qu'elle appelait « Washi », morceau de barbaque, elle avait la laideur esthétique de toutes ses consœurs les sorcières. Elle clopinait, louchait et toussait tout le temps, surtout quand elle s'accordait de partager les étranges cigares de Malissa. Elle s'habillait de couleurs bigarrées et de châles chargés de paillettes et avait tendance à considérer ses compagnons comme une brave bande de vauriens ignorant la vraie nature du monde. Tous s'accordaient à penser qu'elle détenait le contre-sort qui aurait pu rendre à Puzzle son intégrité physique. Cependant, fusse la vérité, une simple question de déontologie ou de solidarité envers sa fratrie, elle avait toujours nié. Quand bien même, Puzzle s'était habitué à son état qui justifiait sa place parmi les seuls amis qu'il n'ait jamais eus.

Ce n'est que vers minuit qu'ils entendirent arriver un cheval. Ils se levèrent tous lorsque Reth entra, un sourire radieux étirant sa barbe brune. Ses petites lunettes cachaient ses yeux derrière un voile de buée.

- Vous n'avez pas tout bu ? demanda-t-il, faisant référence à la dernière cuvée d'alcool aux feuilles de trèfle de Bellah Balle.
  - Où diable étais-tu ? vociféra Thulipo en brandissant son instrument.
- À Lup ! J'y suis resté le temps qu'il fallait pour compléter les informations que je vous rapporte.

Tout sourire, Tyssia sautilla jusqu'à Reth et se jeta dans ses bras.

- Bonsoir, ma chérie, dit-il en l'embrassant. Voudrais-tu servir un bon tord-boyaux à ton vieux père transi de froid ?
  - Oui.

Lentement, Reth enleva son lourd chapeau à larges bords et se dépara de son manteau. Il retira ses lunettes et les essuya avec une manche.

— Mes amis, commença-t-il, d'abord le plus important : Bowlshare est tombé.

Tous poussèrent des cris de stupéfaction. Thulipo ouvrit de grands yeux et répéta :

- Tombé ?
- L'ère du Khanat de Braborja n'est plus! Elle s'est éteinte comme une petite flamme dans le vent.

Silvan s'était levé, cherchant la table du bout de sa canne pour y prendre place.

- C'est trop beau pour être vrai, murmura-t-il.
- Et pourtant ! confirma Reth. J'ai passé les deux premiers jours à tourner dans la région de Lup, cherchant à rencontrer camelots et voyageurs descendant du nord. Ils sont tous unanimes, bien qu'il soit difficile de donner une version des faits unilatérale.
  - C'est-à-dire ? questionna Malissa, se remettant debout.
- Je ne vous rapporterai que ce qui revient le plus dans leurs révélations. Il y a cinq jours à peine, sous l'effet de quelque magie inconnue, le Caillou s'est mis à briller en émettant des sons discordants qui faisaient grincer des dents jusqu'à vingt lieues à la ronde. Dans le même temps et dans la même aire, tout ce qui tenait sur des fondations a été pris de convulsions puis s'est effondré. La terre s'est ouverte en des centaines d'endroits dans la ville et ses environs. Elle a vomi un liquide noir et puant qui a rongé toute végétation et couvert de verrues tous les pieds qui y pataugeaient. Quelques heures plus tard, le Caillou a cessé de hurler, est devenu translucide, puis a explosé dans un tel fracas que pas un de mes informateurs n'est parvenu à trouver les mots justes pour le décrire. La ville n'est maintenant plus qu'un amas de milliards de tessons de verre.
  - Merveilleux! s'exclama Bellah Balle en battant des mains.
- Qu'est-ce que c'est que ces histoires à dormir couché ? dit Yo, qui généralement, dormait enroulé sur un rouet à tisser.
  - Et le Khan? demanda Thulipo, qui n'en revenait pas.
- À en croire la population de la région, il est mort. Il était présent au Caillou lors de l'explosion finale.

- Qu'est-ce qui le prouve ? insista le nain.
- Rien de plus que les informations que je viens de vous donner, répondit Reth. J'ai bien été tenté de monter jusqu'à la frontière de Toagren, mais j'ai pensé que vous vous feriez du souci.
  - Mais alors, dit Silvan d'une voix chargée d'émotions, je vais pouvoir rentrer chez moi.
- J'ai pris les dispositions nécessaires pour cela, répondit Reth. Nous allons monter à Lup pour rencontrer un de mes amis, maître Grute, le tenancier de *La Mule Joyeuse*. Par la même occasion, je pense que nous avons bien mérité quelques nuits dans une bonne auberge. Demain soir, c'est la fête de la Pomme d'Argent ; il va y avoir de la musique, des danses, à boire et à manger. Je pense que nous avons amplement mérité cette petite pause.

La proposition fut accueillie dans des éclats de joie.

- Il y aura des filles ? ondula Yo.
- Et de la bière ? continua Silvan, qui avec la troupe s'était découvert une passion pour cette boisson.
  - Wîîk!
- Et une bonne bagarre ? cria Puzzle en brandissant ses poings vers Tyssia qui se mit en garde.
- Minute, minute ! coupa Thulipo. Ça me paraît très dangereux, ça. Je ne sais pas qui est ton ami Grute, mais Lup est situé sur le principal chemin menant à Toagren. Il n'y a pas de garnison, mais la fréquentation de cette route rend tout à fait possible les mauvaises rencontres. Bowlshare peut bien être rayé de la carte, cela ne signifie rien en ce qui concerne les armées du sud et de l'est, qui pourraient monter en renfort vers Toagren.
- Erreur ! dit Reth. Partout dans le sud, les armées rebelles ont multiplié les offensives contre les forces braborjanes. Elles ont récupéré la quasi-totalité des régions qui étaient occupées. Tout cela fleure la victoire proche.
  - Je vais consulter les Signes, déclara Bellah Balle. Quelqu'un a-t-il des intestins d'ours ?
     Tyssia et Silvan lâchèrent une exclamation de dégoût.
  - À propos, où est Goom ? demanda Reth.
  - Il a dû partir chasser, répondit Silvan. On ne l'a pas vu depuis cet après-midi.

Au même moment, Goom fit son apparition dans la tente, saluant l'assistance. Dans la seconde qui suivit, Puzzle bondit en hurlant et se jeta sur lui.

Goom, rapide comme l'éclair, attrapa son agresseur et le secoua, si bien que Puzzle partit en morceaux dans toute la tente.

Tous se mirent à rire aux éclats. Goom haussa les épaules et vint poser sa grosse main sur l'épaule de Silvan.

- Cet homme est fou, déclara-t-il.
- J'y arriverai un jour ! affirma la tête de Puzzle sous la table. Je suis un chasseur ! Le plus grand chasseur de tous les temps. Et je n'ai même pas un Troll à mon actif ? Il en va de ma réputation. Dites, si vous arrêtiez de rire un instant et que vous m'aidiez à me retrouver ?

Pendant que Malissa et Bellah récupéraient les morceaux de leur compagnon, Goom fut mis au courant de la situation.

— J'insiste sur le fait que tout danger n'est pas écarté, dit Thulipo.

— Alors quoi ? dit Reth. Ça n'intéresse personne, une nuit à faire à fête ?

Yo brandit le poing.

- Pour un festin de chevreuil rôti et des cascades de bière, je suis prêt à tenter l'aventure ! cria-t-il.
  - Va pour la virée! confirma Tyssia.
  - Moi je suis d'accord, dit Silvan en souriant.
  - Alors, moi aussi, continua Goom derrière lui.

Malissa, Yo et Bellah Balle acquiescèrent à leur tour. Puis ils se tournèrent vers Thulipo et attendirent. Celui-ci, toutes proportions gardées, se renfrogna quelque peu.

— Vous êtes des inconscients, déclara-t-il d'un ton bougon. Il vous faudra au moins quelqu'un pour ouvrir l'œil et veiller au grain.

Et dans l'allégresse générale, il attrapa sa petite guitare et se mit à jouer une ballade entraînante intitulée « Jac aime les filles et la bière ».

\*\*\*

La caravane fit halte sur la grand-place de Lup vers la fin de l'après-midi, sous les regards curieux des badauds. La foule bruissait, déambulait vivement autour de quelques étals et de carrioles de brocanteurs. Il régnait un entrain que les membres de la troupe n'avaient pas rencontré depuis des mois dans aucune des villes qu'ils avaient traversée. Cela confirmait que quelque chose était en train de se produire. Le froid était devenu sec et la neige, plus résistante, commençaient à couvrir les toits de la ville. Dans les rues se formaient des flaques boueuses piétinées par les passants et les roues des charrettes.

Reth et Thulipo partirent à la rencontre du bourgmestre afin de se procurer l'autorisation de séjour. Ils négocièrent deux représentations pour le lendemain soir et le surlendemain et obtinrent également la permission de garer les roulottes sur la grand place, exactement en face de l'auberge de Grute. C'était un édifice sur deux étages, tout en pierre et en chaume. Des cascades de glaïeuls tombaient des fenêtres rondes. Trois marches menaient à la porte d'entrée, au-dessus de laquelle pendait l'enseigne.

- *La Mule Joyeuse*, lut Thulipo, circonspect. Drôle de nom pour une auberge, si tant est que le patron souhaite s'assurer un minimum de crédibilité.
  - C'est en souvenir de sa défunte épouse, expliqua Reth.
  - Tout s'explique, acquiesça le nain avec humilité. Moi aussi j'ai déjà été marié.

Malissa et Tyssia émirent le désir de flâner avant la tombée de la nuit. Elles passèrent une tenue de ville, ajoutèrent une pointe de maquillage et partirent en quête de quelque boutique où dépenser leurs maigres économies. Goom enfila sa tenue citadine habituelle, à savoir un grand manteau bien boutonné et un chapeau large. Ainsi, il espérait toujours passer inaperçu. Au dire de tous, ce camouflage remplissait bien son office dans la mesure où, en le voyant, on pensait moins à un Troll qu'à un taureau bipède reconverti à la civilisation. Certes les gens se retournaient encore sur son passage, mais c'était uniquement pour chercher une paire de sabots sous les pans du manteau.

C'est ainsi vêtu qu'il accompagna le reste de la troupe à l'auberge. L'établissement comportait des écuries, une vingtaine de chambres et une vaste salle commune chauffée par deux âtres. Une soixantaine de personnes pouvait tenir dans la place, mais à cette heure moins

d'une dizaine de clients s'y trouvaient. On accédait à l'étage par deux escaliers latéraux menant à un balcon intérieur qui faisait le tour de la pièce. Du centre du plafond, encombré de poutres apparentes, pendait un énorme lustre de verre chargé de bougies. Il fournissait à la salle une lumière chaude et brune qui rendait le lieu apaisant. Assis dans un coin, un jeune garçon jouait un petit air de pipeau qui se perdait dans les conversations joyeuses.

— Voilà nos places, je suppose! dit Reth en désignant une grande table apprêtée tout près d'un des âtres. Holà, maître Grute!

Derrière son comptoir, le tenancier salua Reth de la main.

— Vous voilà donc! répondit-il. Prenez place. La première tournée sera pour moi.

Il s'approcha du groupe qui s'installait. Il devait bien avoir soixante-dix ans si l'on ne tenait compte que du nombre de rides et de balafres qui s'étalaient sur son visage. Cependant, l'âge ne lui avait point encore ôté une démarche sûre et gaillarde, pas plus qu'une abondante chevelure couleur crème qu'il nouait sur la nuque.

Il serra la main de Reth, qui présenta la compagnie.

- Voici Thulipo, notre comptable. C'est là sa moindre qualité, puisqu'il est également un musicien accompli et l'auteur d'une grande partie de notre répertoire. Et lui, c'est Yo.
- Je suis un phénomène naturel mais j'assume ma différence, dit l'interpellé en faisant serpenter son bras jusqu'à la main du tavernier.

Reth se mit à rire puis continua :

- Et vous avez là notre inestimable Puzzle. Un garçon vraiment étonnant.
- Enchanté, Monsieur, dit Puzzle. Je suis aussi, entre autres qualités, un redoutable prédateur. J'accepte de vous serrer la main...
  - Ho! cria maître Grute.
  - ... uniquement si vous me la rendez.
- Quant à lui, il s'appelle Goom, il n'est pas très bavard mais se révèle notre meilleure garantie contre les bandits de grand chemin! Et voici Bellah Balle, notre maman à tous, experte dans les arts occultes et la préparation d'une eau de vie qui ferait la joie de tes clients.

Reth désigna Silvan.

— Et enfin, voici le courageux jeune homme dont je t'ai parlé tantôt.

Sire Grute ouvrit de grands yeux et sourit.

- Ainsi c'est vous, prince Silvan! dit-il, la joie vibrant dans sa voix. C'est donc vrai, vous êtes vivant et en bonne forme!
- Oui, concéda Silvan. Grâce à la troupe de Lothland et à mon ami Goom, principalement. Sans eux, je n'aurais pas été bien loin.

Tous regardèrent Reth avec étonnement.

— Avant que vos regards ne me réduisent en cendres, il faut que je précise que je connais Grute depuis ma plus tendre enfance. J'ai entièrement confiance en lui et si je lui ai révélé l'identité de Silvan, c'est pour d'excellentes raisons.

Sire Grute se pencha et posa sa main rugueuse sur celle du petit prince.

— Il faut que vous sachiez, déclara-t-il, que j'ai servi dans l'armée de votre père pendant vingt-trois ans. J'étais chef instructeur et j'ai aussi gagné mes galons de maître-escrimeur alors que les contrats commerciaux avec Chaïne n'étaient encore que balbutiements!

- Ho, fit Silvan en esquissant un sourire.
- Lorsque j'ai pris ma retraite, le roi Haldesine m'a lui-même remis l'épée de l'ordre des Frères de la Couronne. Elle est accrochée au-dessus du miroir, derrière le comptoir, bien en vue ! Quand la nouvelle de la chute de Sinct nous est parvenue, mon cœur s'est déchiré de peine. Mais de vous voir là, prince Silvan, me redonne un espoir que je ne saurais décrire. Soyez le bienvenu chez moi.
  - Merci, maître Grute, répondit Silvan, un peu ému. Mais vous savez, ce n'est pas gagné.
     Grute s'assit et se pencha vers lui, tout en jetant des regards aux autres.
- Nous avons longuement discuté hier avec Reth, confia-t-il. Je fais partie depuis trois ans d'un réseau de résistants au Khanat, dont tous les membres sont d'anciens sujets de la Couronne de Sinct. Il suffira que je leur apprenne que vous êtes vivant et ils se rallieront aussitôt à vous ! Mais c'est assez pour ce soir, nous en reparlerons au calme. Dans quatre jours a lieu ici même la réunion des chefs du réseau. En attendant...

Il se redressa et clama:

— ... Eau de vie de prune, vin mauve ou fumé, essence de tulipe aux myrtilles, bières en tout genre et de toutes couleurs : brune, blanche, pivoine ou étoilée... Faites votre choix ! Cela bien entendu, en attendant d'élire celui qui trouvera le Noyau!

\*\*\*

Une heure plus tard *La Mule Joyeuse* s'était considérablement remplie et la soirée s'annonçait sous les meilleurs auspices. Certains dansaient déjà au rythme d'un petit orchestre local. Maître Grute, malgré l'aide de deux garçons de salle, était débordé. Il servait ici des bières, là des plats de civet maison, tout en gardant un œil sur sa caisse qui s'emplissait de la façon qu'il aimait. Malissa et Tyssia arrivèrent exactement à la fin d'un morceau particulièrement entraînant. Nombreux furent ceux qui se tournèrent vers elles et les noyèrent sous les sifflets admiratifs. Malissa, géante et sculpturale, apparut dans une robe bouffante aux tons bleus et serrée à la taille par une ceinture de soie blanche. Le corsage, très évasé, laissait deviner une poitrine généreuse. Ses cheveux étaient une cascade d'ondulations brunes se jetant de part et d'autre de ses épaules nues. Tyssia, maquillée comme une marquise par les bons soins de Malissa, portait une robe verte et en guise de haut, une tunique brune à franges. Elle était coiffée d'un magnifique chapeau décoré de plumes de paon.

Après le repas vint enfin le moment de la Pomme d'Argent. Le caractère traditionnel de cette cérémonie, quoi que put en dire Grute, n'était aucunement fondé : c'est lui qui l'avait instituée, une fois l'an, pour donner un coup de fouet à ses ventes. Grute prétendait détenir quelques cerisiers « Pomme d'Argent », une espèce qui n'existait que dans les contes. Une fois l'an, il proposait un alcool qu'il distillait lui-même à partir de sa récolte. Personne ne se plaignait du prix excessif de cette boisson ; Grute s'attachait à la rendre rarissime, ce qui avait pour effet d'occulter toute récrimination. De plus, l'alcool « Pomme d'Argent », au dire de tout le monde, avait une saveur absolument unique. Chaque gorgée déclenchait une vague de feu et une cascade d'arômes qui s'accrochaient au palais comme de doux souvenirs à l'esprit. La fête de Grute n'était pas encore très connue, mais il avait bon espoir que, lorsque les temps seraient moins troublés et les voyageurs plus prompts à prendre la route, ils passeraient forcément un jour par Lup et ne manqueraient pas d'entendre parler de la spécialité de *La Mule Joyeuse*.

Grute ôta son tablier, demanda aux musiciens d'arrêter de jouer et réclama le silence. Puis

solennellement, il prit la parole.

— Mes chers amis, compatriotes, voyageurs, voici que vient le grand moment attendu par tous. Dans quelques instants, vous allez avoir le privilège de découvrir, une fois de plus, ce que la terre donne de plus majestueux à ceux qui l'entretiennent avec cœur. Pour ceux d'entre vous que les pas ont guidés jusqu'ici du fait de ce qu'ils considèrent encore comme un pur hasard, pour ceux qui pensent encore que leur présence cette nuit, ici sous ce toit, n'est guère plus que fortuite, vous allez apprendre que le hasard n'existe pas, que le Grand Livre a choisi de vous mener là où coule le Nectar parmi les Nectars. Il vous a choisis, car pour toute révélation il faut un prophète. Et que demain, vous reprendrez votre chemin à travers les sentiers du monde et partout où vous serez, partout où vous séjournerez, le délicieux souvenir de cette nuit se transmettra de votre bouche aux oreilles des simples mortels. Vous ne serez plus jamais les mêmes et vous pourrez dire à ceux qui mettront en doute vos propos : « J'étais à l'auberge de *La Mule Joyeuse*, j'ai bu la Pomme d'Argent de maître Grute, vous pas. »

Un tonnerre d'applaudissements succéda à ces paroles, accompagné des sifflets de ceux, principalement des habitants de Lup, qui connaissaient le refrain depuis de longues années. Grute réclama à nouveau le silence et poursuivit :

— Oh, je sais bien toute la cruauté du destin qui s'impose après un tel acte, mes chers amis. Stonhos le Jeune n'a-t-il pas dit : « Qui boit au sein de la Vie devient l'étranger » ? L'un d'entre vous aura une preuve. Seul l'un d'entre vous détiendra l'unique preuve qui coupera court aux assertions incrédules. Car l'un d'entre vous, ni plus ni moins, va ce soir gagner ceci.

Il tendit la main vers un des garçons de salle qui s'approcha, tenant dans les mains un magnifique pot de céramique décoré de frises. De la terre jaillissait une très jeune pousse attelée à un tuteur. Le garçon de salle navigua parmi les tables, attirant le regard des clients, puis alla poser le pot sur le comptoir. Des murmures interrogatifs parcoururent l'assistance.

— D'où vient-il ? repartit Grute d'une voix vibrante. Qui saura le dire ? Qui le premier l'aura découvert et soigné ? Qui le premier aura récolté ses fruits divins ? Autant de questions à jamais sans réponse. À celui qui gagnera cette jeune et authentique pousse de cerisier Pomme d'Argent, je dirai...

Il fut interrompu par des cris de stupéfaction. Des chaises crissèrent, quelques-uns, ébahis, échangèrent des mots à voix basse. Grute dut hausser le ton pour continuer :

— ... Je dirai ceci : jamais tu ne seras propriétaire d'un tel trésor. L'honneur, le seul honneur que tu tireras de ta victoire sera d'être le dépositaire d'un des secrets les plus insondables de l'univers. Qui que tu sois, heureux vainqueur, sois digne d'un tel héritage.

Nouveau tonnerre d'applaudissements. Quelques clients, visiblement échaudés par le discours, s'étaient levés et hurlaient que vienne le moment de la dégustation.

— Il parle bien, nota Thulipo. Vraiment bien. Tous n'y ont vu que du feu.

Silvan se pencha vers lui.

— Qu'est-ce qu'ils auraient dû voir ?

Thulipo sourit, quelque peu confus.

— Ce que l'on apprend au théâtre, c'est toute la finesse de la gestuelle qui doit accompagner la diction. Il y a des normes. Attends donc...

Il saisit les mains de Silvan et leur fit décrire des mouvements dans l'espace.

— Ceci par exemple, est la Première Éloquence. Ça accompagne un phrasé courtois, soutenu quoique non passionné. Cela (encore une série de mouvements) se nomme Prémices à la Harangue et contribue à capter l'attention du public.

- D'accord, dit Silvan. C'est tout un art.
- Et m'est avis que maître Grute fut autrefois un acteur de talent, acquiesça le nain. Nul doute qu'il ferait fortune comme marchand de remèdes miracle.

Reth se mit à rire.

— En tout cas, il m'a donné envie de goûter sa mixture.

Grute et ses employés disposaient sur une partie du comptoir une grande quantité de petits pots en grès dont le contenu était caché par des pièces de tissus. Puis il investit l'autre partie avec de fines bouteilles opaques, fermées à la cire et estampillées avec son nom écrit au moyen d'une calligraphie majestueuse.

- Que ceux qui désirent participer au concours s'avancent de ce côté-ci et acquièrent chacun un pot. Je vous demanderai de respecter l'usage, à savoir de n'ouvrir votre pot que lorsque tous les participants auront le leur entre les mains. Pour ceux qui pensent que la chance n'est pas de leur côté et ne désirent pas participer, ils pourront acquérir ces bouteilles lorsque le gagnant aura été désigné. Trois daari le pot, deux daari la bouteille.
- C'est monstrueux ! s'exclama Bellah Balle. Ce jeune homme n'a aucun sens de la bienséance.
  - C'est ta goutte la meilleure du monde, Bell'! dit Malissa.
- Pour ça, je suis plus trop sûre maintenant. Il m'a fait douter! Y'a qu'un moyen de savoir.
  - D'accord, dit Reth. J'ai compris. Un pot à chacun. Thulipo?

En soupirant, le nain sortit la bourse de la troupe et compta vingt-sept daari en fronçant les sourcils et en baragouinant à voix basse. Les seuls mots qui franchirent sa barbe furent « une fortune » et « insensé ». Puis il se leva et, accompagné de Tyssia, alla chercher les pots.

Lorsque tous les participants furent servis, Grute réclama le silence une dernière fois.

- Dans l'un de ces pots...
- C'est un Relais d'Attention, murmura Thulipo à l'oreille de Silvan.
- ... se trouve un noyau.
- Maintenant une Focalisation de Premier Degré.
- Celui qui le trouvera...
- Un Ultimatum Secundum. Il enchaîne vite, le bougre!
- ... sera l'heureux gagnant.
- Une Résultante Basse. Quel talent.
- Bonne chance, termina Grute.
- Et là c'est quoi ? demanda Silvan.
- Là c'est un J'ai Fini Mon Baratin Maintenant Je Compte Ma Caisse.

Silvan éclata de rire. Tyssia se pencha vers lui et lui demanda de raconter pourquoi il se bidonnait de la sorte. Au comble de l'hilarité, Silvan tenta avec peine de retracer tout le contexte, mais il était à chaque mot rattrapé par un hoquet de rire. Pendant ce temps, tous les participants avaient ouvert leur pot. Ils regardèrent dedans immédiatement, puis humèrent avec respect l'arôme précieux. Enfin, les uns après les autres, ils osèrent porter le pot à leurs lèvres. Cinq minutes plus tard, tous les pots étaient vides. Bellah Balle claqua la langue et toisa Reth.

- Trois daari ? Peuh! Son alambic est rouillé, ça se sent au troisième goût.
- Moi j'ai pas trouvé ça mauvais, objecta Puzzle.
- Tu n'y connais rien, Washi! cracha la vieille femme.

Il s'avéra que personne dans l'assistance n'avait trouvé le noyau dans son pot. Les commentaires commençaient à peine que Grute signala deux participants qui n'avaient pas encore bu.

Tous les regards se portèrent sur Tyssia et Silvan.

- Oh oh, fit la jeune fille.
- Je vous conseille de faire vite, dit Yo, sinon ils vont venir les boire à votre place.
- On trinque? proposa Silvan.

Ils choquèrent leur verre et burent lentement, faisant monter la tension dans l'assistance.

- Alors ? murmura Reth, le sourire aux lèvres.
- C'est fort ! dit Tyssia en tirant la langue. Ils n'ont qu'à attendre.

Silvan, qui jusqu'à présent n'avait bu que du bout des lèvres, décida de terminer d'un coup. Il prit une longue inspiration et vida d'un trait son gobelet.

*Tempête, feu, volcan.* Des sensations terribles défilèrent, dans son corps, dans son esprit, à mesure que l'alcool descendait vers son estomac. Il devint rouge comme une tomate, grimaça et se plia en deux sous la vague brûlante. Et il cracha le noyau sur la table.

— Et voici le gagnant ! cria Grute.

La première réaction des participants fut un long murmure de déception. Puis quelques-uns consentirent à applaudir, suivis bientôt par d'autres. Finalement, les vivats fusèrent de partout et l'orchestre recommença à jouer.

— Le Grand Livre ne pouvait pas trouver meilleur gagnant ce soir, jeune prince, dit Grute en remettant à Silvan la pousse de Cerisier.

Hors d'haleine, Silvan répondit :

- Je... je le planterai dans les jardins de Bosotique en souvenir de vous, maître Grute. Et vous viendrez souvent vous aviser de mes talents pour le jardinage.
  - Ce sera pour moi un honneur.

# - Chapitre XVII -

### La Mule Joyeuse ou l'allégorie de la taverne

Whace, Béthorne et le marquis apparurent une heure après minuit aux portes de Lup. De gros flocons de neige tombaient, couvrant les toits, chargeant les arbres d'un voile blanc immaculé. Le froid les mordit aussitôt, leur faisant regretter de n'avoir pas prévu de vêtements supplémentaires.

- Vous connaissez cet endroit ? demanda Whace à Béthorne.
- C'est difficile à dire.

Béthorne regarda autour de lui dans la pénombre, observa les formes des arbres puis se tourna vers la ville.

- Ce sont des pins à taches, nota-t-il. Et les maisons, voyez plutôt, comportent deux étages au moins avec des charpentes apparentes et des fenêtres circulaires. C'est un style qui ne se trouve guère qu'à Janoshi et les régions avoisinantes.
- Je ne sais pas où nous sommes, mais si on reste ici on va se transformer en glaçon, déclara le marquis.
  - Vous avez raison, répondit Whace. Il vaut mieux avancer. Pas trop anxieux ?
  - Si je savais au moins ce qui m'attend, je pourrais vous le dire.

Béthorne resserra sa cape.

— Tanole nous a indiqué un lieu chaud et bruyant, où le gosse buvait de l'alcool. Je propose qu'on fasse le tour des tavernes et on le trouvera facilement.

Whace haussa les épaules.

- Il n'y a pas que dans les tavernes qu'on trouve de l'alcool, objecta-t-il avec mauvaise foi. Il peut très bien être hébergé chez un habitant quelconque.
- Eh bien pendant que je fais les débits de boissons avec monsieur le marquis, occupezvous de taper aux portes!
  - Non mais dites...
  - Oh ça suffit vous deux, pesta le marquis.

Un battement d'ailes les fit taire. Émergeant de derrière les toits blancs, une forme descendit en vol plané et fonça droit vers eux.

— Qu'est-ce que..., murmura Béthorne.

La forme ailée se précisa, déploya des ailes pour freiner sa descente.

- Houlou hou!

Whace se mit à rire. Délicatement, le hibou vint se poser sur sa tête et ulula de nouveau.

- Pourquoi riez-vous comme ça ? demanda Béthorne troublé. Je vous signale que vous avez un hibou sur la tête.
- C'est une de mes vieilles connaissances, expliqua Whace. Une des vôtres aussi, si vous vous rappelez bien.

Béthorne ne comprit pas immédiatement, restant quelques secondes perplexe. Puis son visage se dérida, il plaqua sa main sur son front et ses yeux s'arrondirent.

— Est-ce possible? Cet animal ne serait autre que...

Whace s'adressa au hibou:

- Sire Haldesine, pardonnez-moi mais vous pesez votre poids!
- *Houlou houlou houuu !* répondit l'interpellé. Et il s'envola vers les rues sombres de la ville.
- Vous avez domestiqué un hibou ? demanda le marquis du ton de celui que plus rien n'étonne.
  - En quelque sorte, oui, répondit Whace.

Puis il balaya l'incident d'un geste de la main.

— L'important, c'est qu'il sait où nous devons aller. Nous n'avons qu'à le suivre et dans quelques minutes, nous aurons retrouvé le prince de Sinct.

\*\*\*

En dehors des membres de la troupe et de maître Grute, il ne restait à *La Mule Joyeuse* qu'une vingtaine de personnes, toutes attablées, braillant encore ou dégustant toujours de la Pomme d'Argent. Reth et Grute se remémoraient des souvenirs d'enfance en lâchant de gros rires et les autres restaient à boire ces récits colorés, lorsque trois hommes entrèrent dans l'auberge.

Aussitôt, les conversations baissèrent d'un ton. Les lourdes bottes des inconnus martelèrent le plancher de lattes jusqu'au comptoir où ils s'accoudèrent, dardant des regards furtifs vers ce qui restait de l'assistance. Ils n'étaient manifestement pas des voyageurs ordinaires ; quelque chose dans leur apparence invitait à la prudence. Cela était certainement dû au fait que tous trois portaient les mêmes vêtements : une lourde veste de cuir surmontée d'une capeline noire, des gants en peau et une grande cape sombre. Grute jeta à Reth un regard lourd de signification.

— Gentils Scorpions, dit Puzzle dans un souffle à la limite de l'audible.

Les autres membres de la troupe firent comme si de rien n'était. Malissa haussa les sourcils et murmura :

- Qui est armé ?
- J'ai une dague, répondit Thulipo en grignotant une miette de pain.

Personne d'autre n'intervint.

- On reste calme, d'accord ? ordonna Reth. Surtout toi, Puzzle.
- Mais j'ai rien fait! plaida Puzzle tout bas, la tête rentrée dans les épaules.

— Qui est le patron ici ? demanda l'un des Braborjans.

Grute se leva et passa derrière le comptoir, affichant un sourire très professionnel.

- C'est moi, Messieurs. Je suis maître Grute, tenancier de cet établissement. En quoi puisje vous être utile ?
- Maître Grute, j'espère que tu n'as pas trop de chambres occupées ce soir. Car si c'est le cas, il va falloir que tes clients se trouvent un autre endroit où passer la nuit.

Grute fronça les sourcils.

— Qu'est-ce à dire ?

Le soldat ouvrit sa cape et sortit un document, qu'il plaqua bruyamment sur le comptoir.

— Ordre de réquisition, déclara-t-il. Je te donne une heure pour vider ton auberge de tous les culs-terreux qui s'y trouvent. Tu n'as qu'à signer ici.

Grute leva le menton.

- En vertu de quelle autorité devrais-je faire cela ?
- Celle du Khanat de Braborja! Vois ce sceau ; c'est celui du Grand Khan lui-même.
- Oh, fit Grute. Bien sûr. Il jeta un regard très rapide vers la troupe puis sur le document. Laissez-moi voir cela. « Avis de réquisition. À tout receveur de ce document est instamment requis la cession immédiate et sans contest...»

L'homme plaqua sa main sur le document et cracha :

- Je ne t'ai pas demandé de lire, le gueux, mais de signer!
- Minute, mon bon ami ! Il faut que je m'avise de certaines choses utiles. Il est bien facile de réquisitionner, mais l'organisation qui en résulte ne saurait aller de soi. Par exemple, combien êtes-vous en tout et pour tout ?
  - Nous sommes quarante et un.
  - Quarante et un. Oui oui oui...

Tyssia jeta un rapide coup d'œil par la fenêtre. Elle écarquilla les yeux et discrètement, fit signe aux autres de regarder à leur tour. Sur la place, non loin de l'auberge, se trouvait une calèche noire entourée d'un essaim de cavaliers à l'allure rien moins qu'engageante.

- Quarante et un, quarante et un, répéta Grute, jetant un autre regard à la dérobée vers Reth.
  - Cela te pose-t-il un problème ? demanda le Gentil Scorpion d'un ton impatient.

Grute émergea et secoua la tête.

- Que non pas, mon ami. Je... je pensais simplement au nombre de chambres dont je dispose pour l'instant. Il faudra également prévoir les repas... euh, combien de jours comptez-vous rester ?
  - On y va, murmura Reth.

Lentement, il saisit le bras de Silvan et l'aida à se lever. Tous les autres firent mine de l'imiter mais Reth, d'un geste rapide, les invita à n'en rien faire.

— Non, pas tous en même temps. Bellah et Tyssia vous venez avec moi et le petit. Les autres, attendez un peu avant de nous rejoindre.

Goom contint un sourd rugissement, comme celui d'un lion avant le combat. Mais il se tut lorsqu'il sentit la main de Silvan serrer son bras.

La porte de l'auberge s'ouvrit de nouveau. Un jeune garçon au visage fin et maquillé entra. Il fut suivi d'un deuxième, transi de froid, puis d'un troisième. Enfin suivit une silhouette couverte d'une grande cape multicolore, un homme dont le visage était caché par un masque blanc. Il s'approcha du comptoir en criant :

— Et alors, Sergent? Vous traînez!

Le Gentil Scorpion se tourna vers le nouveau venu et perdit aussitôt son air bravache.

- Pardon Excellence, répondit-il avec une courbette, mais ce tenancier chicane et...
- Il chicane ? Qu'aurait-il donc à redire d'un ordre en bonne et due forme ?

Reth était presque parvenu à la porte, Bellah et Tyssia à sa suite, que celle-ci s'ouvrit encore, laissant entrer Whace, puis Béthorne, puis le marquis.

Tous les regards se portèrent un instant vers eux et ils sentirent aussitôt que quelque chose n'allait pas. L'homme à la cape multicolore marqua également un temps d'arrêt. Son corps se tassa et lentement, il ôta son masque.

Son visage n'était plus que brûlures, croûtes dégoûtantes et ecchymoses. Il n'avait plus de sourcils, sa lèvre inférieure était à moitié arrachée et recousue.

- Non je dois rêver..., susurra Ugo, au comble de l'effarement.
- Flûte, murmurèrent Whace et Béthorne en chœur.

Une lumière vive émergea de nulle part, accompagnée d'un sifflement qui monta en crescendo. Elle prit une teinte verte et se scinda en deux rubans au-dessus de l'assistance fascinée. Une onde martela le sol, ébranla les murs. Des chocs sourds et lourds, comme si un cœur gigantesque battait dans les tréfonds de la terre et commençait à remonter. Les rubans de lumière se firent plus intenses et les chœurs assourdissants. Tous se bouchèrent les oreilles ou se couvrirent la tête avec les bras. Les rubans de lumière filèrent vers le plafond, ondulèrent et virevoltèrent. Ils ricochèrent en sifflant contre les murs, ouvrirent les portes à la volée, bousculèrent ou firent chuter tout ce qui n'était pas fixe. Enfin, après un ballet somptueux et incontrôlable, ils partirent à toute vitesse s'enrouler autour de Silvan et du marquis.

Il y eut alors une explosion, immense, fracassante. L'auberge vibra avec une violence inouïe. Tous crurent leur heure arrivée. Mais l'édifice ne s'effondra pas : la déflagration venait d'ailleurs, comme si la terre s'était fendue, ou les cieux s'étaient embrasés dans un univers proche.

Les bougies du lustre central furent soufflées, ne laissant pour tout éclairage que les éclats rougeoyants des deux cheminées. Au même moment, Silvan et le marquis, comme frappés par la foudre, lâchèrent un cri à l'unisson et tombèrent lourdement sur le sol, inconscients.

Goom poussa un hurlement pitoyable qui aurait fait saigner le cœur des plus endurcis et bondit comme un diable vers Silvan; Thulipo sauta sur la table et fit un geste vif: un objet lumineux siffla dans les airs en direction d'Ugo, qu'il manqua, allant se loger profondément dans le front d'un des trois hommes situés au comptoir. Béthorne attrapa une bouteille sur une table voisine et la lança vers la face du Grand Khan qui s'était mis à hurler à la rescousse; elle atteignit sa cible avec un bruit mat, rebondit et dans un fracas assourdissant, termina sa course dans le grand miroir situé derrière le comptoir. Rapide comme l'éclair, Grute décrocha son épée des Frères de la Couronne et hurla:

— Pour le royaume de Sinct!

Et d'un geste large, il décapita son interlocuteur.

La suite ne fut plus que chaos, ombres de mort dansant et hurlant dans la quasi-obscurité.

Alertés, les membres de la Maisnie restés à l'extérieur firent irruption dans l'auberge dans un désordre indescriptible, se bousculant et tombant les uns sur les autres. Le visage en sang, Ugo se releva en tirant une dague. Il lâcha un râle de bête sauvage et s'apprêta à se lancer vers Whace et Béthorne, mais il fut happé au passage par la vague vociférante des clients de la taverne qui avaient décidé de foncer dans le tas, armés de couteaux, d'objets divers ou de leurs simples poings.

Goom prit Silvan dans ses bras et le cacha dans son manteau ; dans ses yeux brillait la tension primale de la bête protégeant son petit. Mais la porte était bloquée. Malissa saisit un banc et l'envoya à travers une fenêtre.

— Par là, vite! hurla-t-elle à Tyssia et Bellah, qui coururent vers elle.

Yo sauta sur la table, fit un bond extraordinaire et plongea dans la mêlée, suivi par Puzzle.

Whace et Reth tombèrent l'un sur l'autre. Reth se tourna, chercha sa fille d'un regard pressant. Il l'aperçut bientôt blottie contre le mur derrière Malissa. Silvan ? il était avec Goom ; n'écoutant que son instinct, le Troll assénait des coups de poings fulgurants à quiconque s'approchait de lui, tout en continuant à protéger le petit prince. Reth se sentit rassuré ; il tourna la tête et vit Whace qui s'agitait en le regardant.

— Qu'est-ce que vous dites ?

Whace désignait d'un geste nerveux le marquis étendu à terre.

- Je vous demande de m'aider à le sortir de là, je n'y arriverai pas tout seul! Allons vite!
- D'accord.

Vaisselle, bouteilles de Pomme d'Argent, tables et tabourets, meubles et plats, tout dans la salle semblait avoir des ailes. Yo s'était enroulé autour du cou d'un soldat et serrait de toutes ses forces ; Haldesine, qui était entré peu après les renforts d'Ugo, s'appliquait à lacérer le visage d'un Braborjan tout en battant frénétiquement des ailes ; Puzzle avait saisi des tessons de verre et lançait ses mains à travers la pièce comme des boomerangs ; Béthorne avait joué des poings et des pieds pour parvenir à une épée fichée dans le corps d'un client. Depuis, il frappait dans le tas avec rage et détermination. Grute sauta sur le comptoir et appliqua un formidable coup de pied dans la mâchoire de son troisième larron, qui partit à la renverse. Puis, épée en avant, il tomba sur lui en hurlant.

Quelques soldats se ruèrent à la rescousse du Grand Khan, allongé sur le plancher et passé à tabac par six villageois qui se firent promptement tailler en pièces. Ils saisirent Ugo pour le relever mais celui-ci se débattit et observa un bref temps d'arrêt. Il n'en fallut pas plus aux soldats braborjans pour comprendre l'état dans lequel se trouvait le Khan. Plus une seule trace d'humanité ne pouvait se lire sur ce qui restait de son visage ; l'éclat qu'ils aperçurent traversant furtivement son regard, blanc et glacé comme la mort, les invita à reculer. Un râle se fraya un chemin entre les lèvres tuméfiées d'Ugo, qui charria les mots « *Pas de quartier* » comme les vents infernaux charrient le soufre et la pestilence. Et pour montrer l'exemple, il sauta sur le dos d'un villageois, le fit plier sous une pluie de coups enragés avant de planter sauvagement les dents dans sa nuque.

— Dégage de là, Goom! hurlait Malissa. Va-t'en, va-t'en!

Un soldat se fendit, leva son épée et frappa de taille, lui ouvrant le bras. Elle laissa échapper un cri de douleur qui se mua aussitôt en rugissement ; elle s'avança vers son adversaire avec une telle assurance que celui-ci se fit hésitant l'espace d'un instant, juste le temps pour Malissa de l'attraper par le col, de prendre son élan et de lui écraser le visage d'un coup de tête.

Le corps flasque de son adversaire n'avait pas touché le sol qu'un deuxième arrivait ; elle se retourna prestement et accueillit l'importun d'un violent coup de pied dans l'entrejambe. Bellah, après d'intenses efforts car elle n'avait plus sa souplesse d'antan, était sortie par la fenêtre ; Tyssia, terrorisée, s'était réfugiée derrière une table et pleurait, roulée en boule. Malissa la saisit vivement, la souleva et la jeta dehors. Puis elle ramassa un tisonnier traînant près de la cheminée et commença à distribuer des coups à tous ceux qui s'approchaient d'elle, tout en appelant Goom à grands cris.

Goom se précipita vers la fenêtre ouverte ; un Braborjan sortit de la mêlée et fonça derrière lui. Lâchant un adversaire qu'il venait d'égorger, Thulipo ne put intervenir à temps et vit en grimaçant l'épée s'enfoncer dans le dos du Troll.

Goom se cambra, puis se dégagea vivement. Il lança Silvan à Malissa située à trois mètres de lui. Puis dans un rugissement de rage, se retourna. Son agresseur, qui s'apprêtait à frapper de nouveau, considéra son adversaire de face et eut un léger mouvement de recul. Puis il cessa de vivre, le visage broyé entre les énormes mains du Troll.

Le combat s'avéra bientôt cruellement inégal ; les membres de la Maisnie, déjà supérieurs en nombre, l'étaient aussi au corps à corps face à des campagnards qui, pour être robustes, n'étaient en rien des guerriers accomplis. La plupart des courageux clients qui étaient allé au combat gisaient à terre dans leur sang, égorgés ou transpercés de part en part. Mû par une rage indescriptible, Ugo se battait comme une bête sauvage ; les yeux exorbités, du sang jusqu'aux coudes, il fondait sur ses victimes à mains nues, brisant les os, déchirant les chairs à coups d'ongles ou de dents. Yo, coupé en deux par un coup d'épée, rendit son dernier souffle. Puzzle perdit ses mains dans la mêlée, reçut un banc sur la tête et resta dessous, inconscient.

En guerrier avisé, Béthorne avait su dès les premiers instants, au nombre d'adversaires, que la lutte était vaine. Ce fut cela, certainement, qui le motiva le plus et lui fit trouver une énergie digne des combattants les plus braves. Les Braborjans n'avaient pas tardé à le considérer en tant que tel et en avaient conclu que plus vite il mourrait, plus sûrement viendrait la victoire. Béthorne se battit avec la dernière ardeur ; il recula devant le nombre, embrochant, lacérant, mutilant, frappant et se fendant à la vitesse de l'éclair, jusqu'aux escaliers menant aux chambres. Après avoir tué trois hommes, il en était à ce stade où la peur, la fatigue et la prudence, sont soufflés dans un vent d'euphorie quasi hystérique. Lorsqu'il parvint sur le balcon intérieur, cinq membres de la Maisnie l'avaient suivi et autant, passés par l'autre escalier, arrivaient en renfort derrière lui. Son épée ne fut plus, durant quelques secondes, qu'un vague faisceau de lumière rougeoyante qui fendait l'obscurité en sifflant. La balustrade craqua par deux fois, rompue par le poids des corps inertes de ses victimes tombant sans grâce dans la salle, où la mort jouait de sa faux à tour de bras. Il fendit un crâne, donna un coup de pied derrière lui pour se dégager, perdit son arme, la récupéra, frappa de nouveau, reperdit son épée, empoigna un adversaire et l'envoya dans le vide d'un direct en plein visage. Bientôt, le nombre d'opposants devint trop important. En un instant, il se tassa, se détendit et d'un bond vola jusqu'au lustre central où il s'accrocha, pour ensuite sauter et atterrir sur le comptoir avec la souplesse et l'assurance qu'un Forestier lui aurait enviées. Promptement, il récupéra une nouvelle arme et repartit de nouveau au combat. Il sautait de table en table en distribuant des coups terribles, décrochait des coups de pieds fulgurants de-ci de-là, lorsque soudain, un coup de lame traître lui ouvrit la cuisse; sous la douleur, il lâcha son arme, chuta et disparut sous les assaillants.

Reth et Whace étaient à peine sortis par une fenêtre avec le marquis que Grute tombait à son tour, perdant quantité de sang d'une blessure à la gorge tandis que Malissa s'effondrait, victime d'un violent coup de masse.

Dans ce qui ressemblait à un dernier sursaut de vie, Goom maîtrisa le chancellement de ses

jambes et partit à travers la cohue vers Ugo, occupé à arracher les yeux des restes sanguinolents d'un villageois. En chemin, une myriade de lames lui traversèrent les cuisses et les bras, entaillèrent son torse et martelèrent son crâne. Personne n'aurait pu dire s'il ressentait toutes ces meurtrissures, mais il parvint à la proie qu'il avait choisie. Hébété, Ugo sentit une poigne d'acier se refermer sur sa nuque et le soulever. Il n'eut que le temps de voir une gueule énorme s'ouvrir devant son visage et se refermer d'un coup sec.

Un craquement lointain, presque irréel, puis il s'abîma dans un monde de silence. Épuisé, Goom tomba au sol sur les restes agités de convulsions du Grand Khan.

Alors la porte de l'auberge s'ouvrit.

Ou plutôt, le chambranle explosa littéralement, renversant sans distinction tous ceux qui se trouvaient devant le seuil. Rugissant comme un démon surgi des Abysses, frappant sa sculpturale poitrine de buffle de ses poings velus, apparut Ju Umja-Shiba Gultagantenborough, surnommé Jumbo.

Et dans les hurlements d'agonie, les gerbes de sang repeignant les murs et le chuintement hideux des corps qui se déchirent, l'espoir revint aussi sûrement que l'aube après la nuit.

# - Chapitre XVIII -

Que nous nommerons « Deux aigles volent, Pierre Aube ouvre les yeux »

— Il y a quelqu'un?

La voix du petit prince chevrotait de peur et ne rencontrait aucun écho, rien qui put la détourner ou lui donner une résonance particulière. Le noir éternel était son monde depuis toujours mais les quatre sens qui lui restaient le remplissaient de vie. Or, il n'entendait que sa propre voix, déformée et méconnaissable, car jetée dans ce qui ressemblait au vide absolu. Aucun autre son, ni aucune odeur, rien qu'il puisse toucher.

— Aidez-moi, je vous en prie! pleura-t-il.

Il ne sut s'il s'entendait de près ou de loin. Agité de tremblement, il lança ses bras vers l'avant sans oser faire un pas. Il se tourna ; encore le vide. Tout son être se glaça d'une terreur sans nom ; il se tint bientôt immobile, incapable de retenir ses gémissements qui semblaient ne fuser de ses lèvres que pour emplir son crâne à lui en faire perdre la raison.

Un sifflement. Diffus, imprécis, presque un murmure.

Puis lentement, comme par miracle, Silvan se détendit. Quelques secondes passèrent et il sentit couler en lui un fleuve de sérénité.

Il était fluide et clair, glissait entre les roches couvertes d'algues vertes et brunes.

Silvan se trouvait à l'orée d'une forêt broussailleuse et fraîche comme un matin de printemps ; derrière lui les arbres étaient immenses, avec d'énormes troncs jaillissant d'un sol moussu. Fébrile, il regarda en aval et vit au loin des montagnes aux sommets enneigés, habillées d'une brume laiteuse qui tombait vers les plaines à leurs pieds. Le ciel était empli d'un bleu tendre et parsemé de nuages.

Le sentier où il se trouvait longeait le bord irrégulier du fleuve qui sortait de la forêt. Le souffle court, Silvan commença à le suivre. Ses premiers pas se firent hésitants ; il trébuchait, vacillait, essayant de tenir compte de sa vue comme nouveau point de repère. Après quelques minutes, il parvint à tenir en équilibre et à avancer sans trop se servir de ses bras comme balanciers et même bientôt, en regardant ailleurs que devant ses pieds.

Il marchait, il voyait. Ou plutôt, il se sentait marcher dans un monde qu'il n'avait jamais connu, comme si toutes ces choses merveilleuses qui se dessinaient sous ses yeux et dont il s'empressait de s'abreuver, n'étaient issues que de l'esprit d'une autre personne.

Non, pas d'une seule ; tant de souvenirs ne pouvaient être contenus dans l'esprit d'un seul

être. Ils avaient été des milliers, des millions à contempler ce monde sauvage, ou à l'avoir rêvé, pour qu'il fût si dense et si vivant. Silvan ne cherchait pas à comprendre ce qui lui arrivait. Il n'en avait pas envie et aussi se disait-il qu'il n'en avait peut-être pas le temps, qu'il lui fallait choisir entre comprendre et profiter du cadeau unique qui lui était offert de *voir*, pour la première fois de sa vie.

Mais était-il en vie ? Comment savait-il que ceci était un fleuve, cela une roche, que cette couleur se nommait bleu et cette autre vert ? Tout ce qu'il voyait à présent et le fait même qu'il puisse le voir, ne pouvait-il pas être une preuve qu'il était mort ?

Ces questions furent balayées comme fétus de paille dans le vent violent de sa fascination. Il se surprit à rire, rire aux éclats pour faire jaillir de lui la joie immense et le bien-être qu'il ressentait. Mais qui l'entendrait ?

Il sortit du sentier et s'approcha d'un arbre. Son réflexe fut de poser ses mains dessus. Puis il essaya de sentir l'écorce et la sève.

Aucun parfum.

Il leva ses yeux pâles et s'enivra des hauteurs jusqu'à en tomber par terre, hilare, heureux comme jamais il ne l'avait été.

Puis il se calma, reprit son souffle.

— Ah, fit-il. Aaaaaaah.

Le son de sa voix était toujours aussi étrange. Il se redressa. Il assistait à un spectacle purement visuel, inodore et muet.

Un homme apparut en contrebas sur le sentier. Il était grand et marchait dans sa direction en souriant ; il avait l'air content d'avoir trouvé quelqu'un. Il remua les lèvres. Comme il n'obtenait pas de réponse, il recommença, appuyant ses paroles inaudibles de grands gestes. Silvan lui fit signe qu'il n'entendait pas.

— Ce gosse est sourd ou quoi?

L'homme n'avait pas bougé ; la voix avait simplement éclos dans l'esprit de Silvan, qui comprit qu'il s'agissait d'une pensée. Alors il répondit de la même manière.

— J'entends ma propre voix mais pas la vôtre.

Il sourit. L'homme fit de même, fronçant légèrement les sourcils.

- Ça fait bizarre, hein?
- Tu dois être le prince Silvan, n'est-ce pas?
- Qui. Je vois!
- Tu vois?
- Oui je vois tout! Je vois les arbres, l'eau, les cieux et la terre et je vous vois vous.
- Et pourquoi ne pourrait-il pas voir? Mon Dieu oui bien sûr, il est censé être aveugle.
- Oui! Et vous, qui êtes-vous?
- Je suis le marquis de Caravaggio. Je viens de très loin pour te rencontrer et même maintenant je ne sais pas pourquoi. Tu le sais, toi ? J'espère qu'il le sait sinon on est dans une belle panade.
- Peut-être. Je ne sais pas très bien en fait. Après tout il est plus grand que moi, c'est à lui de prendre les choses en main.

Le marquis mit les poings sur ses hanches et fronça les sourcils comme s'il allait le

gronder. En guise d'excuse, Silvan haussa les épaules et hocha la tête. Puis il revint sur le sentier.

— Venez voir ça! pensa-t-il.

Le marquis se rapprocha et regarda dans la direction que Silvan lui indiquait.

- Je peux même voir les montagnes, là-bas, annonça Silvan tout fier. Et vous?
- Oui, elles sont magnifiques. Bon c'est très bien tout ça mais...
- Mais quoi?
- Eh bien, c'est étrange. (Il regarda tout autour de lui) C'est comme si le monde était recouvert d'un fin voile opaque. Tu vois ce que je veux dire ?
- Non, reconnut Silvan. Pour moi, c'est la première fois. Si cet endroit et ce paysage ne sont pas normaux, sur la base de quoi pourrais-je le savoir?

Le marquis se perdit dans ses pensées.

- Ouaip, c'est pas faux ce qu'il dit. Voyons. J'étais dans le noir total. Puis d'un coup, tout ce décor m'est progressivement apparu. Qu'est-ce que cela veut dire?
  - J'ai l'impression que ce sont des souvenirs.
  - -Ah bon?
- C'est juste une impression que j'ai eue. Que tout cela était comme... des souvenirs de plein de monde. Stockés, en quelque sorte. Ça se peut ça ?

Le marquis soupira.

— Oh, je suppose que des choses existent dans l'univers qui pourraient nous paraître bien plus étranges qu'une gigantesque malle de souvenirs. Peut-être a-t-il raison? Après tout, ce n'est pas mon monde, c'est le sien.

La voix de Silvan chanta dans l'esprit du marquis.

- J'ai tout entendu! J'ai tout entendu!

Le marquis se tourna vers lui et le vit hilare.

— Qu'y a-t-il là-bas ? Essaie de me dire.

Le marquis n'avait pas indiqué de direction que Silvan se tournait vers la forêt.

- Je ne comprends pas ce qu'il veut. Comment pourrais-je le savoir ? Nous n'avons qu'à y aller, c'est tout !
  - Non. Essaie de le voir. Juste comme ça.

Soudain une image vint à l'esprit de Silvan, qui lentement se précisa. De vieilles pierres érodées et savamment assemblées, des pieds de colonnes sculptées et une arche. Fasciné, il se concentra plus encore ; les vieilles pierres s'effacèrent pour laisser apparaître un édifice majestueux, aux tours grises et hautes reliées entre elles par une promenade avec un petit muret et, tous les dix mètres, des ouvertures en double arche. La voix du marquis fusa.

- Tu vas trop loin. Reviens plus près. Dans le temps.
- Des vestiges, des ruines.
- Les ruines d'un monastère, probablement. Bien joué, c'est toi qui fais ça avec ton petit cerveau.

Sans même avoir le temps de comprendre ce qui arrivait, Silvan entendit de nouveau le sifflement qui avait précédé sa première vision. En un instant, simplement parce qu'il l'avait

voulu, il fut transporté avec le marquis à travers la forêt, à travers les arbres, les fourrés et les buttes, jusque sur les lieux. Il leur fallut quelques secondes pour reprendre leurs esprits. Puis ils contemplèrent l'endroit, caché au milieu des grands arbres. De là où ils venaient, jamais l'œil humain n'aurait pu déceler ces vestiges. Silvan était ébahi.

- Ça alors. C'est moi qui...
- En partie. Je suppose que tu es plus ou moins aidé, ce qui te donne cette faculté de savoir comment était le monde, avant.

Silvan resta à l'écoute des pensées du marquis. Mais il n'y eut rien d'autre.

- Mais avant quoi?

Le marquis s'agita.

— Écoute, je viens d'un endroit où ce genre de situation ne court pas les rues, d'accord? Ne m'en demande pas trop.

Il alla s'asseoir sur un reste de colonne. Silvan le regarda.

- Vous êtes peintre, c'est ça ?
- Oui, c'est mon métier. Enfin, quand les autorités m'en laissent le loisir.

Silvan perçut des images de miliciens armés et de bagarres de rues, mais estimant que le marquis ne souhaiterait pas les expliquer, il les ignora.

— Un bon peintre?

Le marquis leva la tête.

- Oui, un bon peintre, au dire de certains. Je ne te suis pas du tout.
- Eh bien, vous m'avez parlé d'un voile blanc sur le monde. Ça doit vous paraître inesthétique, non ? Si je peux me souvenir, peut-être pourrez-vous ajouter à tout cela votre savoir-faire ?

Silence dans leurs esprits. Puis Silvan repartit:

- Je veux dire que votre rôle se résume peut-être à donner vie à mes souvenirs? Non?
- Et comment je m'y prends?
- Comment je fais, moi, pour deviner ce que cache la forêt?

Le marquis resta immobile un instant, tentant d'analyser ce que venait de dire le petit prince. Puis il se leva, regarda autour de lui d'un œil critique. Il marcha en long et en large, observant, détaillant chaque chose. Le front plissé, il agita les mains vers les vestiges du monastère et déclara :

- Trop de lumière, par ici. Et là, regarde : les ombres propres sont quasi inexistantes. Quant aux ombres portées, elles sont trop diffuses. (Il pointa son doigt sur différents endroits.) Là, ici et ici encore. Parfois même complètement illogiques. Ce bosquet là-bas, il est plongé dans l'obscurité alors que rien ne pourrait l'ombrager. (Il lâcha un rire pour luimême.) C'est fou!
  - Et en plus on n'entend rien. Ce sont les souvenirs...
- Oui, les souvenirs. Ils sont imparfaits. Imparfaits et fluides, une image de la réalité. Tu as en toi tout ce qu'il nous faut pour redonner à ton monde l'apparence qu'il avait avant la guerre de la Larme.
  - -Ah bon?

#### - Oui. Cela t'étonne?

Le marquis navigua dans les pensées du jeune prince. Il y sentit de la confusion, un léger vent de crainte, mais aussi et surtout une incompréhensible certitude.

Ce dernier sentiment relativisa toutes les autres émotions et bien que ne sachant pas d'où il provenait, Silvan réalisa qu'il apportait progressivement à ses pensées une assurance tranquille, un sentiment d'évidence. Non, finalement, il n'y avait en cela rien qui eût pu l'étonner.

— Donne-moi la main, pensa le marquis.

Silvan s'approcha du marquis et prit sa main. Et aussitôt, leurs esprits se fondirent l'un dans l'autre. Dès lors, partout où se posa le regard du peintre, le voile s'étira dans un doux chuintement. Les couleurs éclatèrent, les ombres sculptèrent chaque recoin selon l'ordre parfait de la nature, les parfums de terre, de sève et d'herbes explosèrent. Le bruissement des arbres parvint à leurs oreilles, puis celui de milliers de vies grouillant autour d'eux. Le son de leur voix reprit ses rondeurs normales, ainsi que leur place dans la merveilleuse musique du monde.

- Ça y est j'entends! lâcha Silvan dont le visage rayonnait.
- Moi aussi, répondit le marquis. Ce n'est pas trop tôt, j'avais l'impression qu'on organisait une réception dans ma tête.
  - Je veux voir ailleurs comment c'est, dit le petit prince.
- Tu as raison. Des moments comme ça, on les savoure. Et je pense qu'on n'a pas le choix.
  - Comment ça?
- Il nous faut tout voir, pour redonner à chaque parcelle du monde son antique nature. C'était ça, le secret de Pierre Aube! Il faut que nos regards se portent sur toutes les choses de la création. Ha! Sacré boulot, si tous les souvenirs sont aussi mal fichus que l'étaient cette clairière et ce monastère.

Silvan trépigna.

- On va visiter le pays alors ? cria-t-il, euphorique. Ça va nous prendre beaucoup de temps.
  - Pas sûr, rétorqua le marquis avec un sourire malicieux. Si on faisait ça de haut ?
  - De haut?
- Je veux dire, comme des oiseaux, deux grands aigles au regard perçants qui observent le monde de très haut. C'est exactement ce qu'il nous faut. Ils se laissent porter par les vents tout en jetant aux choses du monde un regard unique. Cherche bien : les aigles aussi peuvent avoir des souvenirs, non ?

Dans son esprit, Silvan colla des images aux mots du marquis. Son regard perça soudain si loin qu'il manqua de tomber et se rattrapa au bras de son compagnon.

Main dans la main, ils décollèrent lentement du sol en braillant et en riant aux éclats.

- On va où ? cria Silvan alors qu'ils montaient en altitude en prenant de la vitesse.
- Peu importe ! cria le marquis à son tour. Tiens, commençons par là-bas, où brille le soleil.

Ils volèrent en frôlant les nuages. Les paysages du monde s'ouvrirent à leur regard dans ce même chuintement qui semblait les suivre. Le ciel explosa, répandant ses océans de lumières et de couleurs là où se levait le voile blafard. Ils survolèrent des montagnes, rasèrent les champs et les lacs. Ils passèrent d'un continent à un autre, puis en contemplèrent bientôt un troisième dont le gigantisme les saisit. De l'esprit de Silvan fusaient de temps en temps des noms qu'il n'avait jamais entendu. Émerveillé, il pointait son doigt en désignant des lieux. Aakhol, la cité du fier peuple d'Otlan à la peau tachetée. Là, le pont de Guitlin qui reliait les côtes est et ouest du grand lac de la sylve aux Elfes. Là, encore, les steppes herbeuses de l'empire Hude dont Hashiyata n'était que la pointe ouest. Le village où naquit un grand roi ; le haut sommet du Shéada que gravit son fils, le prince Art pour aller y chercher la Pendule des Cieux. Le grand royaume des seigneurs Trolls et Ruathan, leur forêt sacrée ; les Chemins Sauvages empruntés par des hordes de primitifs ; les massifs d'Etyr, demeure des Griffons, se dressant comme des pics sur les plaines immenses de l'Orient. Les glaciers du peuple Shaa, le gigantesque fleuve des nomades fluviaux Ourtes. Son cœur battait à tout rompre, son esprit s'emplissait à une vitesse fulgurante ; à chaque fraction de seconde, un océan de savoir, d'histoire et de lieux se déversait en lui, le rendant extatique et irréel. Il espéra que jamais cela ne se terminerait.

Ensemble et de tout leur cœur, armés de toute la force et la volupté de leur humanité, Silvan et le marquis balayèrent à tout jamais du monde la divine imperfection qui le couvrait comme un linceul.

# - Chapitre XIX -

#### Le Matin de Lup

La brume matinale glissait dans les rues silencieuses de Lup. La ville entière était couverte d'un manteau de neige immaculée. À l'exception toutefois de la grand place qui n'était plus qu'un amoncellement de gravats et d'éclats de bois. À cet endroit, la neige était sale, piétinée et rougie par le sang. La façade extérieure de l'auberge avait été détruite ; les planchers des deux étages s'étaient affaissés, abîmant sérieusement les deux maisons voisines. Ils formaient une dangereuse cuvette qui grinçait de temps en temps.

Silvan et le marquis avaient été alités dans une roulotte. On ne savait pas ce qui leur arrivait, ni pourquoi ils n'étaient pas encore morts alors que leur cœur ne battait que trois ou quatre fois par minute. Ils avaient les yeux ouverts, dans lesquels on distinguait des étincelles lointaines et la température de leur corps avait notablement baissé. Ils restaient sous la surveillance de Tyssia et de Puzzle. La jeune fille épuisée par cette nuit de cauchemar, avait succombé au sommeil. Sa tête reposait sur la poitrine de Silvan. Puzzle avait la tête couverte d'un gros pansement. Il n'avait retrouvé qu'une de ses mains, l'autre était ensevelie dans les ruines qui restaient de l'auberge. Il la sentait toujours, elle se trouvait quelque part dans ce chaos où il était, pour le moment, extrêmement périlleux de s'aventurer, l'édifice menaçant de s'effondrer à tout instant.

Les nombreuses autres victimes avaient été transportées dans la demeure du bourgmestre située à quelques pas de *La Mule Joyeuse*. Le médecin de Lup travaillait sans relâche depuis des heures. Il faisait des points, pansait des plaies, posait des attelles. Bellah Balle passait derrière lui et administrait des remontants de sa composition. Le médecin avait fini par la laisser faire, considérant que le moment n'était pas bien trouvé pour critiquer ses méthodes vaines et ridicules. Tant qu'elle passait en second...

Jumbo n'était pas arrivé seul. Avec lui se trouvait sire Égbert, le chambellan de Bosotique. Les deux avaient survécu à la prise du château ; sire Égbert avait passé trois jours dissimulé dans la cambuse des cuisines avant de s'aventurer à l'extérieur. Jumbo, quant à lui, était un véritable miraculé ; il avait été laissé pour mort sur le champ de bataille et s'était traîné jusqu'au bois aux Sorcières. Il s'était soigné comme il l'avait pu jusqu'à ce que sire Égbert, fuyant le château, ne tombe sur lui par une heureuse décision du Grand Livre.

Au dire de sire Égbert, quelques groupes de Braborjans se retiraient vers l'est dans l'espoir d'atteindre les frontières d'Hashiyata, si toutefois elles existaient encore à ce jour. Mais bien peu d'entre eux risqueraient de remonter jusqu'à Bowlshare. Quand bien même, le bourgmestre avait levé en hâte une milice et posté des gardes tout autour de la ville.

Yo était mort. Il avait souvent insisté auprès de ses compagnons : s'il lui arrivait malheur, il voulait être enterré à Lopal où il disait être né. La troupe allait entreprendre le voyage. Grute allait mal, sa blessure à la gorge n'était pas belle et il avait perdu beaucoup de sang. Il

vivait encore, mais l'on craignait qu'une fièvre fatale ne le gagne. Le cas de Goom était tout aussi préoccupant. Le coup d'épée qu'il avait reçue dans le dos avait touché un poumon. Le médecin fut pourtant rassurant ; il ne connaissait pas grand-chose à l'anatomie des Trolls, mais il nota que les nombreuses blessures que Goom avait reçues commençaient déjà à se cicatriser. Selon lui, cela signifiait que son corps réagissait encore et se montrait disposé à la défense. Thulipo et Malissa avaient très vite récupéré. Ils avaient tous deux la tête enrubannée et se portaient plutôt bien. Malissa avait eu un bras cassé, qui reposait maintenant dans une attelle.

Dans un coin de la bibliothèque du bourgmestre, Whace était au chevet d'un Béthorne méconnaissable. Son visage était ravagé de meurtrissures et de coups, ses bras et son thorax n'étaient plus que des bleus énormes. La plus méchante blessure était celle de la cuisse, où l'artère avait été tranchée net. Le médecin avait pu de justesse éviter la gangrène, mais on ne savait pas encore si le guerrier allait récupérer le plein usage de son membre.

Pour l'instant, Béthorne dormait d'un sommeil lourd. Sa respiration était sifflante mais il paraissait calme. Whace soupira, serra l'épaule du blessé puis se leva et sortit rejoindre Reth.

Malissa, Thulipo, Jumbo et sire Égbert étaient avec lui autour d'un feu que les villageois avaient allumé sur la grand-place. Ils buvaient du thé arrosé à la Pomme d'Argent. Reth n'était pas entré dans la mêlée, si ce n'est à un moment pour défendre Malissa qui était aux prises avec plus d'adversaires qu'elle n'aurait su en vaincre seule. Avec Whace, il s'était attelé à sortir les blessés les uns après les autres du champ de bataille. Il avait constaté que cette tâche était presque aussi périlleuse que se lancer au combat. Cela exigeait intelligence et esprit d'initiative dans la mesure où il fallait tout faire en même temps : repérer les victimes et parvenir jusqu'à elles, se faire oublier des combattants des deux camps, éviter de se faire inutilement étriper et éventuellement, mettre la main à la patte comme Whace lorsque avec une bouteille il fracassa le crâne d'un soldat qui s'apprêtait à embrocher Thulipo en traître. Reth et Whace avaient bien rempli leur office et s'en étaient tirés avec un minimum de cicatrices.

- Monsieur Whace, dit Reth. Approchez. Vous ne connaissez pas encore notre sauveur. Voici monsieur Gutaglotroburouche...
  - Gultagantenborough, rectifia Jumbo en hochant la tête. Jumbo c'est plus simple.
  - Euh, oui. Jumbo.

Whace serra l'énorme paluche du guerrier.

- Et voici son compagnon de route, sire Égbert.
- Votre arrivée a été rien moins que providentielle, leur dit Whace.
- J'en ai bien l'impression, répondit sire Égbert, mais il n'y a pas de hasard. Cela fait des mois que nous sommes à la recherche du prince Silvan, dont le père était notre monarque.
  - Oh, fit Whace, vous êtes donc les aventuriers dont les Sushaniens m'ont parlé?
- Les Sushaniens ? grimaça Jumbo. Vous voulez dire les petits bonshommes en robe ? Oui, ils nous ont aidés à retrouver la piste du prince.
- Nous avons été jusqu'à Chaïne, expliqua sire Égbert, mais l'accès à Tontinole était bloqué par les Braborjans. De plus, nous avons appris que le prince n'avait jamais atteint la Colline et nous ne savions pas si Édoïs l'attendait ou non. En fait, il semblait que le prince avait disparu dans la nature, alors nous nous sommes mis en devoir de le retrouver avant Ugo. Nous avons été jusqu'aux rivages à l'ouest de Janoshi, où il semblait avoir séjourné. De là, la piste était difficile mais néanmoins tracée.

— Ouais, commenta Jumbo avec satisfaction. À partir de là, ça n'a pas traîné pour retrouver son odeur.

Whace jeta un regard étonné au géant qui se tapa le nez du bout du doigt. Son visage se tordit d'un sourire malicieux.

- Rien de plus efficace pour la chasse!
- Oh je vois, dit Whace. Hem... en tout cas, chapeau bas pour votre performance de cette nuit. C'est ce que l'on appelle de l'expéditif.
- Et comment ! exulta Malissa, révérencieuse. Vingt guerriers de la Maisnie en moins de cinq minutes.

Elle hocha la tête d'admiration vers Jumbo dont le teint vira au rose.

— Pour les compter il faudra d'abord les reconstituer, dit-il humblement.

Sire Égbert s'esclaffa et dit à Whace :

- J'ai appris bien des choses sur la nature humaine depuis notre départ. Avant de voyager avec lui, je pensais que seuls les mots pouvaient changer le monde.
- Je vois ce que vous voulez dire, répondit Whace en acceptant le thé que lui offrait Thulipo. J'ai moi aussi un compagnon dont le comportement étrange a mis mes lacunes en exergue.
- Maître Reth m'a un peu raconté ce que vous avez fait, dit sire Egbert. Je ne comprends pas bien les tenants et les aboutissants de la situation, mais peut-être pourriez-vous me dire ceci : qu'arrive-t-il à mon prince et à votre ami ?

Whace s'assit parmi les autres et soupira:

— Je n'en sais rien, Monsieur. Tout ce que je pourrais vous dire serait trop confus. Il s'agissait à l'origine d'une prophétie et puis les événements se sont enchaînés presque tout seuls, comme si le Grand Livre se servait de moi et de mon compagnon de route comme de simples instruments, ou les véhicules d'une quelconque puissance inconnue. Je...

Une onde sourde traversa le sol et les cieux, qui s'assombrirent légèrement. Ils pensèrent tout d'abord à un lointain roulement de tonnerre mais cela n'avait rien à voir avec le temps. Ce n'était pas un orage à venir.

Plus personne ne bougea.

Puis il y eut un chuchotement, immense, lointain, fascinant. L'air se mit à frémir, donnant à tous l'impression que l'espace ondulait autour d'eux.

Comme s'il n'était qu'un œil endormi depuis l'aube des temps, le soleil s'ouvrit soudain et les frappa de ses plus vives lumières ; et par ses rayons, en quelques instants magiques, il rendit toute leur vie aux couleurs du monde. Les visages révélèrent leur teint blême, rendu fragile et maladif par des siècles de grisaille, la neige fondit en quelques minutes et les toits des maisons éclatèrent d'un brun somptueux, chaque fleur se mit à rayonner d'une beauté aveuglante et surnaturelle. Les nuages s'effilèrent en tremblant puis disparurent, révélant dans toute sa perfection le Rond immense qui la nuit offrait ses étoiles.

Et le Rond se mit à vibrer, comme une image disparaissant, s'étira dans un profond bruissement qui noya la ville, puis le pays, puis le monde entier en répandant un intense bleu diurne qui lentement partit rejoindre les quatre horizons.

Une terreur sans nom étreignit toutes les personnes présentes à l'extérieur. Au milieu des hurlements et des pleurs angoissés, Whace se leva, hagard. Il observa autour de lui les élans de panique ; certains tombaient à genoux devant ce spectacle colossal, d'autres

s'évanouissaient, d'autres encore plaquaient leurs mains sur leur visage de peur que l'intensité des couleurs, jaillissant d'un sommeil séculaire, n'en vienne à brûler leurs yeux.

L'air se réchauffa et l'on fut bientôt comme au cœur du printemps. Les heures qui suivirent ne furent que contemplation. Whace était parti, marchant devant lui sans même se demander où il allait. La ville était toujours là, comme certainement toutes les autres existantes, mais une végétation luxuriante, éclatante de couleurs criardes apparaissait et envahissait ses moindres recoins. Dans la confusion de cette nouvelle aube du monde, bien des malheurs allaient arriver. Les gens mourraient de ne point supporter la vraie force des couleurs, ou de voir leur pays changer de forme et d'apparence, leur maison retourner à la poussière. Certains souffriraient des années durant des brûlures du vrai soleil sur leur peau blanche et faible, d'autres ne cesseraient jamais de cligner des yeux devant sa clarté.

À l'est, des Forestiers fascinés grimpèrent en quelques heures tout en haut de leur butte et assistèrent à la réapparition d'Hashiyata dans un gigantesque ballet de formes qui jaillissaient de nulle part. Les montagnes resurgirent du néant et s'élancèrent vers cette nouvelle et immense voûte céleste. Steppes et forêts se dessinèrent également à la vitesse de ce vent léger dont le son étrange bercerait les songes de générations d'hommes. Toute brume disparut qui cachait l'incertitude, le monde se révéla sans fard ; il n'y eut plus aucune frontière, comme si depuis des siècles le monde se résumait à une parcelle de lui-même et qu'il venait de retrouver sa pleine intégrité. Au nord, les steppes dessinèrent leurs contours habituels, puis les dépassèrent, allant se perdre dans l'horizon.

Au faîte d'une des plus hautes vigies de Bosotique, le roi Édoïs et la reine Shamis, en compagnie du père Goran et d'une poignée d'autres saint-brusciens, assistèrent sans mot dire à la levée du voile sur les rivages du sud. La mer se révéla, insondée, sous leurs yeux émerveillés. Très vite, elle allait appeler les plus braves à l'aventure de la découverte.

À la pointe septentrionale, des paysans de Lopal sortirent de leurs chaumières de paille. Ils aperçurent à l'ouest les eaux de ce qu'ils pensaient être auparavant un simple lac, courir vers l'horizon dans un éclat d'azur profond et froid, non jusqu'à cette brume qui mangeait depuis des siècles la ligne du ciel, mais vers l'esquisse de lointains rivages, des îles par dizaines, qui lentement reprenaient leur place dans la réalité.

Whace souriait, porté par son extase. Des larmes de bonheur coulaient sur ses joues creusées de fatigue. Il n'avait pas envie, pas pour l'instant, d'analyser tout cela d'une façon rationnelle, quand bien même la chose fut possible. Après des heures de silence et de recueillement, il s'assit en tailleur au milieu d'un champ d'herbes hautes. Il en cueillit quelques brins dont il huma les effluves avec respect et fascination. Il murmura :

— Béthorne, nous avons réussi.

## Épilogue –

#### Le roi errant

Au nord du royaume de Sinct, par une belle fin de journée estivale, un homme galopait sur un chemin de terre sèche sillonnant parmi des bosquets arborés. Parvenu au pied d'une colline, il fut en vue d'un grand castel qui dominait la lande. Au loin, on pouvait apercevoir un village et les champs alentour, jaunes piqués de rouge. Il passa au petit trot puis s'arrêta devant la grande porte à double battants. Le cavalier resta en selle et approcha sa monture de la cloche; il tira plusieurs fois sur le cordon puis recula, attendant une réponse.

Un battant s'ouvrit, laissant apparaître le visage rond d'un concierge.

Celui-ci considéra le visiteur avec une moue renfrognée. Il détailla sa tenue en cuir passablement crasseuse, sa cape de lin brune et l'épée au côté, puis regarda les sacoches de voyage disposées sur les flancs du cheval. C'est sans conviction qu'il échangea quelques mots avec le cavalier ; après quoi, il referma la porte, replaça le verrou et traversa la cour intérieure du castel. Il s'engouffra dans le hall frais, monta au troisième étage, suivit un couloir décoré de tapisseries et frappa à une porte.

— Entrez! lâcha une voix contrariée.

Le concierge pénétra dans une salle au plafond bas et aux murs couverts de livres. En face de lui se trouvait l'accès à un balcon privé, fermé par deux portes aux carreaux teintés. Placé en biais entre la porte et le balcon était un grand bureau en chêne sculpté, derrière lequel se tenait un homme d'une cinquantaine d'années, presque chauve, portant une barbe courte et grisonnante. Son visage était dans l'ombre, penché sur un manuscrit.

- Un vagabond s'est présenté au castel. Dois-je le chasser ?
- Un vagabond, répéta l'homme sans lever les yeux.

Puis il soupira, visiblement mécontent d'être dérangé. Il répondit cependant avec douceur, le regard toujours fixé sur son ouvrage.

— Non, mon ami, vous ne le chassez pas et vous faites comme d'habitude : vous le faites entrer, vous lui servez un repas et lui proposez le gîte. Exactement comme j'ai fait pour vous il y a dix ans. Partez maintenant, j'ai à faire.

Le concierge le considéra d'un air affable.

— Il prétend se nommer Béthorne, précisa-t-il.

À ce nom, l'homme releva la tête, bouche bée. Il ôta ses binocles et répéta :

- Béthorne ? Égilée Béthorne ?
- C'est cela, maître Whace. Alors, je ne le chasse pas ?

Le regard de Whace brilla et il esquissa un sourire. Puis il reprit contenance, toussota et se

leva.

— Non, répondit-il. Redescendez à la porte et attendez mon ordre.

Whace sortit à la suite du concierge et se dirigea vers ses appartements, situés à l'autre bout du couloir. Il y entra et alla directement sur son balcon, d'où il aperçut en contrebas Béthorne sur son cheval. Il ressentit une vague de joie à la vue de son ancien compagnon. Cependant, il fit un effort pour n'en rien laisser paraître et lui cria :

- Qui êtes-vous?
- Whace! cria Béthorne en retour. Sacrée vieille branche, c'est moi!
- Qui êtes-vous ? répéta Whace en réprimant un sourire.
- Eh bien, s'offusqua Béthorne. Vous ne me reconnaissez pas ? C'est moi, Égilée. Ouvrez-moi donc!
- Je ne vous demande pas votre nom, répondit Whace. Ma question est simple : répondez-y simplement.

Béthorne courba quelque peu le dos, en proie au doute. Il s'accorda quelques secondes de réflexion. Puis il releva la tête, leva les bras bien haut et cria :

— Un aventurier opportuniste!

Whace sourit et fit un signe au concierge:

- Faites-le monter dans mon bureau.
- Et vous, qui êtes-vous donc ? lança Béthorne à Whace en entrant.
- Un magicien. Entre autres ; je suis aussi un proviseur, un professeur en Arcanes antiques et un consultant auprès de la Couronne de Sinct pour les questions religieuses.

Béthorne siffla.

- Tout cela en même temps ? Et en plus vous vous êtes laissé pousser la barbe ?
- Et vous avez rasé la vôtre, à ce que je vois.

Ils se mirent à rire et se donnèrent l'accolade.

Quelques minutes plus tard, ils se trouvaient attablés sur le balcon du bureau de Whace.

- C'est une fort belle demeure que vous avez là, nota Béthorne.
- Ne vous méprenez pas, je n'en suis que locataire. Ce bâtiment, tout comme celui qui le jouxte derrière le flanc ouest, est propriété royale. Mais j'admets que les deux furent construits sur ma demande.
  - Comment cela?
- J'ai soumis au roi Silvan le projet d'une école des arts magiques il y a un peu plus de dix ans et il a accepté, eu égard à notre amitié et à l'enthousiasme que suscite en lui ce domaine. Il a financé la construction et m'a accordé des subventions. Elles ont cessé l'année dernière comme il était prévu. Nous sommes maintenant autonomes.
  - Une belle réussite.
- J'en suis satisfait. Nous accueillons cent cinquante élèves en cinq cycles et nous leur dispensons une formation complète qui comprend histoire, littérature, philosophie, sciences et bien entendu, arcanes traditionnelles et antiques. Nous avons mis en place cette année même un cours d'histoire de la période adjitienne pour le dernier cycle.

- Un cours de spéculation appliquée en somme, commenta Béthorne en haussant les épaules.
- Détrompez-vous ! Si vous saviez le nombre de documents qui sont découverts chaque année partout dans le monde depuis le Matin de Lup ! Des milliers d'anciennes cités ont été redécouvertes, dont certaines contenaient des trésors de culture inestimables. L'ancien régent sire Égbert s'est reconverti en chasseur de livres pour le compte de Sinct. Il envoie ses agents partout dans le monde afin d'en acquérir le plus possible. L'école est bien entendu son premier client, mais la concurrence est rude. Nous sommes dans une période où la guerre se limite à celui qui trouvera le manuscrit le plus ancien et saura en tirer la plus grosse fortune !

#### Béthorne sourit.

- Vous êtes retourné à Sushany?
- Plusieurs fois, oui. En tant qu'intervenant au Collège. L'ordre de Saint-Brusce s'est récemment rattaché à l'Église du Renouveau adjitien, mais y occupe une place à part, que les dirigeants assurent en faisant valoir leur caractère historique et institutionnel. Vous n'êtes pas sans savoir que les saint-brusciens se sont montrés exemplaires lors de la libération de Sinct. Ils ont même été l'une des clés de la victoire. En stratège avisé, Édoïs les avait envoyés en première ligne et ils ont écrémé les rangs adverses avec toute une série de sortilèges d'AlterIdéaux. Les Forestiers n'ont eu qu'à entrer dans la place et à l'occuper.
  - Et Silvan? demanda Béthorne. Comment va-t-il?
- Il va très bien et il ne tient pas en place. Ce moment où il a recouvré la vue a été le tournant de son existence. Il a fini toute son enfance sur les chemins du monde à redonner un nom aux lieux qu'il traversait, tout en dressant avec ses gens une cartographie exhaustive. Il avait tellement peur que sa vue ne s'éteigne à nouveau, qu'il se montrait avide du moindre petit endroit qu'il n'avait pas encore embrassé du regard. Cette frénésie lui a passé, maintenant ; heureusement, car il aurait pu continuer toute sa vie à ce train-là et oublier qu'il avait une charge de roi à assumer ! Les terres qu'il a foulées durant ses voyages de jeunesse nous paraissent immenses, mais laissent clairement deviner que le monde est bien plus vaste et qu'il faudra des siècles pour parvenir à le découvrir dans son ensemble.

Le voyage est cependant devenu chez lui une seconde nature, à tel point qu'il est surnommé par son peuple « le roi errant ». Le côté positif est que son gouvernement se distingue dans les affaires de politique extérieure ; le côté négatif, c'est qu'on peut ne pas le voir pendant des mois, comme par exemple, lorsqu'il se rend à Yanosh : c'est là que vit son ami Goom, le Troll, dans une petite communauté forestière où il a fondé une famille.

- Où est-il en ce moment ? s'enquit Béthorne.
- Pas trop loin, pour une fois : à la Cour de Janoshi pour affaire. Mais tel que je le connais, il sera surtout parti pour y retrouver une certaine jeune personne dont vous devez vous souvenir, peut-être, cette jeune saltimbanque...
  - Tyssia de Lothland? Oui, je me souviens.
- Ils se sont retrouvés récemment et depuis, il fait fi des plus belles comtesses et duchesses du royaume pour les beaux yeux de cette demoiselle du populaire. C'est une délectation que de voir les mines déconfites de son entourage, qui tente vainement de lui rappeler sa condition royale!
  - Et vous, en profita Béthorne, vous ne vous êtes pas marié?

La question arracha au magicien une moue faussement révoltée.

— Pourquoi voudriez-vous me voir marié, je vous le demande ? J'ai tout ce qu'il me faut

ici. Non, votre prédiction ne s'est pas produite et ce n'est certainement pas à mon âge que les choses vont changer. Mais si nous parlions de vous ? Qu'avez-vous fait toutes ces années ?

- J'ai voyagé, répondit Béthorne. Après le Matin de Lup et ma convalescence, j'ai pris mon baluchon et je suis parti voir ce que nous avions fait au monde. Avec Reth et sa troupe, nous sommes partis à Lopal dans un premier temps ; j'avais envie de revoir mon pays et la troupe se devait d'y ramener la dépouille d'un de leurs compagnons. Puis nous avons été jusqu'au nord, où par temps clair on peut voir les côtes de Yanosh. Ensuite je les ai quittés et j'ai embarqué dans le premier navire empli de gens qui comme moi étaient désireux de voir ce qui avait changé. J'ai échoué sur les rives du continent de l'ouest et j'ai mené une vie de nomade et de chasseur. J'ai vu, des années durant, des colons arriver avec dans les yeux des éclats de rêve et d'espoirs. Ils venaient pour fonder des domaines, des cités, des pays. Cela avait quelque chose de fascinant. Enfin, je me suis posé un temps aux abords des ruines d'une cité que l'on nomme Guitlin et dont on dit qu'elle fut une sorte de havre pour les magiciens des temps anciens. Je me suis lié d'amitié avec un certain Taël, un garçon très étrange. Il souhaitait faire renaître la grandeur de Guitlin et m'a proposé de le seconder dans son projet. Mais je sentais que j'avais encore trop de chemin à faire. Plus tard, je me suis immiscé dans une communauté de colons qui vénérait un panthéon monté de toutes pièces, mais qui avaient un sens inné du commerce. J'ai prospéré, j'ai fait construire un bateau. Et maintenant je suis à mon compte. Je dispose de trois comptoirs : un à l'est de la mer des rois, où vivent des communautés de pêcheurs et d'artisans, le deuxième dans la plaine de Guitlin et le troisième dans l'archipel de Yanosh.
- Formidable ! dit Whace, sincèrement impressionné. Qui aurait cru que vous seriez capable de telles responsabilités ?
  - Ah! Vous n'avez pas perdu votre sens de la répartie.

Whace lui tapa sur l'épaule.

- Et qu'est-ce que vous faites ici, alors ? demanda-t-il. N'allez pas me faire croire que vous êtes revenu juste pour me voir.
- J'avais envie de revoir un peu la région. Mettons cela sur le compte de la nostalgie. Je vais aussi en profiter pour demander une audience auprès de Silvan.

Une ombre passa dans son regard.

- Euh... bien entendu, s'il ne me tient plus rigueur de...
- Je ne lui ai jamais parlé de cet épisode, le coupa Whace. Les choses étaient assez compliquées comme cela et Sinct avait plus besoin d'un futur roi que d'un enfant grandissant dans la soif de la vengeance. Pour quelle raison souhaitez-vous le rencontrer ?

Béthorne se rasséréna.

- Bosotique est reconnue dans le monde entier pour sa riche bibliothèque cartographique. Et j'ai besoin de matériel pour *Le Lumjakaver II*.
  - Le Lumjakaver II? s'étonna Whace.
- Mon nouveau bateau. Le premier s'est perdu en mer l'an dernier, ce qui m'a mis dans une situation financière précaire. C'est pourquoi j'ai quelque chose d'autre à proposer à Silvan. Je voudrais savoir si l'ouverture d'un comptoir à Sinct l'intéresserait. Vous savez, il n'y a pas que les livres qui se vendent bien ; certaines porcelaines d'Etyr ou des plantes médicinales d'orient m'ont souvent rapporté gros. Enfin, j'ai eu une idée sublime et je voulais vous en faire part.
  - Ca y est, je sens poindre une certaine appréhension qui ne m'a pas tiraillé depuis de

longues années.

— Je voudrais simplement que vous m'emmeniez chez Tanole, en Italie. Je suis sûr de trouver là-bas des articles dont le prix renflouera mes finances. Bien sûr, il y aura un pourcentage pour vous ou votre école.

Whace éclata de rire.

- Je n'en crois pas mes oreilles, dit-il finalement.
- Eh bien ? N'est-ce pas une bonne idée ?

L'après-midi touchait à sa fin. Le crépuscule envahissait les cieux lentement, sereinement. Ils restèrent silencieux un moment. Puis Béthorne dit :

- Vous savez, tout était là.
- Tout quoi ?
- Tout. Les mers, les océans, les montagnes, les lacs, les forêts. Les trois continents existaient, ils étaient là. Et le ciel aussi, qui était réduit à un simple rond. Mais quelque chose en nous détournait notre regard de cette évidence. Nous n'avions même pas conscience qu'il pouvait exister autre chose, d'autres terres que celles que nous connaissions et sur lesquelles nous vivions. Nous ne nous posions aucune de ces questions : où était notre histoire ? Pourquoi respections-nous telle coutume ou telle autre ? Existait-il une carte exacte représentant le tracé de notre monde ? Mais il y a pire et vous ne pouvez l'ignorer : d'où venait la foi ?

Whace le considéra gravement.

- Je sais tout cela, dit-il. Que trop bien. Nous connaissons maintenant les Écritures adjitiennes. Nous découvrons des langages, des civilisations que nous décrivent des ouvrages sortis de l'oubli. Mais personne ne serait capable de dire avec exactitude quel dieu priaient les Sushaniens. Et j'admets qu'il m'a fallu des années pour m'en remettre.
- Vous n'y étiez pour rien, répondit Béthorne. Tout avait été oublié. Le miracle du Matin de Lup nous a fait gagner un monde, mais n'a pas su nous redonner une Genèse. S'il est un trouble majeur pour notre époque, c'est bel et bien celui-ci. Je ne citerai que le cas du continent de l'ouest, que je connais le mieux ; les vestiges de centaines de temples ou d'autres lieux de culte y ont été retrouvés et nous avons vu l'émergence d'autant de mouvances religieuses qu'il n'existe de pseudo prêcheurs pour les initier. J'ai voyagé longtemps et j'ai vu toutes sortes de choses depuis le Matin de Lup. Les hommes sont passionnants, mais je vous assure qu'un homme sans foi est un être dangereux, pour lui-même, pour les autres et qu'il se jette à corps perdu aux pieds du premier zigoto pour peu que celui-ci dise de belles choses bien profondes avec une voix sûre et forte.

Il ricana.

— À une époque j'ai même pensé que je devrais me mettre à vendre des prophètes ; il en poussait dans tous les coins !

Whace ne trouva rien à redire. Il hocha la tête en souriant et observa un silence. Combien de fois avait-il tourné tout cela dans son esprit ? Il n'aurait su le dire.

- Le marquis de Caravaggio, dit-il finalement, est resté avec moi à Sinct pendant quelques mois avant d'exprimer le désir de repartir chez lui. J'ai longuement parlé, avec lui et Silvan, de ce qui s'était passé, de leur expérience commune.
  - C'est Pierre Aube ? demanda Béthorne en regardant le magicien.

— Oui, Pierre Aube. Qui avait compris que nous rejoignons tous l'Humaine Conscience lorsque nous mourons. Et qui avait trouvé le moyen de revenir, sous l'apparence d'un jeune prince, en rapportant le souvenir de cet indescriptible univers de connaissances. Malheureusement, tout cela n'est que spéculation et n'a rien à voir avec la foi. Oui, l'humanité a réalisé que ses croyances étaient perdues et que même le monde renaissant ne les lui avait pas rendues. Cela, je ne puis en disconvenir. Mais ce n'est pas cela la foi. À mon sens, c'est admettre la réalité de l'existence et l'éternel émerveillement de sa découverte. C'est admettre qu'il existe bel et bien une Humaine Conscience, un Grand Tout et que nous en faisons partie. Moi je n'ai jamais cessé d'avoir la foi et je l'aurai toujours.

Nouveau silence.

- Et puis voyez, poursuivit-il. Le salut du monde résidait dans l'unique espoir que deux hommes se donnent un jour la peine de creuser le mystère de Pierre Aube. Quelles chances avait-on que cela arrive et comment y sommes-nous parvenus, si ce n'est avec toute la force de notre foi ?
- Hmm. Il y a quelque chose que je voulais vous demander. Vous m'aviez parlé d'une ballade prophétique, mais je ne l'ai jamais lue ni entendue.
- Pierrot et la Chandelle ? Ah ! Une bonne blague du Grand Livre, à mon avis. Vous ne l'avez jamais entendue ?
  - Non.

Whace se mit à entonner doucement :

Au Clair de la Lune Mon ami Pierrot Prête-moi ta Plume Pour écrire un mot Ma Chandelle est morte Je n'ai plus de feu Ouvre-moi ta Porte Pour l'Amour de Dieu

Béthorne resta pantois.

— Et c'est	tout ? parvint-il à a	rticuler. Quelques	mots mis à part, q	uel rapport cela a-t-il
eu avec notre pér	riple ?			

- Aucun.
- Aucun?
- Non.
- Vous voulez dire, insista Béthorne, que vous vous êtes jeté dans l'aventure à cause d'une chanson qui ne signifiait rien ?
  - C'est une question de point de vue, Égilée. Une question de foi.

Une femme entra sans préavis dans le bureau de Whace et se dirigea vers eux.

— Aloysius... (Elle aperçut Béthorne.) Excusez-moi, Monsieur. Maître Whace, Saarib est souffrant et demande à ce que vous le remplaciez pour son cours de poésie.

Whace s'étonna:

— Pourquoi moi ?

Elle poussa un soupir.

— Je l'ai traité de vieux singe réactionnaire lors de la délibération pour le deuxième cycle et maintenant, il refuse de me laisser ses étudiants.

Béthorne l'observa un instant. Il la trouva belle, quoique plus très jeune. Ses yeux étaient clairs et vifs, les traits de son visage exprimaient une certaine noblesse. Elle était vêtue d'une robe à franges taillée dans un tissu à motifs bruns et rouges et son corsage serrait une poitrine encore fière. Whace suivit le regard de Béthorne et cilla un instant.

— Je vous présente Glyneth, notre professeur de Lettres classiques. Et voici Égilée Béthorne, un ami de longue date.

Le visage de Glyneth s'éclaira.

- C'est vous le fameux Béthorne ? Sachez qu'il n'est pas un des professeurs de l'école qui ne vous connaisse par cœur. Il ne nous restait plus qu'à vous rencontrer en personne.
- Bon bon, abrégea Whace. Dites à Saarib de donner quartier libre à ses élèves, je suis occupé. Et cessez donc de lui dire des choses comme ça ; un jour, il va nous faire une attaque.

Elle esquissa un sourire et se retira, laissant dans l'air un parfum léger. Béthorne toisa Whace comme s'il était un animal bleu à pois rouges. Le magicien s'agita.

- Ce... c'est une collaboratrice précieuse. Elle est originaire de Janoshi et a étudié à Toagren. Une grande âme, très cultivée.
- Je n'en doute pas un seul instant, répondit mielleusement Béthorne. Vous avez vu comme elle vous regarde ?

Whace se renfrogna et haussa les épaules.

Et en voyant le rouge monter aux joues du magicien, il éclata d'un rire joyeux qui monta vers les étoiles, les milliers d'étoiles qui couvraient le monde de leur éclat si rassurant.

#### L'illustratrice



Florence Magnin est née à Paris en 1950. Quasiment autodidacte (elle a suivi quelques cours à l'école des Beaux-arts, dont les cours du soir), Florence Magnin débute sa carrière d'illustratrice dans les années 80.

Ses domaines d'intervention sont extrêmement variés : couvertures de romans et de magazines, jeux de rôles (on lui doit l'identité visuelle de « Rêve de Dragons » et d'« Ambre »), jeux de plateau, jeux vidéo, mais aussi cartes postales, tarots et jeux de cartes...

En 1990, elle se consacre à ses premières bandes dessinées, « L'autre Monde » puis « Mary la Noire », toutes les deux en collaboration avec le scénariste Rodolphe et en deux tomes. En 2002, paraît le premier tome de sa BD en solo : « L'héritage d'Émilie », également aux éditions Dargaud. Le cinquième et dernier tome est paru en 2008.

En 2009, elle réalise aux éditions Daniel Maghen un livre d'illustrations : « Contes aux Quatre Vents ». Puis elle reprend sa série « L'autre Monde », toujours chez Dargaud et avec Rodolphe. Deux volumes sont parus : « Le mal de Lune » (2011) et « La Bouche d'Ombre » (2012).

Elle travaille actuellement sur « Mascarade », une bande dessinée qui, par son format atypique et son esprit, s'apparente plus à un roman graphique. « Mascarade » devrait sortir pour la rentrée 2014 aux éditions Daniel Maghen.

Elle vit aujourd'hui dans la région parisienne et se ressource parfois en Bretagne.

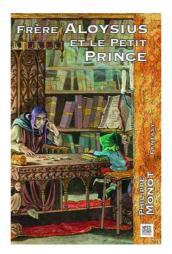
Le site de Florence Magnin : http://www.florence-magnin.fr/

## L'auteur



Libraire dans le sud de la France, **Philippe Monot** est l'auteur de trois romans prenant pour cadre l'univers d'Aloysius Whace, ainsi que de plusieurs nouvelles parues dans la revue *Faeries* et le mensuel *Lanfeust Mag*.

### Le papier, c'est bien aussi...



FRERE ALOYSIUS ET LE PETIT PRINCE

Vous pouvez retrouver le roman de Philippe Monot en **livre papier**, paru en 2000 aux éditions Nestivequen : <a href="http://www.nestivequen.com">http://www.nestivequen.com</a> – 320 pages – ISBN : 2-910899-23-3 – Moyen Format (13 x 20 cm)

#### Découvrez les autres romans de Philippe Monot, tous disponibles en livre papier :

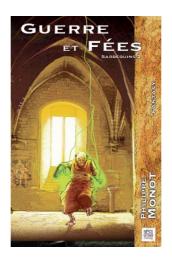


SARDEQUINS — LIVRE I de Philippe Monot

Mille ans ont passé après la délivrance de Frère Aloysius et les hommes ont reconquis leurs terres qui avaient disparu et repris leurs droits sur le monde. Chaque nation a eu le temps de prospérer, de se choisir un dieu et d'oublier progressivement l'utilisation de la magie, cette même magie qui avait permis à Frère Aloysius de faire renaître les couleurs de la vie...

Alors, quand dans un port prospère, Léandre, un petit éditeur sans histoire, tombe par hasard sur une édition ancienne du « manuel de magie domestique à l'usage du bon peuple », les choses vont prendre une autre tournure pour lui. D'abord, les autorités feront en sorte qu'il ne reste pas en possession de ce livre, puis tout s'accélère vraiment quand des créatures étranges l'enlèvent en pleine ville, exterminant pour cela une troupe de militaires armés et entraînés. Il ne reste plus à Ruth, sa fille, et à Nestor, son meilleur ami, qu'à partir à sa recherche. Mais par où commencer dans ce monde gigantesque ?

• *Sardequins – Livre I* est disponible en **livre papier**, paru en 2002 aux éditions Nestiveqnen: <a href="http://www.nestiveqnen.com">http://www.nestiveqnen.com</a> – 320 pages – ISBN: 2-910899-47-0 – Moyen Format (13 x 20 cm)



# GUERRE ET FEES – SARDEQUINS LIVRE 2 de Philippe Monot

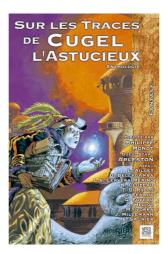
Après les incidents tragiques qui ont bouleversé la vie tranquille de Léandre Olvérius et de sa fille Ruth, les événements continuent à s'enchaîner.

Séparée de son père qui a été enlevé par de terribles créatures, Ruth est sauvée par Nestor qui la met à l'abri. Ensemble, ils vont poursuivre leurs recherches pour retrouver la cité mythique qui seule permettra de mettre fin à la guerre qui ravage le pays. Mais la guerre se rapproche : les villes du nord tombent les unes après les autres et même le peuple fée qui vit à l'écart des hommes est obligé de prendre les armes...

Les Sardequins, ces êtres immortels et magiques, trouveront-ils un sens à leur existence, dans le chaos qui touche les hommes et semble atteindre aussi les franges féeriques ?

• Guerre et fées – Sardequins Livre 2 est disponible en **livre papier**, paru en 2004 aux éditions Nestivequen : <a href="http://www.nestivequen.com">http://www.nestivequen.com</a> – 448 pages – ISBN : 2-910899-94-2 – Moyen Format (13 x 20 cm)

#### Découvrez l'anthologie dirigée par Philippe Monot, hommage à Jack Vance :



#### SUR LES TRACES DE CUGEL L'ASTUCIEUX

#### Anthologie dirigée par Philippe Monot

Le soleil s'éteint. Il n'est plus qu'une braise souffreteuse dans le ciel sépia des derniers jours du monde. Les magiciens arrogants et immortels, les craintifs homoncules, les sandestins éthérés, les communautés humaines disparates aux traditions fatiguées comme les solitaires et les opportunistes de tous poils, peuplent les pays de l'Almery en attendant avec fatalité que s'étouffe la lumière céleste.

Tel est le décor qu'a dépeint Jack Vance dans 4 recueils qui forment aujourd'hui l'une des œuvres pionnières de la fantasy : *Dying Earth*, afin d'évoquer ce monde, notre Terre à la fin des Âges.

Tel est le monde de l'aventurier Cugel, dit l'Astucieux, de Rhialto le Merveilleux et de ses confrères magiciens, dans lequel treize auteurs reviennent, avec leur sensibilité et leur style propres, afin de rendre hommage à l'un des plus grands écrivains de l'histoire des littératures de l'imaginaire.

#### Le sommaire :

- Ethnologue de l'imaginaire ou homoncule confit dans un bocal ? Préface de **Philippe Monot**
- Misogynie à part... Ugo Bellagamba
- La perle de Nimrod Michael Ivorra
- L'auberge de la Tonnelle Laurent Aillet
- Perspective infinie Thierry di Rollo
- Escale Musicale Eric David Saunier
- Ultime déjeuner **Jean Millemann**
- Filet d'oie braisé au coulis de ponape frais (en jus de Vin de Lune) **Arleston**
- Le Maton des magiciens Johan Heliot
- Des hommes d'honneur Gabriel Féraud
- Dans l'ombre de l'Aryenorden L. V. Cervera Merino
- L'Affaire de l'archiplume dépossédé Nicolas Cluzeau
- Et Epucaü créa la vie... Faribole en Almery Georges Foveau

• *Sur les traces de Cugel l'Astucieux* est disponible en **livre papier**, paru en 2002 aux éditions Nestivequen : <a href="http://www.nestivequen.com">http://www.nestivequen.com</a> – 352 pages – ISBN : 2-910899-67-5 – Moyen Format (13 x 20 cm)